UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 07088001 8

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LES OBJECTIONS
CONTEMPORAINES
CONTRE LA RELIGION

DEUXIÈME SÉRIE

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Permis d'imprimer :

Paris, le 25 novembre 1903,

P. FAGES, *Vicaire Général.*

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en janvier 1904.

ABBÉ GIBIER
CURÉ DE SAINT-PATERNE, A ORLÉANS

CONFÉRENCES AUX HOMMES

LES OBJECTIONS
CONTEMPORAINES
CONTRE LA RELIGION

DEUXIÈME SÉRIE

Conférences données, pendant l'année 1903, à la messe des hommes de Saint-Paterne, à Orléans.

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Discours d'ouverture

Messieurs,

Après quelques semaines de répit, je reprends aujourd'hui ma messe des hommes. C'est la quinzième année que nous inaugurons ensemble. Quinze ans... *grande mortalis ævi spatium*... Dans une vie d'homme cela compte... Avons-nous perdu notre temps? Je ne le pense pas. Et précisément ce matin je voudrais vous montrer que nous faisons ici ensemble une œuvre de la plus haute importance.

I. *Nous faisons une œuvre de la plus haute importance.*

Pour nous en convaincre, il suffit de constater le sort d'un bon nombre de nos contemporains. Quelle vision terrible à contempler, Messieurs, que celle

de tous les hommes tombant en foule, les uns sur les autres, dans l'abîme de l'ignorance religieuse et de l'impiété brutale! Je ne saurais mieux la comparer qu'à celle que j'avais jadis sous les yeux en 1870, lorsque je voyais nos pauvres soldats épouvantés, affolés, se précipiter en masses profondes devant la mitraille qui les décimait et les fauchait dans un ouragan de fer et de feu. Les sanglantes horreurs de la guerre nous donnent à peine une idée exacte de cette épouvantable catastrophe qui, à l'heure présente, conduit des milliers et des milliers d'hommes à la servitude de l'erreur et du mal. En 1870, c'étaient les corps qui étaient moissonnés par la guerre. Aujourd'hui ce sont les âmes qui sont massacrées par l'impiété triomphante. Or ici que faisons-nous? nous nous défendons et nous défendons nos frères contre cet immense péril. Nous prenons des idées et nous prenons des forces.

1° Par l'instruction d'abord nous prenons *des idées*. En 1817, le cardinal de la Luzerne disait au roi Louis XVIII : « Sire, le souffle de votre Majesté « dissipera l'esprit d'incrédulité. » Déjà dans ce temps-là la réflexion était naïve. L'erreur ne s'en va pas sous le souffle d'un homme. L'erreur n'est vaincue que par la vérité, comme la nuit n'est dissipée que par le jour. Quand il y a dans l'air des idées fausses, il faut les repousser et les exterminer par des idées vraies. Ce n'est pas en criant : « A bas

les sectaires! » qu'on sauve un pays, qu'on fait l'opinion et qu'on illumine les intelligences... c'est en démontrant à tout homme de bonne volonté et de droite raison que l'irréligion est une statue creuse aux pieds d'argile, et que la religion est une statue de bronze sur un socle de granit... que l'incrédulité est la ruine des âmes et des peuples et que la foi est le salut social et individuel. Or, pour faire une telle démonstration, que faut-il, sinon donner des idées? Voilà la grandeur et l'importance de notre œuvre depuis quinze ans. Pendant plus de 700 dimanches de suite ont été apportées dans cette chaire des idées, non pas vagues et indéterminées, mais nettes et précises. Nous avons vogué à pleines voiles non pas dans les nappes translucides de la haute mer, mais près de la terre ferme, au pied des falaises, le long des récifs, sur la côte, c'est-à-dire dans la réalité. Nos évolutions ont été autre chose qu'un exercice de vaine rhétorique; elles ont été un effort raisonnable et soutenu vers le vrai et vers le bien. Ici par l'instruction nous prenons des idées.

2° Et puis par le groupement nous prenons *des forces*. Il ne suffit pas d'éclairer l'intelligence, il est nécessaire de fortifier la volonté. Celui qui n'a pas de volonté est un zéro. Or, la volonté d'un homme isolé est presque toujours faible, ou du moins impuissante. C'est par le contact, par le rapproche-

ment, par l'agglomération que les hommes sont forts ou le deviennent. Ne nous faisons pas illusion, Messieurs. Nous sommes, à l'heure présente, entourés de gens qui se disent indifférents et qui sont de vrais fanatiques, qui se disent libéraux et qui sont de vrais despotes, qui, non contents de n'être pas chrétiens, prétendent nous empêcher de l'être nous-mêmes. Robespierre, dont ils sont les fils dégénérés, a dit d'eux : « Il y a des gens plus fana-« tiques que ceux qui ne vont pas à la messe, ce « sont ceux qui veulent empêcher les autres d'y « aller. » Eh bien, comment pouvons-nous réagir contre une telle prétention? En nous groupant. Isolés, nous sommes une poussière que le moindre souffle emporte et disperse çà et là ; groupés, nous sommes un bloc, un mur, un rocher que rien ni personne ne peut entraîner.

Comprenez-vous maintenant la haute importance de l'œuvre que nous poursuivons depuis quinze ans? Par l'instruction nous prenons des idées ; par le groupement nous prenons des forces. Cette œuvre, ai-je dit,

II. *Nous la faisons ensemble.*

Oui, notre messe des hommes est votre œuvre et la mienne en même temps. Nous sommes ici des coopérateurs et des mutualistes de la meilleure espèce.

1° C'est mon œuvre.

— Imaginez un homme qui garde et entretient la lumière d'un phare ou qui veille en haut d'un clocher. Direz-vous que cet homme est inutile? Au jour de l'orage ou de l'incendie tout le monde reconnaît l'importance de sa fonction et la nécessité de ses veilles. Tel le prêtre dans sa paroisse et dans sa chaire. « Laissez une paroisse vingt ans « sans prêtre, a dit le curé d'Ars, et on y adorera « les bêtes. » Le prêtre dans sa paroisse représente l'Évangile et sauve la civilisation chrétienne. Le prêtre dans sa chaire représente la vérité évangélique et sauve la morale chrétienne. C'est ce que j'essaie de faire, ce à quoi je travaille depuis quinze ans... Chaque dimanche je viens devant vous, et je vous apporte le pain intellectuel que j'ai pétri pendant la semaine, à la sueur de mon front, à travers les mille préoccupations et occupations de ma vie pastorale. Et je viens devant vous non seulement avec ma mission et avec ma parole, mais, j'ose le dire, avec tout mon cœur, *avec toute mon âme*.

Mgr Dupanloup disait au supérieur de son petit séminaire, M. Hetsch : « Vous verrez comme vous « leur parlerez, quand vous les aimerez! » Si ma parole a quelque puissance, Messieurs, elle doit cette puissance surtout à l'amour que j'ai pour la paroisse qui est comme ma famille spirituelle, et au dévouement que je me sens au cœur pour vous tous. Il y a des discours qui portent l'ennui avec

eux. Ce sont ceux où l'auteur n'a rien à dire qui soit à lui.

Il me semble que tel n'est pas mon cas. Quand je vous parle, je mets dans ma parole tout moi-même. Et il vous est facile de constater que vous avez devant vous non pas un rhéteur qui cherche à vous éblouir, mais un ami et un frère qui veut passionnément vous faire du bien. Depuis un an nous discutons ensemble les objections courantes contre la religion. Pendant cette quinzième année nous allons continuer le même sujet. Il est très digne d'attention, très varié, très actuel. Venez à la messe des hommes. C'est mon œuvre.

2° C'EST VOTRE ŒUVRE autant que la mienne. Le succès de notre entreprise dépend de moi, mais de vous aussi : de votre présence, de votre attitude, de votre apostolat.

— *De votre affluence.* Le diamant seul peut couper le diamant, disent les Anglais. Quand donc les catholiques et tous les honnêtes gens comprendront-ils qu'ils peuvent être invincibles, s'ils sont unis, s'ils savent opposer leurs phalanges agenouillées et priantes aux clameurs disparates de l'impiété ? Que de fois, Messieurs, en chantant votre *Credo* sous ces voûtes illuminées et joyeuses, en sortant de l'église en rangs pressés après vos grandes réunions religieuses hebdomadaires, vous vous êtes sentis plus convaincus, plus fiers de votre foi, plus ardents à

la professer! Le succès de notre messe des hommes dépend de votre affluence.

— *De votre attitude.* Votre bonne tenue et votre attention sympathiques, vos prières et vos cantiques constituent un entraînement salutaire pour moi, pour vous, et pour tous ceux qui entrent dans ce temple. Souvent, très souvent la flamme de vos regards a tiré de mon cœur des accents et des cris que je ne me connaissais pas. Souvent, très souvent vous avez exercé les uns sur les autres et subi des uns aux autres la contagion du bon exemple et d'une mutuelle édification. Souvent, très souvent des étrangers de passage ici, des indifférents mêlés à vous par hasard, ont été subjugués pas le spectacle très émouvant de votre religion à ciel ouvert. Car ici nous ne sommes point honteux de nos croyances. Nous ne les cachons pas dans des loges souterraines. Nous les professons sous la pleine et belle lumière du jour. Le succès de notre messe des hommes dépend de votre affluence, de votre attitude.

— *De votre apostolat.* Messieurs, Dieu a fait à notre nature l'honneur de n'agir normalement que par nous ; là où nous sommes totalement inertes, Dieu est impuissant. Cela veut dire, Messieurs, que tous plus ou moins vous devez être apôtres. Un jour, le supérieur de Saint-Sulpice présentant aux séminaristes M. Harmel leur disait : « Messieurs, je vous « présente un homme qui sous l'habit du siècle « porte un cœur sacerdotal. » Oui, il y a un sacerdoce

laïque. Vous êtes tous revêtus de ce sacerdoce, Messieurs. Faites de l'apostolat. Est-ce que les francs-maçons n'en font pas? Vous savez bien qu'ils en font, et qu'ils en font à outrance.

Conclusion.

Mettez-vous à l'œuvre. Doublez et triplez cette assemblée. Vous le pouvez, vous le devez, vous le ferez. Lamennais disait à ses disciples : « Voyez-« vous cette pendule? on lui dirait si tu sonnes dans « dix minutes, on te coupera la tête, que dans dix « minutes elle ne sonnerait pas moins l'heure « qu'elle doit sonner. Faites comme cette pendule. « Quoi qu'il puisse arriver, sonnez, sonnez votre « heure. » Faisons la même chose. Sonnons, sonnons notre heure, c'est-à-dire accomplissons notre devoir, soyons debout à notre poste, gardons notre foi, rendons la à ceux qui l'ont perdue et qui meurent de son absence. Relevons les esprits abattus et les volontés qui défaillent. Ici nous accomplissons ensemble une œuvre de la plus haute importance, une œuvre patriotique et religieuse. Dieu est avec nous, et la France aussi. Car, de même que Galilée frappant du pied la terre disait : « Elle tourne! » de même, considérant la France des temps modernes et l'Église catholique, nous disons : « Elles sont « faites pour s'entendre ». Les obstacles sont énormes,

nous travaillerons à les aplanir ; les objections sont nombreuses, nous essaierons de les résoudre... et sur nous descendront les approbations de la terre et les bénédictions du ciel !

Amen !

DEUXIÈME CONFÉRENCE[1]

Je n'ai pas le temps

Mes Frères,

Je pourrais et je devrais peut-être aujourd'hui vous raconter la gloire des saints, leurs vertus, la puissance de leur intercession. J'aime mieux vous inviter à marcher sur leurs traces, en écartant l'obstacle imaginaire, le faux prétexte mis en avant par un bon nombre de chrétiens, qui disent : « Je n'ai pas le temps de m'occuper de religion, de penser à Dieu et à mon âme, de sanctifier le dimanche. » Si je réfute comme il faut cette objection très populaire et très accréditée, les saints du ciel me pardonneront de les avoir oubliés pour faire du bien à leurs frères de la terre

I. — *Je n'ai pas le temps de m'occuper de religion.*

Et pourtant elle est éternelle, et ceux qui se sont

1. Cette conférence a été donnée le jour de la Toussaint, à la grand'messe de dix heures, devant toute la paroisse.

passés d'elle ici-bas ont tout ignoré. Nous n'avons pas le droit *de traiter la religion comme une quantité négligeable*, comme une affaire accessoire, comme un zéro placé devant l'unité. Sommes-nous seulement des hommes, si nous ignorons ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons, — ou si, le sachant, nous vivons comme ne le sachant pas? Vous dites que vous n'avez pas le temps de vous occuper de religion. Voyons. Êtes-vous plus écrasés de besogne que le roi *saint Louis* qui avait à gouverner un grand royaume? On lui reprochait de consacrer trop de temps aux pratiques de la piété et de négliger pour ce motif les affaires de l'État. Il répondit : « Si je passais le même temps à « chasser et à jouer, comme tant d'autres le font, « personne ne songerait à s'en plaindre ». Êtes-vous plus écrasés de besogne que *Lamoricière* qui commandait les armées du pape ! Un jour Pie IX lui citait un texte de saint Augustin. Le général acheva la citation et il fit de même pour un texte de saint Irénée. « Mais, demanda Pie IX étonné, où donc, général, avez-vous étudié les Pères? » — « Au milieu des camps, répondit Lamoricière, on ne se bat pas toujours, et je consacrais mes loisirs à cette lecture qui a toujours eu pour moi de grands charmes. » Je n'ai pas le temps de m'occuper de religion.

— Cependant, la religion n'est pas chose superflue. *Vous en avez besoin*. Êtes-vous à l'abri de la

tentation et à l'abri de la douleur? N'avez-vous pas des passions à combattre, des malheurs à prévenir, des enfants à élever, des morts à pleurer? Quelle que soit votre prospérité d'aujourd'hui, vous êtes à la merci des éventualités de demain : du décès d'un enfant chéri, de la ruine inattendue d'une santé florissante, de l'oubli et de l'ingratitude de vos semblables, de la perte de votre réputation, d'un revers de fortune... catastrophes de tous les jours, après lesquelles il ne reste plus d'appui que la croix, d'asile que le temple, de consolation réelle que la prière. Je vous plains, riches et grands du monde, je vous plains, ouvriers et serviteurs, si dans la détresse vos yeux ne savent pas regarder du côté de la croix, — si, quand tout vous manque, vos pieds ne connaissent pas le chemin du temple, — si, à l'heure où vous sanglotez, vos lèvres sont deshabituées de la prière, — si, la terre n'ayant plus rien à vous donner, la religion est pour vous une porte à laquelle vous n'avez jamais frappé, un pays dont vous ignorez tous les sentiers! — Je n'ai pas le temps de m'occuper de religion.

— Que dites-vous là? D'autres à côté de vous ont le temps de s'en occuper, non pour la respecter et la pratiquer, mais pour la saccager et l'exterminer. Il y a dans le monde, à l'heure présente, une vaste et mystérieuse propagande de blasphème et d'impiété qui, elle, ne se ralentit pas un moment. Celui que l'Écriture appelle le prince de ce monde a son

armée et ses missionnaires, qui annoncent partout que le ciel est vide, qu'aucun Dieu n'y reçoit nos prières, et que le néant est la fin de tout. La religion est battue en brèche avec une fureur qui épouvante même les indifférents et les sceptiques. Si vous voulez la garder, *il faut la défendre*. Casimir-Perier, sur son lit d'agonie, disait au jeune médecin qui l'assistait : « Jeune homme, la religion, la reli-« gion, voilà ce qui est important! Sans la religion, « rien! C'est moi qui vous le dis, et vous le verrez. « Prenez garde à vous! » Voilà, Messieurs, le cri des sages, un jour ou l'autre. Ah! de grâce, ne donnons pas au mal qui nous entoure un assentiment apparent en nous taisant et en nous abstenant; ne trahissons pas la cause religieuse par nos inactions et nos réticences. Personne aujourd'hui n'a le droit de dire : Je n'ai pas le temps de m'occuper de religion.

II. — ***Je n'ai pas le temps de penser à Dieu et à mon âme.***

— Voyons. Discutons un peu. Qu'est-ce que *Dieu* vous demande? A entendre certaines gens, on dirait que les devoirs religieux absorbent un *temps* effrayant, et ne sont possibles qu'à ceux qui n'ont rien à faire. Quelle plaisanterie! Cinq minutes pour la prière du matin, et autant pour la prière du soir; total : dix minutes. Une heure le dimanche et les jours de fête pour assister à la messe obligatoire; total : cinquante-six heures. Ajoutons une heure

par an pour la confession et la communion pascale, mettons en deux si vous voulez, ce qui donne un total de cinquante-huit heures consacrées annuellement au service de Dieu. Et vous n'avez pas le temps? Et puis la religion est beaucoup moins une affaire de temps *qu'une orientation* de pensée et de vie. Si absorbés que vous soyez par vos devoirs d'état, qui vous empêche d'élever votre cœur vers Dieu quelquefois dans la journée, de lui offrir votre travail, vos peines, vos privations? Qui vous empêche de jeter vers Dieu le cri de vos douleurs et le cri de vos joies? Qui vous empêche de lui consacrer par un élan intérieur les études de votre jeunesse, — les labeurs et les inquiétudes de votre âge mûr, — les pas chancelants de votre déclin, — votre voix qui tombe, votre ardeur qui s'éteint, votre dernier soupir qui s'exhale? Qui vous empêche, qui peut vous empêcher de travailler et de souffrir, de vivre et de mourir pour Lui? Je n'ai pas le temps de penser à Dieu. Non vraiment, ce n'est pas sérieux.

— Je n'ai pas le temps de penser *à mon âme*. Si c'est vrai, je vous plains. Un missionnaire demandait à quelqu'un : « Combien mettez-vous de temps « par jour pour soigner votre *cheval*, pour le tenir « en si bon état? — Près de deux heures. — Et votre « âme, à propos, y pensez-vous? — Ma foi non! « — Eh bien puisque vous soignez si bien votre « cheval, et si peu votre âme, j'aimerais mieux « être votre cheval que votre âme. » — Avez-vous

le temps de manger? oui certes. *Votre corps* ne pourrait pas vivre sans manger, et, si votre patron vous en ôtait le temps, vous le laisseriez certainement là, lui et sa boutique, et vous diriez: « Avant tout il faut vivre », et vous n'auriez pas tort. Faites donc alors pour votre âme autant que pour votre corps, car elle est la principale et la plus noble partie de vous-même. Nourrissez-la des croyances et des pratiques religieuses qui sont son aliment et sa vie. Votre *âme est immortelle.* Assurez-lui une éternité bienheureuse. Vous n'y pensez jamais. Le travail vous accable du matin au soir. Le regard fixé sur un but à atteindre, sur une fortune à acquérir, sur un rôle important à jouer, vous y tendez avec une ardeur que rien n'abat et que les années même semblent rendre plus opiniâtre encore. Le succès couronne vos entreprises, et une joie sourde, profonde, intense envahit votre cœur quand vous contemplez vos affaires qui prospèrent, votre fortune qui grandit, votre crédit qui s'étend. Et moi tout bas, je vous blâme, et encore plus je vous plains, car je vous vois sacrifier le principal à l'accessoire. Le temps vous cache l'éternité. Les préoccupations de la terre vous font oublier les pensées de la foi. En gagnant un monde vous perdez votre âme. Ce n'est pas chrétien. Ce n'est pas raisonnable.

Il est dans la semaine un jour qui appartient à Dieu et à l'âme, le dimanche. Qu'en fait-on? Ici j'entends des multitudes qui me disent:

III. — ***Je n'ai pas le temps de sanctifier le Dimanche.***

Discutons cette dernière affirmation. Si elle était fondée, elle serait grave. Mais je ne la crois pas fondée, au moins dans la généralité des cas.

— Vous, *riche*, vous n'avez pas le temps, dites-vous, de sanctifier le dimanche. Je me permets de vous contredire. Vous avez bien le temps de faire des visites inutiles, de vous livrer à des parties de plaisir qui n'en finissent pas et qui n'aboutissent à rien, d'entreprendre des voyages d'agrément ou d'affaires qu'il serait facile d'ajourner au lendemain. Donc, si vous le vouliez, vous auriez le temps d'observer le repos dominical et de le sanctifier.

— Vous, *ouvrier*, vous n'avez pas le temps, dites-vous, de sanctifier le dimanche, et vous ajoutez que, puisqu'on mange tous les jours, il faut travailler tous les jours. Et moi, je vous réponds, on mange tous les jours, donc il faut se reposer le dimanche, et, si on ne se repose pas à l'église le dimanche, on se repose ailleurs un autre jour. Je connais beaucoup d'ouvriers ruinés par la débauche; je n'en connais pas un seul ruiné par l'observation du dimanche. Lorsque le dimanche est supprimé, j'ai peur de deux choses pour l'ouvrier : j'ai peur de son travail et j'ai peur de son repos. J'ai peur de

son travail, s'il ne s'arrête jamais. J'ai peur de son repos qui n'est plus sanctifié, qui n'est plus protégé, qui rend souvent plus lourde la fatigue de l'âme et celle du corps.

— Vous, *mère de famille*, vous n'avez pas le temps, dites-vous, de sanctifier le dimanche. Vous vous excusez sur les travaux du foyer domestique et sur les soins à donner à vos enfants. Pardon. Ce que vous devez d'abord à votre famille, c'est l'exemple de tous les devoirs... Et si vous désobéissez à Dieu, comment pouvez-vous espérer que vos enfants vous obéiront ? Je vous le prédis : vos soins seront superflus et vos projets anéantis. Vos enfants vous abreuveront d'amertume, et vous répondrez devant Dieu de votre âme et de la leur.

— Vous, *Français*, vous n'avez pas le temps, dites-vous, de sanctifier le dimanche. Est-ce vrai ? Les Anglais et les Américains sont les deux peuples les plus actifs, les plus industriels, les plus pressés, les plus riches. Pour eux, le temps c'est de l'argent. Or, ces deux peuples, dès que la cloche a annoncé le jour du Seigneur, s'arrêtent respectueux et obéissants. Plus de bruit d'enclume, plus de roulement de charettes, point de poste, à peine quelques trains de chemin de fer. Débits de liqueurs, billards, cafés, tout est fermé. Le président américain Grant disait que ce qu'il avait vu de plus beau dans la vieille Europe, c'étaient les grandes cathédrales et les chefs-d'œuvre de l'art religieux, et il

ajoutait : « Le passé n'a produit toutes ces mer-
« veilles que pour le dimanche, et le dimanche est
« le jour où Dieu arrose la plante du travail pour
« lui faire porter ses fruits. » Belle parole et grande leçon.

— Donnons, mes Frères, à la religion, à Dieu, à notre âme, au dimanche le respect qui leur appartient. Le temps n'est pas perdu avec lequel on achète la paix de la conscience, l'honneur du foyer, la sécurité sociale, les prospérités de la terre et les joies éternelles du ciel!

Amen!

TROISIÈME CONFÉRENCE[1]

Après nous verrons

Messieurs,

En nous invitant aujourd'hui à prier pour nos défunts, la sainte Église nous fait penser à nos fins dernières, et j'entrerai, il me semble, tout à fait dans son esprit en répondant à l'objection de ceux qui disent : « Pour le moment, la religion nous est indifférente. Nous ne voulons pas nous en occuper. *Après nous verrons.* » Voilà une parole illégitime et imprudente. Nous allons la faire comparaître au double tribunal de la conscience et de la raison.

I. — Après nous verrons. ***Vous n'avez pas le droit de dire cela.***

— D'abord la religion est *une chose sérieuse*, et il n'est pas permis de la repousser négligemment comme une bagatelle, comme un détail de médiocre importance. Vous connaissez le mot historique attribué à Archias, le tyran de la ville de Thèbes.

1. Cette conférence a été donnée le jour des morts.

Il était à table, pris de vin, entouré de joyeux compagnons. On lui apportait une dépêche à lire sans délai. « A demain les affaires sérieuses », disait Archias en mettant la lettre sous le chevet de son lit... et il continuait son festin qui allait finir par une mort violente. Ainsi procèdent bon nombre d'hommes. Ils s'adonnent à la fortune, aux honneurs, aux fantaisies du bien-être; ils ajournent sans cesse les choses sérieuses, c'est-à-dire le service de Dieu et le soin de leur âme. Et un beau jour, ils arrivent à la fin du banquet, vides des faux biens qui leur échappent et des vrais biens dont ils n'ont pas su s'enrichir. Après nous verrons. Nous n'avons pas le droit de dire cela. La religion est chose sérieuse, capitale, essentielle, qu'il n'est pas permis de renvoyer aux calendes grecques.

— *Dieu ne veut pas attendre.* Il est le maître de notre vie tout entière. Empruntant un mot célèbre, je vous dirai : qu'a été Dieu jusqu'à ce jour dans votre âme? Rien — Que doit-il être? Tout. Après vous verrez. Cela veut dire que vous offrirez à Dieu le reste de votre existence. Les restes, on sait à qui on les jette; Dieu ne saurait descendre à ce point. Je suppose que vous avez un créancier qui a contracté envers vous une dette importante qu'il doit acquitter en cinq ans trimestriellement. Tous les trois mois, vous vous présentez à son domicile pour recevoir la somme convenue, et à chacune de vos

visites, il vous accueille par cette parole dilatoire : « Non pas aujourd'hui. Après, nous verrons. » Vous ne pouvez pas en tirer autre chose. Évidemment vous trouveriez la plaisanterie mauvaise, vous ne vous en tiendriez pas là, vous en appelleriez aux tribunaux. Eh bien! nous sommes les débiteurs de Dieu. Il réclame nos hommages, nos adorations, notre obéissance... et nous n'avons pas le droit de nous soustraire à ses exigences en lui disant cavalièrement : « Après nous verrons. »

— Et puis, en nous voyant agir ainsi, que pensent, que disent et que font nos contemporains et nos voisins, à qui nous donnons *un exemple pernicieux?* Ils pensent qu'après tout ils peuvent bien se dispenser de croire et de pratiquer, puisque tant d'autres vivent dans l'indifférence. Si on leur demande la raison de leur abstention religieuse, ils répondent qu'ils font comme les autres. Et en effet, les voilà entraînés dans le courant des affaires et des plaisirs, insensibles aux reproches de leur conscience, inattentifs aux intérêts de la vie future, enivrés de tumulte, de mouvement et de bruit, cachant le drapeau de la foi ou le tenant à peine. C'est de la sorte que se perd la cause religieuse... par la faute des abstentionnistes qui murmurent ce mot banal : Après nous verrons. *Malesherbes*, qui tomba si noblement sous le couperet de la Convention après avoir défendu l'infortuné Louis XVI,

avait d'abord participé aux erreurs des philosophes de son temps. Directeur de la Librairie, il avait encouragé l'*Encyclopédie* et toutes les publications de J.-J. Rousseau. Puis, éclairé par les erreurs de la Révolution, il s'écriait un jour : « C'est cette fausse « philosophie, dont j'avoue que j'ai été moi-même « le jouet, qui nous a précipités dans un abime de « destruction ». Parole tardive qui constatait le mal, mais qui ne le réparait pas! Ah ! combien d'honnêtes gens aujourd'hui imitent leurs ancêtres du XVIIIe siècle ! S'ils ne s'associent pas directement aux entreprises de l'impiété, ils la laissent tranquillement s'organiser et aboutir. S'ils n'attaquent pas la religion, ils ne la défendent pas non plus. Ils se taisent, ils s'abstiennent, ils attendent et ils disent : « Après nous verrons. » Après ? Il sera trop tard. Quand tout sera par terre, il ne sera plus temps d'agir. Vous aurez beau pleurer sur des ruines, ce ne sont pas vos larmes qui pourront les relever. Après nous verrons. Vous n'avez pas le droit de dire cela.

II. — Après nous verrons. ***Je vous trouve bien imprudent.***

Cette parole n'est pas seulement contraire à la conscience : elle est contraire à la simple raison et au plus élémentaire bon sens. Vous allez voir.

1° Je pratiquerai la religion *plus tard*. Ce n'est pas raisonnable. Tenez. Je suppose que vous voulez vous fixer à l'étranger sans esprit de retour, et que vous venez me demander conseil. Je vous conduis à la gare, je vous ouvre un wagon de 1re classe et je vous y installe. — « Un moment... « Où va me conduire ce train-ci? — Ne vous occu- « pez pas de cela, vous dis-je. Vous avez cinq heures « à passer en voiture, asseyez-vous bien, voici des « cigares, des journaux... mettez vos pieds sur les « bouillotes, couvrez-vous. — Fort bien tout cela, « mais encore un coup, où vais-je débarquer? — « N'y songez pas, vous dis-je, c'est trop troublant. « Soyez tout entier à l'heure présente, c'est l'heure « du voyage... Après vous verrez. » Là dessus, je vous serre une dernière fois la main, je ferme la porte de la voiture et le train part. — Que dites-vous d'une telle conduite? Elle est franchement absurde. Or, voilà ce qui se passe continuellement dans le monde. On marche sans savoir où l'on va, on fait un voyage dont on ne veut pas savoir l'issue, le point d'arrivée, le terminus. On vit sans savoir où l'on sera après qu'on aura vécu. Après nous verrons. Mais quand verrez-vous?

2° Je pratiquerai la religion *à la mort*. Ce n'est pas raisonnable.

Qui vous dit que vous ne serez pas surpris? que la mort ne vous arrivera pas à l'improviste?

Comptez vos amis d'enfance. L'herbe verdit sur la tombe de plusieurs qui étaient plus jeunes et paraissaient plus robustes que vous.

Regardez autour de vous. Que de morts subites de nos jours, dit-on souvent. Il y a six mille ans qu'on dit cela. Et, en effet, celui-ci est frappé à table, celui-là est trouvé étendu sans vie au détour d'une rue, et un autre qui, le soir, s'est couché bien portant, n'est plus le matin qu'un cadavre refroidi. Ce maçon chante un air du pays sur son échafaudage, il ne voit pas la main de la mort qui détache une corde. Ces voyageurs en chemin de fer croient que le mécanicien est seul, la mort est à côté de lui, on s'est trompé de voie, les deux convois se heurtent dans la nuit. Ces catastrophes sont de tous les jours.

Qui que vous soyez, vous ne pouvez pas dire : « Sûrement dans un an, dans une heure, je vivrai encore. » *Louis XI* était roi, et il avait une peur horrible de la mort. Il s'était barricadé contre sa visite; il implorait pour la conjurer tous les anges du ciel, tous les saints de la terre. Ni les remèdes, ni les prières, ni les précautions ne purent l'empêcher de mourir. Il eut beau faire, dit Commines, il lui fallut passer par où tous les autres étaient passés. Prenons des exemples plus récents, plus rapprochés de nous. Le fameux romancier *Balzac* qui, dans ses livres, avait fait mourir tant de personnages, ne s'était jamais figuré qu'il mourrait lui-

même à son tour. Malade, il interroge son médecin : « Combien de temps, croyez-vous, que je puisse « vivre encore? six mois... six semaines... six « jours? — Qui peut répondre d'une heure ici-bas, « répond le médecin avec un demi-sourire énigma- « tique. — Je n'ai donc plus que six heures, s'écrie « Balzac épouvanté. » Il retombe sur l'oreiller. Il était mort. Et hier, est-ce que *Zola* n'est pas mort tout d'un coup, la nuit, sans s'en apercevoir, au milieu des déjections, comme il avait vécu?

Si donc vous me dites qu'après vous verrez, que vous vous tournerez vers Dieu à l'heure de votre mort, je vous réponds que ce n'est pas raisonnable, parce qu'il est probable que le temps vous manquera et que vous serez surpris... Il est vrai que tout le monde ne meurt pas subitement, et là-dessus, je vous entends me dire

3° Je pratiquerai la religion *quand je serai malade.* Eh bien non, ce n'est pas raisonnable.

— Je vous accorde que vous aurez peut-être une dernière maladie qui sera longue, une fin calculée, graduelle, avec le pouls qui s'affaiblit peu à peu et le froid qui monte par degrés des extrémités jusqu'au cœur.

— Mais je vous demande : étant malade, gravement malade, à quoi serez-vous bon? L'expérience ne montre que trop combien les circonstances de la maladie rendent difficile la vraie conversion. La

plupart des malades se font *illusion* sur leur état; au lieu de songer à paraître devant Dieu, ils se bercent presque tous du vain espoir de guérir. Vos proches, *vos amis et votre médecin*, craignant de vous effrayer, vous entretiendront dans vos chères illusions de guérison possible et prochaine. Mûs par une fausse délicatesse, pour vous épargner des émotions fâcheuses, ils vous laisseront partir sans sacrements. Avec cela vous tomberez dans un tel état de *dépression mentale* et de prostration physique, qu'il vous sera très difficile de vous réconcilier sérieusement avec Dieu. Et enfin êtes-vous bien sûr que ce Dieu, repoussé et désobéi depuis si longtemps, vous donnera au dernier moment *la grâce* suprême de la conversion? — Pardonnez-moi, Messieurs, tous ces funèbres détails. Mais, puisque vous allez visiter aujourd'hui la tombe de vos chers morts, il me semble que j'ai le droit, sinon le devoir, de mettre mes paroles en harmonie avec vos souvenirs et vos préoccupations.

— Et, si vous le voulez, je terminerai cette allocution par une parole qui résume toutes les leçons de cette journée. On demandait à un solitaire : « Quand faut-il se convertir? — Un jour avant la mort. — Mais j'ignore le jour. — Donc il faut se convertir aujourd'hui : car demain peut-être il sera trop tard. »

Amen!

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Il ne faut pas être bigot

MESSIEURS,

Pour échapper aux exigences de la religion, on se réfugie quelquefois dans une objection banale et peu sincère que je vais réfuter aujourd'hui. On dit : « Il ne faut pas être bigot. » Il y a dans cette formule deux choses : ce qu'elle dit et ce qu'elle ne dit pas, ce qu'elle exprime et ce qu'elle cache. Elle exprime un défaut que nous allons constater, et elle cache un prétexte que nous allons démasquer.

I. — Il ne faut pas être bigot. *Cette formule exprime un défaut* que je constate.

— Le dictionnaire de Littré définit la bigoterie : une religion étroite et superstitieuse. *C'est un vrai défaut.* L'étroitesse et la superstition sont condamnées par la raison, et plus d'une fois dans l'Évangile, Jésus-Christ leur jette l'anathème ; on ne peut

pas, ou on ne doit pas approuver quelqu'un qui comprend mal la religion et qui la pratique mal ; qui la discrédite en la dénaturant. Je m'explique. Voici une personne qui a des manies, des habitudes mesquines, des dévotions secondaires auxquelles elle tient plus qu'à ses devoirs essentiels ; elle est couverte de médailles et de scapulaires, mais elle a une langue infernale et elle ne paie pas ses dettes. C'est une bigote, ce n'est pas une chrétienne — ou bien elle ne sacrifierait pas pour un empire ses pratiques religieuses, ses confessions, ses examens de conscience, ses lectures pieuses ; mais ses œuvres ne sont point du tout la conséquence et la traduction de sa foi ; elles en sont la négation et le contre-pied. Elle adore un Dieu qui lui prêche la pauvreté... et elle dédaigne les petits et les humbles, — un Dieu qui lui prêche la charité... et elle a un caractère détestable, violent, colère, dur pour ses administrés, — un Dieu qui lui prêche la pureté et le détachement... et elle ne vit que pour l'argent et pour la jouissance, — un Dieu qui lui prêche le dévouement et le pardon... et elle déteste cordialement ses ennemis, elle trahit ses amis, elle transperce le prochain des traits les plus sanglants. C'est une bigote, ce n'est pas une chrétienne. La bigoterie n'est pas la religion ; elle en est la contrefaçon et la caricature. La religion nous fait aimer Dieu et le prochain ; par la bigoterie on s'aime soi-même plus que Dieu et au détri-

ment du prochain. La religion est profonde et féconde; elle atteint l'âme et elle enfante des actes saints; la bigoterie n'est qu'une grimace superficielle et stérile, elle consiste surtout en de vaines pratiques qui n'aboutissent à rien. La religion est une vertu ; la bigoterie est un défaut.

— Est-ce *un défaut très répandu?* Je crois pouvoir répondre non.

— *Autrefois*, dans l'ancien régime, quand la société était tout entière chrétienne, quand le christianisme était la loi universellement pratiquée, on a pu voir et on a vu de faux dévots, des hommes et des femmes qui, pour sauver les apparences, cachaient une vie licencieuse sous des oripeaux de pratique religieuse. On a vu le roi Louis XI mener de front la superstition et la cruauté. On a vu le roi Henri III sacrifier les devoirs de sa charge à des pèlerinages, à des processions, à des comédies ridicules; on a vu la Montespan, complice adultère de Louis XIV, scandaliser la cour et la ville, et en même temps jeûner pendant le carême avec une telle exactitude qu'elle faisait peser son pain.

— *Aujourd'hui* de telles excentricités ne se voient plus ou ne se voient guère. On a une religion sérieuse, ou bien on n'a pas de religion. Les dévotions étroites et superstitieuses sont une exception qui ne compte pas. Par ci, par là se rencontrent quelques personnes, quelques femmes peu éclai-

rées qui s'embrouillent dans des pratiques extérieures, bonnes en soi, mais trop multipliées, — quelques scrupuleuses qui se tourmentent la conscience dans la crainte de mal faire, et qui donnent à la piété un caractère morbide et repoussant, — quelques têtes folles qui déploient un zèle intempestif et mal réglé. En comprenant de travers et en défendant mal la religion, elles peuvent la compromettre. Je ne les encourage pas. Je les blâme.

— Cependant, il importe ici *de ne rien exagérer* et de rester dans les bornes du vrai.

1° De nos jours la bigoterie est chose excessivement rare. L'irréligion coule à flots et nous submerge. L'abus de la religion est un phénomène qui n'est pas fréquent.

2° La bigoterie est en général très inoffensive. Les faux dévots ne font de mal à personne et ne nuisent qu'à eux-mêmes.

3° La bigoterie n'est qu'un mince défaut, si on la compare à tant d'autres vices qui inondent la terre à l'heure présente. Ceux qui déblatèrent contre la bigoterie sont ordinairement cent fois plus condamnables que les bigots dont ils se moquent. Ils exploitent les petits ridicules du prochain pour faire oublier leurs énormes défaillances. C'est ce que nous allons voir.

II. — Il ne faut pas être bigot. *Cette formule cache un prétexte* que je démasque.

1° Je m'adresse *à un libre-viveur*, je lui dis : « Jeune homme, pourquoi dans votre vie ces « exemples de dépravation, et sur vos lèvres ces « discours impudiques, et dans vos mains ces livres « corrompus et corrupteurs? Un peu de religion ne « vous ferait aucun mal, et pourrait vous faire « beaucoup de bien. Un peu de prière vous aide- « rait peut-être à briser la chaîne de vos passions « et à mener une vie honnête. »

Et il me répond : « Il ne faut pas être bigot. » Ce n'est là qu'un pur prétexte. Il repousse la bigoterie pour échapper à la religion et à ses freins salutaires. La crainte de Dieu le gêne; il s'en débarrasse par un mot qui n'est pas sincère. Sa conscience le tourmente ; il l'apaise par un axiome qui ne signifie rien. Sa mère, sa sainte mère le réprimande et le supplie; il se dérobe à ses larmes et à ses étreintes par une pasquinade et une plaisanterie.

2° Je m'adresse *à un homme de proie*, je lui dis : « Pourquoi cette course folle vers la jouissance im- « médiate et maximale? Pourquoi cette habileté à « tromper vos semblables, et cette ténacité à les « exploiter et à les pressurer? Si vous aviez un

« peu de religion, vous résisteriez à la tentation « d'étendre la main sur le bien d'autrui et d'amas- « ser dans vos coffres une fortune mal acquise. »

Et il me répond : « Il ne faut pas être bigot. » Ce n'est là qu'un pur prétexte. Plaise à Dieu qu'il soit bigot, plutôt que menteur et voleur, plutôt que panamiste et humbertiste! La bigoterie le rendrait peut-être ridicule, mais du moins elle n'en ferait pas un être rapace, rongeur et malfaisant. Non, cet homme de proie ne veut pas être bigot. En bon français, cela veut dire qu'il élimine du creuset de sa conscience tout élément religieux pour être plus libre de faire la noce aux dépens de ses infortunées victimes. Cela veut dire qu'il vit sans foi pour être plus libre de vivre sans loi. Cela veut dire qu'il se moque du bon Dieu pour être plus libre de se moquer de ses semblables.

3° Je m'adresse *à un sceptique*, je lui dis : « Pourquoi donc ne croyez-vous pas à Dieu, à « Jésus-Christ et à l'Église, — au *credo*, au déca- « logue et aux sacrements, — à l'Évangile et à la « vie éternelle ? Pourquoi ne croyez-vous ni à Dieu « ni à diable ? »

Et il me répond : « Il ne faut pas être bigot. » Ce n'est là qu'un pur prétexte, car enfin je ne vois pas du tout ce que la foi peut avoir de commun avec la bigoterie. La bigoterie est une niaiserie; la foi est une certitude. La religion est

divine, et sa divinité est indépendante des vices et des défauts de ceux qui la pratiquent. Les théorèmes de la géométrie ne sont pas ébranlés, parce qu'il y a des écoliers qui les comprennent mal. Le patriotisme n'est pas condamnable, parce qu'il y a des chauvins qui en abusent. Eh bien! de même la religion n'est pas responsable des inintelligences et des exagérations de quelques-uns de ses disciples. Vous dites : « Il ne faut pas être bigot. Donc je ne crois pas. » C'est un manque de logique. C'est un raisonnement puéril qui ne tient pas debout.

4° Je m'adresse *à un indifférent*, je lui dis : « Pourquoi donc ne venez-vous jamais à l'église? « Vous avez la foi au fond du cœur, et vous ne « la manifestez pas au dehors dans vos actes, dans « votre vie ordinaire. Pourquoi donc ne vous voit-« on jamais prier, faire profession de chrétien? »

Et il me répond : « Il ne faut pas être bigot. » Ce n'est là qu'un pur prétexte, car les devoirs religieux n'ont rien à voir avec la bigoterie. La bigoterie est un caprice ; les devoirs religieux sont une loi qui a force obligatoire. La bigoterie est chose défendue; les devoirs religieux sont chose commandée.

— On ne vous demande pas d'être à genoux du matin au soir; ce serait de la bigoterie. On vous demande seulement de faire une petite prière le

OF ST. MICHAEL'S

matin et une bonne prière le soir ; c'est un devoir.

— On ne vous demande pas d'être sans cesse à l'église et de sacrifier vos devoirs d'état à des pratiques religieuses purement facultatives ; ce serait de la bigoterie. On vous demande seulement de sanctifier le dimanche ; c'est un devoir.

— On ne vous demande pas d'user ou d'abuser des sacrements et de communier tous les jours par ostentation, par caprice ou par routine ; ce serait de la bigoterie. On vous demande seulement de recevoir votre Créateur au moins à Pâques humblement ; c'est un devoir.

Et même est-ce que vous ne pourriez pas, est-ce que quelques-uns ne devraient pas faire un peu plus que l'obligatoire ? Voyons cela en terminant.

5° Je m'adresse *à un chrétien*, je lui dis : « Pour-« quoi donc ne vous livrez-vous pas à la pratique « de la piété et des bonnes œuvres ? Vous le « pouvez, car vous avez du temps et de l'indépen-« dance. Vous le devez... car Dieu et votre siècle « vous le demandent. »

Et il me répond : « Il ne faut pas être bigot. » Ce n'est là encore qu'un pur prétexte. La vie chrétienne sérieuse et intense est tout le contraire de la bigoterie, et je ne crains pas d'affirmer qu'*un bon nombre d'hommes sont appelés à la vie chrétienne* sérieuse et intense. On pense souvent et quelquefois on dit tout haut que la piété n'est que

pour les femmes. C'est faux. Dans la liste des saints qui depuis dix-neuf siècles ont illustré le catholicisme, il y a autant d'hommes que de femmes. Et de nos jours est-ce que nos grands catholiques, tels que O'Connel, Sonis, Montalembert, Veuillot et mille autres n'étaient pas des hommes pieux, très pieux? Et à l'heure présente, dans notre monde matérialisé et indifférent, est-ce que des hommes ne se rencontrent pas, qui ont dans le service de Dieu une délicatesse exquise et une extraordinaire générosité d'âme ?

— *Pourquoi n'y en a-t-il pas davantage?* Pourquoi ? Parce qu'on ne veut pas se gêner, et parce qu'on a peur de se singulariser, on se contente d'être un chrétien vulgaire, quand on pourrait devenir un chrétien parfait, et pour échapper aux appels de Dieu et de la conscience, on se réfugie dans cette phrase banale : « Il ne faut pas être bigot. »

— Non, Messieurs, ne méritons jamais cette qualification. Renvoyons-la aux cagots de la libre-pensée, qui très souvent nous attribuent sans vergogne leurs défauts ou leurs vices. Mais toujours, partout, soyons des chrétiens sérieux et invincibles, des chrétiens sans peur et sans reproche.

Amen !

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Il faut que jeunesse se passe

Messieurs,

Il est un adage très accrédité : « Il faut que jeunesse se passe. » Si on entend par là que l'inexpérience, la fougue de la jeunesse n'ont qu'un temps, et qu'il faut avoir quelque indulgence pour les jeunes gens... c'est vrai, donc c'est bien. Mais, si on veut dire qu'un jeune homme peut s'affranchir de la religion, se livrer aux plaisirs, satisfaire ses passions et commettre mille sottises par cette seule et jolie raison qu'il n'est point parvenu à l'âge mûr... c'est faux, donc c'est mal. Et je vais réfuter cette monstrueuse doctrine en établissant deux faits, d'où je déduirai deux conclusions. Je vous avertis que ma conférence de ce matin vise principalement la jeunesse masculine.

I. — LES FAITS

Ier FAIT. — ***Les jeunes gens de douze à vingt ans... c'est tout l'avenir.***

Wellington, le vainqueur de Napoléon à Water-

loo, visitait vers la fin de sa vie le collège où il avait été élevé, et en retrouvant les lieux bénis qui avaient abrité sa jeunesse, il s'écriait : « C'est ici qu'a été gagnée la bataille de Waterloo. » Il voulait dire par là que l'homme est tout entier dans l'adolescent, et que l'âge mûr se couronne des fruits que la jeunesse a élaborés. En effet, tout l'avenir dépend des jeunes gens de douze à vingt ans : l'avenir de la famille, de la religion et de la patrie.

— Que désirez-vous pour vous et *pour vos foyers ?* Vous voulez que votre vieillesse soit respectée et honorée. Vous voulez que votre nom, si humble soit-il, reste à l'abri de la souillure. Vous voulez que vos traditions de travail et de probité se continuent après vous, et embaument votre postérité la plus lointaine. Eh bien! tout cela dépend principalement des jeunes gens de douze à vingt ans. Les familles de demain seront ce que sont les jeunes gens d'aujourd'hui.

— Que désirez-vous *pour la religion ?* Vous ne voulez pas qu'on la supprime, ni qu'on la persécute, ni même qu'on la dédaigne. Vous voulez qu'elle demeure, qu'elle se relève et qu'elle fleurisse. Vous voulez que la croix qui a ombragé votre berceau, protège encore votre tombe. Vous voulez que l'Évangile que vous avez reçu de vos ancêtres passe comme un héritage inviolable et inentamé à vos arrières petits-fils. Eh bien, cela dépend principalement des jeunes gens de douze à vingt ans.

Car je vous le demande, que serait la religion dans une moitié ou dans un quart de siècle, si nous élevions aujourd'hui une race de mécréants?

— Et enfin, que désirez-vous *pour la patrie?* Vous souhaitez à la patrie des ouvriers probes et honnêtes, des administrateurs intègres, des soldats intrépides, des citoyens consciencieux. Vous voulez une France unie au dedans, forte et respectée au dehors, grande parmi les nations, capable de continuer dans le monde sa mission civilisatrice. Eh bien encore, tout cela dépend principalement des jeunes gens de douze à vingt ans. La jeunesse masculine d'aujourd'hui prépare la France de demain. Comprenez-moi bien.

Un peuple vaut ce que valent les hommes qui le composent, parce que d'eux émanent les grandes influences, les exemples puissants, les directions souveraines. L'homme est chef. Étant la tête, il mène tous les membres, il mène la collectivité. C'est sur lui presque uniquement que repose le vertigineux mouvement commercial, industriel, politique de nos jours. Son rayon d'influence est beaucoup plus étendu que celui de la femme. Il est non seulement chef de famille, mais chef de culture, chef d'industrie, chef de bureau, chef d'atelier, chef d'armée, chef de gouvernement. Il fait l'opinion, il fait les législateurs, il fait la loi. Un peuple vaut ce que valent les hommes qui le composent.

Or, les jeunes gens d'aujourd'hui sont les hommes de demain. Donc, tout l'avenir domestique, patriotique et religieux dépend principalement des jeunes gens de douze à vingt ans. Ce premier fait n'est pas contestable. En voici un second tout aussi évident.

IIe FAIT. — ***Les jeunes gens de douze à vingt ans sont très menacés.***

— Ils sont menacés *par le dedans.* « Les passions comme des chiens sauvages sont aux portes de l'adolescence », dit Lacordaire. Et, pour contester la vérité de cette parole, il faudrait ne pas connaître le premier mot, les secrets les plus naïfs du cœur humain. Notre vie tout entière est une navigation périlleuse ; mais la jeunesse est l'âge des tempêtes ; on dirait une barque chargée de dynamite et toujours prête à faire explosion. Et menacés comme toujours par le dedans, les jeunes gens de douze à vingt ans sont aujourd'hui plus menacés que jamais

— *Par le dehors.* Je n'en finirais pas, si je voulais seulement énumérer les périls qui les harcèlent : périls de l'atelier, périls du magasin, périls du bureau, périls de la rue, de la maison, de l'école, périls des propos licencieux, des images lubriques, des romans passionnés. Tantôt on tourne leurs croyances en dérision par de sottes objections,

on ébranle leur foi par des arguments perfides, on entame leur liberté religieuse par l'ironie, par la menace, par l'insinuation, par la séduction, par le travail du dimanche ininterrompu et imposé. — Tantôt tout est mis en œuvre pour les démoraliser : paroles enchanteresses et sollicitations puissantes, flatteries et quolibets, compagnies dangereuses qui contaminent par simple contact, beuglants et cafés-concerts où la jeunesse apprend ce que les juges des huis-clos ont seuls besoin de savoir, sectes organisées qui ont pour but avoué ou secret de capter la jeunesse, de l'enrôler, de l'enrégimenter dans la guerre faite à la vertu et à la religion. Comme le pauvre mécanicien, dont un pan d'habit a été saisi par une dent de l'impitoyable engrenage, y passe tout entier et en sort à l'état de lambeaux informes de chair, ainsi en est-il du jeune homme qui se laisse saisir par l'un des périls que je viens de signaler.

— *Il y passe tout entier.* D'abord il perd la foi, la crainte de Dieu et du même coup la délicatesse de la conscience. Puis, délivré de tout frein supérieur, il s'élance dans la région malsaine du plaisir ; on dirait un cheval échappé. Sous sa crinière qui flotte au vent, j'aperçois le chancre hideux de la luxure qui dévore et qui tue. Il y passe tout entier : *corps* et âme. Les anciens appelaient Vénus « la sanglante ». Ils n'avaient pas tort. On a entendu des enfants de vingt ans, sur le point d'expirer,

dire tout haut : « Je meurs parce que je me suis tué. » Les médecins déclarent que dans les villes, sur cent jeunes gens qui meurent à la fleur de l'âge, il y en a de vingt à vingt-cinq qui périssent plus ou moins directement victimes de l'impureté. Et je ne sais plus quel grand écrivain a dit « que l'hygiène est moins une science qu'une vertu ». Et si le corps se décolore, s'étiole et se décompose sous les morsures du vice, que devient l'*âme?* Elle aussi y passe tout entière. Souvent la volonté, l'intelligence, la mémoire, l'imagination sont atteintes, paralysées, énervées... et toujours le cœur est flétri, desséché, épuisé. « J'ai déjà vu dans ma vie, dit le P. Lacordaire, bien des jeunes gens, et, je vous le déclare, je n'ai jamais rencontré de tendresse de cœur dans un jeune homme débauché; je n'ai jamais rencontré d'âmes aimantes que les âmes qui ignoraient le mal, ou qui luttaient contre lui. » C'est assez.

Voilà deux faits bien établis : 1° les jeunes gens de douze à vingt ans... c'est tout l'avenir; et 2° les jeunes gens de douze à vingt ans sont très menacés. Arrivons aux conclusions.

II. — CONCLUSIONS

Ire CONCLUSION. — ***Pour le sauvetage de la jeunesse, les parents ne peuvent rien sans la religion.***

— Il est en même temps *nécessaire et difficile* que

la jeunesse se passe bien. C'est nécessaire. Je viens de vous en dire les raisons. Mais combien c'est difficile! Un proverbe russe dit : « Servir un jeune prince, étriller un cheval fougueux sont deux choses très difficiles. » Vos fils, Messieurs, sont de jeunes princes, pas commodes à brider, encore moins commodes à étriller. Vous en savez quelque chose.

— *Sans la religion vous n'arriverez à rien.* Même avec la religion, il est difficile de maintenir dans le devoir les jeunes gens de douze à vingt ans, et il faut s'attendre à des reculs, à des écarts, à des ruades, à des soubresauts, quelquefois très violents. Sans la religion, à quoi pouvez-vous aboutir, sinon à la ruine, à la déception, à l'insuccès total ? — *On a essayé*, on essaie depuis une trentaine d'années de faire des jeunes gens vertueux et moraux avec la neutralité et le scepticisme. Les résultats obtenus sont lamentables. Une de ces dernières années sur vingt-six mille arrestations qui ont eu lieu à Paris, on a compté quatorze mille (plus de la moitié de l'effectif total), quatorze mille jeunes gens de quatorze à vingt et un ans, criminels avant d'être des hommes, mineurs devant la loi, et déjà majeurs par la dépravation. C'est fatal. Le niveau moral s'abaisse à mesure que diminue le sens religieux; à mesure qu'on les arrache à l'Évangile et qu'on les élève dans l'ignorance et dans la haine de Dieu, les jeunes générations s'en vont à la corruption et à la flétrissure. Ayons le courage, Messieurs, de

regarder en face le mal qui grandit et qui nous menace et de dire au fléau : Tu n'iras pas plus loin ! — Ayons l'intelligence de reconnaître que, quand elle ne croit plus à rien, la jeunesse est capable de tout. Elle se moque de Dieu aujourd'hui ; demain elle se moquera de la vertu... Pour le sauvetage de la jeunesse, les parents ne peuvent rien sans la religion. C'est la première conclusion. Il y en a une seconde qui s'impose également à votre intention.

IIe CONCLUSION. — ***Pour le sauvetage de la jeunesse, la religion ne peut rien sans les parents.***

— C'est en vain que nous, prêtres, nous multiplierions nos écoles chrétiennes, nos catéchismes, nos œuvres de persévérance, nos efforts, nos prières et nos larmes, si les parents contrecarrent notre action, ou seulement s'en désintéressent. Nous pouvons bien aider les parents, nous ne pouvons pas les remplacer. Sans la famille, la religion est presque impuissante. Pour sauver la jeunesse, il faut des *mères chrétiennes*, intelligentes, vigilantes, dévouées, disant comme Blanche de Castille : « Si « mon enfant devait mal tourner et faire un vaurien, « j'aimerais mieux qu'il mourût après sa première « communion. » Est-ce assez ? Non. — A l'action de la mère doit se joindre nécessairement l'action

du père de famille. Un jeune officier de marine partait pour les voyages au long cours. Son père, vice-amiral retraité, le conduit sur le bord de la mer, au sommet d'un rocher élevé qui surplombait l'immensité de l'océan et lui dit : « Regarde. « Là dedans il y a des trésors, des hommes, des « vaisseaux enfouis, la mer est un abîme, cher « enfant ; il y a un autre abîme à craindre. Pen- « dant leur temps de service des milliers de soldats « et d'officiers chrétiens ont péri dans l'entraînement « du libertinage. Jure-moi devant ces vagues, « image des dangers qui attendent ton âme, et « devant le ciel, que tu feras ta prière tous les « jours et que tu fuiras les camarades débauchés. » — « Je le jure, dit l'officier, et je tiendrai parole. » Messieurs, en entrant dans la vie, vos fils commencent un voyage, un long et périlleux voyage ; comme le vice-amiral que je viens de vous signaler, avertissez-les, et sauvez-les par vos sages paroles, par votre vigilance ininterrompue, par vos prières quotidiennes, par vos exemples irréprochables,

Mais, disent quelques-uns, on voit pourtant des enfants élevés chrétiennement qui tournent mal — oui, de même qu'on voit des soldats bien armés qui se rendent sans combattre ; mais alors c'est l'exception, et, en tout cas, ceux qui les ont armés n'ont rien à se reprocher. Faisons notre devoir... et après, Dieu fera le reste.

— Il faut que jeunesse se passe... dans l'in-

croyance, dans le plaisir et dans la mort ? Non. Il faut que jeunesse se passe... oui dans la fidélité à Dieu, et à la vertu. Ah ! qu'ils se lèvent nombreux parmi nous les jeunes gens qui croient et qui luttent, qui restent forts en se conservant purs... agenouillés devant Dieu, revêtus de la force d'en haut, ils triomphent du mal, ils portent dans leurs mains les gerbes étincelantes de la victoire et ils nous préparent un lendemain réparateur et glorieux !

Amen !

SIXIÈME CONFÉRENCE

Après tout... je suis libre

Messieurs,

Plusieurs échappent à la religion par un mot, par ce simple mot : « Après tout... je suis libre. » Nous allons juger ce mot.

Que l'homme soit libre, c'est-à-dire qu'il ait le *pouvoir*, la possibilité, la faculté de choisir le vrai ou le faux, le bien ou le mal, la religion ou l'irréligion, c'est une vérité de la Palice. Dieu, en nous créant, nous a donné ce redoutable pouvoir.

Mais que l'homme soit libre, c'est-à-dire qu'il ait le *droit* d'embrasser le faux, de faire le mal, de dédaigner la religion et même de la combattre, c'est une prétention insoutenable, dont je vais vous montrer ce matin la démence et l'ingratitude.

Cette prétention est aujourd'hui très accréditée. On se proclame libre. On ne reconnaît ni Dieu ni maître, on déclare qu'on a le droit de penser, de dire et de faire tout ce que l'on veut. Mettons les choses au point.

I. Après tout... je suis libre. ***C'est une parole de démence.***

La Religion règle et restreint notre liberté. Elle en a le droit. C'est facile à prouver.

— 1° *Dans l'ordre social*, sommes-nous libres de penser, de dire et de faire n'importe quoi ? pas du tout. Notre liberté est restreinte par des traditions que nous n'avons pas faites et que nous sommes obligés d'accepter — par des lois qui souvent nous gênent et qui ont à leur service une magistrature, une police, une gendarmerie que nous sommes obligés de subir — par des convenances qui nous enlacent et nous enserrent, et que décemment nous sommes obligés de respecter. Faut-il abolir les traditions, déchirer les Codes, faire litière de toutes les conventions sociales, et, si quelques-uns s'y opposent, mettre une cartouche de dynamite sous leur maison, et les pulvériser pour leur apprendre à vivre ? Non. Ce serait de la démence.

— 2° *Dans l'ordre domestique* sommes-nous libres de penser, de dire et de faire n'importe quoi ? pas du tout. Notre liberté est restreinte par les nécessités fondamentales et traditionnelles de la vie familiale. Les époux normalement unis ne sont pas libres de se séparer quand bon leur semble. Le mari n'est

pas libre de battre sa femme, ni la femme de trahir son mari. Les enfants ne sont pas libres de braver, d'injurier, de délaisser leur père et leur mère. Faut-il décréter l'union libre et rétrograder à l'animalité, proclamer l'adultère légitime, dire aux parents : « Abandonnez vos enfants, vous en avez le droit. » — Et aux enfants : « Moquez-vous de l'autorité, de l'expérience, des conseils, de la vieillesse de vos parents, vous en avez le droit? » Non. Ce serait de la démence.

— 3° *Dans l'ordre individuel* avons-nous le droit de penser, de dire et de faire n'importe quoi ? pas du tout. Notre liberté est restreinte par les lois de la raison, par les lois de la conscience qui ne viennent pas de nous et qui sont plus fortes que nous.

Quand je marche ou que je m'assieds, je ne suis pas libre de me soustraire à la loi de la pesanteur.

Si je fais de l'arithmétique ou de la géométrie, je ne suis pas libre de penser que deux et deux font cinq, qu'un cercle peut être carré et un triangle composé seulement de deux angles — Si je fais de l'histoire ou de la géographie, je ne suis pas libre de dire que César n'a jamais existé, et qu'il n'y a pas de ville au monde qui s'appelle Pékin. — Si je fais de la philosophie, de la poésie ou de la musique, je ne suis pas libre de m'affranchir des lois sévères

du raisonnement, du rhythme et de la rime, de la mélodie et de l'harmonie.

Et de même, en matière morale, je ne suis pas libre de penser et de dire, et d'agir selon cette maxime que le bien et le mal sont d'égale valeur, que l'homicide n'est pas un crime, que la luxure, la trahison, l'hypocrisie, le vol ne sont pas des infamies.

Faut-il nous proclamer indépendants sur toute la ligne et considérer comme nulles et non avenues les lois de la nature, les lois de la raison, les lois de la conscience ? Non. Ce serait de la démence. Et maintenant.

— 4° *Dans l'ordre religieux* sommes-nous libres de penser, de dire et de faire n'importe quoi ? Pas du tout. Notre liberté est restreinte par la religion, comme elle est restreinte par la société, par la famille, par les lois physiques, intellectuelles et morales. Dieu nous a révélé des vérités ; nous ne sommes pas libres de les repousser. Dieu nous a intimé des préceptes ; nous ne sommes pas libres de les transgresser. Dieu nous a tracé des pratiques ; nous ne sommes pas libres de les omettre... Nous ne sommes pas libres d'avoir une religion ou de n'en pas avoir, de croire ou de ne pas croire, de professer tel culte ou de les mépriser tous... Nous avons le pouvoir, le triste pouvoir d'être indifférents, incrédules, impies ; nous n'en avons pas le droit. Faut-il dire et

laisser dire qu'en matière religieuse tout est permis : le doute, la négation, l'abstention, le caprice, le dédain transcendant ?... que chacun est libre de penser ce qu'il veut et de faire ce que bon lui semble ? Non. Ce serait de la démence.

Et puis il y a des hommes qui ne se contentent pas de dire : « Je suis libre de m'affranchir de la religion », ils ajoutent : « Je suis libre de la détruire. » Les insensés ! Écoutez un apologue. Pour briser un roc de granit, un fou le frappait bruyamment à coup de bâton ; le bâton s'y rompit ; mais la foule attirée par le bruit admira la puissance du roc et railla l'absurdité du fou. La religion est indestructible. Vous savez cependant que certains hommes ont juré de l'anéantir. C'est de la pure démence... et de la démence doublée de méchanceté et d'ingratitude.

II. Après tout... je suis libre. ***C'est une parole d'ingratitude.***

La religion règle et restreint notre liberté. Elle en a le droit. J'ajoute qu'elle use de ce droit sagement et pour notre plus grand bien. En réglant et en restreignant notre liberté, elle la respecte, elle la ménage, elle la délivre et elle l'exalte. Nous ne saurions jamais assez l'en bénir.

1° La religion *respecte notre liberté*. Elle procède non par la force mais par la persuasion. Si quelquefois elle a employé la force, ça été pour empêcher la manifestation extérieure de l'erreur, et non pour contraindre la pensée intérieure. Cette contrainte serait illégitime et impossible. C'est ce qu'écrivait Fénelon à Bossuet à l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes et des violences exercées contre les protestants : « Si vous ne voulez qu'intimider les hommes et les réduire à faire certaines actions extérieures, levez le glaive, chacun tremble. Vous êtes obéi. Voilà une exacte police, mais non pas une sincère religion. » Tel est l'enseignement catholique. La force peut courber les têtes et créer des apparences; la liberté seule produit la foi et crée des convictions.

2° *La religion ménage notre liberté*. A entendre certains adversaires du catholicisme, on croirait que le catholique est un homme entièrement asservi dans sa pensée, dans ses actes et jusque dans sa tenue. Rien de plus faux. Les dogmes et les devoirs que nous impose la foi sont peu nombreux... et autour de ces dogmes et de ces devoirs reste un espace immense abandonné à notre liberté. *La religion nous laisse évoluer à l'aise* dans le domaine de la science, dans l'azur des conseils, dans le sable mouvant de la politique, dans la diversité des professions honnêtes : de plus, *la religion ne touche pas à notre in-*

dividualité. Voyez les saints. Ils ont chacun leur tempérament et leur physionomie; on dirait une mosaïque d'une variété adorable. La religion n'est point une camisole de force qui saisit et supprime notre personnalité; elle est un vêtement souple et riche qui la contient et la fait valoir. Elle nous règle, mais elle nous ménage et nous respecte. Elle nous délivre.

3° La religion *délivre notre liberté* du joug de la pensée d'autrui. « Quand on ne croit pas fermement à l'Église, dit le P. Lacordaire, on croit au premier venu qui a plus de science et de talent que soi. » Et il ajoute : « La servitude des esprits en dehors de l'Église est horrible à penser. » C'est vrai. Les protestants sont abandonnés à l'inspiration individuelle d'un moine saxon ou d'un curé de Picardie, à l'arbitraire d'un Martin Luther ou d'un Jean Calvin. Les incrédules sont asservis à un voisin sans mandat qui les fanatise, à une secte anonyme qui les embrigade, à un journal qui les endoctrine. Ils sont affranchis de l'Évangile, mais ils sont les esclaves d'une feuille quotidienne, bête, méchante et ordurière. Ils ne croient plus à Jésus-Christ, mais ils croient à toutes les plumes vénales qui chaque matin leur apportent des insanités et des mensonges. Ils ont échappé au joug des prêtres, mais c'est pour prendre celui des francs-maçons. Nous, catholiques, nous sommes cent fois plus

libres que les incroyants. Nous obéissons à l'autorité la plus haute et la plus sainte qui soit au monde, à l'autorité infaillible de l'Église, c'est-à-dire à Dieu même. La religion nous délivre du joug de la pensée d'autrui. Et enfin

4° La religion *exalte notre liberté*. Elle nous exalte au-dessus de nous-mêmes, jusqu'à Dieu, jusqu'à l'héroïsme,

Au-dessus de nous-mêmes. C'est en nous qu'il y a des puissances rebelles, des tyrans insupportables qui menacent sans cesse de nous maîtriser et de nous asservir : penchants honteux, instincts d'indépendance, caprices sauvages, passions violentes. La religion nous apprend et nous aide à les vaincre. Elle nous exalte au-dessus de nous-mêmes.

Jusqu'à Dieu. Un exemple entre mille autres. Voici une jeune ouvrière croyante et pieuse. Elle se confesse, et elle dit au prêtre : « Mon Père, je « m'accuse d'avoir manqué une fois cette semaine « à faire ma méditation, c'est-à-dire moi qui ai dû « gagner chaque jour mon pain au prix d'un tra- « vail sans relâche, et conquérir mon honneur à la « pointe de ma glorieuse aiguille... j'ai honte d'avoir « passé un jour sans contempler l'infini, sans regar- « der mon âme, sans penser à l'immortalité. sans « m'élever par l'intelligence au-dessus des choses « terrestres jusqu'à Dieu! »... Messieurs, quelle prodigieuse école de vie intellectuelle et morale

qu'une religion qui enseigne à la dernière des enfants du peuple à faire ainsi chaque jour plus de philosophie que n'en font en toute une vie bon nombre de savants ! La religion nous exalte au-dessus de nous-mêmes, jusqu'à Dieu.

Jusqu'à l'héroïsme. Enchaînés *dans les liens de la foi et de la charité*, les apôtres se sont élancés, la croix à la main, plus loin que Cyrus, plus loin qu'Alexandre, plus loin que tous les conquérants et ont cueilli des palmes immortelles — les martyrs ont vaincu les tyrans et dans leur sang ont fait germer la liberté des âmes, les vierges ont semé partout un parfum de vertu et de perfection qui a embaumé et renouvelé l'humanité. — Enchaînés dans les *liens de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance* volontaire, les ordres religieux ont remporté et remportent tous les jours une éclatante victoire sur les répugnances de la nature, sur les mépris du monde, sur les ingratitudes des hommes et les dénonciations de la mauvaise presse. Prêtres de tout Institut, moines de tout costume, frères en drap noir, sœurs en cornette, croissez et multipliez-vous. Remplissez la terre des merveilles de votre vocation. Passez vaillants et radieux à travers les outrages. Accomplissez votre tâche avec une sage et triomphante hardiesse. Vous êtes la preuve vivante et populaire que la religion nous exalte au-dessus de nous-mêmes, jusqu'à Dieu, jusqu'à l'héroïsme !

Et nous donc, Messieurs, soyons fiers de notre titre de catholiques. Laissons la sainte Église régler nos pensées, nos paroles et nos actes. En acceptant sa direction sûre et maternelle, nous mettons notre liberté à l'abri de tous les écarts, et nous donnons à notre vie une rectitude impeccable, à notre conscience une sécurité complète. Les ailes sont pour l'oiseau un levier qui le fait monter plutôt qu'un poids qui l'alourdit. Ainsi la religion Elle nous élève plus qu'elle ne nous charge. Elle est un joug doux et un fardeau léger. Aimons-la et pratiquons-la. Nous y trouverons le repos de nos âmes!

Amen!

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Il faut être de son temps

Messieurs,

Il est une douzaine de mots : la science, le progrès, la civilisation, l'esprit moderne, les lumières du siècle, etc., qui constituent tout le bagage religieux et philosophique de l'immense majorité de nos contemporains. Ces mots sont sonores et creux comme des tambours. Ils font du bruit, mais ils ne prouvent rien, absolument rien.

Tenez, que de fois vous avez entendu retentir à vos oreilles cette parole étourdissante et vague : Il faut être de son temps! Étudions-la aujourd'hui. Les uns adorent leur temps et le trouvent parfait ; les autres le maudissent et le trouvent détestable.

La vérité est entre les deux. Voyons cela d'un peu près.

I. *Il faut être de son temps. Oui.*

Il faut approuver et encourager ce qu'il y a de

bon dans notre temps. Il y a donc quelque chose de bon dans notre temps? Ce n'est pas niable.

— 1° Notre temps professe certaines *idées* qu'on appelle modernes, qui ne sont pas mauvaises, qui sont même une efflorescence de l'Évangile. Je les cite.

— *L'égalité civile*, l'égalité de tous devant la loi est une idée moderne. Elle est bonne, elle est chrétienne. C'est l'Église qui a fait entrer ce principe dans les mœurs et dans la législation, en nous proclamant tous frères, c'est-à-dire égaux par notre origine, notre nature et notre destinée — égaux en Adam et en Jésus-Christ — égaux devant Dieu, donc aussi devant la loi.

— *L'accessibilité de tous* à tous les emplois est une idée moderne. Elle est bonne, elle est chrétienne. C'est encore un diamant tombé de l'écrin de l'Église. Car, dans l'Église catholique, depuis dix-neuf siècles toutes les dignités sont ouvertes à tous les mérites, à tous les talents, à toutes les vertus. Le dernier des enfants du peuple peut devenir prêtre, évêque, cardinal, pape.

— Notre temps proclame très haut *sa sympathie* pour ceux qui souffrent, pour les petits dont il veut améliorer le sort intellectuel, moral, matériel. C'est encore une idée juste. Elle vient directement de l'Évangile qui ne cesse de nous répéter : « Fais « à autrui tout ce que tu voudrais que l'on te fasse

« à toi-même. Ne souffre pas que ton assiette soit « pleine, quand celle de ton prochain est vide. »

— Notre siècle a un vif sentiment *de la dignité humaine*. L'homme, le plus humble des hommes, se sent grand, et souvent même il exagère ce sentiment, il le pousse jusqu'à l'orgueil et au mépris. C'est mal. Mais enfin l'idée en soi, l'idée de la dignité humaine n'est pas mauvaise. Elle est vraie, elle est chrétienne, au regard de la foi une âme humaine vaut plus qu'un monde. L'âme d'un mendiant comme l'âme d'un milliardaire vaut le sang d'un Dieu.

Voilà donc un certain nombre d'idées qui fermentent dans la cervelle de notre temps et qui sont bonnes, qui sont l'épanouissement de l'Évangile. Et puis,

— 2° Notre temps a réalisé *des progrès* scientifiques et matériels qui eux aussi sont bons, positivement bons.

— Nous avons la vapeur, l'électricité, le téléphone, bientôt la télégraphie sans fil. Nous avons la houille noire qui est comme le pain quotidien de notre industrie, la houille blanche qui est à la fois lumière, chaleur et mouvement. Aujourd'hui on guérit des maladies tenues autrefois comme incurables, on tire de la science des ressources merveilleuses pour l'embellissement du monde, pour le soulagement des souffrants, pour la diffusion du bien-être.

— Est-ce que tout cela est mauvais ? pas du tout. Sans doute les vaniteux, les imbéciles et les corrompus peuvent abuser de ces inventions et les tourner contre Dieu et contre la vertu. Mais les hommes raisonnables, les vrais savants discernent le Créateur derrière la nature maîtrisée, et nous catholiques. bien loin de maudire le progrès, nous avons dans nos rituels des bénédictions pour toutes les inventions. Et même, dans la crainte d'être pris au dépourvu par quelque découverte moderne, nous avons une bénédiction *pro quâcumque... re*, pour toute espèce de progrès... Enfin, à l'aide des idées et des progrès que je viens de mettre à son actif,

— 3° Notre temps a fait *des innovations* qui. elles aussi, méritent d'être approuvées et accueillies.

— Aujourd'hui les sociétés s'organisent autrement qu'autrefois. Le pouvoir prend des formes nouvelles. Les institutions militaires ont été profondément modifiées. Les syndicats surgissent dans le monde du travail. L'argent n'a plus de patrie et circule d'un monde à l'autre par des canaux que le passé n'a pas connus. Les rapports internationaux. se sont transformés, on peut discuter chacune des innovations. Qui oserait les condamner en masse ?

— Aujourd'hui même dans l'ordre religieux apparaissent des innovations qui, sans entamer la vérité immuable, l'adaptent à nos besoins mobiles :

nouvelles dévotions, nouvelles œuvres, nouvelles méthodes d'apologétique et d'évangélisation; on aurait tort de s'en scandaliser. Ne faut-il pas à des maladies nouvelles trouver des remèdes nouveaux? à un état social inconnu auparavant appliquer de nouvelles créations? Le tout est de le faire avec prudence et discernement. Saint Ignace de Loyola fut un novateur, lui qui enleva à ses religieux la plupart des vieilles règles monastiques et en fit des lutteurs et des soldats et non des moines. Saint Vincent de Paul fut un novateur, lui qui le premier affranchit de la clôture ses Filles de la Charité et les lança en plein dans le monde. La routine tue. Les innovations salutaires sont les manifestations légitimes de la vie.

Il faut être de son temps. Oui. Tout ce qu'il y a de bon dans les idées, dans les progrès et dans les innovations de notre temps nous pouvons et nous devons l'approuver et l'encourager.

II. *Il faut être de son temps. Non.*

Il ne faut ni approuver ni encourager ce qu'il y a de mauvais dans notre temps. Il y a donc quelque chose de mauvais dans notre temps? Ce n'est pas niable.

— 1° J'aperçois dans notre temps *des principes*

d'insubordination qui sont notoirement mauvais. — De nos jours on discute *toutes les autorités*. Au foyer domestique les enfants de quinze ans ne savent plus obéir. Ce sont des chevaux débridés. Dans l'État les révolutions se succèdent comme les vagues d'une mer en furie. Malgré les gains supérieurs, le progrès et le luxe, plus de cris de colère s'élèvent contre la société que lorsque l'on était pauvre, et nous entendons la voix grondante de la multitude qui faisait trembler la vieille Rome. Même dans l'Église que le protestant Guizot appelait la plus grande école de respect, les chefs ne sont pas toujours obéis. Aujourd'hui on discute toutes les autorités

— Et *toutes les vérités*. On voudrait modifier, atténuer, amoindrir le *credo* et le décalogue, le dogme et la morale, qui sont choses divines, donc immuables comme Dieu même. On va plus loin, on met tout en question, même les principes essentiels de l'esprit humain, même les bases de la philosophie, jusqu'aux axiomes de la logique. Tout est nié par des esprits légers, hardis, aventureux, épris d'une folle indépendance. Et la foule désorientée, ne sachant plus où se prendre, se demande avec anxiété s'il y a encore quelque chose de certain, comme ce brave homme qui dernièrement lisant son journal disait : « Je n'en crois pas un mot, pas un seul ; je laisse leur politique et je m'attache au feuilleton. Il n'y a plus que cela de vrai. » Ce brave homme,

Messieurs, est comme le type d'individus tirés à millions d'exemplaires. Il donne une idée assez exacte de notre mentalité. Le pauvre peuple de France ne sait plus où appuyer sa tête fatiguée.

Est-il permis, Messieurs, de s'associer aux principes d'insubordination qui désagrégent notre temps ? Évidemment non.

— 2° J'aperçois dans notre temps *des habitudes de démoralisation* qui, elles aussi, sont notoirement mauvaises. Nous assistons de nos jours à la démoralisation de trois grandes forces qui s'appellent : l'argent, la littérature, la jeunesse.

— *L'argent*... c'est le dieu du jour. Que ne fait-on pas pour en avoir et quand on en a ? Notre siècle a vu surgir des aventuriers malfaisants, de grands voleurs par centaines, et il les a graciés, quand il ne les a pas faits ministres ou députés. Rien peut-être depuis trente ans n'a été plus dépravateur pour la nation. Faut-il être de son temps jusqu'à sacrifier le devoir à l'intérêt, les actions nobles aux actions lucratives, la vertu au capital ? Non, mille fois non.

— Et *la littérature*... où en est-elle ? De nos jours on écrit tout, et on lit tout. Zola a gagné des millions à remuer la fange et à faire de ses livres une fosse à purin. Voilà l'enfant sorti de l'école. Il est guetté et appréhendé par des centaines de publications obscènes, tirant parfois à 80.000 exem-

plaires et s'adressant de préférence à la jeunesse pour achever son éducation morale. Faut-il être de son temps jusqu'à se plonger dans ce torrent de boue, au risque d'y perdre le respect de soi-même et le sens de la pudeur ? Non, mille fois non.

— Enfin *la jeunesse*, une portion du moins de la jeunesse est prématurément flétrie. Elle connaît le mal avant de pouvoir s'y livrer. Elle arrive à l'âge de la puberté, déjà décrépite et épuisée par des joies coupables — et à l'âge du mariage avec des contagions vénéneuses transmissibles par hérédité... Passons.

Est-il permis, Messieurs, de s'associer aux habitudes de démoralisation qui déshonorent notre temps? Évidemment non.

— 3° J'aperçois dans notre temps *des essais d'irréligion* qui, eux encore, sont notoirement mauvais.

— De nos jours on s'acharne à détruire ce qu'on est incapable de remplacer... Le christianisme est la poule aux œufs d'or. Il a éclairé et vivifié le passé. Il n'y a que lui pour éclairer et vivifier l'avenir. Et dans le présent nous vivons encore de lui. Même ceux qui ne croient plus ont derrière eux des générations et des générations d'ancêtres qui ont cru. Le christianisme n'est plus présent dans leur vie, mais sa lumière est restée sur leur âme, comme tel astre éteint dont l'éclat continue de res-

plendir au firmament. Prenons garde. Cela n'a qu'un temps. L'effet ne peut pas toujours survivre à sa cause. Et, si nous abandonnons l'idée chrétienne, fatalement nous roulons au paganisme et à toutes les conséquences qu'il traîne à sa suite. Nous faire abandonner l'idée chrétienne... telle est cependant la folle tentative de beaucoup qui, à l'heure présente, disent au Christ et à son Église : Nous ne voulons plus de vous.

— Et on les voit travailler avec acharnement à la destruction du christianisme en eux-mêmes et dans leur entourage, spécialement dans les parties faibles de la société qui sont : l'enfant, la femme, le peuple... Est-il permis, Messieurs, de s'associer aux essais d'irréligion qui caractérisent et compromettent notre temps ? Évidemment non.

Il faut être de son temps. Non. Tout ce qu'il y a de mauvais, d'insubordonné, d'immoral et d'irréligieux dans notre temps, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas l'approuver et l'encourager.

Conclusion.

Nous avons deux devoirs à remplir envers notre temps : l'aimer et l'améliorer... l'aimer dans ce qu'il a de bon, l'améliorer dans ce qu'il a de mauvais.

— *Aimons notre temps.* D'abord nous en sommes.

Nous vivons non pas au XIIIe ni au XVIIe siècle, mais au XXe siècle. Et puis à quoi servirait de le maudire? Les malédictions n'aboutissent à rien. Aimons notre siècle.

— *Améliorons notre siècle.* Déjà du temps de saint Augustin on se plaignait du malheur des temps, et saint Augustin répondait : « J'entends dire que les temps sont mauvais. Soyons bons, et les temps deviendront meilleurs. » Nous surtout, nous catholiques, améliorons notre temps. Aujourd'hui on nous méconnaît, demain on aura besoin de nous. Ne nous laissons pas entamer par les attaques et les défections de l'heure présente. Restons fermes dans la foi, patients dans l'épreuve, inlassables dans la charité et l'apostolat. Aimons notre temps, et améliorons-le en lui communiquant la solidité de nos principes et la splendeur de nos vertus!

Amen!

HUITIÈME CONFÉRENCE

Aujourd'hui l'État peut se passer de religion

Messieurs,

Parmi les formules que l'on répète à tout propos pour échapper au christianisme, il en est une que je vais réfuter ce matin. On dit : « Aujourd'hui l'État peut se passer de religion. » Est-ce vrai cela ? Je prétends que non, et je me propose de vous montrer :

1° Que jamais aucun État n'a pu se passer de religion ;

2° Que l'État moderne ne peut pas se passer de religion.

De ces deux affirmations la seconde est de beaucoup la plus importante. Je m'y arrêterai plus longuement.

I. *Jamais aucun État n'a pu se passer de religion.*

Cette vérité éclate à toutes les pages de l'his-

toire ancienne, de l'histoire romaine et de l'histoire de France. Quelques mots seulement pour la mettre en évidence.

— 1° *Dans l'histoire ancienne* nous ne voyons pas un seul État qui se soit passé de religion. Toutes les constitutions politiques de l'antiquité ont été profondément religieuses. A quoi bon citer des textes ? Cela n'en finirait pas. Contemplons seulement les édifices. Le plus beau monument d'Athènes, le Parthénon, était un temple. Partout, au-dessus des palais où s'agitent les assemblées délibérantes, au-dessus des tribunaux où se rend la justice, au-dessus des théâtres où l'art s'épanouit quelquefois bienfaisant, presque toujours licencieux, partout le temple s'élève, édifice public et national par excellence. On a vu des peuples à peine formés qui n'avaient ni assemblées politiques, ni tribunaux, ni théâtres. Ils avaient des autels.

— 2° *L'histoire romaine* est à ce point de vue très significative. Quand on fondait une ville, il fallait que l'emplacement en fût divinement désigné après de longues prières et de solennels sacrifices. Quand on allait fonder une colonie, on prenait le feu sacré sur le principal autel de la patrie pour en allumer la flamme à l'endroit choisi sur la terre étrangère — L'un des plus beaux monuments de la ville de Rome était le temple de Jupiter qui couronnait le

Capitole. L'Empire romain resta prospère tant qu'il demeura croyant et religieux. Un jour vint où il se moqua des dieux de l'Olympe, et où il s'acharna contre le Dieu du Calvaire. Sceptique et persécuteur, il abdiqua la religion païenne et il repoussa la religion chrétienne. Ce fut la fin. Il avait cependant pour durer des garanties qui semblaient immortelles. Il avait une culture intellectuelle incomparable. Il avait un Code qui était un chef-d'œuvre. Il avait la sagesse de toutes les nations assemblées dans son sein. Il avait les arts : aqueducs, arcs de triomphe, palais majesteux. Il avait des festins fabuleux alimentés par les productions de toute terre et de toute mer. Rien donc ne lui manquait. Pardon. Il lui manquait une religion. Et, à cause de cela, Rome savante, lettrée, polie, riche, artistique, enivrée de jouissance, Rome maîtresse de l'univers a croulé. Une telle catastrophe dit avec éloquence qu'aucun État, si puissant soit-il, ne peut se passer de religion.

— 3° *L'histoire de France* nous le démontre à son tour. Pendant dix ans, de 1790 à 1800, la France voulut se passer de religion. Ce furent dix années de boue et de sang. Dans nos temples vides, au milieu des vases saints profanés, sur les autels dépouillés de leur parure, on installa l'impureté déifiée dans une idole de chair. Et le culte de la déesse Raison fut complété par la permanence de

l'échafaud. Tant il est vrai que, Dieu banni, c'est le vice et le crime qui prennent sa place!

Cela suffit. Allez d'Abraham à Numa, et de Pierre le Grand à Washington qui signait la constitution des États-Unis « l'an du Seigneur 1787 », cherchez un peuple qui se soit établi sans évoquer l'idée divine, vous ne le trouverez pas. Cette loi historique est incontestable. Jamais aucun État n'a pu se passer de religion.

Oui, mais aujourd'hui est-ce encore vrai ? Je prétends que c'est plus vrai encore que dans le passé, et je le prouve.

II. *L'État moderne ne peut pas se passer de religion.*

L'État moderne vit sur trois rêves dont il ne cesse d'annoncer la réalisation : le rêve de la vertu sans religion, de la liberté sans religion, du bien-être sans religion. Ce sont là trois impossibilités.

1° *L'Etat moderne prétend réaliser la vertu sans religion.*

Est-ce possible? Je déclare que non.

— Même avec la religion, la vertu reste très difficile. Imaginez, Messieurs, une île volcanique au milieu de l'Océan. Elle est agitée par des secousses

intérieures qui la déchirent, et en même temps elle est environnée de flots qui vont et viennent, montent, mugissent et l'envahissent de toutes parts. Tel un peuple. Les passions bouillonnent dans son sein : orgueil, luxure, cupidité, et par le dehors, il est assailli de mille tentations : flots mauvais, flots boueux, flots violents. Peut-on raisonnablement espérer que chez ce peuple le mal sera vaincu sur toute la ligne ? Il faudrait pour cela supprimer la liberté humaine. Or, Dieu s'est engagé à la respecter. Donc, même avec la religion, la vertu reste très difficile.

— Sans religion, elle devient à peu près impossible. Écoutez là-dessus le témoignage d'un homme d'État célèbre, rédacteur du Code civil, collaborateur de Napoléon, Portalis. Il dit : « La loi et la « morale ne sauraient suffire à la société sans la « religion. Les lois ne règlent que certaines actions, « la religion les embrasse toutes. Les lois n'arrêtent « que le bras ; la religion règle le cœur. Les lois « ne sont relatives qu'au citoyen ; la religion s'em- « pare de l'homme. — Quant à la morale, que « serait-elle, si elle demeurait reléguée dans la « haute région des sciences, et si les institutions « religieuses ne l'en faisaient pas descendre pour « la rendre sensible au peuple? La morale sans « préceptes laisserait la raison sans règles ; la « morale sans dogmes religieux ne serait qu'une « justice sans tribunaux. — Otez la religion à la

« masse des hommes, par quoi la remplacerez-vous?
« Si l'on n'est pas préoccupé du bien, on le sera du
« mal : l'esprit et le cœur ne peuvent demeurer
« vides. Quand il n'y aura plus de religion, il n'y
« aura plus ni patrie, ni société pour des hommes
« qui, en recouvrant leur indépendance, n'auront
« que la force pour en abuser. » Messieurs, j'ai voulu vous donner en entier cette page de Portalis. Elle prouve péremptoirement que, pour établir l'empire de la vertu, l'État moderne ne peut pas se passer de religion.

— Et qu'on ne dise pas que *l'État moderne a une puissance moralisatrice particulière* que n'avait pas l'État d'autrefois, que la constitution républicaine produit la vertu comme la betterave produit le sucre, comme la vigne donne le vin. Ce n'est pas sérieux. C'est une pure plaisanterie. Aucun régime politique n'a par lui-même le privilège de rendre vertueux. Sous tous les régimes, les hommes sont des hommes, c'est-à-dire des êtres qui ont des passions. Or, pour affaiblir les passions et les maîtriser, il faut la morale. Pas de morale sans religion. Pas de religion pour la majorité des Français sans le christianisme. Donc le christianisme s'impose à tous les régimes politiques.

Donc l'État moderne ne peut pas se passer de religion.

2° *L'Etat moderne prétend réaliser la liberté sans religion.*

Est-ce possible? Je déclare que non.

— Même avec la religion la liberté est un problème difficile à résoudre. Car, enfin, un peuple ne peut pas se tenir debout et durer sans des chefs qui commandent et des sujets qui obéissent... et comment concilier ces deux éléments, comment faire pour que ces deux lions ne se dévorent pas? Comment tenir la liberté intacte entre un pouvoir toujours enclin à la mettre en servage et un peuple toujours tenté d'en abuser jusqu'à la licence? Ce n'est pas facile.

— Sans religion c'est tout à fait impossible. Voici 40 millions d'hommes qui vivent en société. Ce sont autant de volontés différentes les unes des autres, opposées, hostiles. Si ces 40 millions de volontés acceptent Dieu et sa loi comme frein de la conscience, il suffira d'un pouvoir modéré pour les conduire et les faire vivre en paix. Mais si ces 40 millions de volontés ne sont pas contenues par le frein religieux, par la loi religieuse, par quoi voulez-vous qu'elles soient contenues, sinon par un joug de fer, par la centralisation excessive, par la compression administrative, par la répression légale, c'est-à-dire par la force? Il n'y a pas de milieu. Ou le frein de la religion, ou le frein de la force, ou le Christianisme, ou l'esclavage. C'est ce que dit M. *de Tocqueville* : « Quand un peuple ne veut pas croire,

il faut qu'il serve. » Et c'est ce que nous voyons *de nos jours*. La religion étant peu écoutée, on multiplie les lois, les peines, les policiers, les prisons, et la moitié du genre humain est debout et sous les armes pour n'être pas dévorée par l'autre moitié. Et si Dieu ne rentre pas dans les lois, dans les mœurs publiques, dans les institutions sociales, faites-en votre deuil, ô peuples modernes, vous ne reviendrez pas à la santé et à la paix, vous ne verrez jamais luire le jour de la liberté !

L'État moderne ne peut pas se passer de religion.

3° *L'État moderne prétend réaliser le bien-être sans religion.*

Est-ce possible? Je déclare que non.

— D'abord le bien-être sans religion est un immense danger. Chasser Dieu et mettre à sa place la jouissance, éveiller tous les appétits et ôter tous les freins, saturer un peuple de tout ce qui incline l'âme vers la terre et le sevrer de tout ce qui relève l'esprit vers le ciel, lui inspirer l'unique passion du bien-être et lui apprendre à mépriser tout le reste, c'est-à-dire l'élévation des pensées, la beauté des sentiments, la grandeur héroïque des caractères, la prière, le sacrifice, le désintéressement... c'est avilir ce peuple, et le conduire tout droit à la décadence et à la ruine ! Et puis, c'est le tromper. — car, sans religion, le rêve du bien-être est irréali-

sable. Même sur ce terrain du bien-être, l'État moderne est très impuissant.

Les uns ont trop et les autres n'ont pas assez. L'État moderne n'y peut rien ou à peu près rien. La religion seule rétablit l'équilibre, en inspirant aux riches la modération, la justice et la charité, aux faibles la bonne conduite, le travail et l'épargne.

Il y a des malades, des vieillards, des orphelins, des blessés de la vie, des victimes du vice. L'État moderne n'y peut rien, ou à peu près rien. La religion seule prévient la souffrance par la vertu, et la diminue par des services gratuits, désintéressés et affectueux.

Il y a des milliers de pauvres honteux, de misères cachées. L'État moderne n'y peut rien ou à peu près rien. La religion seule cherche, devine et assiste tendrement, maternellement les détresses qui se dérobent. La religion seule a des pardons pour ceux qui pèchent, des consolations pour ceux qui pleurent, des espérances pour ceux qui meurent. La religion seule essuie les larmes. La religion seule soigne les blessures de l'âme.

L'État moderne ne peut pas se passer de religion.

— Aujourd'hui l'État peut se passer de religion ? Ce n'est pas vrai. Un État sans Dieu, une société sans Dieu, c'est une chose impossible, monstrueuse,

qu'aucun temps n'a jamais vue, et que le soleil n'éclairera jamais impunément. Ne laissons pas s'exécuter sous nos yeux une telle monstruosité, beaucoup plus dangereuse encore pour la patrie qui n'est pas immortelle que pour la religion qui est impérissable ! Maintenons intacte l'alliance entre Dieu et la France ! C'est le devoir pressant de notre foi et de notre patriotisme !

Amen !

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Aujourd'hui l'État français peut se passer de religion

Messieurs,

Quelques-uns disent : « Aujourd'hui l'État peut se passer de religion ». A cela j'ai répondu : 1° Jamais aucun État n'a pu se passer de religion ; 2° l'État moderne ne peut pas se passer de religion. Je précise et j'ajoute : « L'État français ne peut pas se passer de religion. L'État français ne peut pas se séparer de la religion catholique. »

La séparation de l'Église et de l'État... tout le monde en parle, peu la comprennent. *De bons paysans* s'imaginent que c'est une chose après laquelle on ne paiera plus d'impôts, un âge d'or... Et *de braves catholiques* se demandent si ce ne serait pas un mal moindre que celui de la situation actuelle, si la liberté religieuse comme en Amérique ne serait pas préférable au système tracassier et persécuteur d'aujourd'hui.

Examinons cela d'un peu près au point de vue particulier de notre pays. Je dis que la séparation

de l'Église et de l'État serait en France : 1° une souveraine imprudence; 2° une criante injustice. Quelques-uns croient y voir l'intérêt du pays et de la religion. Ils se trompent. Pour la plupart, elle est le moyen de ruiner la religion. Défions-nous.

I. La séparation de l'Église et de l'État ***serait chez nous une souveraine imprudence.***

— Un regard d'abord *sur le passé*. Depuis quatorze siècles une alliance étroite existe entre l'État français et l'Église catholique. L'Église catholique a forgé la France, et la France s'est toujours solidarisée avec l'Église catholique. On dirait deux arbres jumeaux dont les racines sont énergiquement entrecroisées, dans ce sous-sol glorieux de notre histoire où le sang de nos pères a coulé à flots. Porter la hache aux racines de la religion, ce serait entamer les racines mêmes de l'État. Aussi à la tribune de l'assemblée nationale, le 22 juillet 1871, M. Thiers disait : « Pour moi, toucher à une question religieuse est la plus grande faute qu'un gouvernement puisse commettre. » C'est vrai. Et cette faute est d'autant plus grande que, outre qu'elle interrompt brusquement le passé et les traditions les plus sacrées du pays,

— Elle risque de compromettre *le présent*. La

séparation de l'Église et de l'État ferait dans la nation des ruines irréparables. Voilà *le clergé*. Calculez un peu les services qu'il rend. Dans l'ordre purement matériel, qui pourrait supputer l'argent que nous donnons, ou que nous faisons donner, ou que nous faisons gagner? Presque tous sans patrimoine, nous sommes cependant dans une large mesure les pourvoyeurs du monde de la pauvreté, du monde du travail, du monde du commerce, de l'industrie et des arts. Et au point de vue spirituel, est-ce que l'État ne bénéficie pas de notre enseignement, de notre action sur les âmes, de ces quarante mille chaires d'où tombe, chaque dimanche, au milieu des populations de nos villes et de nos campagnes, la parole qui leur inspire et leur rappelle le sentiment de la justice, le respect de soi-même, le souci de la dignité morale, l'esprit de dévouement et de sacrifice, tout ce qui fait la véritable grandeur et la véritable force d'un État? Y a-t-il un service public comparable à celui-là pour la grandeur du but, pour l'importance et la fécondité des résultats? Maintenant à côté du clergé voyez se ranger et évoluer les religieux et les religieuses : *les quinze mille frères* des écoles chrétiennes qui assurent le bienfait de l'instruction et de l'éducation à plus de quatre cent mille enfants, qui sont à Madagascar les meilleurs auxiliaires du général Galliéni, qui, ces années dernières, à la demande de M. Doumer, gouverneur du Tonkin, allaient ouvrir six écoles

nouvelles sur les frontières de la Chine, serviteurs passionnés et inlassables de la religion et de la patrie... Et avec eux, auprès d'eux, peut-être encore plus admirables, *nos cent cinquante mille religieuses* vouées, sur le sol national ou étranger, au service gratuit de toutes les infortunes. Il y a seulement quelques jours, le 19 novembre dernier, en pleine Académie, Henri Houssaye, prononçant le discours sur le prix de vertu, disait : « Si nous voulions « donner des prix aux bonnes Sœurs pour ces con- « tinuités de sacrifice et de dévouement que nous « récompensons chez les laïques, le choix serait « impossible. Il les faudrait couronner toutes. La « bonté, la vocation du sacrifice et la grâce de la « charité sont chez elles des vertus courantes et « professionnelles. » Troubler et désorganiser le clergé et les ordres religieux, ne serait-ce pas ébranler et appauvrir la nation, donc commettre une souveraine et fatale imprudence? Tel serait cependant le résultat de la séparation de l'Église catholique et de l'État français. Et puis où cela nous conduirait-il?

— Vers *quel avenir?* Notre malheureux pays déjà si divisé et si angoissé, ferait un saut dans l'inconnu, et aurait à résoudre des difficultés inextricables. Quelle serait *la situation légale* de l'Église séparée de l'État? S'administrerait-elle librement comme une société de chemin de fer, commerciale ou autre, sans aucune ingérence officielle? Qui nommerait

les évêques, les curés? Comment *vivrait-elle?* Lui donnera-t-on une compensation pécuniaire ou territoriale pour les biens qu'on lui a volés? La laissera-t-on se constituer en personne civile avec la faculté d'acquérir et de reconstituer la main-morte? Et *ses temples*, ses presbytères, ses écoles, ses monuments religieux? Ils ont été élevés par la piété de nos pères, par la foi des chrétiens, par les aumônes des fidèles. A qui appartiendront-ils?... On est saisi d'épouvante rien qu'à l'énoncé de ces questions.

Et cependant la plupart de ceux qui veulent séparer l'Église de l'État affectent de n'en point être émus. Ils ont des solutions radicales qui remédient à l'imprudence par l'injustice. Étudions ces solutions, et voyons un peu à quelles extrémités elles aboutissent.

II. La séparation de l'Église et de l'État ***serait chez nous une criante injustice.***

Elle consisterait à exterminer l'Église catholique en la dépouillant et en l'asservissant.

1° *Dépouiller l'Église*... tel est le premier but des sectaires qui veulent la séparer de l'État.

— Sous le régime concordataire qui est en vigueur depuis cent ans, l'Église est pauvre. Elle ne s'en plaint pas. Elle y a plus gagné que perdu. Car

elle a été affranchie de la législation bénéficiaire qui était autrefois une cause perpétuelle de procès et de servitudes. Elle n'a connu ni les curés congruistes, ni les abbés commendataires, ni les évêques de naissance et sans vocation, ni la dîme avec tous les différends que sa perception créait entre le clergé et le peuple. Elle est sortie de la grande Révolution plus dégagée, plus moderne, plus démocratique, plus puissante même et plus féconde. Elle a porté noblement sa pauvreté, et elle a su même en tirer des merveilles de charité, d'apostolat et de détachement. Elle ne se plaint pas d'être pauvre.

— Mais sous le régime de la séparation, sa pauvreté deviendrait misère, dénument, *inanition*. Le Concordat de 1801 étant déchiré et les engagements solennels de la Constituante étant foulés aux pieds, voici ce qui arriverait :

— On supprimerait la rente sacrée de 40 millions que le budget assure au clergé français depuis cent ans, et à titre d'indemnité pour les biens dont on l'a dépouillé. Cela d'ailleurs ne diminuerait pas d'un milligramme le fardeau qui pèse sur les contribuables. Les millions enlevés au budget des cultes seraient transportés au budget de l'instruction publique ou des finances, et vos impôts resteraient ce qu'ils sont. On supprimerait donc le service de la dette que nous acquitte l'État,

— Et du même coup on nous obligerait à louer à prix d'or le temples que nous avons bâtis et à cher-

cher loin de nos presbytères un abri quelconque; on nous jetterait dépouillés sur le pavé, en nous octroyant gracieusement la liberté de mourir de faim dans les quarante-huit heures.

— Que fera l'Église? Elle aura recours à la charité publique, dit-on, et *elle vivra d'aumônes*. L'Église vivra d'aumônes. C'est facile à dire. Mais :

1° *Trouvera-t-elle des aumônes?* Si elle n'en trouve pas, ce sera la mort immédiate. Si elle en trouve, ce sera auprès des riches qui, obligés alors de subvenir aux frais du culte et à l'entretien du clergé, augmenteront le prix de leurs loyers, restreindront leurs dépenses. Et finalement c'est la nation, c'est le peuple qui subira cette nouvelle charge. Vous aurez 40 millions de plus à payer. C'est mathématique.

2° Et puis *une religion réduite à la mendicité* ne perdra-t-elle pas sa dignité? On dit déjà que la religion est une religion d'argent, à cause de la nécessité de percevoir certaines offrandes. Que sera-ce lorsque le prêtre sera complètement à la charge de ses ouailles? que tout acte religieux se présentera nécessairement sous la forme d'un impôt à percevoir?

3° Enfin ceux qui veulent séparer l'Église de l'État et nous prendre par la famine, nous laisseront-ils du moins la permission de mendier et *la faculté d'acquérir?* Certainement non. Ils nous dépouillent pour nous asservir.

2° *Asservir l'Église*.. tel est le but principal des sectaires qui veulent la séparer de l'État.

— Sous le régime concordataire qui est en vigueur depuis cent ans, l'Église est déjà considérablement *gênée* dans ses mouvements, dans son enseignement, dans son action charitable, dans le recrutement et le fonctionnement de son clergé séculier et régulier, dans l'administration des fabriques, etc... Mais enfin, à travers le dédale de lois, de décrets et d'ordonnances par où elle doit passer, elle marche quand même, elle se meut, elle avance, elle agit, elle fait son œuvre, elle sauve les âmes et les peuples à la sueur de son front. Elle est gênée, mais elle travaille.

— Sous le régime de la séparation, sa gêne deviendrait bien vite oppression, emmaillottement, *servitude* absolue et impuissance définitive. Elle est indépendante, de race royale, fille de Dieu. L'État la traitera comme une vassale et une servante.

1° Elle *a mission d'instruire*, et elle s'acquitte de cette charge par la prédication, les catéchismes, les mandements, les conciles, les écoles ; on lui fermera la bouche, et on restreindra pour elle et pour elle seulement la liberté de réunion, la liberté de la presse, la liberté d'enseignement.

2° Elle *a besoin des ordres religieux*. On ne lui permettra pas d'en avoir et d'utiliser leur science, leur vertu et leur zèle. On chassera les religieux comme de vulgaires malfaiteurs, et ses admirables

religieuses sans asile et sans pain seront moins bien traitées que les filles publiques à qui on laissera la liberté du lupanar.

3° Et si l'Église *armée du droit commun* et soutenue par Dieu, garde quand même sa place au soleil, si elle reconstitue son clergé, ses couvents, ses journaux, ses écoles, si elle retrouve dans la persécution un redoublement de son activité native et un regain de popularité saine, on la mettra résolument hors du droit commun. On lui dira qu'elle est une association dont le chef est à Rome, donc illégitime et antinationale. On lui défendra d'exister.

Il est évident, Messieurs, que les sectaires qui veulent séparer l'Église de l'État n'ont pas l'intention d'assurer à l'Église une prospérité nouvelle et inattendue. Loin de là. Ce que l'on souhaite, ce que l'on cherche, ce que l'on prépare ouvertement c'est la mise en tutelle, l'asservissement, et l'écrasement définitif de la religion.

— *Y arrivera-t-on?* Non. Le christianisme n'est jamais plus puissant que quand on le condamne à l'héroïsme. Héroïque il a été, héroïque il redeviendra. Nous souffrirons tout : l'amende, la prison, la mort, s'il le faut. Nous ne serons pas des apostats. Dieu sera avec nous. Et nous sauverons l'Église de France. Mais en attendant, *quelle commotion*, quel ébranlement dans notre pays! Si la religion tombe

momentanement parmi nous, elle ne tombera pas toute seule. Toutes les forces sociales tomberont avec elle. O mon Dieu, ayez pitié de nous ! Nous ne vous demandons pas de sauver la religion, car nous savons qu'elle est immortelle. Mais nous vous demandons de sauver la patrie et de lui assurer un avenir.

Amen !

DIXIÈME CONFÉRENCE

Que ceux qui veulent des curés les paient

Messieurs,

L'État français ne peut pas se passer de religion. La séparation de l'Église et de l'État serait chez nous une souveraine imprudence et une criante injustice. A cela, quelques-uns objectent, que l'État français ne doit pas reconnaître le culte catholique et l'inscrire chaque année au budget. « Ce serait « imposer aux libres penseurs, disent-ils, une charge « aussi onéreuse qu'injuste. Ceux qui font appel « aux services d'un médecin ou d'un avocat le « rétribuent, ainsi du prêtre. Qu'il soit salarié par « les croyants. Que ceux qui veulent des curés les « paient. » Messieurs, je vous expose l'objection sans réticences. Permettez-moi de la résoudre avec la même loyauté.

Que ceux qui veulent des curés les paient!

1. *Est-ce qu'il y a en France beaucoup de gens qui ne veulent pas des curés?*

On a l'air de dire que les libres penseurs sont si

nombreux qu'il faut, sous peine de blesser la justice, les exempter de contribuer au salaire du clergé. Essayons de compter.

— D'abord *les femmes et les enfants* tiennent quelque place dans la nation. Or, ni les femmes ni les enfants ne sont, en majorité, libres penseurs. Tous les enfants sont baptisés et font leur première communion, et à peu près toutes les femmes sont plus ou moins religieuses. Une femme sans Dieu serait un monstre. L'athéisme féminin est un repoussoir, une horreur, une exception.

— Et les hommes? Oui, les hommes *libres penseurs de convention* et de surface, sont assez nombreux. Je vois pas mal de gens qui se croient et se disent les adeptes de la libre pensée, par ignorance... ils ne savent pas un mot de la religion, — par lâcheté... ils s'affranchissent d'un culte qui les gêne, — par indifférence... ils ont cessé de prier et d'aller à l'église, — par préjugé politique... ils s'imaginent sottement qu'on ne peut pas être républicain et catholique, — par embrigadement de parti... ils ont donné leur nom à une secte qui les tient en servitude, — par respect humain... ils n'osent pas ne pas faire comme les autres, ne pas hurler avec les loups. Ils sont attachés à la libre pensée par des liens purement artificiels, ils sont libres penseurs de convention et de surface.

— Mais les hommes *libres penseurs de conviction*, qui sont décidés à vivre comme des païens et

à mourir comme des chiens, sans Dieu ni prêtre, — qui seraient capables de raisonner leur impiété et de l'appuyer sur des preuves... ils ne sont pas nombreux. Que d'hommes qui, bien portants, déclarent qu'ils n'ont pas besoin du prêtre, et qui malades, réclament ou acceptent son ministère! Quand s'apaise la fermentation de l'orgueil et des sens, quand se montre la grande lumière de la mort, le masque tombe, le chrétien reste, et le libre penseur s'évanouit. Il y a seulement quelques semaines, le secrétaire général de M. Waldeck-Rousseau, qui avait eu une part des plus actives dans la préparation de la loi contre les Congrégations, M. Demagny, mourait en demandant les secours de la religion et en recommandant avec insistance à sa famille de faire donner à ses enfants une éducation chrétienne. Ces exemples sont de tous les jours. La plupart du temps la libre pensée n'est pas une conviction : elle est une pose devant la galerie, une manière d'exploiter la passion populaire, un moyen de parvenir, un chemin pour accéder aux places et aux honneurs. On aurait tort de la prendre au sérieux.

Non, les libres penseurs ne sont pas si nombreux qu'on veut le dire. La religion catholique est la religion de presque tous les Français. Elle est l'expression la plus pure, la plus intime, la plus juste, la plus vraie, la plus universelle de la volonté nationale. Si on la persécute, on persécute la

nation. Si on l'opprime, on opprime la nation. Si on la raye du budget et si on l'affame, on va contre le vœu de la nation.

Que ceux qui veulent des curés les paient!

II. ***Voilà une parole absolument opposée à la marche normale de la société.***

— *La société vit de solidarité*, c'est-à-dire que dans un peuple tous les citoyens doivent se partager les charges comme ils se partagent les bienfaits de la collectivité. Je m'explique. Vous n'avez pas besoin aujourd'hui du ministère des tribunaux, et vous n'en aurez peut-être jamais besoin. Cela suffit-il pour que vous refusiez de contribuer à l'entretien de cette grande force sociale? Non. Il suffit seulement que vous puissiez en avoir besoin. Imaginez que chacun se mette à dire : « Aura des vaisseaux « qui voudra, aura des préfets qui voudra, aura « des juges qui voudra, aura des ministres qui « voudra. Je ne vois pas pourquoi on m'obligerait « moi, homme libre, moi contribuable, à me donner « des flottes, des routes, des juges, des préfets, des « ministres, des bagnes et des becs de gaz, si je « ne veux pas en avoir, moi. Que ceux qui veulent « en avoir les paient! » Avec ce beau raisonnement, les uns supprimeraient les prisons, et probablement les criminels; les autres les maîtres d'école.

et probablement les écoliers ; ceux-ci les tribunaux, et probablement les procès ; ceux-là les percepteurs, et probablement les impôts, ce qui serait assez du goût de tout le monde. Avec ce beau raisonnement, les citoyens n'étant plus solidaires les uns des autres, la société ne pourrait pas marcher.

— Et maintenant, dit ici le révolutionnaire *Proudhon*, « avec ce bel argument, que ceux-là « seuls qui veulent de la religion n'ont qu'à la « payer, pourquoi ne retrancherait-on pas du « budget social toutes les allocations pour travaux « publics? Pourquoi le paysan bourguignon paie- « rait-il les routes de la Bretagne? Et l'armateur « marseillais la subvention de l'Opéra? » Et M. *Émile Ollivier*, traitant le même sujet, écrit très éloquemment : « Comprendrait-on qu'une partie de la con- « tribution publique fût employée à assurer à des « danseuses, à des chanteuses des traitements plus « considérables que ceux d'un premier ministre, ou « à doter des écoles de beaux-arts, des musées, « des bibliothèques, des chaires de science et de « littérature... rien à l'Église, qui pour le plus « grand nombre est l'école des beaux-arts, le mu- « sée, la bibliothèque, le seul lieu où il apprenne « qu'il y a quelque chose qu'on appelle la pein- « ture, la musique, l'éloquence ; où on lui parle « de devoir, de morale, de vertu ; où on élève un « peu sa tête au-dessus de cette motte de terre « qu'il retourne chaque jour de sa bêche infati-

« gable et qui un jour le recouvrira. » En résumé le culte est un service public. L'État doit y pourvoir.

— *La nation l'exige.* Oui, la majorité de la nation, qui est le véritable souverain, dit au gouvernement, qui n'est que son délégué, son mandataire : « J'ai une armée, une marine, une magis-
« trature, payez-les. De même j'ai une religion,
« j'ai un culte, et peu m'importe que ce soit ou
« que ce ne soit pas le vôtre à vous, président,
« sénateurs, députés et ministres, pourvu que ce
« soit le mien. Et c'est le mien, parce que je l'ai
« ainsi voulu. C'est le mien, parce que c'est moi
« qui le paie ou plutôt qui vous ordonne de le
« payer. Prenez donc sur mes impôts, sur mon
« argent, la somme nécessaire pour mettre ma
« religion, mon culte en exercice. Faites ce que je
« vous commande, obéissez à la nation. »

Que ceux qui veulent des curés les paient !

Cette parole est futile. Elle est contraire à la solidarité et à la volonté nationale. Cependant, je l'admets. Je prends au mot ceux qui la prononcent et je leur demande de résoudre une difficulté grave. Que ceux qui veulent des curés les paient !

III. *Comment feront les malheureux qui ont une religion et qui n'ont pas d'argent ?*

Je suis pauvre. J'ai besoin d'un prêtre pour moi

et pour mes enfants. Ma mère mourante demande un prêtre.

Est-ce que malgré ma détresse *je vais être obligé de le salarier?* Rien de plus répugnant, de plus antidémocratique, que de mêler ainsi la question d'argent aux questions religieuses. Quoi! moi pauvre, indigent, dénué de tout, je devrai subvenir directement aux frais d'un presbytère, d'un curé, d'un temple... mais ce n'est pas possible.

Je serai donc dans la *dure nécessité de me passer de religion*, de n'avoir de prêtre ni pour moi, ni pour mes enfants, ni pour ma mère mourante, parce que je suis pauvre? Mais c'est horrible. Mais c'est contraire à la liberté de conscience.

— L'État sans doute *rétribuera d'office des prêtres pour les indigents* comme il rétribue des avocats à la barre et des médecins dans les hôpitaux? Vous voyez cela d'ici. Il y aurait un bureau d'assistance religieuse comme il y a un bureau d'assistance judiciaire et d'assistance médicale. Ce n'est pas sérieux.

— Non, dit-on, l'État ne se mêlera de rien. Mais *les riches paieront pour les pauvres*. Les riches paieront pour les pauvres? C'est tout de suite dit. Mais le pourront-ils? le voudront-ils? Et, s'ils le peuvent et le veulent, ne seront-ils pas forcés de restreindre leurs aumônes et leurs dépenses pour subvenir aux frais du culte et à l'entretien du clergé? Finalement c'est encore le peuple qui en pâtira.

Toutes ces extrémités sont inacceptables. Reste un dernier expédient.

IV. *Ce seraient les communes, les municipalités qui se chargeraient des frais du culte.*

La religion serait mise en adjudication dans les plus petites communes de France. On mettrait aux voix la suppression ou le maintien du curé... pourquoi pas la suppression ou le maintien du maire, des instituteurs, du percepteur, du garde-champêtre ? Les esprits forts de chaque village diraient : « Ma « foi, puisque nous y sommes, supprimons tous ces « gens-là. Nous pouvons bien nous instruire, nous « administrer, nous garder, nous imposer... et « aussi nous catéchiser et nous confesser chacun « chez soi, chacun pour soi... faisons maison nette. »

— Et dans ce bel état social, chaque curé de campagne serait marchandé, retourné, interrogé, mis sur la sellette, quelquefois affamé, toujours révocable.

— Et dans ce bel état social, le premier maire venu pourrait se signaler à l'attention publique en fermant l'église ou en l'ouvrant à des réunions profanes.

— Et dans ce bel état social chacun de nos hameaux deviendrait un champ de bataille où sans cesse la paix de la France serait tenue en échec par la main de ses enfants.

Conclusion.

Que ceux qui veulent des curés les paient ! Cette parole est futile. Elle est antisociale et antidémocratique. Elle semble résoudre le problème des rapports de Église et de l'État, et elle ne résout rien du tout. Elle embrouille la question. Elle soulève des difficultés inextricables. La solution n'est pas là. Elle est ou dans le régime concordataire honnêtement pratiqué ou dans le régime de la vraie liberté...

— Si on veut séparer l'Église de l'État *qu'on lui donne une vraie liberté*... c'est-à-dire : 1° qu'on lui abandonne ses édifices religieux dont elle a absolument besoin pour l'exercice du culte ; 2° qu'on lui restitue, sous forme de dotation financière, au moins une portion des biens qu'on lui a volés et dont elle a absolument besoin pour vivre ; 3° qu'on la laisse se constituer en personne civile avec capacité juridique de posséder ou d'acquérir. En un mot qu'on lui donne la liberté, non pas de mourir de faim dans les quarante-huit heures, mais de vivre honnêtement sur la terre de France. En dehors de cette liberté vraie... que reste-t-il de possible et d'équitable ?

— Rien, si ce n'est le *régime concordataire* sous lequel nous vivons présentement, qui offre sans

doute bien des inconvénients, mais qui cependant a donné à l'Église et à la France cent ans de paix religieuse relative. S'adressant aux pèlerins français, le 15 avril 1888, Léon XIII leur disait : « La France « ne saurait oublier que sa providentielle destinée « l'a unie au Saint-Siège par des liens trop étroits « et trop anciens pour qu'elle veuille jamais les « briser. De cette union, en effet, sont sorties ses « vraies grandeurs et ses gloires les plus pures. « Troubler cette union traditionnelle serait enlever « à la nation elle-même une partie de sa force « morale et de sa haute influence dans le monde. »

Voilà des paroles qui tombent de haut et qui sont très sages. Tenons-nous en là.

Amen!

ONZIÈME CONFÉRENCE

Aujourd'hui l'école peut se passer de religion

Messieurs,

On prétend que l'État peut se passer de religion. On ajoute que l'école peut se passer de religion. Et en effet, depuis vingt-cinq ans, elle s'en passe. Les choses en vont-elles mieux pour cela? Elles vont moins bien, et elles empirent de jour en jour. Non, l'école ne peut pas se passer de religion. L'école sans religion et sans Dieu, l'école neutre est un immense danger pour la religion, pour l'instituteur, pour l'enfant, pour le pays. C'est ce que nous allons voir. Nous n'aurons pas besoin de beaucoup raisonner. L'évidence nous sera donnée directement par les témoignages et par les faits.

L'école sans religion et sans Dieu, l'école neutre est un danger :

I. *Pour la religion.*

— La religion est *dédaignée* de l'école neutre. Elle est passée sous silence, oubliée systémati-

quement, traitée comme une quantité négligeable. On apprend à l'enfant toutes les histoires, mais pas l'histoire sainte, — toutes les fables du paganisme, mais pas les splendides réalités du Christianisme, — la vie des grands hommes tels que Cyrus, Alexandre, Annibal, César et autres, mais pas la vie de Jésus-Christ, ce colosse unique qui remplit et domine le passé et le présent. On apprend à l'enfant à lire, à écrire, à calculer, et même à chanter; mais on ne lui apprend pas à prier. En un mot on l'élève comme s'il n'était pas baptisé, comme s'il n'était qu'un petit païen. C'est déjà un grand malheur. Car que voulez-vous qu'il pense de la religion, de sa dignité, de son importance, de sa nécessité, l'enfant qui la voit ainsi négligée, omise, placée au rancart, renvoyée aux heures de récréation, jugée non digne de figurer au programme scolaire? Dans sa petite cervelle, au nom de sa logique naissante, l'enfant se dit que la religion est une affaire de peu de valeur... Il fait un pas de plus. Il conclut bientôt que la religion est une institution non seulement inutile, mais nocive et dangereuse. Car que voit-il?

— La religion est *proscrite* de l'école neutre. Elle n'est pas seulement dédaignée comme une chose mise au rebut, elle est poursuivie comme une chose pestilentielle. Défense expresse de faire la prière en classe. Le catéchisme, l'évangile et l'histoire sainte sont pourchassés du bureau du

maître et du pupître de l'élève. Les emblèmes religieux sont soigneusement écartés. Le nom de Dieu lui-même est effacé des livres scolaires, et on a vu le conseil municipal de Paris torturer le fabuliste La Fontaine, et lui faire dire :

> Petit poisson deviendra grand,
> Pourvu *que l'on* lui prête vie.

En résumé, tout le monde sait aujourd'hui que la neutralité n'est qu'une hypocrisie derrière laquelle se cache et fonctionne l'hostilité religieuse la plus intense. Les ennemis de la religion n'en font plus de mystère, et dès l'année 1894, dans le numéro de février du journal *le Radical*, Henri Maret appelait la neutralité scolaire une tartuferie au dix-septième degré.

Est-il besoin d'insister davantage sur les périls que fait courir à la religion l'école neutre, l'école sans Dieu? Non, c'est trop clair. L'école neutre est un danger, un immense danger pour la religion.

II. ***Pour l'instituteur.***

— Elle le *diminue* et le déprime. Un instituteur qui a l'intelligence et le respect de son devoir n'est pas un fonctionnaire ordinaire, il est un véritable apôtre. Il consacre son temps et son cœur

à ses élèves. Il développe leurs facultés intellectuelles et morales. Il les conduit à la messe et au catéchisme. Il travaille et il prie avec eux et pour eux. Il est un représentant visible, non seulement de leurs familles, mais encore de Dieu lui-même. En le neutralisant, l'école sans Dieu le décapite et l'énerve. Elle le prive d'un élément tout-puissant de moralisation et de discipline. Elle diminue son prestige. Elle paralyse son autorité. A l'apostolat elle substitue une fonction banale. Il était un apôtre, presque un prêtre; il devient un pédagogue vulgaire, qui ne s'élève pas au-dessus de la sphère grammaticale et arithmétique. L'école neutre déprime l'instituteur.

— Elle *le met dans un cruel embarras*. S'il a des sentiments chrétiens, il doit les contenir en lui-même et ne pas les faire passer dans l'âme de ses élèves. S'il a la foi, il sera souvent empêché de la professer par le mauvais esprit de la localité, par les idées avancées de ses supérieurs hiérarchiques, par les menaces de dénonciation d'un conseiller municipal. S'il est indifférent ou incrédule, il s'expose à la défiance et aux plaintes des familles catholiques. Et voilà la commune qui se partage en deux camps ennemis. L'homme du dévouement et du bon conseil, celui qui devait être l'homme de tous, est devenu, même sans le vouloir, un agent de discorde et de perturbation. De quel côté va-t-il se laisser aller? Le plus souvent du mauvais côté.

L'école neutre déprime l'instituteur, elle le tiraille en sens contraires.

— Presque toujours *elle le précipite vers l'irréligion* déclarée et militante. Pour peu qu'il soit dépourvu d'esprit de foi et travaillé par l'ambition, il s'imagine que le meilleur moyen de conquérir un avancement rapide est de se poser comme l'ennemi du curé et de tourner en ridicule les enseignements de l'Église. Il passe de la neutralité à l'hostilité. Il se fait politicien radical et franc-maçon. Il aliène sa belle indépendance... Blâmez-le ; il le mérite. Moi, je le plains davantage encore. L'école neutre l'a en quelque sorte perverti malgré lui.

Elle est un immense danger pour la religion, pour l'instituteur.

III. *Pour l'enfant.*

Il importe de se préoccuper de l'enfance et de la jeunesse, des générations naissantes qui montent pleines de vie et d'avenir. Tout le problème de nos destinées tient à leur éducation morale. Or, l'école neutre est-elle capable de donner à l'enfance la formation dont elle a besoin? Je réponds non, et je vais vous citer, pour justifier mon dire, des autorités qui ne sont pas suspectes.

— D'abord, un journaliste, *Henri Fouquier*, qui, en l'année 1900, écrivait ce qui suit dans *le Matin*,

feuille très peu cléricale, vous le savez : « On s'est « imaginé qu'en forçant les enfants du peuple à « aller s'asseoir sur des bancs depuis l'âge de « sept ans jusqu'à celui de douze ou treize, on « inculquerait dans leur esprit une loi morale assez « forte pour suppléer à l'éducation de la famille et « à la contrainte de la foi religieuse. Il me paraît « que l'expérience est faite, et que l'école a fait « faillite. » Mais, dites-vous, ce n'est là qu'une parole de journaliste, donc une parole sans consistance et sans autorité.

Eh bien, j'ai plus et mieux à vous offrir.

— Entendez un magistrat, M. *Adolphe Guillot*, juge d'instruction à Paris. Il écrit : « Il ne peut « échapper à aucun homme sincère, quelles que « soient ses opinions, que l'effrayante augmentation « de la criminalité chez les jeunes gens a concordé « avec le changement apporté dans l'organisation « de l'enseignement. Ce doit être, pour ceux qui « ont cru trouver le progrès dans cette voie nouvelle, « un lourd souci que de voir la jeune génération se « distinguer par sa perversité brutale. »

— Et le philosophe rationaliste *Fouillé* explique les constatations attristées du magistrat en écrivant : « La religion seule est un frein moral de premier « ordre et plus encore un ressort moral. Le chris- « tianisme en particulier a été défini un système « complet de répression pour toutes les tendances « mauvaises. » La religion est bannie de l'école

neutre. Donc l'école neutre n'a pas le frein moral qui réprime les mauvaises tendances, elle n'a pas le ressort moral qui exalte les bonnes tendances. Elle manque d'efficacité morale sur l'enfant.

— Elle laisse dans l'enfant *une lacune* qu'il sera très difficile de combler plus tard. Lorsqu'on a dissipé les années de ses études, on a beau réparer par une application hâtive le temps perdu, il reste cependant toujours des points essentiels, où l'on se sent faible, où toute fondation manque et qu'il est désormais impossible d'acquérir. De même, quand la première formation religieuse a été omise, on s'aperçoit plus tard, dans l'activité dévorante de la vie, que la conscience est mal affermie sur ses bases, que les principes sont branlants et indécis. Le malheur est presque irréparable.

— Il ne faut rien exagérer. Il peut se trouver des enfants élevés chrétiennement et qui tournent mal; mais c'est l'exception. Et aussi il peut se trouver des enfants élevés sans religion, et qui ont bon cœur, et qui sont de bons fils ; mais là encore c'est l'exception. Or, il ne faut pas juger d'après les exceptions, mais d'après la règle générale, qui est que l'éducation religieuse garantit d'ordinaire une vie honnête et honorable. L'enfant chrétiennement élevé pourra avoir et aura prolablement des heures d'écart et de tempête; mais après une jeunesse orageuse, il aura une maturité apaisée et il se remettra de lui-même sous le joug de la loi. Il a des principes,

il a des croyances autorisées et fermes, il a une conscience bien formée, il a dans son âme des semences de résurrection et de vie ! Toutes ces richesses intimes, toutes ces chances secrètes pour le bien... l'École neutre ne les donne pas. Elle est désastreuse pour la religion, pour l'instituteur, pour l'enfant.

IV. ***Pour le pays.***

— Remarquez d'abord *qu'aucune des grandes nations contemporaines* ne pratique l'école neutre : ni l'Amérique, ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni la Russie, ni l'Autriche. L'école neutre est une spécialité qu'on ne trouve que chez nous. Et cette spécialité personne ne nous l'envie. C'est qu'en effet elle constitue pour un peuple un immense danger.

— Le célèbre *Portalis* appréciait ainsi en 1802 l'expérience qui avait été faite de l'école sans religion en 1793 : « Que les théories se taisent devant « les faits. Point d'instruction sans éducation, point « d'éducation sans morale et sans religion. Les « professeurs ont enseigné dans le désert, parce « qu'on a proclamé inprudemment qu'il ne fallait « pas parler de religion dans les écoles. »

— Et *Fontanes*, le premier grand-maître de l'université impériale, Fontanes, qui avait mesuré l'abîme où l'enseignement sans Dieu avait précipité la France, prononçait dans une circonstance solennelle cette parole vraiment digne d'un homme d'État :

« Toutes les pensées irréligieuses sont des pensées « impolitiques, et tout attentat contre le Christia- « nisme est un attentat contre la société. » Avançons.

— Et le protestant *Guizot* ne parle pas autrement sous le gouvernement de Juillet que Portalis et Fontanes sous l'Empire : « Il faut, dit-il, pour que « l'instruction primaire soit vraiment bonne et so- « cialement utile, qu'elle soit profondément reli- « gieuse. Dans les écoles primaires l'influence reli- « gieuse doit être habituellement présente. Si le « prêtre se méfie ou s'isole de l'instituteur, si l'ins- « tituteur se regarde comme le rival indépendant, « non l'auxiliaire du prêtre, la valeur de l'école est « perdue et elle est près de devenir un danger. »

— En 1882, dans une distribution de prix, un savant Israélite, membre de l'Institut, M. *Ad. Franck*, a dit : « Pas de vertus civiques sans vertus morales, « pas de vertus morales sans croyances religieuses. « Un peuple sans Dieu ne s'est jamais vu, et, s'il pou- « vait exister, ce serait le dernier des peuples. La « religion est la base de la morale, de la vraie li- « berté et du vrai patriotisme. »

— Le général *Berthault*, ministre de la Guerre vers 1875, a écrit dans son testament : « De tous « les sentiments qui élèvent le cœur de l'homme, le « plus puissant est incontestablement le sentiment « religieux où le soldat puise l'espérance qui le sou- « tient et le fortifie. Plus qu'aucun autre l'homme « de guerre se sent sous la main de Dieu ; il a

« besoin de croire à une autre vie pour accepter « virilement l'idée du sacrifice... C'est avant leur « entrée au service, c'est dans les écoles qu'on doit « enseigner aux jeunes gens leurs devoirs envers la « patrie et les vérités fondamentales de la religion, « source de toutes les idées morales élevées où ils « puiseront plus tard l'esprit de renoncement et de « sacrifice. »

— A tant de témoignages, que reste-il à ajouter? Rien, si ce n'est le témoignage *des faits*. La France a supprimé de ses écoles la morale chrétienne et l'a remplacée par des aperçus philosophiques d'hommes sans autorité et se contredisant à l'envie. Elle a fondé l'école et l'État sur l'athéisme et a prétendu que la science seule suffirait à rendre vertueux. Or, quotidiennement les journaux sont pleins de comptes rendus de crimes hors nature accomplis le plus souvent par des jeunes gens, presque des enfants. Les associations de malfaiteurs se substituent aux confréries pieuses. Les prisons suffisent à peine à contenir les délinquants.

Hélas! sous prétexte d'inonder le peuple de lumière, on l'a enfoncé plus profondément dans les ténèbres en détruisant dans les âmes l'idée de Dieu, source de toute lumière! On a épuisé dans les âmes les trésors séculaires, et tels sont les dangers qui nous menacent qu'il n'est pas un Français clairvoyant qui ne se demande avec angoisse aujourd'hui ce que sera demain!!!

DOUZIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps

1° *ELLE EST FINIE*

Messieurs,

Il est aujourd'hui une parole tout à fait à la mode. On dit : « La religion a fait son temps. » Cela peut signifier ou qu'elle est finie, ou qu'elle n'est plus bonne à rien, ou qu'elle a cessé de plaire. La religion est morte, ou inutile, ou antipathique. Discutons ces trois affirmations qui sont trois niaiseries bien caractérisées.

La religion a fait son temps. Elle est finie. Elle est morte. Cette parole : 1° n'est pas nouvelle ; 2° n'est pas sérieuse ; 3° n'est pas sincère.

I. La religion a fait son temps. ***Cette parole n'est pas nouvelle.***

Voilà dix-neuf cents ans qu'on dit cela. Les impies

aujourd'hui ne sont que des répétiteurs, ou plutôt des écoliers qui récitent une très vieille leçon.

— On disait cela *dès les premiers siècles*. Les empereurs romains croyaient bien en avoir fini avec le christianisme. Julien l'Aposlat en particulier était sûr de son fait. Il avait remis sur pied toutes les cérémonies païennes. Il avait laïcisé l'armée en effaçant du Labarum le nom du Christ. Il avait laïcisé l'enseignement en fermant les écoles chrétiennes. Il avait ajouté la persécution légale à la persécution sanglante. Et vous savez comment finit la tragédie ?... par la mort violente de Julien et par le triomphe du christianisme. La religion a fait son temps.

— On redisait cela au XVIe siècle. Luther, moine dégradé et révolutionnaire, parlait de la papauté comme d'une vieillerie qui allait disparaître et s'en aller en fumée. Sur le point de mourir il demandait de la craie et traçait sur la muraille ces paroles contre l'hydre romaine : « Vivant j'étais ta peste, et ma mort te tuera. » Vous savez comment finit la comédie protestante ?... par le mariage de Luther, par son trépas désolé, par la résurrection du catholicisme... La religion a fait son temps.

— Ça été le refrain du XVIIIe siècle. Voltaire écrivait à un ami : « Je suis las d'entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme ; j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. » Et il ajoutait : « Encore vingt ans, et

le christianisme aura beau jeu. » Et vous savez comment finit l'orgie philosophique du XVIIIe siècle? par un déluge de boue et de sang et par la survivance du catholicisme. Témoin de ces événements, La Harpe, converti, s'adressait aux libres penseurs de son époque et il leur disait: « Destructeurs imbé-« ciles, vous avez crié victoire, et où est-elle cette « victoire? Voyez l'affluence qui remplit nos temples. « Ils ne sont plus riches; mais ils sont toujours « sacrés. Ils sont nus; mais ils sont pleins. La pompe « a disparu; mais le culte a demeuré. » La religion a fait son temps.

— Ça été encore la chanson du XIXe siècle. Cette chanson a retenti dans les parlements et dans les académies, dans les journaux, dans les revues, dans les rues et dans les champs, dans les loges ténébreuses où se préparent les lois scélérates et dans les tavernes avinées où s'étalent les passions grossières. Et vous savez comment ont fini toutes ces agitations malsaines et tous ces cris haineux, toutes ces prophéties mensongères et tous ces actes de décès rédigés par des docteurs sans mandat? Tout cela a fini par les ruines morales, domestiques, sociales que nous avons sous les yeux et par la permanence du catholicisme.

— Plus on a chanté sa mort, *et plus la religion s'est affirmée vivante*. Elle s'est retrempée dans la persécution. Les coups de langue, de plume, de hache n'ont abouti qu'à lui donner une surabon-

dance de sève. Rencontrera-t-elle demain des monstres plus féroces que Dioclétien, plus astucieux et plus perfides que Julien, plus puissants que Mahomet, plus dénaturés que Henri IV d'Allemagne, plus farouches que Cromwell, plus dégradés que les encyclopédistes, plus exécrables que Danton et Marat, plus dangereux que Renan et plus orduriers que Zola ? Je n'en sais rien. Ce que je sais seulement, c'est que le serpent de la fable usa sa langue et perdit son sang en rongeant une lime qu'il ne put entamer... c'est qu'un enfant lance vainement la flèche de son arbalète contre le clocher d'une cathédrale... c'est que la vieille tour de Saint-Paterne pourrait recevoir des milliers de boules de neige sans trembler sur sa base. Ce que je sais, c'est que depuis dix-neuf cents ans des milliers et des milliers de gens ont dit sans succès : « La religion a fait son temps. » Cette parole n'est pas nouvelle. Et ceux qui la répètent aujourd'hui sont de grands enfants qui prononcent une grande sottise.

II. La religion a fait son temps. *Cette parole n'est pas sérieuse.*

Elle est contraire à la plus claire évidence. Ouvrons les yeux. Que voyons-nous ?

— Nous voyons *partout* la religion qui est debout, qui se meut, qui marche, semant sa parole, ses

livres, ses temples, ses ordres religieux, ses apôtres, ses œuvres. Sur tous les points du globe ses temples se remplissent, ses sacrements sont administrés, ses vérités sont publiées, ses fidèles sont gouvernés, ses pauvres sont secourus, ses docteurs parlent et écrivent, ses vierges prient et se dévouent. Voilà un fait. Continuons d'ouvrir les yeux. Que voyons-nous ?

— Nous voyons le retour progressif de l'*Angleterre* à la foi catholique. Pendant le siècle qui vient de finir, le catholicisme a gagné en Angleterre deux millions de fidèles. C'est un phénomène absolument prodigieux pour quiconque veut réfléchir un instant : 1° à la ténacité froide et positive du caractère anglais ; 2° à la haute situation des anglicans convertis et aux obstacles qu'ils ont vaincus pour se faire papistes ; 3° aux victoires que prépare au catholicisme ce mouvement si marqué, si nouveau, si étonnant de la puissante Angleterre. Voilà encore un fait. Continuons d'ouvrir les yeux. Que voyons-nous ?

— Nous voyons *en Allemagne* se déchaîner contre les catholiques la persécution la plus violente et la plus habile qui se puisse imaginer. C'est Bismarck en personne qui mène la bataille, et au moment où l'on votait les fameuses lois de mai 1872, il s'écrie : « Soyez sans crainte, nous n'irons pas à Canossa. » Pendant dix ans il soumit les catholiques au régime ininterrompu des amendes, de la prison, de l'exil,

de la misère et de la faim. Rien ne put aboutir. Bismarck s'aperçoit qu'il ne réussira pas. En 1882, il bat en retraite, il va à Canossa, il envoie un ambassadeur vers le Saint-Siège. La religion catholique sort de la persécution plus vivante que jamais, et aujourd'hui le centre catholique est la fraction la plus nombreuse et la plus influente au Reischtag. Voilà encore un fait. Continuons d'ouvrir les yeux. Que voyons-nous?

— Nous voyons l'Église catholique *aux États-Unis* dans un état très remarquable de prospérité. Il y a cent ans elle avait quarante mille fidèles, c'est-à-dire un catholique pour cent habitants; aujourd'hui elle en a dix millions, c'est-à-dire un catholique sur huit habitants. Il y a cent ans elle avait un seul évêque et vingt prêtres; aujourd'hui elle a sa hiérarchie, ses cardinaux, ses conciles, treize provinces ecclésiastiques, quatre-vingt-trois évêques et sept mille prêtres. Et remarquez que le clergé catholique aux États-Unis joue un rôle important dans la vie publique. Il y a un mois, la grève des charbonnages américains se terminait grâce à la constitution d'une commission d'arbitrage, et parmi les cinq membres de cette commission, nommés par le président Roosevelt, nous trouvons un éminent prélat catholique, Mgr Spalding, évêque de Péoria. Voilà encore un fait. Est-ce assez? Non. Continuons d'ouvrir les yeux. Que voyons-nous?

— Nous voyons que, depuis cent ans, *les missions* catholiques utilisent les facilités de transport pour promener l'évangile à travers le globe. On a calculé que dans le cours du XIXe siècle, à travers le monde, soixante mille missionnaires ont gagné à la vérité deux cents millions d'âmes. Voilà encore un fait. En présence et à l'encontre de tous ces faits dire : « La religion a fait son temps », c'est prononcer une parole qui n'est pas sérieuse.

— Je sais bien ce que l'on peut objecter. On dit : *Mais la religion n'est pas florissante partout.* Qu'est-ce que cela prouve? rien du tout. La civilisation n'est pas non plus florissante partout. Elle ne fleurit ni chez l'Indien et l'Africain, descendus au plus bas degré de l'échelle intellectuelle, ni chez tant de milliers d'Occidentaux qui remplissent nos prisons. Vous croyez quand même à la civilisation. L'agriculture n'est pas non plus florissante partout. Elle a cessé de fleurir dans les plaines autrefois si fertiles de l'Orient. Vous croyez quand même à l'agriculture. De ce que le christianisme n'est pas florissant partout, il n'est donc pas permis de conclure qu'il a fait son temps. Cette conclusion est si peu sérieuse, qu'on peut se demander si elle est loyale.

III. La religion a fait son temps. ***Cette parole n'est pas sincère.***

— *Si l'on croyait vraiment que la religion a fait*

son temps, qu'elle va finir, qu'elle est finie, qu'elle est mourante, qu'elle est morte, on la laisserait s'en aller en paix et on aurait pitié d'elle comme on a pitié d'un moribond étendu sur son grabat, comme les sauvages ont pitié de ceux des leurs qui vont rendre l'âme au Grand Esprit; on la laisserait reposer dans sa cendre refroidie comme on laisse gisants sur le champ de bataille des adversaires terrassés et vaincus; on ne la craindrait pas, on ne l'accuserait pas de tout envahir, on ne ferait pas des livres, des ligues, des lois pour la confondre, pour l'écraser, pour l'exterminer; on n'a pas peur des morts, on ne se met pas en colère contre les morts, on ne se bat pas avec les morts. Quand on les a enterrés, on les oublie et l'on va à ses affaires. Ainsi agirait-on à l'égard de la religion, si l'on croyait vraiment qu'elle a fait son temps.

— Mais non. *On sait très bien que la religion n'a pas fait son temps*, on la déclare morte, mais on la sait vivante... on voit reverdir le vieux tronc du catholicisme et on se précipite pour l'anéantir.

On dit que la religion a fait son temps, on ne le croit pas, car on la voit, non pas chercher les catacombes pour s'y cacher, mais se redresser en face de ses ennemis avec toute la dignité de ses intentions travesties, de ses vertus outragées et de ses droits méconnus.

On dit que la religion a fait son temps, on ne le

croit pas, car on l'entend condamner la fausse philosophie, la science orgueilleuse, tous les vices mutinés contre la vertu, et prêcher les vérités qui affranchissent l'esprit de l'esclavage de l'erreur et les préceptes qui affranchissent le cœur de l'esclavage des passions.

On dit que la religion a fait son temps, on ne le croit pas, car on sait par cœur la parole de Napoléon au grand-maître de son Université. Il lui disait : « Savez-vous, Fontanes, ce que j'admire le plus dans le monde, c'est l'impuissance de la force à fonder quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde : le sabre et l'esprit ; à la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit. » Napoléon, pourtant, était un fameux manieur de sabre. Mais, sur son chemin, il avait rencontré Pie VII et le catholicisme, c'est-à-dire l'esprit plus fort que le sabre.

On dit que la religion a fait son temps, on ne le croit pas, car on sait très bien que, si la religion n'a pas à son service toute une légion de gendarmes et d'agents occupés à la défendre, elle a pour elle le Tout-Puissant qui la soutient, qui lui a promis et qui lui assure l'immortalité.

La religion a fait son temps. Cette parole n'est ni nouvelle, ni sérieuse, ni sincère.

Conclusion.

Il ne faut pas nous en émouvoir. Non, la reli-

gion, l'Église catholique n'a pas fait son temps. Elle n'aura fait son temps que lorsque le monde aura fait le sien. Elle enterrera ses adversaires présents avec la même aisance qu'elle a enterré leurs prédécesseurs. Sans doute, les impies font beaucoup de bruit et encore plus de mal. Mais qui en souffre, sinon la pauvre humanité? La religion s'en afflige, elle ne s'en effraie pas. Elle déplore le mal qui se fait contre son gré, et elle s'ingénie à le réparer. Travaillons avec elle à la gloire de Dieu et au bien commun!

Amen!

TREIZIÈME CONFÉRENCE[1]

La religion a fait son temps

2° *ELLE NE SUFFIT PLUS*

Mes Frères,

Il y en a qui disent : « La religion a fait son temps. Elle est finie. Elle est morte. » Cette parole est inepte. Je l'ai réfutée dimanche, et mieux que moi, votre affluence la réfute aujourd'hui.

Ils insistent cependant et ils disent : « La religion a fait son temps. Elle ne suffit plus. Il nous faut autre chose et mieux. » Cette prétention est insoutenable. Je voudrais vous en donner la preuve.

1° *Jésus-Christ est nécessaire au monde;*

2° *La religion de Jésus-Christ est irremplaçable.*

Voilà deux propositions qui répondent exactement à la fête de Noël et aux besoins de l'heure présente.

I. *Jésus-Christ est nécessaire au monde.*

— Vous avez *une âme*, et cette âme a une destinée

1. Cette conférence a été donnée à la grand'messe devant toute la paroisse.

qui ne se peut régler en dehors de Jésus-Christ. Vous disparaîtrez demain. Mais la mort n'est pas le néant. Elle est la conclusion de la vie présente et l'inauguration de la vie future. Or, dans cette vie future, qui vous recevra et vous mettra à votre place? Toutes les voix de la terre faisant silence, vous devrez répondre à la voix de votre Juge, et ce Juge a un nom : il s'appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ. Jésus-Christ est le roi des âmes.

— Vous avez *une intelligence*, et cette intelligence pose des questions que Jésus-Christ seul peut résoudre. « Quand on ne veut plus l'entendre, dit Bos-
« suet, chacun se fait à soi-même un tribunal où il
« se rend l'arbitre de sa croyance, et, la licence
« n'ayant plus de frein, les uns ne cessent de dis-
« puter et donnent leurs rêveries pour inspirations,
« — tandis que les autres vont chercher un repos
« funeste dans l'indifférence et dans l'athéisme.
« Les absurdités où ils tombent en niant la religion
« deviennent plus insoutenables que les vérités
« dont la hauteur les étonne, et, pour ne vouloir
« pas croire à des mystères incompréhensibles, ils
« suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles
« erreurs. » Ah ! que voilà bien les égarements intellectuels de notre temps dépeints par la plume magistrale de Bossuet! Jésus-Christ est le Docteur des intelligences.

— Vous avez *une volonté*, et cette volonté a des défaillances que Jésus-Christ seul peut guérir.

L'honnête homme sans religion se trace, je le sais, un programme de dignité morale. Mais en présence des mille tentations qui le secouent par le dedans et qui l'assiègent par le dehors, la force lui manque, et sa vertu finit parce que Dieu seul ne finit pas. Et la parole de l'incomparable Bossuet me revient ici encore à la mémoire : « On est saisi d'horreur et « de tremblement, dit-il, quand on voit ce que peut « faire et ce que fait l'oubli de Dieu, et cette terrible « pensée de n'avoir rien sur sa tête. » Cherchez, en dehors de Jésus-Christ, quelque chose qui vous domine, qui vous règle, qui vous arrête, qui vous réprime, qui vous relève. Il n'y a rien, ou à peu près rien. Jésus-Christ est le régulateur des volontés chancelantes.

— Vous avez *un cœur*, et dans ce cœur il y a des meurtrissures que Jésus-Christ seul peut toucher de sa main caressante et divine. La fortune vous abandonne, la maladie vous visite, la calomnie déchire votre nom, les fleurs qui ombragaient les berceaux se flétrissent, des tombes se creusent, des ruines se font, des abîmes s'ouvrent, des sources intarissables de larmes jaillissent de votre cœur percé de mille glaives. O hommes, atteints dans vos biens, blessés dans votre honneur, dans votre chair, dans vos affections les plus légitimes et les plus saintes, qu'allez-vous devenir? dans quels bras vous précipiter? Mes Frères, Jésus-Christ qui compte tant d'ennemis parce qu'il est pur, parce qu'il est

impitoyable pour l'orgueil et pour le mal impénitent — Jésus-Christ a un immortel défenseur, un impérissable complice qui assure son empire ici-bas... C'est le pauvre cœur humain, ce sont nos yeux mouillés de larmes! L'impiété n'a jamais consolé personne. Elle n'est bonne qu'à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. Jésus-Christ est le consolateur des cœurs meurtris.

— Vous n'êtes pas seuls au monde. Vous appartenez à *une famille*. Or, si votre famille échappe à Jésus-Christ, sera-t-elle plus unie, plus morale, plus heureuse? A-t-on jamais vu les foyers se tenir debout sans s'adosser aux autels? A-t-on jamais vu la jeunesse déserter les croyances et les pratiques religieuses pour devenir plus chaste, plus disciplinée, plus amie du devoir? Non, jamais pareil phénomène n'a passé sous le soleil. Lorsque Jésus-Christ s'en va d'une jeune âme, ce sont les passions qui le remplacent. Lorsque la foi baisse dans votre maison, ce n'est pas la vertu qui monte. En cessant d'être chrétienne la famille n'a rien à gagner et tout à perdre. Jésus-Christ est le conservateur et le restaurateur du foyer domestique.

— Plus haut que la famille, il y a la patrie. Vous appartenez à *une patrie*. Et ce qui fait la prospérité d'un peuple, c'est d'abord son niveau moral. L'abaissement du niveau moral est le signal et la cause de la décadence même matérielle. Or, ce sont les fortes croyances qui font les bonnes

mœurs. C'est Jésus-Christ qui élève le niveau moral. — Ce qui fait ensuite la prospérité d'un peuple, c'est l'amour fraternel qui unit les citoyens. Si bien ajustés que soient les engrenages d'une machine, si l'huile n'adoucit leur mouvement, ils grincent et se brisent. Si bien appareillées que soient les pierres d'un édifice, tant que le ciment ne les relie pas, elles ne forment qu'une juxtaposition de matériaux sans cohésion. L'huile de la machine, le ciment de l'édifice social c'est la charité, et la charité vient de Jésus-Christ. — Tout cela est vrai surtout de notre pays. C'est par Jésus-Christ que la France s'est établie. C'est loin de Jésus-Christ que la France s'est perdue. C'est en revenant à Jésus-Christ que la France retrouvera sa grandeur et sa gloire. La religion ne nous menace pas, elle nous manque. Nous mourons d'inanition religieuse. La patrie baisse, non parce qu'elle est catholique, mais parce qu'elle ne l'est pas assez. Jésus-Christ est l'agent nécessaire du relèvement national. Montons encore d'un degré.

— Au-dessus de la patrie il y a l'humanité. Vous appartenez à une humanité, à *une civilisation*. Qui a fait cette civilisation, sinon Jésus-Christ? Son berceau est le point d'arrivée de l'ancien monde, et le point de départ du monde nouveau. Quarante siècles y conduisent. Vingt siècles en descendent. La source est petite, quasi imperceptible. Toutes les vraies grandeurs sortent de là. Depuis qu'a paru

l'enfant de Bethléhem des millions d'hommes ont versé leur sang pour attester sa divinité et proclamer ses bienfaits. Depuis qu'il a paru, les lettres, les arts, les mœurs, les lois se sont épurés et attendris. Depuis qu'il a paru, l'esclavage a commencé de briser ses chaînes, et ce sont ses disciples qui en dispersent aujourd'hui les derniers et sanglants anneaux. Depuis qu'il a paru, la femme, l'enfant, le pauvre, les petits, toutes les faiblesses ont été réhabilitées. L'apôtre, le martyr, la vierge, toutes les beautés morales, toutes les vertus héroïques ont germé comme une moisson d'or dans l'humanité. Il a fait des hommes nouveaux et des sociétés nouvelles. Il a créé une civilisation qui porte son nom.

Noël, Bethléem, Jésus-Christ... tout repose là-dessus : le salut des âmes, la rénovation des foyers, l'avenir de la patrie, la civilisation humaine. Jésus-Christ est nécessaire au monde.

II. *La religion de Jésus-Christ est irremplaçable.*

Bien des fois, depuis 1900 ans, on a essayé de la remplacer, et toutes les tentatives ont échoué misérablement. On essaie encore aujourd'hui. On ne réussira pas davantage. On fera des ruines, et voilà tout.

— 1° Voulez-vous autre chose et mieux que la religion de Jésus-Christ? Qu'avez-vous à mettre à sa place? *Rien*. vous éteignez les croyances. Étrange moyen d'éclairer la terre et de fixer les esprits dans la lumière! — Vous expulsez l'Évangile. Pensez-vous que l'humanité puisse vivre des négations de Renan et des ordures de Zola? — Vous abattez la croix. Quel mal vous fait-elle, et pourquoi supprimer ce signe adorable de l'immolation, cette unique espérance de ceux qui pleurent? — Vous fermez les écoles chrétiennes, où donc trouverez-vous de l'argent et des dévouements pour suffire aux besoins de l'éducation populaire? — Vous chassez les âmes consacrées, les moines et les religieuses, mais c'est le chômage, et le travailleur, architecte ou maçon, artiste ou ouvrier, perd ses meilleurs clients. Mais c'est la fleur de l'humanité qui s'en va, et qui aurez-vous désormais pour prier, pour prêcher, pour enseigner, pour se dévouer héroïquement? — Vous prétendez pouvoir vous passer du christianisme. Mais en dehors du christianisme, vous n'avez pas un système qui tienne, pas même assez de pierres pour édifier un pan de mur, un abri. Vous démolissez sans pouvoir reconstruire. Vous êtes des barbares.

— 2° Vous voulez autre chose et mieux que la religion de Jésus-Christ. Qu'avez-vous à mettre à sa place? *Des riens*. A la place de la religion vous

mettez la lecture, l'écriture et le calcul. En serez-vous plus honnêtes, en serez-vous plus braves? — Vous mettez les lettres, les sciences et les arts. Que sont-ils sans Dieu, sinon de brillantes inutilités ou des instruments de corruption? Vous mettez le bien-être, mais il n'y en a pas pour tout le monde, et d'ailleurs ce n'est pas avec le bien-être qu'on fait une civilisation, qu'on fait un grand peuple. Vous mettez de nouvelles lois; mais si ces lois ne sont pas imprégnées d'esprit chrétien, elles seront emportées comme la poussière que le vent chasse devant lui. En dehors du christianisme, vous bâtissez sur le sable. Vous êtes des insensés.

— 3° Vous voulez autre chose et mieux que la religion de Jésus-Christ. Qu'avez-vous à mettre à sa place? *Des mots.*

Vous parlez de raison pure et de conscience. Mais la raison et la conscience ne sont que des mots, si la religion de Jésus-Christ n'est pas là pour les régler, les épurer et les transfigurer.

Vous parlez de justice, de charité et de solidarité. Mais en dehors des pays où la croix est plantée, on ignore ces biens-là, et on les perd dès qu'on s'éloigne de Jésus-Christ.

Vous parlez de liberté, d'égalité et de fraternité. Ce ne sont là que de vaines paroles, si on les isole de l'Évangile qui seul peut en faire des réalités vraies et vivantes.

Vous parlez des droits de l'homme. Mais les droits de l'homme sont inférieurs et postérieurs aux droits de Dieu, et c'est le christianisme qui, en promulguant les droits de Dieu, a restauré les droits de l'homme.

Vous parlez de paix, d'ordre, de progrès social. Mais ce sont là des fruits du christianisme. Vous voulez les fruits sans accepter l'arbre qui les porte. C'est la religion chrétienne qui a déposé dans l'âme moderne ce qu'elle a de meilleur. Si la religion chrétienne s'en allait, si un jour, un seul jour, ce rempart de la foi chrétienne pouvait être renversé, si Dieu dans sa justice nous retirait sa lumière, on pourrait apprécier ce que valent les croyances chrétiennes, et à l'affreuse obscurité qui envahirait le monde, on mesurerait la splendeur du soleil qui s'est éteint. O hommes, vous devez au christianisme ce que vous avez de plus précieux, et voilà que vous vous emparez de tous les progrès, de toutes les lumières, de toutes les forces que vous devez à l'Évangile, pour les tourner contre la divinité de l'Évangile! Vous lapidez le christianisme avec ses propres dons. Vous êtes des ingrats!

Vous voulez autre chose et mieux que la religion chrétienne. Qu'avez-vous à mettre à sa place? Rien, des riens, des mots. Vous êtes des barbares.

La religion de Jésus-Christ est irremplaçable.

— Il y a des hommes nés d'hier et qui mourront

demain, qui essaient de détrôner Jésus-Christ et de remplacer sa divine religion. Qui sont-ils ces hommes comparés à Jésus-Christ? Leurs pensées ont-elles réalisé dans le monde plus de bien que les siennes? Leurs vertus sont-elles plus grandes, leurs mœurs plus chastes, leur autorité plus haute... et à eux seuls, ramassés dans un jour et dans une idée, pèsent-ils autant que le Christ avec les siècles et les œuvres qui émanent de lui? Non, mille fois non. Quand l'impiété aura fait la dix-millionième partie du bien que le Christ a fait ici-bas, je lui reconnaîtrai le droit de le discuter et je lui passerai l'ambition enfantine de le remplacer. Jusque-là je la récuse, et je reste agenouillé, reconnaissant, attendri devant le divin Enfant de Bethléem. Et je vous invite, chrétiens, mes Frères, à en faire autant. La religion de Jésus-Christ est irremplaçable. Jésus-Christ est nécessaire au monde. Allons à Lui. Restons près de Lui. Vivons de Lui. Et déposons aujourd'hui dans son berceau nos hommages, notre amour, nos prières, nos résolutions, et nos vœux... Oui *nos vœux*... sur le seuil de l'année qui va commencer sollicitons du divin Enfant Jésus les uns pour les autres les grâces dont nous avons tant besoin les uns et les autres. Demandez à Dieu pour nous, mes Frères, que nous soyons de vrais prêtres, c'est-à-dire des apôtres!... Et moi, quand je cherche une parole substantielle pour résumer tous mes vœux, je ne trouve rien de mieux à vous dire que

ceci : soyez de vrais chrétiens, c'est-à-dire de vrais disciples de Jésus-Christ. Car là est le salut de vos âmes. Là est le salut de vos maisons. Là est le salut de notre cher pays !

Amen !

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps

3° *ELLE MANQUE D'ACTUALITÉ*

MESSIEURS,

Il y en a qui disent : « La religion a fait son temps. Elle est finie. Elle ne suffit plus. » Et ils ajoutent : *Elle manque d'actualité.* La religion manque d'actualité ? C'est ce que nous allons voir. Je prétends, moi, que la religion est tout ce qu'il y a de plus actuel. Elle a l'actualité des choses qui demeurent et l'actualité des choses qui passent. Voyons un peu cela.

I. ***La Religion a l'actualité des choses qui demeurent.***

Elle est un fait qui s'affirme, une parole qui vibre, une institution qui fonctionne. Elle est cela depuis 1900 ans, et elle est cela encore aujourd'hui sur le seuil du XXe siècle.

1° La religion est un fait qui s'affirme sous nos yeux.

— *Ce fait est ancien.* Un jeune vicaire du clergé de Paris assistait à une audition au Conservatoire. Survient le grand compositeur Gounod qui trouve tous les sièges occupés. L'abbé se lève. « Maître, prenez ma place. — Je n'en ferai rien. — Prenez-la pour votre âge. » Et Gounod de répondre : « Monsieur l'abbé, rappelez-vous un mot de Grégoire XVI. Je ne sais quel personnage au cours d'une audience lui vint dire : « Saint-Père, je suis plus vieux que vous. — Plus vieux que moi ! reprit le pape. J'ai dix-huit cents ans. » Monsieur l'abbé, vous avez dix-huit cents ans, gardez votre place. » Voilà la religion. Elle a même beaucoup plus que dix-huit cents ans... car par Jésus-Christ... et le peuple juif elle remonte aux origines de l'humanité. Et en même temps

— *Comme elle est actuelle !* Elle remplit le monde moderne. On dirait la pyramide du désert : à ses pieds le flot des adorations et des obéissances se rencontre avec le flot des objections et des hostilités. Les amis du vrai et du bien saluent sa beauté idéale et sa solidité à toute épreuve, tandis que les passions humaines essaient de l'entamer par l'épée, par la ruse, par la dialectique, par la science. La pyramide regarde et reste debout. Le christianisme se dresse inébranlé sur son roc éternel. Tel nos ancêtres l'ont vu, tel nous le voyons aujourd'hui.

Il a l'actualité des choses qui demeurent. *Le soleil* qui nous éclaire brille depuis longtemps au firmament. Qui oserait dire qu'il manque d'actualité? Ainsi la religion. Elle est un fait qui s'affirme sous nos yeux.

2° La religion est une parole qui vibre a nos oreilles.

— *Cette parole est ancienne.* Le Christ a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Et depuis dix-neuf siècles la parole de Dieu, la parole catholique est le pur froment de l'humanité. O parole catholique, j'admire les magnificences de ton passé. Néron a voulu t'étouffer dans le sang? Tu as pris des ailes, et tu t'es envolée au-dessus des bûchers et des échafauds. — Arius t'a passée au crible de l'hérésie? Tu en es sortie pure et brillante. — Julien t'a déclarée l'ennemie des lettres et a voulu t'emprisonner dans nos temples? Tu t'es moquée de Julien, et tu es allée retentir éloquente et victorieuse sur les lèvres des Grégoire, des Basile, des Chrysostome, dans la chaire des Ambroise et des Augustin. — Luther a essayé de te travestir et de te défigurer? Tu as conservé ton intégrité, ton sens et ta vertu, et tu as traversé le grand siècle avec Bossuet, Bourdaloue et Massillon. — Voltaire t'a livrée au sarcasme? Tu railles aujourd'hui la mémoire de Voltaire. Voilà la reli-

gion. C'est une parole qui vibre à tous les échos du passé. Et en même temps

— *Comme elle est actuelle!* Au milieu de ce siècle qui a tout mis en poussière et qui étonnera l'histoire par son effrayante mobilité, la religion planant sur toutes les ruines, dominant tous les changements, debout dans toutes ses chaires, a continué de répéter, d'expliquer et de vulgariser la parole de Dieu, toujours la même et toujours nouvelle, toujours ancienne et toujours jeune. Telle nos ancêtres l'ont entendue, telle nous l'entendons aujourd'hui. Elle a l'actualité des choses qui demeurent. *Le pain* qui paraît sur vos tables est un bien vieil aliment. Qui s'en lasse, et qui oserait dire qu'il manque d'actualité? Ainsi la religion. Athéniens du XXe siècle, vous voulez du nouveau et de l'actuel. En voilà. La religion est une parole qui vibre à nos oreilles.

3° La religion est une institution qui fonctionne a notre profit.

— *Cette institution est ancienne.* Elle répond à des besoins qui ne datent pas d'hier. Que l'homme soit en république ou en monarchie, qu'il voyage en charrette ou en wagon, qu'il vive sur notre sol ou aux antipodes, son fond n'a jamais varié. Ses besoins, ses grandeurs et ses misères ont été partout les mêmes. Et toujours et partout c'est dans le christianisme, et dans le christianisme seul,

qu'il a trouvé la satisfaction de ses meilleurs instincts et l'apaisement de ses soifs les plus brûlantes. Institution divine, la religion suit l'âme humaine depuis dix-neuf siècles, et s'applique tendrement et puissamment à toutes ses plaies comme à tous ses élans. Et en même temps

— *Comme elle est actuelle !* O hommes de mon temps, je ne vous demande pas qui vous êtes, quel est votre âge, votre situation sociale, votre opinion politique. Soyez millionnaires ou mendiants, sénateurs ou valets de ferme, adolescents ou vieillards, philosophes ou illettrés, vous êtes tous logés à la même enseigne. Sur votre front à tous, dans votre chair, dans vos entrailles, dans votre substance, trois mots sont écrits : péché, douleur, mort. Et tous vous avez besoin de lumière, de pardon, de force et d'espérance. En voilà des actualités ! Et remarquez que ces actualités ne sont point posées sur une scène séparée de votre personne. Non. Elles palpitent dans votre sein. Le drame de la tentation se déroule en vous, et c'est en vous que la tragédie de la douleur et de la mort s'exécute. C'est par là que la religion vous atteint, vous touche, vous tient et vous étreint. Elle nous saisit dans notre fond immuable et dans nos besoins les plus intimes, les plus personnels et les plus permanents. Telle nos ancêtres l'ont expérimentée, telle nous l'expérimentons aujourd'hui. Elle a l'actualité des choses qui demeurent. *L'air* que nous respirons

n'est pas inventé d'hier. Qui pourrait s'en passer, et qui oserait dire qu'il manque d'actualité ! Ainsi la religion.

Elle est un fait qui s'affirme sous nos yeux, une parole qui vibre à nos oreilles, une institution qui fonctionne à notre profit. Elle a l'actualité des choses qui demeurent. Il y a plus.

II. *La Religion a l'actualité des choses qui passent.*

Elle est intimement liée aux bruits, aux événements, aux questions du jour. Elle est la grande actualité.

1° Elle est intimement *liée et mêlée aux bruits du jour.*

— De quoi parle-t-on dans les livres, dans les journaux, dans les conférences, dans les parlements, à la maison, dans la rue, sur les places publiques, en France, en Europe, dans les deux mondes ? On parle de la religion, on en parle dans les salons, dans les chaumières, dans les ateliers, sur les chantiers, partout.

— J'entends dire que la religion est devenue chose indifférente et étrangère à beaucoup d'hommes. Rien n'est plus faux. Je ne prétends pas, hélas ! que la religion est aujourd'hui bien connue. L'ignorance religieuse est une des plus grandes infirmités de notre siècle. Mais je dis que du haut en bas de l'échelle sociale, depuis le chef d'État sur son

trône jusqu'au cocher sur son siège, on s'occupe de religion. Et chose curieuse ! les plus indifférents en apparence sont souvent les plus prompts à mettre les pieds sur ce terrain brûlant. Que d'hommes qui ne viennent jamais à l'église, et qui au café ou ailleurs ne peuvent pas finir une conversation sans parler des curés, des moines, des personnes et des choses religieuses ! Ce sujet les passionne. Ils y reviennent sans cesse, à propos de tout et à propos de rien. La religion est la grande actualité.

2° Elle est intimement *liée et mêlée aux événements du jour.*

— Parcourez les événements les plus récents, vous y rencontrez l'élément religieux. Le massacre des Arméniens a été un réveil du fanatisme musulman contre le nom chrétien. — Les puissances coalisées sont allées venger en Chine la mort des missionnaires. — L'Autriche est menacée par la propagande protestante. — L'Espagne négocie avec Léon XIII. — L'empereur d'Allemagne compte avec le centre catholique. — La papauté empêche l'Italie de dormir en paix.

— Et chez nous ne dirait-on pas que la vie nationale se résume tout entière dans les affaires religieuses ? Ici, on chasse des bonnes Sœurs, et là on les sécularise. Hier, c'étaient des curés que l'on privait de leur traitement, et aujourd'hui ce sont des

évêques. Chaque jour les feuilles publiques nous signalent quelque nouvel attentat contre le catholicisme. La religion est la grande actualité.

3° Elle est intimement *liée et mêlée aux questions du jour.*

— Peut-on toucher *à la question militaire*, à la question de l'enseignement, à la question financière même sans remuer aussitôt la question religieuse ? Non, ce n'est pas possible : nos intérêts les plus vitaux, même nos intérêts matériels sont distincts, mais inséparables du catholicisme, qui est comme la moelle de nos os et le sang de notre chair.

— On s'occupe beaucoup aujourd'hui, et on a raison, *du repos hebdomadaire* qui est si indispensable au corps et à l'âme, à l'homme, à la famille, à la société. Mais cette question n'est pas purement et exclusivement humanitaire. Elle se rattache foncièrement à la loi divine du dimanche respecté et sanctifié.

— Nous avons une question préoccupante et angoissante au point de vue patriotique : c'est la *dépopulation.* En dehors de la religion, elle est insoluble. Les économistes, les législateurs cherchent des remèdes, préconisent des réformes. Ils font bien, mais ils ne feront rien sans le retour de la nation au décalogue et à l'Évangile.

— Pour un grand peuple tel que la France, *la question internationale* et étrangère est importante,

décisive ; or, on ne peut pas toucher à cette question sans compter avec la clientèle catholique que nous avons au dehors et qui fait rayonner dans le monde notre prestige et notre influence.

— *La question sociale* fait travailler aujourd'hui les plus fortes têtes ; on ne la résoudra pas sans le concours de la religion. Tous les savants et tous les souverains de l'Europe peuvent s'assembler en congrès ; s'ils ne font pas entrer Jésus-Christ et son Église dans la salle de leurs délibérations, ce qu'ils feront sera peu de chose et de peu de durée. La grande erreur des économistes est de ne voir dans l'ouvrier que le côté matériel et mécanique, et de croire qu'on a tout fait quand on a donné au peuple du pain et des jeux... Ils se trompent. Le peuple a une âme, et, pour l'atteindre et le soigner dans son âme, il faut faire appel à cette puissance que rien ne remplace : la religion.

— *Toutes nos questions modernes*, tous les problèmes les plus palpitants de l'heure présente relèvent plus ou moins directement de la religion. La liberté... c'est la religion qui la protège, la modère et la rend possible. L'égalité... c'est la religion qui l'a apportée sur la terre et qui la contient dans ses vraies limites. La fraternité... c'est la religion qui en est la mère et la gardienne. La propriété... c'est la religion qui la défend contre l'envie et qui la tempère par la justice et la charité. La nature... c'est la religion qui la chante et la rattache à son auteur.

La raison... c'est la religion qui l'exalte et qui la sauve de l'orgueil, du scepticisme et de l'erreur. La science... c'est la religion qui la répand, la complète et la consacre. Le progrès... c'est la religion qui l'assure en l'appuyant sur la vertu.

Honnêtes gens qui considérez la religion comme une chose purement métaphysique et placée dans les nuages, qui vous imaginez que le monde peut marcher sans l'élément religieux, détrompez-vous! Toutes vos idoles contemporaines sont vaines et caduques, si la religion de Jésus-Christ n'est pas là pour les vivifier et les mettre à leur place. La religion est intimement liée et mêlée à tous les bruits, à tous les événements, à toutes les questions du jour. Elle est la grande actualité. Elle a l'actualité des choses qui demeurent, et en même temps l'actualité des choses qui passent.

— Je vous ai souvent cité une parole du grand apôtre saint Paul. Je vous la redis encore aujourd'hui : « La religion, dit-il, est utile à tout. Elle a les promesses de la vie présente et les promesses de la vie future. » Nous sommes faits pour l'éternité, et c'est la religion qui nous y conduit. Nous vivons dans le temps, et c'est la religion qui est notre flambeau et notre point d'appui. Ayons la sagesse de marcher à la lumière de ce flambeau et d'asseoir nos pensées et nos actes sur ce point d'appui.

Amen!

QUINZIÈME CONFÉRENCE

La Religion a fait son temps

4° *ELLE A CESSÉ DE PLAIRE*

MESSIEURS,

Quelques-uns disent : « La religion a fait son temps. Elle a cessé de plaire. » La religion a cessé de plaire? Est-ce vrai? Et si c'est vrai, qu'est-ce que cela prouve? Voyons un peu. Pourfendons cette nouvelle cuirasse de carton dont se couvrent un certain nombre de nos contemporains pour se défendre contre le Christianisme.

I. ***S'il était vrai que la religion a cessé de plaire, qu'est ce que cela prouverait ?***

1° *Cela ne prouverait rien contre la religion.*

— Quand *une femme vaniteuse* rejette loin d'elle une robe de soie qui a coûté fort cher et qu'elle n'a portée qu'une fois, cela ne prouve rien contre l'ouvrier qui a tissé la soie, contre le mari qui a

acheté l'étoffe, contre la couturière qui a confectionné le vêtement. — Quand *un riche amateur* se désaffectionne sans motif d'un cheval de prix, d'une automobile de vingt-cinq mille francs, d'une résidence qu'il a payée un million et plus, cela ne prouve rien contre le cheval, contre l'automobile, contre la résidence qui ont cessé de plaire. — Quand *un touriste*, après avoir visité les montagnes, la mer, les grands monuments, les célèbres musées, rentre chez lui blasé et dégoûté des voyages, cela ne prouve rien contre les belles choses qu'il a vues, cela ne diminue ni les Alpes, ni les océans, ni les cathédrales, ni les chefs-d'œuvre des peintres immortels. — Quand *un jeune homme* se détourne tout à coup de la vertu qui ennoblissait son allure, qui parfumait sa personne, qui attachait à son front des splendeurs neigeuses, cela ne prouve rien contre la vertu, cela n'empêche pas la pureté d'être un bien, un honneur, une force, une beauté sans rivale.

— Eh bien ! de même, s'il était vrai que la religion a cessé de plaire, cela ne prouverait rien, absolument rien contre la religion. Il y a un siècle, Bonaparte, premier consul, se préparait à rétablir le catholicisme en France ; et Thibaudeau, un conventionnel obtus et entêté, lui disait : « Quoi ? citoyen consul, vous allez traiter avec le Pape? — Pourquoi pas? répliqua Bonaparte. Est-ce qu'il y a du mal à cela ? — Y avez-vous bien réfléchi? citoyen consul. Que dira le Sénat, le corps Législatif, le

Tribunat ? Que dira l'armée ? Que dira la partie éclairée de la nation qui croyait ne plus rien avoir à faire avec les prêtres ? » — Et Napoléon de répondre : « Les idéologues en penseront ce qu'ils voudront. J'aurai le peuple pour moi. Il faut à la nation un culte, et le culte catholique. »

Messieurs, quand même il serait vrai que la religion a cessé de plaire aux intellectuels d'aujourd'hui, comme aux idéologues d'autrefois, cela n'empêcherait pas la religion d'être nécessaire à tous, obligatoire pour tous, bienfaisante, divine, irremplaçable.

Quand même les intellectuels d'aujourd'hui, comme les idéologues d'autrefois, couvriraient de sarcasmes et d'outrages le christianisme, le christianisme ne serait ni terni, ni diminué, ni ébranlé, car, suivant le mot historique de M. de Falloux répondant en 1849 à un adversaire, « L'injure subit la loi descorps physiques ; elle n'acquiert de gravité qu'en proportion de la hauteur d'où elle tombe ».

Quand même les intellectuels d'aujourd'hui, comme les idéologues d'autrefois, s'acharneraient contre la croix et essaieraient de détruire ces deux fragiles pièces de bois, ce gibet sacré par la mort d'un Dieu... quand même ils emploieraient leur science orgueilleuse et bornée à déchirer les pages de l'Évangile... cela ne changerait ni l'histoire ni le cœur humain. Il resterait incontestable que les actes accomplis et les mots prononcés il y a milleneuf

cents ans par le Messie devant quelques pauvres gens de Galilée ont semé et fait croître sur le monde d'abondantes moissons de justice et de bonté. Il resterait sûr et certain que souffrir avec résignation et mourir avec espérance est la science suprême, et que ce grand secret nous fut révélé sur le calvaire. — S'il était vrai que la religion a cessé de plaire, cela ne prouverait rien contre la religion.

2° *Cela prouverait beaucoup contre notre temps.* — Vous savez ce qui arriva quand, il y a mille neuf cents ans, le Christianisme se présenta devant le monde païen. Le monde païen avait un vernis de civilisation. Il avait les lettres, les arts, le bien-être. Il avait des thermes où il se baignait pour rien, des portiques qui abritaient ses loisirs, des amphithéâtres avec des fêtes splendides. Il avait à discrétion du pain et des jeux. Et avec cela il était matérialisé, démoralisé. C'était un temple d'idoles, un marché d'esclaves, un antre de corruption. Tout à coup la religion chrétienne vint lui prêcher l'unité divine, la fraternité humaine, la pureté des mœurs, le mariage indissoluble, les sanctions de la justice éternelle. Que fit le monde païen? Il se cabra, il se révolta contre une religion qui condamnait ses idées, ses passions, ses habitudes invétérées. — Et puis ses guides, qui avaient intérêt à le tromper pour le mieux exploiter, les empereurs et les philosophes, aiguisèrent encore ses fureurs en lui présentant le Chris-

tianisme comme une religion maudite et exécrable. — De sorte que, quand il jetait les chrétiens aux lions, le peuple romain obéissait à une double impulsion : à l'impulsion de sa nature corrompue et à l'impulsion de ses chefs. Il était en même temps mauvais et abusé.

— Tel serait aussi notre temps, Messieurs, s'il était vrai de dire que la religion a cessé de lui plaire. Victime de ses passions et de ses préjugés, il mériterait une condamnation sévère, et il aurait un jour devant l'histoire la responsabilité d'avoir méconnu le vrai et le bien. Qu'en est-il ? Sommes-nous revenus à l'état d'âme de la Rome païenne ? Notre temps est-il à ce point paganisé, que le Christianisme lui soit absolument antipathique ?

II. ***Est-il vrai que la religion a cessé de plaire ?*** Oui et non.

1° *Oui, la religion a cessé de plaire.*

a) Elle a cessé de plaire *aux orgueilleux, aux voleurs et aux corrompus* qu'elle condamne impitoyablement.

— Elle a cessé de plaire *aux impies* qui ne veulent être gênés ni par des mystères qu'il faut croire, ni par des préceptes qu'il faut observer, ni par des pratiques qu'il faut professer, et qui ne connaissent

d'autre Évangile que celui de Blanqui : « ni Dieu ni maître. » Elle a cessé de plaire *aux ambitieux* qui veulent conquérir à tout prix les décorations, les places, les honneurs et les profits, et qui pour arriver prostituent leur conscience à toutes les compromissions, à toutes les abdications. Elle a cessé de plaire *aux agioteurs*, aux intrigants qui s'enrichissent malhonnêtement et qui s'indignent contre les sanctions divines attachées au septième commandement. Elle a cessé de plaire *aux politiciens* véreux qui crient contre les moines pour détourner l'attention du peuple et pour opérer en toute sécurité. Elle a cessé de plaire *aux luxurieux* qui, ayant déjà le divorce, réclament maintenant l'union libre, c'est-à-dire la débauche illimitée. Le mariage est une prison. La porte qui l'ouvre ne tourne pas assez facilement sur ses gonds, et a encore trop de verrous. Ils prennent la hache pour en démolir les derniers débris.

— Comment voulez-vous que la religion puisse plaire à tout ce monde-là ? Elle a devant elle l'armée frémissante des passions humaines : l'orgueil, l'avarice, la colère, la noire jalousie, la dévorante luxure, et elle entre en lutte avec tous ces instincts déchaînés et violents. Elle les attaque, elle les dévoile, elle les condamne. Ce qui m'étonne, ce n'est pas qu'il y ait des incrédules, c'est qu'il n'y en ait pas davantage ; car la religion a tout contre elle, excepté la vérité. — Ne me demandez pas, Messieurs,

pourquoi le Christianisme a tant d'ennemis. Il en aurait moins, s'il y avait moins d'orgueil et de luxure sur la terre. L'orgueil est importuné, furieux d'entendre les lèvres sacerdotales, des lèvres humaines, après tout, lui parler au nom de la Divinité. La luxure, débridée et sauvage, couvre de sang et d'écume le mors que le Christianisme lui remet sans cesse dans la bouche. Faites venir Rousseau et Voltaire, et leurs petits-fils dégénérés qui se démènent aujourd'hui comme des diables contre la religion. Écoutez leurs paroles, lisez leurs écrits, et étonnez-vous ensuite qu'ils n'aiment pas le Christianisme! Le Christianisme attaque leurs passions, et leurs passions courroucées résistent et s'insurgent.

Cependant, ici, pour être juste, je dois tout dire. Est-ce que la religion n'a cessé de plaire qu'aux hommes passionnés et mauvais? Non.

b) Elle a encore cessé de plaire *aux ignorants et aux trompés*, c'est-à-dire à une masse de braves gens qui se font de la religion une idée fausse et une image repoussante.

— Messieurs, il est un phénomène contemporain auquel l'histoire ne voudra pas croire. Elle ne voudra pas croire qu'il y ait eu un jour où la religion chrétienne si divine et si humaine, si sublime et si bienfaisante, fût devenue impopulaire, livrée à l'exécration des foules et méconnue par des multitudes qui lui doivent tout et qui ont tant besoin

d'elle. L'histoire ne voudra pas croire à la prodigieuse folie, aux fureurs insensées, aux dédains inexplicables de ceux qui étant faibles s'éloignent de la seule religion qui ait des entrailles pour les faibles — qui étant sans héritage méprisent la religion qui leur donne en héritage le royaume des cieux — qui n'ayant pas de père sur la terre se révoltent contre leur Père qui est là-haut — qui vivant dans la sueur et dans les larmes, méconnaissent le Dieu bon qui, non content de se faire homme, a voulu se faire peuple et qui a divinisé dans sa personne la pauvreté, la douleur et le travail. Non, l'histoire ne voudra pas croire à ce spectacle d'un Dieu qui est né dans une étable et qui est mort sur une croix, et qui étend vainement ses bras vers des multitudes égarées qui le dédaignent et le repoussent. Il y a là un mystère d'aveuglement qui ne s'explique que par un mystère de scélératesse.

— L'aveuglement est dans les masses. La scélératesse est plus haut. Elle est dans les repus, dans les ambitieux, dans les meneurs qui exploitent le peuple et qui le grisent d'impiété pour le mieux asservir. Il y a dans le monde, à l'heure présente, comme une vaste agence de mensonge et de calomnie qui fonctionne quotidiennement contre Dieu et les choses sacrées. Une presse sans conscience dénature la religion, son histoire, sa doctrine, ses intentions, et jusqu'à ses bienfaits. Des hommes

que l'Église a nourris de son pain et de son génie la présentent comme la grande ennemie de l'humanité et la signalent à la fureur des foules. Est-ce que cela va durer longtemps? Je ne le pense pas. Oui, sans doute, la religion a cessé de plaire aux pervers qu'elle condamne et aux abusés qui ne la connaissent pas. Mais

2° *Non, la religion n'a pas cessé de plaire*

Aux âmes honnêtes, intelligentes et droites qui cherchent la vérité et le bien.

— Que *de braves gens* qui n'étaient que des indifférents et des sceptiques et qui aujourd'hui se rapprochent de la religion! Ils sortent de leur sommeil, ils ouvrent les yeux, et ils s'aperçoivent enfin que là est le salut, l'espoir de l'avenir, la clef de voûte de l'édifice social.

— Que d'*hommes très cultivés* et très éminents qui aujourd'hui mettent leur parole, leur plume, leur vie au service de la religion! A l'académie, dans les parlements, dans la presse, ils s'imposent par leur honorabilité, par leur talent, par leur désintéressement.

— Et l'impulsion qu'ils donnent *déjà se propage dans la masse*. C'est une loi. Les grands fleuves descendent des sommets vers la plaine. Tout ce qui s'élabore au sein des hautes régions est destiné à se répandre partout et à imprégner l'esprit public. La religion a cessé de plaire? Non.

Elle a pour elle dès aujourd'hui les âmes les plus élevées, et bientôt, demain, elle ressaisira la foule désabusée, redevenue croyante et fidèle.

— La religion a cessé de plaire ? *Vous donnez, Messieurs, un fameux démenti à cette parole.* Pourquoi chaque dimanche venez-vous ici nombreux et empressés, sinon parce que la religion vous plaît par sa droiture et sa loyauté? C'est qu'en effet nos assemblées religieuses ne ressemblent point à ces conventicules secrets où sont admis seulement quelques initiés qui osent à peine se nommer. Nos temples ne sont point des cavernes où se cachent des mystères qui ont peur du jour. Nous sommes la vérité, et nous sommes la publicité. Nous aimons la lumière, et vous m'êtes témoins, Messieurs, que si ma parole n'a pas toujours la puissance qui produit la conviction, elle a toujours la sincérité qui plaît. Continuez donc, Messieurs, de venir à nos réunions si fraternelles et si bienfaisantes, et par votre affluence rendez à la religion son prestige et sa popularité !

Amen!

SEIZIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps

5° *ELLE EST ARRIÉRÉE ET RÉTROGRADE*

MESSIEURS,

Quelques-uns disent : « La religion a fait son temps. *Elle est arriérée et rétrograde.* » La religion est arriérée et rétrograde? Il faut s'expliquer. Si on entend par là qu'elle contrarie les prétentions mauvaises de notre temps, c'est vrai et c'est un éloge. Mais, si on entend par là qu'elle contrarie les aspirations légitimes de notre temps, c'est faux, et c'est une calomnie. Pour aujourd'hui je prends dans l'objection le sens élogieux qu'on ne veut pas lui donner, et je viens vous dire : La religion est arriérée et rétrograde? Oui, cela doit être. Gloire à elle, et tant mieux pour nous !

I. La religion est arriérée et rétrograde. *Cela doit être.*

Entendons-nous bien. Je dis que la religion est

arriérée et rétrograde en ce sens qu'elle ne veut pas changer et qu'elle ne changera jamais son dogme, sa morale et ses sacrements. Quels que soient les prétentions et les écarts des hommes d'aujourd'hui et de demain, elle reste et elle restera toujours invariablement fidèle au même symbole, au même Décalogue, aux mêmes sources de grâce. Cela est, et je dis que cela doit être. Vous allez voir.

— Est-ce que l'on peut changer *la vérité physique* et espérer sérieusement qu'un jour viendra où l'homme ne se servira plus de ses jambes pour marcher ni de ses bras pour agir, où ces vieux instruments d'action et de locomotion, bons pour nos aïeux, seront avantageusement remplacés et tout à fait inutiles?... où l'ordre des saisons ne sera plus le même, où les lois du monde seront modifiées ou supprimées par la puissance du progrès humain? Non certes. La vérité physique est arriérée et rétrograde. Elle se moque de nos innovations et de nos désirs. Rien ni personne ne peut la changer. Est-ce que l'on peut changer *la vérité mathématique*, et croire qu'un temps va venir où deux et deux ne feront plus quatre, où l'homme, honteux de compter comme comptaient ses aïeux, trouvera qu'aujourd'hui deux et deux font cinq? Non certes. La vérité mathématique est arriérée et rétrograde. Elle se rit de nos combinaisons. Rien ni personne ne peut la changer. Est-ce que l'on peut changer *la vérité historique* et déclarer que Cyrus, Alexandre,

César, Charlemagne, Louis XIV, Napoléon n'ont jamais existé, qu'il n'y a pas eu chez nous une guerre de Cent Ans, que Copernic, Képler et Newton ne sont que des êtres d'imagination? Non certes. La vérité historique est arriérée et rétrograde. Elle brave nos témérités et nos négations. Rien ni personne ne peut la changer.

— Et, maintenant, je vous le demande, est-ce que l'on peut changer *la vérité religieuse?* Pas davantage. S'il y avait un Dieu autrefois, il y a un Dieu encore aujourd'hui. S'il y avait une Providence, il y a une Providence. S'il y avait une âme dans le corps de l'homme, il y a une âme. S'il y avait douze articles dans le symbole, dix commandements de Dieu et sept sacrements, il y a encore cela aujourd'hui. Les révolutions de l'humanité et les révolutions du globe n'y sauraient rien faire. La race humaine peut multiplier à l'infini les phases de sa vie sociale, les agitations de sa pensée, les découvertes de sa science. Il faut qu'elle en prenne son parti : comme la vérité physique, comme la vérité mathématique, comme la vérité historique, la vérité religieuse est ce qu'elle est, c'est-à-dire incommutable.

— Ne demandez pas à la religion de vous *faire des concessions* sur son dogme et sur sa morale. Le chimiste, le physicien, le géomètre ne peuvent pas vous faire des concessions sur les lois qui règlent les objets de leur science. Demandez à un historien

de faire mourir Auguste avant Jules César et Napoléon avant Louis XVI : il vous répondra qu'il ne le peut, parce que tout le monde sait qu'Auguste a succédé à César, et que Louis XVI est mort à la fin du XVIIIe siècle, Napoléon au commencement du XIXe. De même l'Église ne peut rien concéder en matière de dogme et de morale. On le lui a demandé plus d'une fois. Elle a préféré voir s'éloigner d'elle des royaumes entiers avec Luther, Henri VIII et Calvin, plutôt que de mutiler sa doctrine qui n'est pas la sienne, mais celle de Jésus-Christ, c'est-à-dire une doctrine immuable comme Dieu même. L'Église n'invente pas la vérité religieuse. Elle la conserve, la propage et la défend. Il est inutile de lui demander, sur ce point, des concessions. Elle est là-dessus arriérée et rétrograde, c'est-à-dire immuable, incorruptible et irréductible. Cela doit être.

II. La religion est arriérée et rétrograde. ***Gloire à elle!***

1° *Notre siècle veut supprimer Dieu.* Il n'en tient pas compte. Il s'en moque. Il le traite comme une quantité négligeable, comme un pur néant. Dans les milieux officiels, dans les harangues inaugurales ou funèbres, le nom de Dieu n'est jamais prononcé. Le Président de la République qui entend la messe en famille aux fêtes concordataires n'ose-

rait pas dans un discours public déclarer qu'il croit en Dieu. Ce serait encourir l'accusation d'attentat contre l'esprit du siècle. Dieu est, en quelque sorte, dépossédé et exilé du monde.

— En présence de ce mépris éclatant de l'autorité divine, la religion se dresse et elle dit : « Je « crois en Dieu. » — Puis, s'adressant au siècle qui regimbe, elle ajoute : « Un seul Dieu tu adoreras « et aimeras parfaitement. » — Puis, ouvrant ses temples, elle poursuit : « Les dimanches messe « entendras et les fêtes pareillement. » — Et enfin, montrant le ciel, elle s'écrie : « Dieu est le « maître. Il vous jugera. Vous êtes responsables « devant la Justice éternelle. » Notre siècle veut supprimer Dieu. La religion venge les droits de Dieu. A cause de cela on la traite d'arriérée et de rétrograde. Gloire à elle!

2° *Notre siècle veut croire ce que bon lui semble.* Il discute toutes les vérités contenues dans le dépôt de la révélation et même toutes les vérités fondamentales de l'ordre philosophique et naturel. Tantôt il nie, et tantôt il doute. Il se déclare libre de croire ou de ne pas croire. Son symbole est de n'en pas avoir. Ses armoiries sont un point d'interrogation avec une balance qui penche à droite, puis à gauche. Sa devise est la parole de Pilate : « *Quid est veritas?* Qu'est-ce que la vérité? » On ne le sait pas. Elle est purement relative et subjective.

— En présence de ces divagations insensées et déconcertantes, la religion se dresse et elle dit : « Il faut croire à la Trinité, à l'Incarnation et à la Rédemption. Il faut croire au baptême, à l'eucharistie et à la pénitence. Il faut croire au ciel, à l'enfer et au purgatoire. Quiconque croit sera sauvé. Quiconque ne croit pas sera condamné. » Notre siècle ne veut croire que ce que bon lui semble. La religion propose et impose des croyances. Elle venge les droits de la vérité. A cause de cela on la traite d'arriérée et de rétrograde. Gloire à elle !

3° *Notre siècle veut faire ce qui lui plaît.* Il professe la morale indépendante, c'est-à-dire affranchie de tout principe, dépourvue de toute force obligatoire, débarrassée de toute sanction. Il autorise le divorce, le suicide, le duel. A ses yeux le vol, l'usure, le parjure sont à peine des désordres, quand ils échappent à la vindicte publique, et l'impureté est un plaisir permis pourvu qu'elle n'aille ni contre les lois ni contre l'hygiène. On se proclame libre de tout penser, de tout dire, de tout imprimer, de tout lire, de tout faire. Il n'y a ni bien ni mal. La jouissance seule est un bien, et la souffrance est l'unique mal.

— En présence de ces prétentions cyniques et démoralisées, la religion se dresse et elle dit : « Honte non seulement aux actes impurs, mais encore à la

pensée coupable et au désir mauvais! Le mariage est indissoluble, et l'adultère est un crime! Le mensonge est toujours défendu. La propriété est sacrée. » Notre siècle veut faire ce qui lui plaît. Gardienne inflexible, la religion veille sur le Décalogue autant que sur le symbole, et elle venge les droits et la morale. A cause de cela on la traite d'arriérée et de rétrograde. Gloire à elle!

4° *Notre siècle veut déchirer l'Évangile.* Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient, dit V. Hugo, et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient. Pour notre siècle, c'est un livre usé. Tour à tour la fausse philosophie, la science orgueilleuse, les vices mutinés en lacèrent les pages divines. Les uns contestent son authenticité, et les autres nient sa véracité.

— En présence de ces assauts livrés aux Saintes Écritures, la religion se dresse et elle dit : « Respect à l'Évangile! c'est le trésor de l'humanité! » Lorsque le capitaine d'Assas, commandant au régiment d'Auvergne, tomba dans une embuscade préparée par les troupes de Frédéric II, vingt soldats ennemis lui placèrent leur baïonnette sur la poitrine en disant : « Chevalier, si vous criez, vous « êtes mort! » Pour toute réponse, d'Assas pousse ce cri vibrant : « A moi, Auvergne! » Il tomba percé de coups. Mais l'armée française était sauvée. L'Église, Messieurs, fait comme d'Assas. Elle veille

autour de l'Évangile comme un capitaine sur son drapeau, mieux encore, comme une mère sur le berceau où dort son premier-né. Elle venge les droits de Dieu, les droits de la vérité, les droits de la morale, les droits de l'Évangile ; à cause de cela on la traite d'arriérée et de rétrograde. Gloire à elle !

III. La religion est arriérée et rétrograde. ***Tant mieux pour nous !***

1 *Quel malheur ce serait pour nous*, si la religion n'était pas arriérée et rétrograde, — si elle n'avait pas un symbole de foi au milieu d'un monde qui ne croit plus, — si elle n'avait pas des espérances de vie et d'immortalité au milieu d'un monde qui vit, qui souffre et qui meurt dans le désespoir, — si elle n'avait pas une règle de mœurs au milieu d'un monde qui a perdu la boussole du vrai et du bien ! Quel malheur ce serait si la religion, au lieu de réprimer nos erreurs, nos vices, nos abus, nos désordres et nos excès, se mettait en harmonie avec nos errements et nos perversités... si, au lieu de nous arrêter sur la pente des abîmes, elle nous y laissait descendre... si elle assistait indifférente ou impuissante à notre décadence, au lieu de nous reprendre et de nous saisir pour nous ramener dans les voies de la vérité, de la vertu et du salut ! Bé-

nissons Dieu. La religion ne cherche pas une mauvaise popularité. Au risque de nous déplaire, elle nous rappelle sans cesse les vieux dogmes et la vieille morale, sans cesse elle agite devant nos yeux le flambeau des grands devoirs et des fins dernières, sans cesse elle nous ramène à Dieu, notre origine et notre terme.

2° *Quel bonheur c'est pour nous* que la religion soit arriérée et rétrograde ! Elle est notre lumière. Elle nous éclaire sur Dieu, le monde, l'âme, nos origines, nos devoirs, notre destinée. Elle organise, avec la vie privée, la vie sociale. Elle est la solution de tous les problèmes. — Elle est notre force. Est-ce que sans religion nous pouvons nous tenir debout ? Non. Est-ce que sans religion nous pouvons nous relever quand nous sommes tombés ? Certainement non. La vieille religion est notre lumière et notre force. — Elle est notre consolation. Dans les jours de l'épreuve, du malheur et du deuil, quand vous pleurez, et surtout quand vous mourez, est-ce que vous appelez le député, le préfet, le maire ? est-ce que vous appelez un savant ? Non certes. C'est le prêtre, l'homme de l'Évangile, c'est-à-dire l'homme de tous les siècles, l'homme de l'éternité, l'homme de Dieu que vous voulez devant vous et avec vous... La religion est arriérée et rétrograde ? Tant mieux pour nous. C'est à cause de cela qu'elle est notre lumière, notre force, notre consolation.

— La religion est arriérée et rétrograde? Elle ne marche pas avec le siècle? Entendue comme il faut cette parole n'est pas une objection, elle est une parole de bon sens et un titre de gloire, et elle n'a rien qui doive nous épouvanter. Que la religion contrarie les prétentions mauvaises de notre temps, il faut l'en bénir et nous en féliciter. C'est pour nous un motif de plus de l'aimer, de lui obéir, de la défendre et de la propager. Accomplissons ce devoir, et travaillons ainsi du même coup à la prospérité de notre religion et à l'amélioration de notre siècle!

Amen!

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps

5° *ELLE EST ARRIÉRÉE ET RÉTROGRADE*

(*suite*)

MESSIEURS,

Quelques-uns disent : « La religion a fait son temps. Elle est arriérée et rétrograde. » Oui, la religion est arriérée et rétrograde, en ce sens qu'elle réagit contre les écarts de notre siècle. C'est sa gloire et c'est notre profit. — Mais est-elle arriérée et rétrograde en ce sens qu'elle contrarie les aspirations légitimes de notre temps ? Non, mille fois non. Nous allons nous en convaincre en jetant un coup d'œil sur le passé et sur le présent.

I. *La religion n'a jamais été arriérée et rétrograde.*

On l'accuse d'avoir été arriérée et rétrograde dans

les siècles passés, au moyen âge. Rien de plus faux.

D'abord est-ce que l'Église travaillant sur les peuples du moyen âge, c'est-à-dire sur des peuples non encore formés, pouvait réaliser à l'époque de Charlemagne les progrès qu'elle devait réaliser plus tard? Mais non. On ne reproche pas à un enfant de n'être pas encore adulte, professeur de mathématiques ou général d'armée. On ne demande à un enfant que ce qu'il peut donner. Eh bien, de même l'Église a tiré des peuples du moyen âge le meilleur parti possible. Elle en a tiré un parti merveilleux.

— La religion au moyen âge a façonné *les idées, les mœurs et les lois.* Elle a suscité des penseurs de premier ordre, des philosophes et des théologiens qui ont déployé une prodigieuse activité intellectuelle et qui sont encore aujourd'hui les régulateurs de la pensée. — Elle a épuré les mœurs et élevé les caractères. Elle a produit des saints et des chevaliers qui ont porté l'esprit de sacrifice au plus haut degré. — Elle a codifié et adouci la législation, et elle a fait pénétrer dans la procédure des cours séculières les dispositions bienveillantes du droit canonique.

— La religion au moyen âge a déterminé l'étendue et les limites *du pouvoir.* Elle a décrété que la vraie noblesse n'était pas dans le sang, mais dans l'âme (ce sont les propres paroles de saint

Thomas). Elle a sommé les rois de descendre de leur trône ou de régner dans la justice. Elle a rappelé aux peuples émancipés le droit des princes, et aux princes usurpateurs ou cruels le droit des peuples. Elle a fondé la liberté. Est-ce que j'invente ? Non. On enterrait lundi le chef du positivisme, le philosophe Pierre Laffite, professeur du Collège de France. Or, cet ennemi avéré du Christianisme écrivait dans la *Revue occidentale* du 1er janvier 1893 : « Le moyen âge prend, des mains de « l'antiquité, la masse humaine esclave, et la « transmet libre aux temps modernes. Ce grand « résultat incontestable suffirait seul pour mettre « à néant les théories révolutionnaires sur le ca- « ractère rétrograde du moyen âge. » Continuons.

— La religion au moyen âge a restauré et transfiguré *les arts*. Elle a dressé vers le ciel nos cathédrales gothiques, qui sont peut-être le plus haut effort possible de l'architecture. Elle a fait parler à la toile et au marbre le langage de la vertu et de l'idéal, et non le langage d'un grossier réalisme. Elle a inventé la plus belle des musiques, la musique d'église, le plain-chant, le chant grégorien, c'est-à-dire la douceur, l'onction, la suavité, la simplicité, la gravité.

— Maîtresse et éducatrice des peuples, la religion au moyen âge a suscité l'esprit de recherche, *d'invention*. Elle a toujours été à la tête du mouvement civilisateur.

Elle était à la tête du mouvement civilisateur, quand, dans la Gaule couverte de forêts, les moines défrichaient la terre et faisaient de l'agriculture.

Elle était à la tête du mouvement civilisateur, quand, dans la Gaule agricole, les instituts religieux introduisaient l'art de domestiquer les animaux, de travailler les métaux, de faire marcher les moulins à eau et à vent, l'art de l'irrigation et de la canalisation.

Elle était à la tête du mouvement civilisateur, quand, sous la féodalité issue des invasions normandes, elle faisait décréter la trêve de Dieu, quand elle inventait l'usage de la boussole, la poudre à canon, la peinture sur verre — quand elle découvrait le nouveau monde, la route maritime des Indes, la rondeur de la terre — quand les Papes encourageaient les premiers essais de l'imprimerie, quand les Ursulines faisaient l'instruction des petites filles, et J.-B. de la Salle l'instruction des petits garçons.

— La religion arriérée et rétrograde... *quelle fumisterie!* Messieurs, ceux qui accusent l'Église d'avoir enténébré le moyen âge et d'avoir abruti nos ancêtres, ne sont pas des historiens, mais de simples rédacteurs d'almanachs. S'ils sont de bonne foi, il faut les plaindre, car ce sont de pauvres ignorants. Et, s'ils sont de mauvaise foi, il faut les démasquer et les confondre, car ce sont des histrions et des menteurs impudents.

Immuable comme la vérité qui ne change pas, la religion a toujours su rester jeune, s'accommoder et se proportionner aux besoins des siècles, précéder et encourager l'humanité dans ses élans les plus hardis. Elle n'est pas le poteau qui indique le chemin aux voyageurs sans les accompagner. Elle est la sentinelle avancée qui montre la route, et qui y marche en disant : « Suivez-moi ! » Elle n'a jamais été arriérée et rétrograde.

II. ***Aujourd'hui la religion n'est pas arriérée et rétrograde.***

Qu'il me suffise ce matin de vous en donner des preuves générales. J'entrerai plus tard dans le détail. La religion à l'heure présente a des orateurs qui la prêchent, des apôtres qui la propagent et des disciples qui la pratiquent. Elle se personnifie dans ces trois catégories d'hommes. Est-ce que ces hommes-là sont arriérés et rétrogrades?

1° Étudions d'abord le verbe *des orateurs* qui prêchent la religion. Nous ne pouvons pas les entendre tous. Citons-en seulement quelques-uns. *Hier* et avant-hier c'était d'Hulst, Monsabré, Félix, Ravignan, Lacordaire. Sont-ils des arriérés et des rétrogrades ces hommes qui ont su donner à l'éternelle doctrine la jeunesse des formes, qui ont mis

au service du christianisme une éloquence si merveilleusement adaptée aux besoins du temps, et qui sont l'honneur de la France autant que de l'Église contemporaine? Et *aujourd'hui* est-ce que le clergé n'est pas à la hauteur de son temps? Est-ce que nous laissons les objections sans réponses? Est-ce que nous ne sommes pas au courant des découvertes de la science moderne, des difficultés que les savants formulent, de celles que l'ouvrier a trouvées dans son journal ou qu'il a ramassées au café et dans les réunions publiques? Le peuple chrétien, à tort ou à raison, est plus exigeant aujourd'hui qu'autrefois. Il requiert qu'on mette d'accord la science et la foi; il a lu partout les objections des impies, des sceptiques, des indifférents, et il veut des réponses. Rien de plus naturel. Le prêtre les lui donnera. Il faut qu'il les lui donne. Et de fait nous les donnons. Et ceux-là seuls nous attaquent et nous accusent, qui ne nous connaissent pas et ne veulent pas nous entendre. Nous sommes arriérés et rétrogrades? Voyez donc un peu où va l'humanité quand elle s'écarte de notre parole, voyez et l'enfance sans Dieu précocement criminelle, — et la jeunesse sans Dieu, et la famille sans Dieu, et le peuple sans Dieu, se ruant dans toutes les convoitises et retournant à la barbarie. Je ne sais si je m'égare. Mais il me semble que le monde marcherait un peu moins mal et se porterait beaucoup mieux, s'il recueillait assidû-

ment la divine substance de l'Évangile qui tombe de nos lèvres sacerdotales.

2° Suivons maintenant les évolutions *des apôtres* qui propagent la religion à l'heure actuelle. Sont-ce là encore des arriérés et des rétrogrades? sont-ce des hommes qui avancent ou des hommes qui reculent? Voyons-les à l'œuvre *autour de nous*. Est-ce en Allemagne que les apôtres de la religion sont arriérés et rétrogrades? Non. En Allemagne le clergé est à la tête de toutes les œuvres sociales et ouvrières, et Guillaume II reconnaît que sans le clergé catholique il ne peut pas endiguer le socialisme. Est-ce en Belgique que les apôtres de la religion sont arriérés et rétrogrades? Non. En Belgique la religion est depuis vingt ans au pouvoir, et elle a rendu la nation riche, prospère, contente de son sort, ouverte aux réformes économiques. Est-ce en Amérique que les apôtres de la religion sont arriérés et rétrogrades? Non. Aux États-Unis les évêques sont honorés, influents, consultés. Ils sont les plus ardents initiateurs de la race américaine. Et *chez nous* est-ce que les apôtres de la religion sont arriérés et rétrogrades? Est-ce que Dupanloup, Lavigerie, Freppel étaient des éteignoirs? Oui, parmi nous, Messieurs, quelques-uns ne vont pas assez vite, je vous l'accorde. Mais il y en a d'autres, vous le savez, qui sont accusés d'aller trop vite. C'est la loi de toute armée en marche. Il y a

les traînards, et il y a les soldats d'avant-garde. Il y a ceux qui marchent en rechignant, et il y a ceux qui avancent toujours et allègrement. Somme toute, les apôtres de la religion font leur besogne... et d'ailleurs ils sont conduits par un chef que l'histoire saluera comme un des plus grands initiateurs de l'Église catholique. *Léon XIII* certes n'est point un arriéré et un rétrograde. Quand le monde apaisé relira dans vingt ans ses encycliques et en particulier celle *de la condition des ouvriers*, il sera saisi d'admiration en présence de ce Pape illuminateur qui a donné au catholicisme une orientation si moderne et une allure si conquérante.

3° Si, enfin, nous contemplons l'attitude *des disciples* de la religion à l'heure présente, pouvons-nous sans injustice les traiter d'arriérés et de rétrogrades ? Quelqu'un dernièrement, pour nous enlever la liberté d'élever la jeunesse, nous accusait de déviriliser les jeunes esprits, de les énerver et de les abrutir. L'accusation est à la fois bête et méchante. Pour la réduire à néant, il suffit de jeter un regard sur notre histoire contemporaine. Étaient-ce des êtres dévirilisés, arriérés et rétrogrades, que ces centaines de héros qui ont été formés par la religion et qui sont tombés sur le champ de bataille de l'Est et sur ceux de la Loire, au Tonkin comme au Soudan et à Madagascar, que ces ingénieurs, ces savants et ces explorateurs qui ont en si grand

nombre épuisé leurs forces au service de la patrie et de la civilisation, — que tous ces hommes qui ont rehaussé notre prestige national et accru si largement notre patrimoine de gloire? — Sont-ce des êtres dévirilisés, arriérés et rétrogrades que tous ces catholiques sincères qui s'efforcent de suivre les exemples du Christ et de pratiquer les préceptes évangéliques, qui restent des hommes intègres au milieu de la décomposition universelle, que leur conscience religieuse met à l'abri des compromissions et des scandales, dont est éclaboussé depuis quelques mois l'honneur de notre pauvre France? Messieurs, je le dis parce que je le pense et parce que c'est vrai, les orateurs qui prêchent la religion, les apôtres qui la propagent, les disciples qui la pratiquent, les chrétiens en un mot sont en général en avance sur leur siècle, parce qu'ils trouvent dans le Chritianisme les solutions dont leur siècle a besoin. Les chrétiens savent en général mieux que d'autres s'associer à toutes les aspirations légitimes de leur pays, parce qu'ils trouvent dans leur religion le flambeau qui signale les périls et le stimulant qui pousse à l'action.

La religion est arriérée et rétrograde? Non, elle ne l'a jamais été, elle ne l'est pas aujourd'hui. Dites-le autour de vous... Voyons, Messieurs, est-ce que dans cette chaire, dans cette église la religion vous apparaît arriérée et rétrograde? Non, elle est jeune, attirante, conquérante; à ceux qui ne la

connaissent pas, dites qu'ils viennent ici pour apprendre à la connaître et pour se donner le courage de la pratiquer. Au sortir de nos réunions dominicales, ils se sentiront plus près de la vérité et ils rediront en eux-mêmes la belle parole d'un héros chrétien à la fin d'une grande bataille : « Je suis venu, j'ai vu, et Dieu a vaincu ! » Oui, Messieurs, voilà uniquement ce que j'ambitionne : la victoire de Dieu dans vos consciences pour les éclairer et les pacifier — et sur ce siècle pour le rendre meilleur et plus heureux !

Amen.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps

6° *ELLE EST ANTILIBÉRALE*

MESSIEURS,

Quelques-uns disent : « La religion a fait son temps. Elle est arriérée et rétrograde. » Et ils essaient de le prouver. Ils ajoutent : « Notre siècle est un siècle de liberté, et *la religion est antilibérale.* »

La religion est antilibérale? Il faut s'entendre. Oui, la religion est opposée à certains libéraux. Non, la religion n'est pas opposée à la liberté. La distinction est importante. Elle va faire le partage de ma conférence.

I. *La religion est opposée à certains libéraux.*

1° Il y a *des libéraux fanatiques et exagérés* pour qui la liberté est tout, et le reste n'est rien; à leurs

yeux, la vérité ne compte pas ; l'homme est libre de penser et de dire tout ce qu'il veut. — A leurs yeux, le bien ne compte pas; l'homme est libre de faire ce que bon lui semble. A leurs yeux, l'autorité ne compte pas; l'homme est libre de mépriser toute loi et tout législateur. A leurs yeux, Dieu ne compte pas; l'homme est libre ou de l'adorer, ou de le blasphémer, ou de le dédaigner. — A leurs yeux, la religion ne compte pas ; l'homme est libre de croire ou de ne pas croire, d'avoir un culte, ou de n'en point avoir, et de professer tel culte ou tel autre culte ; l'impiété a les mêmes droits que la religion et mérite la même protection. — A leurs yeux il n'y a ni vrai ni faux, ni bien ni mal, ni harmonie ni désordre, ni Dieu ni maître. Que reste-t-il donc? L'homme avec sa liberté qui est illimitée, absolue, irresponsable. Les libéraux fanatiques renversent toutes les idoles ; ils n'en conservent qu'une, à qui ils prodiguent leurs hommages et leurs adorations : la liberté.

— La religion, Messieurs, est carrément opposée aux libéraux fanatiques. Elle déclare que le monde ne peut pas marcher avec la liberté toute seule, qu'au-dessus de la liberté, il y a autre chose et plus : Dieu qui la gouverne, le vrai et le bien qui la conditionnent, l'ordre domestique et social qu'elle doit respecter et servir. — La religion déclare que la liberté n'est pas un but, mais un moyen, le moyen d'exercer son droit et de faire son

devoir. — La religion déclare que la liberté sans contrôle et sans limite est une liberté de perdition, qui aboutit au *scepticisme*. L'un dit blanc, l'autre noir, sur un objet qui n'est ni noir, ni blanc, peut-être gris, à moins qu'il ne soit rouge ou vert... *A la démoralisation*. Chacun suit son instinct, sa passion, son caprice, et la vertu n'est plus qu'un accident, un hasard qui disparaît dans la mêlée universelle des appétits... *A l'anarchie*. Les intérêts se heurtent, les ambitions se bousculent, si bien que, pour rendre à la société un peu d'aspect et de stabilité, la force est obligée d'intervenir et que la liberté périt par ses excès. Les libéraux fanatiques sont absurdes et dangereux. La religion ne peut pas les approuver. Elle les condamne, et elle fait bien.

2° Plus perfides et plus répugnants sont *les libéraux hypocrites et menteurs*. Ils parlent sans cesse de la liberté, et ils ne la pratiquent jamais. Ils l'écrivent partout, et ne la réalisent nulle part. Ils la gardent exclusivement pour leur usage personnel et la refusent obstinément aux autres. Ils pensent d'une certaine manière et il faut que tout le monde pense comme eux. Ils se disent les hommes de la libre discussion, et ils ne rêvent que chaînes et contraintes légales pour fermer la bouche à leurs adversaires. Ce sont des farceurs, et de sinistres farceurs : au nom de la liberté ils décrètent la suppression de toutes les libertés. Au nom de la liberté

ils privent les catholiques du droit d'enseigner les idées qu'ils croient justes, — les fonctionnaires du droit d'aller à la messe, — les religieux du droit de s'associer et de faire des vœux, — les pères de famille du droit d'élever leurs enfants à leur guise. Au nom de la liberté ils veulent imposer à un pays tout entier l'impiété obligatoire, l'irréligion d'État, l'unité dans l'incroyance. Au nom de la liberté, ils tyrannisent les consciences, et ils terrorisent les honnêtes gens.

— La religion, Messieurs, est carrément opposée aux libéraux hypocrites et menteurs. Elle leur reproche d'être illogiques et injustes. — Entendez-les. Ils blâment vertement certains rois catholiques qui ont pris autrefois certaines mesures d'intolérance, et ils citent l'Inquisition, la révocation de l'Édit de Nantes, toujours les mêmes rengaines. Et eux que font-ils? Ils imitent et ils copient ceux qu'ils blâment. Les rois de France et d'Espagne ont fait de la compression en faveur de la vraie foi. Et eux, ils font de la compression au profit d'une négation. Ils font ce qu'ils reprochent à l'Église d'avoir fait jadis. Est-ce assez contradictoire? Est-ce assez cynique? Est-ce assez injuste? Car enfin les catholiques modernes de 1903 que l'on traite en parias ne sont pas responsables, eux, des actes historiques qu'on leur impute, des événements qui ont eu lieu en France ou en Espagne, il y a deux, trois, quatre siècles. Comment l'aurais-je fait si je

n'étais pas né ? De quel droit me fait-on endosser et payer les cruautés de l'Inquisition espagnole ou de la Saint-Barthelémy ? Cela n'a pas le sens commun, et c'est contraire à la plus élémentaire justice. Les libéraux hypocrites sont donc à la fois illogiques et injustes. La religion les démasque et les réprouve. Elle fait bien.

Oui, la religion est opposée à certains libéraux. Elle est dans son droit. Elle a raison. Est-ce à dire qu'elle est antilibérale ? Pas du tout. Vous allez voir.

II. *La religion n'est pas opposée à la liberté.*

Elle en est la mère, la gardienne et l'avocate persévérante et inflexible.

1° Comment ose-t-on dire que la religion est opposée à la liberté ? *Elle a fondé la liberté.*

— Quand, il y a dix-neuf siècles, la religion chrétienne parut sur la terre, les quatre cinquièmes des hommes étaient esclaves, possédés comme une chose, traités comme des animaux. Que fait le Christianisme ? Il prêche la paternité divine, l'unité de la race humaine, la fraternité universelle. *L'esclavage* est attaqué dans sa source. Il disparaît peu à peu des idées, puis des mœurs, puis des lois. Et la liberté germe, grandit, s'étend, abritant sous son ombre l'esclave redevenu un homme. La

religion chrétienne a fondé la liberté par l'abolition de l'esclavage... mieux encore

— *Par la séparation des deux pouvoirs*, du pouvoir politique et du pouvoir religieux. Ceci, Messieurs, est admirable, et ceci, hélas ! est oublié ou ignoré par un tas d'écrivassiers bornés ou menteurs qui ne savent que calomnier le passé. Avant le Christianisme, la conscience humaine était livrée aux Césars, maîtres des corps et des âmes, maîtres de la religion, comme de l'État. Tout à coup une grande parole retentit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » C'est la distinction des deux pouvoirs. Les consciences sont affranchies de la juridiction de César. La liberté des consciences existe, et trente millions de martyrs l'arrosent de leur sang ; désormais cette liberté sainte ne sortira plus du monde. Par l'abolition de l'esclavage, la religion a affranchi les corps ; par la séparation des deux pouvoirs, elle a affranchi les âmes. Elle a fondé la liberté.

2° Comment ose-t-on dire que la religion est opposée à la liberté? *Elle a sauvé la liberté*. A ce point de vue que n'a-t-elle pas fait dans les siècles passés? C'est simplement splendide.

— Elle a sauvé la liberté *par le droit d'asile*, admirable conception de justice et de miséricorde. Les asiles qu'elle tenait constamment ouverts à la faiblesse étaient moins des remparts pour l'impu-

nité que des abris contre la persécution. Tout homme accusé d'un crime pouvait se réfugier dans certains lieux surmontés de la croix : chapelles, monastères, hospices, et là il était placé sous la protection de l'évêque. C'était la prison préventive, mais la prison douce, paternelle, bienfaisante.

— La religion a sauvé la liberté *par le rachat des captifs*. Elle a consacré à cette œuvre humanitaire des sommes incalculables ; plus d'une fois elle a mis en gage jusqu'aux vases sacrés des églises.

— La religion a sauvé la liberté *par les corporations* qui arrachaient l'ouvrier à l'individualisme qui le tue, à la misère qui le guette, à l'impiété qui le désespère aujourd'hui. La corporation était si excellente que nous sentons le besoin d'y revenir par les syndicats.

— La religion a sauvé *la liberté du peuple*, de la tyrannie des princes. Elle a servi de refuge et souvent d'arbitre aux sociétés naissantes encore aux prises avec les abus de la force. Elle seule représentait le droit au milieu des déchaînements de la violence. Sans sa bienfaisante suzeraineté le pouvoir eût écrasé des milliers d'hommes asservis.

— La religion a sauvé *la liberté des citoyens*. Elle a travaillé à l'affranchissement des communes. Elle a fait entrer dans les mœurs et dans les lois l'égalité civile et politique. Elle a successivement abaissé les barrières qui séparaient les esclaves des hommes libres, les serfs du seigneur, les roturiers des nobles.

Elle a peu à peu rapproché tous les rangs. Elle y a mis le temps, quinze siècles... il le fallait pour ne pas tout broyer et tout perdre... Mais si son action a été lente, elle a été irrésistible. Elle a créé le citoyen des temps modernes.

3° Comment ose-t-on dire que la religion est opposée à la liberté ? Après l'avoir fondée et sauvée dans le passé, *elle la revendique* aujourd'hui pour elle et pour les autres.

— La religion revendique *la liberté de conscience*. Elle déclare que la liberté de conscience est le plus sacré des droits, que les âmes sont inviolables, qu'elles relèvent de Dieu et non des hommes.

— La religion revendique *la liberté du culte*. Elle veut que le catholique soit libre d'aller à l'église, comme le juif à la synagogue et le protestant au temple.

— La religion revendique *la liberté de la presse*, bien entendue et sagement pratiquée. Elle repousse également la licence et la compression des idées.

— La religion revendique *la liberté de la charité*. Qu'on laisse tout le monde, même les chrétiens, faire tout le bien possible et organiser des services d'assistance.

— La religion revendique *la liberté d'association et d'enseignement*. Elle n'admet pas que les âmes éprises d'idéal et de dévouement soient moins bien traitées que les autres et soumises à un régime

d'exception. Elle n'admet pas qu'il suffise de mettre un froc ou une cornette pour perdre le droit de l'enseignement. La religion revendique pour elle comme pour tout le monde le droit commun, la liberté commune, et elle fait sienne la grande et belle parole de Garcia Moreno : « Liberté pour tous et pour tout, excepté pour le mal et pour les malfaiteurs. » Voilà sa manière de voir. C'est du bon sens. Voilà son attitude. On ne peut que rendre hommage à son équité et à sa franchise.

4° Comment ose-t-on dire que la religion est opposée à la liberté? En même temps qu'elle la revendique hautement pour elle et pour les autres, *elle la pratique* sincèrement.

— Le cardinal Manning, répondant à Gladstone, déclarait que si demain les catholiques arrivaient au pouvoir en Angleterre, ils ne fermeraient pas une église protestante et accorderaient aux autres toutes les libertés dont ils jouissent eux-mêmes comme minorité. Et de fait

— Voyez un peu ce qui se passe en Belgique depuis vingt ans. Les catholiques sont au pouvoir depuis vingt ans, ont-ils fait une seule loi pour attenter à la liberté de leurs adversaires, pour priver d'un droit quelconque, accordé aux autres citoyens, les libres penseurs, les protestants, les francs-maçons, les radicaux, les socialistes? Non, rien, absolument rien. Les protestants vont à leur temple,

les juifs à leur synagogue, les libres penseurs restent chez eux, les catholiques vont à l'église, comme il plaît à chacun. Les catholiques organisent des processions dans les rues et les socialistes aussi, quand ils le veulent. Les associations sont libres. L'enseignement est libre. L'Université catholique de Louvain fonctionne à côté de l'Université libre penseuse de Bruxelles : voilà une leçon de choses absolument irréfutable pour tout homme de bonne foi. La conduite des catholiques de Belgique prouve péremptoirement que l'Église n'est point l'ennemie de la liberté. Elle l'a fondée et sauvée dans le passé ; et dans le présent elle la revendique hautement et elle la pratique sincèrement.

— Je conclus. Que quelques chrétiens soient antilibéraux... c'est possible. Ils se trompent, et voilà tout. Quant à la religion, elle n'est point antilibérale, je l'affirme. On l'accuse parce qu'on ne la connaît pas. Ce sera dans la postérité l'un des plus douloureux étonnements de l'histoire, que de voir jusqu'à quel point a été poussée l'ignorance des hommes en matière de religion, dans ce siècle qui connaît tout. Continuons, Messieurs, de nous instruire afin que nous puissions 1° garder fièrement notre foi et 2° la défendre avec succès, et 3° la propager de plus en plus pour le bien de nos frères et de notre siècle!

Amen!

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps

7° *ELLE EST ANTISCIENTIFIQUE*

Messieurs,

Le cardinal Newman, parlant des protestants anglais, ses compatriotes, disait : « Si l'Église ca-« tholique était dans la lune, ces gens mettraient « plus de patience à l'étudier et en traceraient « l'image avec plus d'exactitude qu'ils ne le font « maintenant. » On pourrait dire la même chose de beaucoup de Français indifférents ou incrédules, qui ont sur la religion les idées les plus superficielles et les plus bizarres. Ils la déclarent contraire à la liberté. C'est faux. Ils prétendent qu'elle est antiscientifique. C'est également faux. Et je me propose de vous prouver ce matin que la religion aime, cultive et répand la science. On pourrait écrire là-dessus un volume de 500 pages. Je dirai tout en vingt ou vingt-cinq minutes.

I. *La religion aime la science.*

Elle n'a aucun motif de ne pas l'aimer, et elle a

de nombreux motifs de l'aimer; car la science n'est pas pour elle une rivale, mais bien une voisine, une compagne, une auxiliaire.

1° La religion aime la science. *Pourquoi ne l'aimerait-elle pas?*

Est-ce qu'elle en aurait peur? Nullement. La religion et la science ont chacune leur domaine, leur méthode, leur fonction, et elles coexistent sans avoir besoin de se contredire, de se combattre, de se supplanter.

— La religion prêche *des doctrines* que la science ne peut pas mettre en défaut. Il ne peut pas y avoir conflit entre la vérité religieuse et la vérité scientifique. Pourquoi? parce que la religion et la science sont sœurs et parce qu'elles sont indépendantes. 1° La religion et la science sont sœurs. Elles viennent de Dieu. Dieu a fait la nature comme il a fait le Christianisme. La nature et le Christianisme, bien compris, doivent être d'accord. 2° La religion et la science sont indépendantes. Elles n'ont pas le même champ d'observation. Elles ne travaillent pas sur le même terrain. Elles ne sont pas plus opposées l'une à l'autre que ne l'est un mathématicien à un historien, ou un avocat à un médecin. Elles se touchent sans se heurter.

— La religion repose sur *des preuves* que la science ne peut ébranler. L'Ancien Testament est un fait et le Nouveau Testament est un autre fait.

La perfection du caractère de Jésus-Christ est unique. La beauté de la doctrine de l'Évangile est idéale. Des millions de martyrs sont morts pour le Christ. Le genre humain s'est converti au pied d'une croix, et au pied de cette même croix ont germé des fruits divins d'humilité, de chasteté, d'amour de Dieu et des hommes, qui remplissent et embaument les greniers de l'histoire. L'Église dure depuis dix-neuf siècles. Voilà des réalités que la science ne déracinera jamais. Toutes ces preuves et beaucoup d'autres sont en dehors de la science et au-dessus de ses coups.

— Enfin la religion rend *des services* qui échappent à la compétence et aux aptitudes de la science. La science pourra-t-elle jamais dire d'où je viens, où je vais, quelles sont mes destinées futures? Jamais. Peut-elle m'empêcher de tomber, me relever quand je tombe et me consoler quand je pleure? Elle ne le peut pas. Et demain si je perds mes parents et mes amis, si je meurs, la science sera-t-elle capable d'ensoleiller mon deuil et de sauver mon âme? Elle n'en sera pas capable. Non, ses cornues, ses alambics, ses télescopes n'apaiseront pas une seule inquiétude de mon cœur, ne dissiperont pas un seul nuage de mon esprit, ne relèveront pas une seule défaillance de ma volonté. Non, on ne peut pas remplacer la chaire de l'Évangile par une chaire de calculs, ni calmer les passions par des axiomes, ni consoler les âmes par

la physique et la chimie. La science ne peut ni contredire, ni ébranler, ni remplacer la religion. Donc la religion n'a aucun motif de redouter et de détester la science. Elle a de nombreux motifs de l'aimer.

2° La religion aime la science. *Elle s'en sert à chaque instant.*

En effet la science, qui ne peut rien pour apaiser nos angoisses morales, notre soif de vérité, de bien et d'infini, peut beaucoup pour améliorer les conditions de notre vie terrestre, pour accroître notre empire sur la nature, pour embellir le monde présent. Est-ce que la religion y trouve à redire? Pas du tout. Elle applaudit aux inventions de la science, elle en profite, elle en use comme une bonne mère use et profite des travaux de ses enfants. Elle se sert de la vapeur pour franchir les distances. Elle préfère l'imprimerie aux copistes du moyen âge et aux tablettes de cire de l'antiquité. Au lieu d'expédier en Chine un courrier dont le voyage durera six mois et coûtera 10.000 francs, elle envoie une dépêche qui mettra trois heures et qui coûtera 20 francs. Et quand les chrétiens sont malades, est-ce qu'ils n'ont pas recours comme tout le monde à la science du médecin, du chirurgien qui les insensibilise pour creuser à l'aise dans leurs flancs et pénétrer jusqu'à la moelle de leurs os? La religion aime la science qui est un bien pour l'homme et un hymne à Dieu.

3e La religion aime la science. *La science mène à Dieu.*

Pour qui veut raisonner, le chemin n'est pas long de la science à Dieu. Qui, sinon Dieu, a mis dans la nature ces lois que le savant découvre, ces forces que l'ingénieur dirige, ces matières premières que l'industriel exploite? Qui, sinon Dieu, a caché dans le sein de la terre, ces minerais qui deviennent nos colossales machines aux pieds d'airain et à la poitrine de fer, et ces approvisionnements de houille qui sont comme le pain quotidien de notre industrie? Qui, sinon Dieu, a donné à l'homme l'intelligence pour comprendre les merveilles de la création, et la volonté pour les asservir à notre usage? La science, bien comprise, est une glorification de Dieu, un hymne retentissant du couchant à l'aurore en l'honneur du Créateur. Et si notre siècle tarde à apporter ses hommages à l'autel, ce n'est pas parce qu'il est trop savant, mais plutôt parce qu'il ne l'est pas assez. Une science médiocre éloigne de Dieu ; une science profonde ramène à Lui. « Une fausse science fait des athées, dit Voltaire. Une vraie science prosterne l'homme devant la divinité. » La science soulage l'humanité et glorifie Dieu. La religion n'a aucun motif de ne pas aimer la science; elle a de nombreux motifs de l'aimer. La religion aime la science.

II. *La religion cultive la science.*

— J'en atteste *les siècles passés*. Ce sont les Pères de l'Église qui ont gardé au monde envahi par la barbarie le patrimoine intellectuel de l'humanité, et le jour où les lettres grecques et latines sont tombées des murs d'Alexandrie en flammes et de Constantinople en ruines, elles ont été reçues dans la robe des papes et des moines, qui les ont préservées du vandalisme et de l'oubli. — Ce sont des prêtres qui au moyen âge ont découvert la boussole, la poudre à canon, la rotation de la terre, le mouvement des astres. C'est un prêtre français, Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II, qui a fait luire au sein des ténèbres du xe siècle la vive lumière de ses connaissances mathématiques, astronomiques et littéraires. — Du ve au xiiie siècle tout ce que nous avons de philosophie, de politique, d'histoire, de géographie et de belles-lettres est l'œuvre exclusive du clergé. Pendant seize siècles le clergé presque seul a cultivé les sciences, les lettres et les arts. Il a jeté sur la surface de l'Europe les grandes Universités en même temps que les grandes cathédrales. En vérité, si, comme le disent un tas d'imbéciles, la religion est l'ennemie des lumières et le suppôt de l'ignorance, elle est devenue bien différente d'elle-même... car tout le passé est rempli de ses gloires intellectuelles. La religion cultive la science.

J'en atteste le XVIIe *siècle*... et le cardinal Richelieu fondant l'Académie, et le cardinal Mazarin bâtissant le collège des Nations, et l'abbé Torricelli et Pascal découvrant la pesanteur de l'air. Ce sont des génies profondément religieux qui ont créé au XVIIe siècle le grand courant scientifique que nous continuons aujourd'hui, et aucun d'eux n'a été gêné par sa foi dans ses explorations les plus hardies. Et de plus, selon la remarque de Mgr Bougaud, « c'est à l'Église que la société moderne doit cette « maturité de la raison, cette discipline de l'esprit « qui lui ont permis l'élan, la hardiesse d'explo- « ration, et en définitive ce bonheur de découvertes « qui caractérisent les temps présents et qui en « font la gloire ». La religion cultive la science.

— J'en atteste *notre siècle*. La religion de nos jours a mis au service de la science des prêtres et des laïques de première marque. Citons quelques *laïques*. Nous avons vu la science unie à la foi dans la personne de Cuvier, de Cauchy, de Leverrier, d'Ampère, de Biot, de Claude Bernard, de Quatrefages, de Dumas, de Pasteur, et de cent autres. Il n'est pas rare d'entendre dire que le clergé a laissé tomber de ses mains le sceptre de la science. C'est une métaphore largement employée, mais ce n'est qu'une métaphore. Car tout le monde sait bien que le clergé a gardé le goût et l'amour des bonnes études, et qu'il apporte sa large contribution au progrès intellectuel de notre temps. Le libre penseur Renan

a avoué qu'il avait eu pour initiateur à l'étude des langues orientales un prêtre des plus éminents, l'abbé Le Hir. Un jésuite, le P. Secchi, astronome, a remporté le grand prix de l'Exposition de 1867. Un pauvre curé de campagne, l'abbé Gorini, a été un prodige de science historique. Cette année même, parmi les lauréats de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nous relevons les noms de six curés et d'un moine. Le chanoine Ulysse Chevalier a obtenu un prix de 1.000 francs, et le P Delattre, des Pères Blancs, un prix de 3.000 francs. Après cela les journaux libres penseurs continueront de dire à leurs infortunés lecteurs que les curés sont des éteignoirs et que la religion c'est l'obscurantisme. Haussons les épaules devant la malice et la bêtise humaine, et passons. La religion aime la science. La religion cultive la science. Encore un mot.

III. *La religion répand la science.*

Les ennemis de la religion sont vraiment difficiles à contenter et bien illogiques. D'un côté ils accusent la religion d'être hostile à la science et de se couvrir du manteau de l'ignorance, et d'un autre côté ils lui reprochent d'empiéter sur les droits de l'État en répandant la science, en fondant des Universités, des collèges et des écoles. Oui

— *La religion répand la science.* Elle l'a toujours

fait. Écoutez le témoignage d'un historien libre penseur, Taine : « Il y avait, avant 1789, vingt-cinq « mille écoles primaires, fréquentées et efficaces qui « ne coûtaient rien au trésor, presque rien aux con- « tribuables, très peu aux parents. Il y avait au moins « neuf cents collèges (deux cent soixante-cinq de plus « qu'aujourd'hui) comptant soixante-douze mille « élèves. Il y avait quarante mille boursiers, tandis « qu'aujourd'hui nous en avons à peine cinq mille. » Voilà comment se comportait la religion dans le passé. Elle fondait et entretenait à ses frais, universités, collèges, écoles. Et à l'heure présente, si elle avait seulement un peu de liberté, ses maisons d'éducations seraient partout insuffisantes à abriter la multitude des écoliers. Si gênée qu'elle soit cependant, elle répand la science. Elle la répand en France et à l'étranger ; à Madagascar, au Tonkin, en Orient, nos religieux enseignent notre langue, étendent l'influence française, et font de leurs élèves des amis de notre commerce et de notre pays. La religion répand la science.

— *Elle la répand trop bien.* C'est son crime. On trouve qu'elle a trop d'élèves, que ses élèves réussissent trop bien dans les examens, et qu'il faut leur fermer l'entrée des écoles de l'État. Si les religieux et les religieuses avaient moins de succès dans l'œuvre de l'éducation et de la diffusion de la science, on les laisserait bien tranquilles, on n'inventerait pas des scandales pour les décrier et les démo-

nétiser. Rappelez-vous la retentissante histoire Flamidien. Avant même que la cause fût instruite, on a jeté partout d'odieux pamphlets, des images immondes représentant les frères comme des êtres abominables. Après de longs mois de prévention, le Frère accusé sortait de prison le front haut. Que voulez-vous? Pour ruiner l'enseignement chrétien, tout est permis : l'injure, la calomnie, la menace, les lois d'exception.

La religion aime la science. La religion cultive la science. La religion répand la science. Ce n'est pas plus clair, mais c'est aussi clair que le jour.

— La religion est antiscientifique. Vous l'avez entendu et l'entendrez dire encore.

Et par qui? par des ignorants qui s'intitulent les grands-prêtres de la science moderne, et qui lisent tout au plus la revue scientifique d'un journal à deux sous.

Il faut protester, Messieurs. Il ne faut pas que nous restions muets en présence des insanités qui veulent souffleter notre foi. L'officier n'a pas le droit de laisser insulter ses épaulettes. Le catholique n'a pas le droit de laisser vilipender sa religion. Glorifions nos croyances, et sachons à l'occasion les venger de la sottise, de la calomnie et de la méchanceté.

Amen!

VINGTIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps

8° *ELLE EST ANTIDÉMOCRATIQUE*

1. La religion et l'ascension intellectuelle de la démocratie

Messieurs,

On prétend que la religion est contraire à la science. Cette accusation a été réfutée. On poursuit, et on dit que la religion est antidémocratique. Est-ce vrai? Voyons un peu ce qui en est.

Et d'abord qu'est-ce que la démocratie? C'est l'ascension des classes populaires à une instruction plus complète, à une moralité plus sérieuse, à un bien-être plus étendu, à une influence politique plus développée. Voilà les quatre choses qui sont comprises dans le mot démocratie. Or, je prétends, et je vais prouver, que la religion n'est opposée à aucune de ces quatre choses. Parlons aujourd'hui de l'ascension intellectuelle de la démocratie, et constatons que la religion donne au peuple : 1° une instruction abondante ; 2° une instruction saine.

Pendant quatre dimanches, Messieurs, je vous

entretiendrai de la démocratie. De grâce ne vous effrayez ni du mot ni de la chose. Le mot est partout et la chose coule à pleins bords. Depuis quinze ans le grand pape Léon XIII revient sans cesse sur ce sujet. Après lui, et sous sa direction, nous avons le droit et le devoir de nous y arrêter.

I. La religion donne au peuple ***une instruction abondante.***

— Elle a fondé dans le passé des *Écoles populaires*. C'est un fait historique qui éclate d'évidence et qui défie tous les mensonges. Avant le Christianisme il n'y avait pas d'écoles pour les enfants du peuple. Le peuple ne comptait pas. Le peuple n'existait pas. Le système de nos écoles populaires a pris naissance à Rome sous la direction des papes, et de Rome les écoles se sont répandues en Italie, en France, en Espagne, au-delà des mers Le mandement promulgué en 797 par Théodulphe, évêque d'Orléans, est mémorable. Il institue des écoles gratuites tenues par les curés dans tous les bourgs et villages de son diocèse. Voulez-vous vous en rapporter à un historien libre penseur, qui n'est pas suspect de partialité? Voici les propres paroles de Taine : « Il y avait avant 1789 vingt-cinq mille « écoles primaires fréquentées et efficaces, qui ne « coûtaient rien au Trésor, presque rien aux contri-

« buables et peu aux parents. » Qui donc alors, Messieurs, distribuait gratuitement aux enfants du peuple l'enseignement primaire? Qui? L'Église catholique. Et il se trouve des saltimbanques, ignares et menteurs, qui accusent l'Église catholique d'obscurantisme, et, pour répéter cette ânerie, il se trouve des milliers et des milliers d'imbéciles, quelle pitié! L'histoire nous dit que toujours et partout l'Église catholique a été l'ennemie irréconciliable de l'ignorance, *et aujourd'hui*, si des écoles se ferment sur notre terre de France, si des ruines scolaires s'amoncellent sous nos yeux rougis de larmes, si des maîtres et maîtresses d'école sont jetés sur le pavé et traînés devant les tribunaux comme de vils malfaiteurs, si partout les enfants du peuple sont privés des éducateurs que leurs parents avaient librement choisis pour ces chers petits, qui est responsable de ces attentats contre la liberté, contre la religion, contre l'instruction, contre la démocratie? Certes, ce n'est pas l'Église. L'Église ne refuse l'instruction à personne, elle veut la donner à tous. L'Église ne se moque pas du peuple, elle ouvre à ses enfants des écoles, et elle les ouvrira toujours. Là-dessus elle est irréductible. On détruit ses fondations; elle les recommence. Et sa divine obstination aura le dernier mot.

— Et puis l'école n'est pas tout. La religion donne au peuple une instruction abondante ailleurs encore qu'à l'école.

Elle instruit la jeunesse populaire dans ses *catéchismes* qui sont un véritable cours non seulement de science religieuse, mais de science historique et philosophique. Messieurs, si vous assistiez à nos grands catéchismes de persévérance, vous verriez quel magnifique et puissant enseignement nous donnons à vos fils et à vos filles.

Mieux que cela. Chaque dimanche et même plus souvent nous assemblons le peuple à *l'église*, et là, que faisons-nous, sinon une grande effusion de lumière? Du haut de la chaire, nous parlons sans cesse et nous ne parlons pas pour rien dire. Imaginez un ouvrier qui depuis quinze ans aurait assidûment suivi notre messe des hommes, il serait à l'heure présente parmi ses camarades un érudit, un esprit très cultivé et très informé, un homme pouvant en remontrer à beaucoup. Ce n'est pas encore assez.

La religion *sort de ses temples* et elle instruit la démocratie dans des conférences qui traitent tous les sujets, dans des livres qui s'offrent à toutes les mains, dans des bibliothèques qui s'ouvrent sur tous les lieux, dans des journaux qui suffisent à toutes les curiosités légitimes. Elle va plus loin.

Elle fonde des instituts populaires, *des cercles d'études* qui ont pour but d'assouplir le cerveau humain, et de façonner, de perfectionner la mentalité de la masse. Oui, à cette heure nous avons des paysans et des ouvriers qui étudient les questions

sociales, et cette étrange nouveauté est favorisée par la meilleure portion du clergé.

Si donc, Messieurs, vous entendez dire que la religion est l'ennemie de l'instruction, ne tolérez pas une pareille affirmation, qui est en même temps une méchanceté et une ineptie. Protestez au nom de l'histoire, au nom de l'actualité, au nom de l'évidence et déclarez hardiment que la religion, plus que personne, travaille à l'ascension intellectuelle de la démocratie. Elle donne au peuple une instruction abondante. Elle fait plus et mieux.

II. La religion donne au peuple *une Instruction saine.*

Il y a donc une instruction malsaine? Oui, il y a une instruction qui est mauvaise en elle-même, et puis, il y a une instruction qui est bonne en elle-même, mais mauvaise dans l'usage qu'on en fait. Ceci est capital. Attention!

1° Il y a une instruction *qui est mauvaise en elle-même.* La religion n'en veut pas, elle la condamne, elle la proscrit, et elle a raison, et il faut l'en bénir.

— Quand on apprend au peuple *à douter de tout*, de Dieu, de son âme, de l'autre vie, à suspecter l'authenticité de l'ancien et du nouveau Testament, la divinité de Jésus-Christ, le passé du catholicisme, la beauté, la grandeur et l'efficacité

de la foi chrétienne, à contester les bases mêmes et les prescriptions les plus fondamentales de la morale évangélique... quand dans des journaux, dans des revues à la mode, dans des pièces dramatiques, dans des livres, dans des conférences on apprend à la démocratie *à tout nier*, quand on lui enseigne que Dieu n'existe pas, que le devoir n'est qu'un vain mot, que la vie future et l'immortalité ne sont que des chimères. que Dieu c'est le mal, que la propriété, c'est le vol, que le bonheur c'est la licence... et le reste... quand cette instruction malsaine, qui ne se compose que de doutes et de négations, s'introduit dans les familles, dans les ateliers, quelquefois même dans les écoles, quand elle empoisonne l'enfant, l'ouvrier, la femme, le moribond, quand elle pervertit l'intelligence populaire... pensez-vous que la religion puisse et veuille s'abstenir et laisser faire? Non.

— Elle proteste contre l'instruction mauvaise, et elle distribue au peuple une instruction saine. Elle lui apprend, non à douter et à nier, mais à croire et à espérer. A ce paysan, à cet ouvrier chrétien, à cet humble enfant du catéchisme, demandez : « Qu'est-ce que Dieu? » Il le sait, parce qu'il croit. « Qu'est-ce que l'âme ? » Il le sait parce qu'il croit encore. « D'où vient le monde et où va t-il ? Quel est le principe, le terme et le chemin? Que faut-il faire pour remplir sa destinée et pour gagner le ciel ? Quel est le devoir, le devoir reli-

gieux, le devoir individuel, le devoir domestique, le devoir social ? » Autant de questions qui troublent et divisent l'incrédulité, et qui n'embarrassent pas un instant le paysan, l'ouvrier, l'enfant élevés à l'école de l'Évangile. Ils ont des croyances autorisées et fermes qui mettent leur esprit dans la lumière, leur cœur dans la paix, et leur conscience dans le droit chemin. La religion donne à la démocratie une instruction saine. Écoutez encore.

2° Il y a une instruction qui est bonne en elle-même, mais *mauvaise dans l'usage qu'on en fait.* — *Savoir écrire, lire, compter et même chanter juste*... c'est bien, c'est utile, c'est même le rêve que font certains hommes pour toute la France de l'avenir, pour toute la démocratie française. Mais soyons raisonnables. Est-ce que l'art, même universel, de lire, d'écrire et de compter, est une garantie de moralité et de bonheur ? Pas du tout. Voici *le pauvre petit enfant* du peuple qui sort de l'école sachant lire couramment, et il est guetté par des publications obscènes qui salissent son imagination et corrompent son cœur. Je le félicite de son instruction qui est bonne, mais je le plains et je le blâme du mauvais usage qu'il en fait. — Voici *un brave ouvrier* qui a le goût de la lecture, et qui se nourrit quotidiennement d'une presse impie, immonde, antireligieuse et antisociale. Il sait lire... tant mieux ! Mais il ne lit que de mau-

vaises choses, c'est un immense malheur. — Voici *une jeune ouvrière* qui se plonge chaque soir, quelquefois pendant des nuits et des journées entières, dans la lecture enivrante du roman, et qui perd son temps, sa santé, sa foi, sa vertu. Je ne dis pas qu'on a eu tort de lui montrer à lire ; mais oserez-vous dire qu'elle a raison de lire des pages qui la corrompent jusque dans les moelles ? — *Tu sais lire*, ô peuple... mais, si tu ne lis que les journaux et les revues de la licence, tu périras dans la boue et dans la honte! Tu sais écrire... mais, si ta plume te sert à distiller le blasphème, à rédiger des faux et des calomnies, à mettre sur le papier des lignes ordurières, ta science est pire que l'ignorance! — Tu sais compter... mais, si ton arithmétique est un instrument habile d'injustice et d'improbité, ton arithmétique ne te sauvera pas. — En résumé, *l'instruction est bonne* et il faut la donner au peuple, aussi abondante que possible. Cependant, ce n'est pas de ce pain, tout désirable qu'il soit, qu'il faut nourrir exclusivement la démocratie. Il ne suffit pas de distribuer largement l'instruction à la démocratie ; il faut surtout lui apprendre à s'en servir. En même temps que l'on cultive son esprit, il faut cultiver sa conscience. Car, si la démocratie est instruite et si elle emploie mal son instruction... où peut-elle aboutir, sinon à la barbarie, à la barbarie à moitié savante, mille fois pire, mille fois plus dangereuse que la simple ignorance?

— Ici encore, ici surtout, Messieurs, l'intervention de la religion est nécessaire. Elle pénètre l'homme tout entier : elle porte la lumière dans l'intelligence, mais elle ne laisse pas le cœur dans les ténèbres ; en même temps qu'elle éclaire l'esprit, elle forme la conscience et elle dirige les actions. Elle soumet l'usage de la science à la loi morale et au jugement de Dieu. Elle donne au peuple une instruction abondante et une instruction saine. Elle travaille très efficacement à l'ascension intellectuelle des classes populaires.

— J'entends dire qu'il y a opposition entre la religion et la démocratie. Rien n'est plus sot que cette afffrmation. Car, d'abord, la démocratie est l'ascension des classes populaires à une instruction plus complète. Or, de tout temps, et aujourd'hui plus que jamais, la religion s'évertue à instruire le peuple, et à le bien instruire. Le fait est patent comme le soleil. Les chevaliers les plus aventureux de la nouvelle croisade prêchée contre l'ignorance peuvent partir en campagne et marcher de l'avant. Ils ne font qu'essayer ce que nous n'avons jamais cessé de faire et, quand ils auront tout épuisé, l'argent des contribuables et l'ingéniosité des pédagogues, la religion, immortelle éducatrice du peuple, survivra à leurs entreprises ratées et à leurs ambitions évanouies !

Amen !

VINGT-ET-UNIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps

8° *ELLE EST ANTIDÉMOCRATIQUE*

2. La religion et l'ascension morale de la démocratie

Messieurs,

On dit que la religion est antidémocratique. Ce n'est pas vrai. La religion travaille à l'ascension intellectuelle de la démocratie en lui donnant une instruction abondante et une instruction saine. Elle fait mieux. Elle élève le peuple à une moralité plus sérieuse. Par ses enseignements, par son culte, par son sacerdoce, elle travaille puissamment à l'ascension morale de la démocratie.

I. La religion élève le niveau moral de la démocratie *par son enseignement.*

La France, dit-on de tous les côtés, a besoin d'être moralement relevée et raffermie. C'est vrai.

Mais où donc sont les sources vives où notre société fatiguée et allanguie ira se désaltérer et se rafraîchir? Je n'en connais point d'autres que les vieilles sources chrétiennes et catholiques. Elles jaillissent depuis vingt siècles, et elles ne sont ni taries, ni stériles. On peut les méconnaître, on ne peut pas les supprimer; on peut les dédaigner, on ne peut pas s'en passer. Entendez là-dessus deux hommes dont le témoignage n'est pas suspect, car ce sont deux ennemis du catholicisme.

— En 1850, du haut de la tribune française, Victor Hugo, en train de passer des bancs de la droite au sommet de la montagne, et pactisant déjà avec la gauche, s'écriait aux applaudissements de toute la Chambre : « L'enseignement religieux est, « selon moi, plus nécessaire aujourd'hui que jamais. « Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Il y a « un malheur dans notre temps, je dirai presque qu'il « n'y a qu'un malheur, c'est une tendance à tout « mettre dans cette vie. En donnant pour fin et « pour but la vie terrestre, la vie matérielle, on « aggrave toutes les misères par la négation qui est « au bout; on ajoute à l'accablement du malheu- « reux le poids insupportable du néant, et de ce « qui n'est que la souffrance, c'est-à-dire une loi « de Dieu, on fait le désespoir. Certes, je désire « améliorer dans cette vie le sort de ceux qui « souffrent, mais je n'oublie pas que la meilleure « des améliorations, c'est de leur donner l'espé-

« rance. Quant à moi, j'y crois profondément à ce « monde meilleur, et c'est la suprême certitude de « ma raison, comme c'est la suprême loi de mon « âme. Je veux donc sincèrement, je dis plus, je « veux ardemment l'enseignement religieux. » Telle est la parole du génie, écho de la raison et de l'expérience universelle. Et chose curieuse!

— Cette année même 1903, à la Chambre des députés, à propos de la discussion du Budget des Cultes, le chef du gouvernement, M. Combes, malgré la haine féroce qu'il professe contre la religion, a dit : « Je ne crois pas que la majorité, que « dis-je, la majorité? la presque unanimité des « Français puisse se contenter de simples idées « morales telles qu'on les enseigne superficiellement « dans les écoles. Il faut que ces idées constituent « une doctrine pratique, nécessaire pour que « l'homme affronte les épreuves de la vie. Nous « considérons les idées religieuses que les Églises « répandent et qu'elles sont les seules à répandre, « comme des idées nécessaires, nous les considérons « à l'heure actuelle comme les forces morales les « plus puissantes de l'humanité. » Tombée des lèvres d'un ennemi, cette déclaration est significative. Elle nous dit que les enseignements de la religion sont irremplaçables, et que la morale indépendante est une morale nulle. Elle manque de sanction, elle manque de précision, elle manque même de substance. Les idées de bien et de devoir

ne sont que de vains mots, ou des conceptions purement personnelles, et partant relatives, variables et inconsistantes, en dehors d'un Dieu personnel, parfait, éternel, rémunérateur et vengeur, avec qui elles s'identifient. Sans Dieu vous n'aurez jamais qu'une morale sans valeur. Sans religion vous n'aurez jamais qu'un peuple sans idéal et sans grandeur. La religion élève le niveau moral de la démocratie par son enseignement.

II. La religion élève le niveau moral de la démocratie *par son culte.*

— Elle appelle *le peuple tout entier* dans ses temples, et là, elle s'adresse à ses sens, à son imagination, à son esprit, à son cœur, à sa conscience. Elle le repose, elle l'instruit, elle le sanctifie, elle le transfigure, elle le spiritualise, elle le divinise. Ceci est tout simplement admirable. Voici devant nos autels la grande multitude des travailleurs de la plume ou de l'outil. Ils oublient qu'ils ont un corps, et ils se rappellent qu'ils ont une âme. Ils oublient les vulgarités, les séductions, les misères terrestres, et ils pensent aux splendeurs, aux attirances et aux félicités de l'au-delà. Ils secouent la poussière du chemin, et ils s'élancent vers Dieu sur les ailes de la foi, de l'espérance et de l'amour. Ils écoutent la parole de Dieu, toujours sublime dans

sa simplicité, toujours éloquente et persuasive par les vérités qu'elle annonce. Ils prient... et il y a sur leurs têtes des bénédictions qui descendent. Ils chantent... ces chants majestueux et tendres, ces mots latins qu'on ne comprend pas et qui disent tant de choses, paroles de l'éternité tombées dans le temps, secrets mystérieux de la patrie entrevus dans l'exil. Ils regardent les belles ogives qui montent vers l'azur, les belles verrières qui font transparaître la lumière éternelle, les belles statues qui font penser au paradis, les beaux ornements et les belles cérémonies qui sont une véritable leçon de choses à l'usage des savants et de ceux qui ne le sont pas. Et puis surtout ils assistent au divin sacrifice. O spectacle! ô grandeur! Ce temple où chaque chrétien a accompli les principaux actes de la vie, — ces prières liturgiques qui sont immuables et variées, grandioses et populaires, qui répondent exactement à l'infini de tous les désirs et à tous les états d'âme particuliers, — cet orgue qui éclate, qui murmure, ou qui se tait, — ce prêtre qui consacre — et Dieu qui s'immole...

Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible.
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.

Messieurs, quoi de plus beau? Quoi de plus moralisateur? Les pécheurs s'attendrissent, les justes se

sanctifient davantage, les désespérés se relèvent, les orgueilleux s'humilient, les haines et les divisions s'éteignent dans le sang de l'Agneau, l'union, la paix et le bonheur refleurissent sous le doux rayonnement de la croix. Et la démocratie sort de nos temples meilleure qu'en y entrant, plus reposée, plus calme, plus pure, plus patiente, plus courageuse. Au cabaret elle s'alcoolise et s'abrutit, au club, elle s'exaspère et se surexcite. Dans les fêtes profanes, elle s'agite et souvent elle se corrompt. A l'église, dans nos fêtes religieuses elle se repose, elle s'améliore, elle trouve un peu de cette noblesse et de cette félicité qui est ici-bas le rêve de toute créature humaine.

— Ce n'est pas assez cependant de saisir le peuple dans son ensemble, il faut l'atteindre *dans chacun de ses membres*. Nous sommes ainsi faits que le plus petit d'entre nous veut être discerné dans la masse et se sentir l'objet d'un amour particulier.

Personne ne consent à être oublié. Par ses sacrements la religion atteint la démocratie dans toutes ses parcelles. L'enfant du prolétaire reçoit le même baptême que l'enfant du riche. La petite ouvrière et la grande dame habillée par elle reçoivent la même absolution et la même Eucharistie, à la table sainte le serviteur s'agenouille à côté de son maître. La sainte égalité du culte catholique rachète nos inégalités de fortune et de condition sociale... Je m'arrête. La religion élève le niveau moral de

la démocratie par son enseignement et par son culte.

III. La religion élève le niveau moral de la démocratie *par son sacerdoce.*

Ici laissez-moi vous lire une page de Guizot écrite en 1849 dans une brochure intitulée : *De la Démocratie en France.* Il dit : « Nous ne pouvons rien avec et « pour le peuple sans l'esprit religieux. C'est l'un « des traits admirables de l'organisation chrétienne « que ses ministres sont répandus et présents dans « la société tout entière, vivant à côté des chau- « mières comme des palais, en contact habituel « et intime avec les conditions les plus humbles « et avec les plus élevées, conseillers et consola- « teurs de toutes les misères et de toutes les gran- « deurs. Puissance tutélaire qui a depuis tant de « siècles veillé et agi plus qu'aucune autre pour la « dignité morale et les plus chers intérêts de l'hu- « manité. Que les sociétés modernes ne craignent « donc pas la religion, et ne lui disputent pas « aigrement son influence naturelle ; ce serait une « terreur puérile et une funeste erreur. Vous êtes « en présence d'une multitude immense, ardente ; « vous vous plaignez que les moyens vous manquent « pour agir sur elle, pour l'éclairer, la diriger, la « contenir, la calmer, que vous n'entrez guère en

« rapport avec elle que par les percepteurs et les « gendarmes, qu'elle est livrée sans défense aux « mensonges et aux excitations des charlatans et « des démagogues, à l'aveuglement et à l'emport- « tement de ses propres passions. Vous avez par- « tout, au milieu de cette multitude, des hommes « qui ont précisément pour mission, pour occupa- « tion constante, de la diriger dans ses croyances, « de la consoler dans ses misères, de lui inculquer « le devoir, de lui ouvrir l'espérance, qui exercent « sur elle cette action morale que vous ne trouvez « plus ailleurs. Et vous n'accepteriez pas de bonne « grâce l'influence de ces hommes ! Vous ne vous « empresseriez pas de les seconder dans leur « œuvre, eux qui peuvent si puissamment vous « seconder dans la vôtre, précisément là où vous « pénétrez si peu, et où vos ennemis, les ennemis « de l'ordre social, entrent et sapent incessamment ! « Non, non, ne redoutez pas les influences reli- « gieuses, les libertés religieuses. Laissez-les « s'exercer et se déployer grandement, puissam- « ment ; elles vous apporteront en définitive plus « de paix que de lutte, plus de secours que d'em- « barras. » Voilà, Messieurs, des paroles graves, des paroles sages. Elles ont été écrites par un homme d'État, par un protestant en 1849, c'est-à-dire à une époque qui ressemblait à la nôtre, et qui assistait comme nous aux évolutions orageuses de la démocratie. Guizot réclamait le secours du

clergé catholique pour élever le niveau moral de la démocratie. Ce qui était nécessaire en 1849 est encore plus nécessaire aujourd'hui.

— La démocratie est aujourd'hui une puissance sans rivale. Elle décide de tout. Elle est la seule classe dirigeante du pays. *Si elle n'est pas chrétienne*, si elle se fait matérialiste et athée comme ses aînées, la noblesse et la bourgeoisie, se sont faites voltairiennes, malheur à elle et malheur à nous ! Elle périra, et toute la nation peut-être avec elle. Mais, *si la démocratie se christianise*, si elle accepte le joug de l'Évangile, elle pourra avoir et elle aura certainement de belles destinées ; la religion ne l'empêchera pas de monter, elle l'empêchera seulement de tomber. Un aumônier de prison disait à ses paroissiens : « Mes chers amis, vous « avez souvent entendu dire du mal de la religion « et des prêtres ; vous en avez probablement dit « vous-mêmes, avouez cependant que si vous aviez « suivi tout ce que la religion vous commande et « si vous n'aviez pas fait ce qu'elle défend, vous ne « seriez certainement pas ici ». Comme il disait vrai, cet aumônier ! ô peuple ! la religion est la véritable éducatrice. Sois lui fidèle, si tu veux ne pas choir et t'avilir. Sois lui fidèle, et poussé par elle à une moralité plus sérieuse tu marcheras sur le chemin de l'honneur et du salut !

Amen !

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps

8° *ELLE EST ANTIDÉMOCRATIQUE*

3. La religion et l'ascension matérielle de la démocratie

Messieurs,

On dit que la religion est antidémocratique. Ce n'est pas vrai. La démocratie est l'ascension des classes populaires à une instruction plus complète et à une moralité plus sérieuse. Or, j'ai prouvé que la religion élève le niveau intellectuel et le niveau moral du peuple. Qu'est-ce encore que la démocratie? C'est l'ascension des classes populaires à un bien-être plus étendu. Or, je me propose de vous prouver aujourd'hui que la religion et ses ministres améliorent sensiblement le sort matériel du peuple

I. *La religion* travaille puissamment au bien-être de la démocratie. Elle y travaille par ses doc-

trines et par ses œuvres. Elle parle et elle agit en faveur du peuple.

1° *Nos doctrines* religieuses sont contenues dans l'Évangile, dans le écrits des papes et des évêques.

— Ouvrez l'*Évangile*. N'est-ce pas dans ce livre divin que se retrouvent en germe toutes les réformes tendant à la protection des pauvres, à l'assistance des vieillards et des déshérités? N'est-ce pas de ce livre divin que procèdent tout ce qui s'est fait de bon, d'utile et de grand, toutes les œuvres qui se réclament du titre pompeux de philanthropie et de solidarité? N'est-ce pas ce livre divin qui a prêché le pardon, la bonté, la clémence, qui a attendri les lois et introduit la miséricorde dans la justice, qui a changé les mœurs et accrédité le sentiment de la pitié? Tout acte de charité est un acte de foi inconsciente. Quand les athées et les libres penseurs réclament le soulagement des misères du peuple, ils affirment, malgré eux, l'idée chrétienne; sans le savoir et sans le vouloir, ils obéissent à la doctrine évangélique qui s'est emparée du monde et qui règne sur les esprits depuis vingt siècles.

— *Les papes et les évêques* ne parlent pas autrement que l'Évangile. Interprètes autorisés de ce livre divin, ils en extraient des préceptes et des conseils qui garantissent le bonheur temporel de

la démocratie. Lisez la fameuse encyclique *Rerum novarum* du 15 mai 1891, et vous y trouverez des sentences comme celles-ci : « Sans une certaine « quantité de biens, il est difficile, impossible « même d'être vertueux ». — « C'est avec plaisir « que nous voyons se former des sociétés de ce « genre (associations professionnelles ou syndi- « cats) soit composées des ouvriers seuls, soit « formées des patrons et des ouvriers. Nous dési- « rons qu'elles accroissent leur nombre et l'effica- « cité de leur action. » Lisez l'admirable encyclique *Graves de communi* du 18 janvier 1901, et vous y verrez que Léon XIII introduit définivement le mot de démocratie dans le langage catholique. Qu'est-ce que la démocratie? dit-il. Et il répond : « C'est le souci ardent des catholiques « pour soulager et relever le peuple. Pas un « homme ne blâmera ce zèle qui, selon la loi « naturelle et la loi divine, tend uniquement à ce « que ceux qui gagnent leur vie par un travail « manuel soient ramenés à une situation plus « tolérable et aient un peu de quoi assurer leur « avenir. » Lisez l'*allocution* adressée par Léon XIII au Sacré-Collège, le 24 décembre 1902, et vous y trouvez ces paroles catégoriques : « La démocratie « vraie consiste à améliorer la situation spirituelle « et le sort matériel des multitudes... et que per- « sonne ne prenne ombrage du mot, puisqu'on « sait que la chose est bonne... Entendu comme

« l'entend l'Église, le concept démocratique non « seulement s'accorde à merveille avec les prin- « cipes révélés et avec les croyances religieuses, « mais encore il est né et s'est développé par le « Christianisme, et c'est la prédication évangé- « lique qui l'a répandu parmi les nations. Athènes « et Rome ne l'ont pas connu, sinon lorsqu'elles « eurent entendu la voix divine qui a dit aux « hommes : Vous êtes tous frères, et votre Père « commun est aux cieux. » Tel est, Messieurs, l'enseignement de la religion. Et elle ne se contente pas de parler ; elle agit.

2° *Nos œuvres* religieuses viennent sans cesse et partout au secours de la démocratie. Comment les raconter ?

— Ce sont d'abord des œuvres *de charité chrétienne*. Elles remplissent le passé et le présent. Je vous ai dit cela cent fois. Quelques mots seulement. La religion soulage toutes les misères populaires. Elle visite à domicile tous les nécessiteux, les malades, les délaissés. Elle a des orphelinats pour les enfants abandonnés, des refuges pour les filles tombées ou exposées, des hôpitaux et des asiles pour les infirmes, pour les vieillards, pour les incurables, pour les idiots et les aliénés. Elle donne de l'argent, du travail, du pain, des soins, à la démocratie, et elle lui donne tout cela avec amour, avec dignité, avec respect, avec une ten-

dresse et une délicatesse exquise. Elle députe vers la démocratie une élite de cœurs dévoués, qui se consacrent au service gratuit du peuple sans autre mobile que l'amour passionné des faibles et de tous ceux qui souffrent. « Rien qu'en France, dit « Taine (*Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1891), plus « de vingt-huit mille hommes et plus de cent vingt- « trois mille femmes sont des bienfaiteurs d'ins- « tinct, et des corvéables volontaires, voués par « leur propre choix à des besognes dangereuses, « répugnantes et tout au moins ingrates... le tout « gratuitement ou à des prix infimes par la réduc- « tion au minimum des besoins physiques de « chaque religieux ou religieuse. » De tels bienfaiteurs de la démocratie méritent l'admiration et la reconnaissance universelles. Que s'il y a des êtres assez dégradés pour les maudire et les chasser, je ne veux que leur adresser ce cri vibrant d'un honnête ouvrier : « Moi, j'ai eu « l'hiver dernier ma femme et deux enfants « malades. Sans les sœurs je ne sais pas ce que « nous serions devenus. Ces femmes-là sont admi- « rables de bonté et de dévouement. Et il y a « des gens assez misérables pour vouloir les jeter « sur le pavé ! Et vous osez nous demander de les « approuver! non jamais! » Rassurez-vous, Messieurs : la vie religieuse et monastique est un arbre qui a la vie dure ; on peut en couper quelques branches, on ne peut pas le déraciner, et, à mesure

que les prétendus réformateurs de l'humanité entasseront les ruines, la charité chrétienne multipliera ses prodiges pour les réparer. Et puis, en même temps que la religion guérit la misère du peuple par la charité,

— Elle s'efforce de la prévenir par des œuvres *de justice, de prévoyance et de solidarité sociale.*

C'est une chose capitale à laquelle on ne fait pas assez attention. Veuillez donc remarquer, Messieurs, que la religion ne se désintéresse nullement des réformes économiques qui ont pour but d'améliorer le sort matériel de la démocratie. La religion se préoccupe et s'occupe très sérieusement de la question des grèves, des intérêts de l'agriculture, du minimum de salaire, de la limitation des heures de travail, des retraites ouvrières, d'assurance contre les accidents, de l'hygiène à l'usine et à l'atelier, de la protection de la femme et de l'enfant, de la lutte contre la tuberculose et l'alcoolisme. Je vous étonne peut-être, Messieurs. Et cependant tout ce que je viens de vous dire est indiqué et étudié dans la lettre de Léon XIII sur *la Condition des ouvriers*... tout ce que je viens de vous dire occupe et préoccupe actuellement les catholiques des deux mondes. Le président des États-Unis, *Roosevelt*, traite ces graves questions avec les grands évêques d'Amérique, Ireland et Spalding. En Angleterre, le cardinal *Manning* a imposé son arbitrage aux grévistes des docks de

Londres. Les *chrétiens-sociaux* d'Autriche, de Hollande, de Suisse et d'Italie rompent la coalition judéo-maçonnique-socialiste, calquée sur la nôtre, en s'adonnant à l'étude et à la réalisation des réformes démocratiques. Si les catholiques *allemands* ont vu la fin de leur Kulturkampf et s'ils se maintiennent à l'apogée de leur popularité, c'est à cause de l'action sociale qu'ils ont exercée et qu'ils exercent tous les jours sur les classes populaires. Les catholiques *belges*, eux aussi, s'occupent passionnément des questions ouvrières. Voilà, Messieurs, des leçons qui nous viennent de partout, et qui nous disent avec éloquence que la religion travaille au bien-être de la démocratie. Elle y travaille par ses doctrines et par ses œuvres, par des œuvres de charité et aussi par des œuvres de justice, de prévoyance et de solidarité sociale. Encore un mot.

La religion se personnifie dans ses ministres. Or, je dis que :

II. *Le prêtre* travaille puissamment au bien-être de la démocratie. Il lui donne :

1° *Des services désintéressés*. Ils ne manquent pas aujourd'hui les farceurs qui encensent la démocratie pour la mieux asservir, qui la flattent, la trompent et la corrompent pour l'exploiter à leur profit.

Regardez bien, Messieurs. Le prêtre est presque seul à ne poursuivre aucun intérêt personnel dans ses rapports avec le peuple. Quand il va visiter les malades, secourir les pauvres, consoler les affligés; quand il se met en contact avec le monde des travailleurs... cherche-t-il par hasard un siège de député ou de sénateur, une place de conseiller général ou seulement de conseiller municipal? Cherche-t-il à décrocher une décoration quelconque? Il ne peut même pas y songer. Il n'a pas d'ambition à satisfaire, pas de fortune à réaliser, pas de famille à élever. Il est tellement désintéressé que l'ingratitude même ne le décourage pas et qu'il fait souvent du bien à ceux qui lui veulent du mal. Pie VII persécuté par Napoléon rentre dans Rome, et là, redevenu roi, il recueille la famille de Bonaparte mise au ban de l'Europe, la vieille mère de Napoléon, et son frère Lucien, et son frère Louis, et son frère Jérôme, et sa sœur Pauline, et son oncle le cardinal Fesch. C'est de la sorte que nous nous vengeons. Il y a des hommes qui nous attaquent aujourd'hui; demain ils seront dans la misère et dans les larmes; c'est à notre porte qu'ils viendront frapper; c'est dans notre cœur qu'ils trouveront un refuge contre l'adversité. Le prêtre donne à la démocratie des services désintéressés.

2° *Des services positifs.* Je vous citais tout à l'heure les clergés d'Europe et du Nouveau Monde,

et je vous les montrais très préoccupés des intérêts matériels de leurs ouailles. Ce fait est significatif. Il nous dit que partout le prêtre s'ingénie à améliorer le sort des classes populaires. Il fonde des *œuvres* de charité et des œuvres sociales ; tantôt il prévient la misère et tantôt il la guérit; souvent il donne du travail et d'autres fois il fait l'aumône. Son action ne se limite pas au monde surnaturel. Il se mêle aux questions économiques, il étudie et il consulte, et, quand il ne peut pas donner de solutions, il donne au moins *des conseils* éclairés et paternels aux hommes qu'il doit mener à Dieu. — Et puis il leur donne ce qui vaut mieux que le bien-être, ce qui est la condition et la source même du bien-être : *des vertus*. Ce ne sont pas les géologues, les botanistes, les mathématiciens éminents, les ingénieurs, les juristes et les fins lettrés, ce ne sont pas les membres de l'Institut qui enseignent les règles du bien et du juste si nécessaires au bonheur du peuple... c'est le prêtre, messager et prédicateur de l'Évangile. En accréditant la doctrine et la morale chrétienne, le prêtre inspire à la démocratie les vertus de sagesse, de modération, de courage et d'endurance qui garantissent son bien-être. Le prêtre donne à la démocratie des services désintéressés, des services positifs... et j'ajoute :

3° *Des services supérieurs*. Les Russes ont un proverbe qui dit : « On vit sans père, ni mère, on ne

vit pas sans Dieu. » C'est vrai de la société en général, et de la démocratie en particulier. La démocratie n'a pas qu'un corps, elle a une âme et cette âme, l'âme populaire, ne saurait vivre sans une étincelle de feu divin, sans une parole de vérité religieuse, sans cette vieille chanson de la foi chrétienne qui soutient, redresse et fortifie, qui berce l'humanité souffrante. En dehors de la religion et du prêtre on peut donner au peuple du pain, de l'argent et des jeux; on ne peut pas lui donner l'assistance supérieure dont il a besoin, c'est-à-dire des croyances, des espoirs, des certitudes, des énergies, des consolations et des amours capables de le satisfaire. On voudrait assurer le bien-être de la démocratie sans avoir recours à la religion et à ses ministres ; on a tort. Dans nos mains consacrées nous tenons la croix, l'Évangile et l'Eucharistie, c'est-à-dire, les clefs du ciel et le secret du bonheur temporel : *promissionem habemus vitæ quæ nunc est et futuræ !*

Amen !

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps

8° *ELLE EST ANTIDÉMOCRATIQUE*

4. La religion et l'ascension politique de la démocratie

Messieurs,

Qu'est-ce que la démocratie? C'est l'ascension des classes populaires à une instruction plus complète, à une moralité plus sérieuse, à un bien-être plus étendu. Et, je crois l'avoir surabondamment prouvé, la religion travaille puissamment à la poursuite et à l'obtention de ce triple résultat. Mais la démocratie vise à un quatrième et dernier but. Elle veut exercer une influence politique plus développée. Quelles sont là-dessus les pensées de la religion? Quelle est sa manière d'agir par rapport à la démocratie, en tant que puissance et régime politique? Ceci est important à savoir. Je dis et je vais prouver:

1° Que la démocratie est un régime politique que la religion accepte comme tout autre;

2° Que la démocratie est un régime politique qui a besoin de la religion plus que tout autre.

I. La démocratie est un régime politique *que la religion accepte comme tout autre.*

— Qu'est-ce que la démocratie, en tant que régime politique ? C'est facile à savoir. Nous avons la chose sous les yeux. La société européenne abandonne de plus en plus le principe de la monarchie absolue et de droit divin, la séparation de la nation en différents ordres privilégiés : clergé, noblesse et peuple, le droit de vote résultant de la naissance et de la richesse. Elle y substitue l'égalité de tous devant la loi, l'accessibilité de tous aux emplois publics, l'élection comme moyen de communication du pouvoir, le contrôle des actes de l'autorité par des assemblées électives. En somme, la démocratie est un état politique dans lequel, selon la parole d'Eschine, « tout citoyen est roi par son vote », un état politique où règne à un ou plusieurs degrés le suffrage universel, et où l'artisan et le noble, le lettré et l'ignorant sont égaux devant la loi et devant les urnes du scrutin. On peut se récrier contre un tel ordre de choses, et se plaindre que le moindre artisan d'Athènes ait autant de valeur, dans les luttes

électorales, que Socrate ou Platon. On peut discuter le régime démocratique, s'en réjouir ou s'en attrister, y voir un progrès ou une démence. Je n'ai pas à juger ces questions. Elles ne relèvent pas de mon ministère. J'ai seulement à répondre à cette question : Est-ce que la religion condamne le régime politique de la démocratie ? Je réponds carrément : non.

1° *Raisonnablement* parlant, est-ce que la religion peut condamner le régime démocratique ? Pourquoi le condamnerait-elle ? C'est un régime comme un autre. Voici les masses populaires qui montent graduellement à une instruction plus complète, à une moralité plus sérieuse, à un bien-être plus étendu. Par une conséquence nécessaire elles veulent monter aussi à une influence politique plus développée. Qu'y a-t-il en cela qui ne soit parfaitement légitime, qui ne sorte comme un torrent des entrailles de l'Évangile ? Qui voudrait refuser aux pauvres l'instruction, aux ouvriers la lumière ? Et si, avec la lumière, ils montent à la vertu, qui pourrait leur refuser l'influence politique, le droit et le devoir de se mêler des affaires de leur pays ? Cette prétention n'a rien de déplacé ni d'exagéré ; elle est logique, raisonnable ; elle est la conclusion normale de toutes les évolutions du passé.

2° *Historiquement* parlant, est-ce que jamais l'Eglise catholique

— S'est opposée à la pratique du régime démocratique? Jamais. — La première des institutions démocratiques c'est le contrôle du pouvoir par des assemblées délibérantes, qui votent la collection et la répartition des fonds publics, et qui surveillent les gouvernants au point de vue de l'honneur du pays à l'extérieur et de sa sécurité à l'intérieur. Autrefois les membres de ces Assemblées délibérantes étaient désignés par leur naissance, leur capacité, la classe à laquelle ils appartenaient. Peu importe. Ces assemblées ont toujours existé en France, et l'Église ne les a jamais traitées comme des institutions mauvaises et dignes de réprobation. Le clergé en a fait partie. Il était avec la noblesse et le Tiers-État un des éléments essentiels des assemblées délibérantes de l'ancienne France. Aujourd'hui, où il n'y a plus de classes, ces assemblées se recrutent par l'élection, et, restreinte d'abord à quelques-uns, cette élection est actuellement dévolue à tous. — C'est le suffrage universel, monde des institutions démocratiques. Qu'on dise tout ce qu'on voudra sur et contre le suffrage universel... que le peuple n'est pas mûr sous le rapport de l'instruction et de la moralité pour une fonction si délicate... que le suffrage universel est souvent frelaté, trompé, abusé, etc... Ce qui est certain, c'est que la religion peut s'en accommoder et ne le condamne pas. Elle condamne l'abus que l'on fait souvent de l'institution, elle ne condamne pas l'institution elle-

même. A toutes les époques, l'Église a largement usé du suffrage universel; elle en use encore. La plupart de ses grands ordres religieux se gouvernent par le suffrage universel. Le suffrage universel doit être éclairé, guidé, moralisé... C'est évident. Mais encore une fois il n'y a pas conflit entre cette institution toute moderne et notre vieille religion chrétienne. Je dirai plus.

— C'est le christianisme qui a préparé, amené, rendu possible et presque nécessaire le régime démocratique. L'histoire en fait foi. La démocratie est le dernier terme de l'action du Christianisme qui a pris le peuple par terre, sans droits, enchaîné, esclave; qui de l'esclave a fait un serf d'abord, puis du serf un homme libre, le citoyen d'une commune. et enfin du citoyen un être de plus en plus apte à toutes les fonctions publiques. Cette transformation ne s'est pas opérée vite, brusquement, violemment, mais elle s'est élaborée lentement, sûrement, invinciblement. Quand le christianisme parut, le peuple n'existait pas. Le Christianisme a dénoué ses chaînes, il en a fait un serf. Ça été le premier pas, qui a coûté bien des efforts, et qui a duré quatre ou cinq siècles. Plus tard, au XIIe siècle et au XIIIe siècle, on fit le second pas. Le serf devint homme libre. Là encore, il y eut des chocs terribles. Mais on avait la foi, et on finit par aboutir. Aujourd'hui nous ébauchons le troisième pas. Le peuple émancipé a la puissance politique, il est roi par le bulletin

de vote. Et comme s'exprime Ozanam : « J'ai cru et « je crois encore à la possibilité de la démocratie « chrétienne... Ce que je sais d'histoire me donne « lieu de croire que la démocratie est le terme natu- « rel du progrès politique et que Dieu y mène le « monde. » A considérer le passé, il semble bien évident que la religion, bien loin d'être l'ennemie de la démocratie, en est le premier principe, la source même, la véritable mère.

3° *Doctrinalement* parlant, la religion accepte, approuve, encourage le régime démocratique. Prêtez l'oreille. Tous les grands catholiques du moyen âge, saint Thomas, Bellarmin, Suarez, saluent ce régime comme l'idéal des sociétés chrétiennes. « La bonne organisation politique, dit saint « Thomas, exige une chose essentielle, c'est que « tous aient quelque part dans le gouvernement, « *ut omnes aliquam partem habeant in principatu.* « C'est là le vrai moyen de conserver la paix dans « une nation et de faire que le peuple entier aime « et défende sa constitution, *ut omnes talem ament* « *ordinationem et custodiant* ». Les grands théologiens du moyen âge allaient encore plus loin, et entraient dans des détails qui nous étonnent. Ils voulaient que les chefs fussent tous élus, et élus par tous. Ils enseignaient que le pouvoir vient de Dieu, non pas directement au roi, mais à la nation qui le délègue au roi ; et encore pas d'une manière

si absolue qu'il ne reste dans la société, celle-ci pouvant le reprendre dans des conditions qu'ils assignaient et qui étaient profondément libérales... et ces conditions, on les posait au roi au jour de son sacre, et on lui faisait jurer, sous peine de déchéance, de les respecter. — Tel est l'enseignement catholique. Et de nos jours, est-ce que les papes ont jamais condamné le régime démocratique? Jamais. Je pourrais vous citer des pages entières dans lesquelles le grand pape Léon XIII déclare officiellement et expressément que l'Église accepte toutes les formes honnêtes de gouvernement, la forme démocratique aussi bien que la forme monarchique ou oligarchique... Et vous avez tous présents à la mémoire les appels réitérés de Léon XIII demandant aux catholiques français d'adhérer à la constitution républicaine. C'est clair. La démocratie est un régime politique que la religion accepte comme tout autre.

II. La démocratie est un régime politique *qui a besoin de la religion plus que tout autre.*

— Entendons là-dessus d'abord *des témoignages* irréfragables. Au commencement du dernier siècle, les Joseph de Maistre, les de Bonald, les Royer-Collard ont aperçu l'entrée en scène de la démocratie, et ils ont déclaré unanimement qu'elle serait

la ruine du monde, si, au lieu d'appeler à son aide la religion et de s'appuyer sur le Christianisme, elle s'abandonnait au matérialisme et à l'impiété. Tocqueville a écrit : « C'est le despotisme qui peut se « passer de la foi, et non la liberté... Comment la « société pourrait-elle manquer de périr si, tandis « que le lien politique se relâche, le lien moral ne « se resserrait pas? Et que faire d'un peuple maître « de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu? » Lacordaire dans son discours de réception à l'Académie dit : « La démocratie, maîtresse incontestable « de l'avenir, nous prépare, si elle n'est enfin ins- « truite et réglée, l'épouvantable alternative d'une « démagogie sans fond ou d'un despotisme sans « frein. » M. de Falloux écrit de son côté : « Au « milieu des divisions contemporaines, un seul fait « reste incontestable, c'est l'avènement de la démo- « cratie. Nul état social n'exige plus impérieuse- « ment l'infiltration profonde du Christianisme. » Ainsi parlent les sages, les hommes les plus avisés et les plus autorisés.

— Et la simple raison ne parle pas autrement. Voici le suffrage universel. Dès qu'il fut institué, dès 1852, Montalembert écrivait : « Le suffrage uni- « versel jouera désormais en politique le même « rôle que la poudre à canon dans l'art de la guerre « ou la vapeur dans l'industrie. L'introduction de « cette arme nouvelle et formidable change toutes « les conditions de la lutte. Toutefois, il faut s'y

« habituer, s'y résigner, car il ne sera pas détruit aussi facilement et aussi promptement qu'il a été « créé. » Oui, le suffrage universel est une arme terrible. Prenez des âmes droites, ne voulant que le bien public, votant sous la seule inspiration de leur conscience, dans un détachement absolu d'elles-mêmes : qu'y a-t-il de plus beau, de plus vrai, de plus légitime? Oui, mais si, au moment où vous introduisez dans la société cette institution délicate, vous travaillez à chasser Dieu des âmes, c'est-à-dire la vertu, l'oubli de soi, le sacrifice de ses intérêts à la chose publique, si vous n'amenez aux urnes que des passions ou des colères, au lieu d'y amener des consciences, alors, privée de sa lumière et de son frein, cette institution, déjà périlleuse, se retournera contre la société. Elle en deviendra la ruine. On verra le suffrage universel dédaigner les capacités et les élites et mettre sur le pavois les médiocrités et les perversités. Pour mériter les honneurs du suffrage universel, on verra les ambitieux se faire malhonnêtes et malfaisants. Règle générale : plus une société sera chrétienne, et plus elle sera capable du suffrage universel; moins une société sera chrétienne, et plus le suffrage universel deviendra nocif et destructeur. Une comparaison achèvera ma pensée. Figurez-vous un navire au fort de la tempête. Chacun des passagers dépose un bulletin de vote avant chaque manœuvre et le pilote est forcé d'obéir au vœu de la maiorité. Tel est le régime

démocratique. Je ne dis pas qu'il est impraticable, mais je dis que si la masse est ignorante et déraisonnable, et elle le sera si elle n'est pas chrétienne, le navire ne tardera pas à toucher les écueils et à s'y briser.

— Une démocratie peut vivre, mais à une condition : c'est que chacun arrive au maximum de sa vie intellectuelle et morale, c'est que chacun sache se gouverner lui-même selon l'ordre et la justice, c'est que chacun obéisse à sa conscience et à Dieu. Que si l'esprit du peuple est rempli de ténèbres, son cœur ulcéré, sa conscience vide de Dieu, ses passions déchaînées et sans frein... quoi de plus périlleux que le régime démocratique? La liberté existe, mais on ne sait pas s'en servir, et elle périt bientôt dans la licence jusqu'au jour où un despote vient asservir ce peuple qui n'a pas voulu s'assujettir volontairement au joug de l'Évangile. La démocratie est un régime politique qui a besoin de la religion plus que tout autre.

Conclusion.

La grande question actuelle est celle-ci : La démocratie et la religion vont-elles finir par s'entendre et marcher la main dans la main?

— Voici la démocratie victorieuse en présence du Christianisme. Il n'y a pas à la proscrire et à la

condamner. Ce serait insensé, parce que, si l'on peut verbalement condamner la démocratie, personne n'est capable d'exécuter le jugement. Condamner la démocratie, ce serait illogique, puisque le mal qui nous mine ne vient pas de la démocratie elle-même, mais d'une conception erronée de cette forme du pouvoir. Condamner la démocratie, ce serait injuste enfin, car la démocratie, aussi bien que tout autre gouvernement, a le droit de vivre. Et cependant la démocratie se défie du Christianisme, elle le regarde comme un ennemi, elle le combat avec violence... et privée du concours moral de la religion, corrompue par les principes égoïstes et pervers d'un matérialisme impie, la démocratie menace de décomposer la France. L'heure est critique. La religion ne peut pas et ne veut pas détruire les institutions démocratiques, et d'un autre côté le régime démocratique semble en vouloir uniquement à la religion catholique. A quelle résolution s'arrêter dans une situation aussi complexe?

— Que faire? Il faut travailler de toutes nos forces à rapprocher la démocratie et l'Église, comme l'ont essayé, depuis cent ans, tant d'esprits supérieurs, aussi éminents catholiques que penseurs profonds : Sylvio Pellico, Ozanam, Lacordaire, Tocqueville, O'Connel, Dupanloup, Pereyve, Gratry, de Falloux et cent autres. Ce grand travail de rapprochement réclame avant tout la destruction

des préjugés qui empêchent la démocratie et le Christianisme d'entrer en relations et de se comprendre. C'est ce premier but que nous essayons d'atteindre dans nos assemblées et nos conférences religieuses. Et puis, en même temps que nous rapprochons les esprits par la lumière, tâchons de rapprocher les cœurs par la charité, par les services rendus, par les œuvres de fraternité chrétienne et de solidarité sociale. Connaissons-nous et aimons-nous les uns les autres... et que Dieu bénisse notre commune bonne volonté!

Amen!

VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas la foi

1° *EST-CE VRAI?*

Messieurs,

Il est une objection que nous entendons souvent retentir à nos oreilles. Pour se dispenser de pratiquer la religion, beaucoup d'hommes disent : « Je n'ai pas la foi. » A cette objection, j'oppose une première question : Vous dites que vous n'avez pas la foi. Est-ce vrai? Et cette première question, je la divise en deux sous-questions :

1° Y a-t-il beaucoup d'incrédules sincères et convaincus?

2° Êtes-vous un incrédule sincère et convaincu?

I. *Y a-t-il beaucoup d'incrédules sincères et convaincus?*

— Qu'un bon nombre d'hommes se disent incrédules et posent comme tels devant la galerie, ce

n'est pas niable. Voilà des jeunes gens, collégiens fraîchement échappés de l'école, qui se donnent pour incroyants. Ils n'ont rien étudié, rien examiné. Ils ont simplement rejeté de leurs épaules un joug qui les gênait, qui leur pesait lourdement sur la conscience. Ce sont des chevaux échappés, des transfuges de la morale plutôt que du dogme. Ne cherchez pas en eux des convictions; vous n'y trouverez que des appétits et des passions, ou bien ce sont des fanfarons d'impiété, qui se font pires qu'ils ne sont en réalité, qui affectent le dédain de la religion pour affirmer leur indépendance. Ils ne méritent pas d'être pris au sérieux. — Et parmi les hommes mûrs qui se proclament incrédules et qui agissent comme tels, on en compterait des centaines et des milliers dont l'irréligion est purement superficielle. Tantôt c'est l'ambition, et tantôt c'est la peur qui les porte à hurler avec les loups et à professer la libre pensée. Vous les embarrasseriez fort si vous leur demandiez de justifier par quelques arguments sérieux leur prétendue incroyance. Ce sont de simples poltrons qui n'ont pas le courage de résister à la poussée universelle, ou bien ce sont de vulgaires arrivistes pour qui le succès prime tout, même la conscience. Oui, Messieurs, un bon nombre d'hommes ne sont incrédules que d'apparence et de surface.

— Y a-t-il beaucoup d'incrédules sincères et convaincus, auxquels les qualités de leur esprit,

leur caractère, leurs talents, leurs études, leur âge semblent donner le droit d'être pris au sérieux? Je crois pouvoir affirmer qu'il y en a bien peu... et, pour le prouver, j'en appelle au témoignage de la mort et au témoignage de leur conscience.

1° *La mort* est la grande révélatrice des cœurs. Or, combien de soi-disant esprits forts, arrivés à ce moment redoutable, n'ont plus le courage de soutenir leurs prétendues convictions? Leur incrédulité qui n'était que de commande s'évanouit, et leur foi qui n'était qu'endormie se réveille soudain. Ils appellent un prêtre, ils sont dans l'angoisse de mourir sans sacrements; quelquefois ils rétractent éloquemment tout un passé irréligieux, et quelquefois ils meurent en désespérés, parce que l'entrée de leur demeure a été interdite au ministre de Jésus-Christ. Les exemples abondent. *Voltaire*, le prince des incrédules, sur le point de comparaître devant Dieu, mande l'abbé Gauthier pour se confesser. Mais ses tristes amis, Diderot et d'Alembert, s'opposent à la visite du prêtre, et Voltaire meurt dans un tel accès de désespoir que ses médecins déclarent n'avoir jamais rien vu d'aussi effroyable. Cinq ans après, d'*Alembert* expirait, puni lui-même par où il avait péché. «Si vous êtes présent à ma dernière maladie, avait-il dit à Diderot, empêchez qu'aucun prêtre n'approche de moi.» L'heure suprême arrivée, d'Alembert se repentit et supplia

son ami de n'en rien faire. Diderot fut inflexible. « Si je ne m'étais trouvé là, disait-il ensuite, d'Alembert faisait le plongeon. »

L'impie *Toussaint* sur son lit de mort rétracte le scandale de sa vie et reçoit avec ferveur les derniers sacrements. « J'atteste, dit-il, le Dieu que je vais recevoir, et devant qui je vais paraître, que, si j'ai paru peu chrétien dans mes actions et mes écrits, ce n'a jamais été par conviction. »

Laplace, après avoir posé pour l'incrédulité pendant sa vie, appelle un prêtre à l'heure de sa mort et reçoit pieusement le saint viatique et l'extrême-onction. Le sceptique *Volney*, menacé sur mer par la tempête, récite dévotement le chapelet avec les autres passagers. « Autre chose, dit-il, est de philosopher dans son cabinet de travail, autre chose d'être sur mer pendant la tempête. »

Dupuytren, l'une des plus grandes célébrités médicales du siècle dernier, après avoir vécu en matérialiste, voulut mourir en chrétien, confessé, communié, pieux comme un enfant, entre les bras d'un humble prêtre de campagne qu'il avait autrefois soigné et avec lequel il s'était lié d'amitié. Dans les *Études* de février 1902, M. Pierre Suau raconte sur la mort de *Victor Hugo* l'anecdote suivante dont toute la presse a retenti : « Un ancien acteur, « grand admirateur de Victor Hugo et ami de son « valet de chambre, fut admis à voir le poète une « heure à peine après son décès. Il fut surpris de

« l'expression d'angoisse terrible et désespérée,
« empreinte sur le visage du mort, et de la crispa-
« tion de ses mains. « Mais dans quel état il est! dit
« l'acteur au valet de chambre. Ah! Monsieur,
« répondit celui-ci, au moment de passer, M. V. Hugo
« s'est soulevé d'un bond désespéré, ses doigts sont
« devenus crochus, et il a crié deux fois : « Un
« prêtre! un prêtre! » L'acteur se retira très ému
« et dit à sa fille : « Je ne veux pas mourir comme
« cela. Si j'étais malade, tu irais me chercher
« le R. P. Monsabré. » Il ajouta : « Je ne divul-
« guerai pas cela, mais c'est égal, c'est horrible. »
« Je ne puis garantir la vérité de cette anecdote.
« J'affirme seulement qu'elle fut racontée peu de
« temps après la mort de Victor Hugo, par la fille
« même de l'acteur à une personne qui vient de me
« le répéter encore, en me donnant des noms que
« je tais par discrétion. L'acteur est mort; sa fille
« habite Paris où, en 1894, elle s'est mariée. Rien
« ne me permet de douter de sa parfaite véracité. »
On pourrait allonger indéfiniment la liste des hommes qui ont désavoué à la mort l'incrédulité dont ils faisaient profession. Non, il n'y a pas beaucoup d'incrédules sincères et convaincus. Je viens d'en appeler au témoignage de leur dernier soupir.

2° J'en appelle maintenant au témoignage de *leur conscience*. Quoi qu'il fasse, en effet, et quoi

qu'il dise, l'incrédule, à certaines heures, se sent malgré lui préoccupé du redoutable problème de l'au-delà, dévoré par le tourment du surnaturel, ressaisi et vaincu par les retours offensifs de son baptême. Entendez le sceptique *Musset :*

> ... Malgré moi, l'infini me tourmente,
> Je n'y saurais songer sans trouble et sans espoir.
> Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
> De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.

Un bel esprit, libre penseur, se vantait à *Diderot* d'être parvenu à la certitude de la non-existence des sanctions éternelles, et celui-ci de répondre : « Je vous en défie. » Et à un de ses familiers qui prétendait avoir acquis la même certitude, *Voltaire* disait : « Vous êtes bien heureux : moi je n'en suis pas là. » Les renégats font bien tout le possible pour s'étourdir, pour se dégager, comme ils le disent, des terreurs enfantines et des superstitions déprimantes de la religion. Ils n'y arrivent pas. Ils restent inquiets, anxieux, tristes. Le philosophe Jouffroy, racontant la fin presque tragique de sa foi religieuse, dit qu'il lui semble entrer dans une existence sombre et dépeuplée. Et il ajoute : « J'étais incrédule, et je détestais l'incrédulité. » Que pensez-vous d'une incrédulité qui produit le malaise, la tristesse, le désespoir ? Je dis qu'une telle incrédulité n'est pas fondée. La conviction engendre la paix.

Dans le secret de leur conscience, la plupart des incrédules se disent que leur irréligion ne repose sur rien, et ils sont malheureux de leur vide de croyance et de leur manque de conviction... Y a-t-il beaucoup d'incrédules sincères et convaincus? J'ai tout lieu de croire qu'il y en a bien peu.

Et maintenant, je m'adresse à un auditeur imaginaire, à l'homme qui me dit : Je n'ai pas la foi, et je lui demande

II. *Êtes-vous incrédule sincère et convaincu?*

J'entre en discussion avec lui. Êtes-vous incrédule sincère et convaincu?

1° *Si c'était vrai*, je vous plaindrais et je vous blâmerais.

— *Je vous plaindrais.* Car, si vous n'êtes pas catholique, si vous ne croyez pas à l'Église, qu'êtes-vous, et à qui, à quoi pouvez-vous bien croire? Vous rangerez-vous à la philosophie? Qu'est-ce que la philosophie? Doutes, négations, ténèbres. Choisirez-vous la religion protestante, ou le judaïsme, ou l'islamisme, ou le boudhisme, ou l'idolâtrie? Vous vous déciderez peut-être au hasard? Ce serait peu raisonnable, ou plutôt vous vous réfugierez dans l'indifférence, dans l'abstention totale... Ce serait peu glorieux et peu rassurant. Car enfin les années s'amoncellent; vous avancez dans la vie sans guide

pour le présent, sans lumières pour l'avenir. Vous touchez le terme fatal, la tombe s'ouvre... le silence se fait sur vous, et la justice de Dieu commence. Vous risquez votre éternité. Quelle aberration! — Êtes-vous incrédule sincère et convaincu? Si c'était vrai, je vous plaindrais, et de plus

— *Je vous blâmerais*, car la foi que vous n'avez plus, vous l'avez eue, et vous devriez l'avoir encore. Elle vous a été cent fois donnée. Elle vous a été donnée dans vos ancêtres et dans votre race de chrétien. Elle vous a été donnée dans votre naissance et dans votre baptême. Elle vous a été donnée au premier âge dans les sacrements de pénitence, d'eucharistie, de confirmation, et plus tard dans celui du mariage. Elle vous a été donnée ou offerte dans mille impressions, mille invitations, mille traits et attraits extérieurs ou intérieurs de la grâce, qu'il ne tenait qu'à vous de suivre. De sorte que ce dont vous composez votre excuse, le manque de foi, c'est cela même qui vous accuse. Êtes-vous incrédule sincère et convaincu? Si c'était vrai, je vous plaindrais et je vous blâmerais. Mais, voyons, est-ce vrai? Non.

2° *Ce n'est pas probable*. Il est probable, au contraire, que vous avez la foi. Seulement de trois choses l'une : votre foi est assoupie, ou bien elle n'ose pas se montrer, ou bien elle n'a pas le courage d'aboutir.

— Dans beaucoup d'hommes la foi est enfouie, engourdie, assoupie. Elle n'est pas morte. Ce qui est étranger en eux, c'est l'incrédulité. Elle a beau y être survenue de longue date et s'y être établie par une longue possession, elle n'a jamais pu prescrire contre la foi, contre ses titres immortels, contre notre amour inné pour ses vérités saintes. L'incrédulité chez la plupart est moins la mort que le sommeil de la foi, dont le réveil a lieu souvent d'une manière si inopinée et si subite. Êtes-vous incrédule sincère et convaincu ? Ce n'est pas probable. Vous êtes plutôt un chrétien inconscient. Votre foi n'est qu'assoupie, latente, prête à reverdir au premier souffle favorable.

— Ou bien encore elle n'ose pas se montrer. La chose n'est pas rare aujourd'hui surtout. Les temps sont difficiles pour les chrétiens. Tout leur est refusé : les places, les honneurs, les succès, la popularité, la liberté même. Que faire ? On se cache, on s'abstient, on prend des airs d'anticlérical. Bien des gens qui disent : « Je n'ai pas la foi », devraient dire, s'ils étaient sincères : « Je crains de manifester ma foi. » Êtes-vous incrédule sincère et convaincu ? Est-ce que votre incrédulité ne serait pas par hasard un simple masque pour en imposer à la galerie ? Ou bien enfin, il peut encore se faire que vous ayez la foi,

— Mais que votre foi n'ait pas le courage d'aboutir, de se traduire en actes, d'aller jusqu'au bout

d'elle-même. Je m'explique. Vous croyez en Dieu assurément. Il ne saurait en être autrement. Mais il vous en coûterait de l'adorer, de le remercier, de le prier, de lui demander pardon, de vous agenouiller dans ses temples. Vous avez la foi, mais vous n'avez pas le courage de la pratiquer. — Vous croyez à votre âme assurément. Vous ne doutez pas de sa spiritualité, de sa liberté, de sa responsabilité, de son immortalité. Mais il vous en coûterait de soigner votre âme, de la préserver, de la purifier; il vous en coûterait d'éviter le mal et de faire le bien, de vous humilier et de vous relever après vos chutes. Vous avez la foi, mais vous n'avez pas le courage de la pratiquer. — Vous croyez à l'Église catholique assurément, comment pourriez-vous ne pas croire à l'Église? Vous avez une affaire embrouillée, et vous n'entendez rien aux affaires. Vous consultez votre notaire et votre avocat. Ils vous disent : « Faites cela »; vous le faites parce que vous vous en rapportez à leur expérience et à leur probité. Or, l'Église, le pape et les évêques, en matière spirituelle, méritent certainement autant de confiance que votre avoué ou votre notaire en affaires temporelles. Mais il vous en coûterait d'obéir à l'Église qui vous commande des choses difficiles, laborieuses, crucifiantes, telles que le jeûne, l'abstinence, la confession de vos péchés. Vous avez la foi, mais vous n'avez pas le courage de la pratiquer. Êtes-vous incrédule sincère et convaincu? J'ose dire que ce n'est pas probable

Vous êtes moins un incrédule qu'un chrétien inconscient, timide devant l'opinion ou lâche devant vous-même.

Oui, quand j'entends un homme qui me dit : « Je n'ai pas la foi », je me prends d'abord à douter de son affirmation et j'ose lui poser une question préliminaire : « Est-ce vrai ? » Il est souvent permis de suspecter la sincérité de cette objection.

A cela on peut me dire que mon interrogation n'est pas une réponse. J'en conviens, attendez jusqu'à dimanche. L'objection mérite un examen attentif. Je la prends au sérieux, et je me propose de la discuter à fond.

Amen !

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas la foi

2° *POURQUOI?*

MESSIEURS,

J'entends certains hommes qui disent : « Je n'ai pas la foi. » Cette parole n'est pas toujours sincère. Aussi lui ai-je opposé une question préalable : « Est-ce vrai ? » — Aujourd'hui je prends l'objection comme sincère et véritable et je la discute. Vous n'avez pas la foi ? Pourquoi ? Faisons un examen de conscience. Étudions les causes de votre incrédulité. Voyons un peu si les causes de votre incrédulité peuvent se justifier devant la raison et devant Dieu.

I. Je n'ai pas la foi. — Pourquoi ? ***Cela vient peut-être d'une mauvaise éducation.***

Hélas ! la chose n'est pas rare. On est saisi d'horreur et de tremblement quand on voit comment

sont élevés beaucoup de pauvres enfants, surtout dans les classes populaires. Ils naissent dans un milieu dépravé, entre un père et une mère pour qui la résidence au foyer domestique est à charge, et qui se trouvent mieux partout ailleurs qu'au lieu où leurs serments et leurs vrais intérêts devraient les retenir, entre un père qui cherche dans la débauche des distractions à l'ennui que son ménage lui inspire, et une mère qui n'a aucun souci de l'intérieur de sa maison, aucun souci des âmes qui lui sont confiées. Ils vivent et ils grandissent, ces malheureux enfants, dans une atmosphère d'antipathies et de dégradation, témoins journellement des scènes les plus tristes et les plus désespérées, des récriminations et des discordes, quand ce n'est pas des injures et des violences, buvant à longs traits, sans même s'en douter, le poison des sentiments pervers. On les présente au catéchisme et à la première communion... mais grand Dieu ! dans quel état moral ! Non seulement ils ne savent pas un mot de la religion si lumineuse et si pure que l'on avait charge de leur apprendre et de leur faire pratiquer, mais ils ont constamment entendu, appris et vu faire tout ce qu'elle défend et condamne. Cependant, nous les préparons de notre mieux à la réception du sacrement, et, à force de tendresse et de dévouement, nous arrivons à faire comprendre à ces pauvres enfants, au moins dans une certaine mesure, le prix de leur âme, l'importance de leur

salut et les autres principales vérités chrétiennes. Ils se retirent de la Table sainte instruits, purifiés, transfigurés. Mais hélas! ils rentrent aussitôt après dans leur famille, ils y entendent des discours anti-chrétiens, ils y voient des exemples en opposition directe avec la loi de Dieu. A cette heure-là même les passions de la jeunesse se développent en eux d'accord avec ces influences domestiques. Ils s'affranchissent bientôt des engagements contractés au pied des autels comme d'un fardeau qu'on leur dit ne plus convenir à leur âge. Ils deviennent indifférents, incrédules, quelquefois impies déclarés. Et quand nous les retrouvons plus tard dans la vie, quand nous leur demandons pourquoi ils vivent sans religion, ils nous répondent : « Je n'ai pas la foi! » Ils devraient plutôt dire : « Je ne l'ai jamais eue, parce que j'ai été trop mal élevé. Je ne suis pas chrétien, parce que j'ai été élevé comme un païen. » Voilà un phénomène qui se rencontre à chaque pas dans les classes populaires; et sous des formes différentes, moins répugnantes mais non moins dangereuses, ce phénomène de la mauvaise éducation se rencontre souvent aussi dans des régions plus élevées que la classe populaire. Beaucoup d'hommes bien posés dans la société ont manqué d'une première éducation sérieuse. Ils n'ont pas la foi, parce qu'ils ne l'ont jamais eue, parce que jamais personne ne le leur a donnée.

— Peuvent-ils en conscience s'en tenir là? Non.

C'est un devoir pour tout homme qui a été imparfaitement élevé de réparer les insuffisances et de combler les lacunes de son éducation. Vous dites : « Je n'ai pas la foi. J'ai été mal élevé. » Et moi je réponds : « Ce n'est pas une excuse. Vite, mettez-vous à l'œuvre. Vos parents n'ont pas pu ou n'ont pas voulu vous donner la foi. Travaillez donc à acquérir ce que vous n'avez pas reçu. »

II. Je n'ai pas la foi. Pourquoi? *Votre manque de foi s'explique peut-être par votre manque d'instruction religieuse.*

Messieurs, ma conviction est que, sur cent hommes qui maudissent la religion ou qui la dédaignent, il y en a au moins quatre-vingt-dix qui ne la connaissent pas du tout ou qui la connaissent mal. Tenez. *Le peuple* pris en masse, où en est-il en fait de science religieuse ? Où en est-il dans nos villes et dans nos campagnes ? Il ne connaît plus ni Dieu, ni Jésus-Christ, ni la sainte Église. La notion des vérités chrétiennes est à peu près totalement effacée de sa mémoire et de son cœur, à peine lui reste-t-il quelque faible réminiscence des instructions catéchistiques reçues dans le premier âge. Depuis longtemps il ne fait qu'oublier sans rien apprendre. Le Dieu de son enfance est devenu pour lui le Dieu inconnu des Athéniens, et ses idées sur la religion

se résument dans les faux préjugés qu'on lui a inspirés contre elle. La chose est trop claire. Je n'insiste pas. Et *les gens instruits*, au moins connaissent-ils bien la religion? Hélas! Je discutais un jour avec un homme très intelligent et très incroyant, et, après beaucoup de paroles, je pris la liberté de lui dire : « Voyons : connaissez-vous la religion chré-« tienne? — Oui, certainement. — Eh bien, répondez « à la première question que nous adressons aux « petits enfants du catéchisme : Qu'est-ce que le « mystère de la Sainte Trinité? » — Il hésitait, il balbutiait, il se taisait. « Mais, mon cher ami, lui « dis-je, vous n'êtes pas un incrédule, vous n'êtes « qu'un ignorant. Vous prétendez que vous n'avez « pas la foi, et vous ne savez pas même quel est « l'objet le plus élémentaire de la foi. Instruisez-« vous d'abord, et nous discuterons ensuite. » Messieurs, en matière de religion, un membre de l'Institut peut être moins renseigné qu'un simple curé de village. Et de fait, combien d'hommes réputés savants, et qui le sont en effet par certains côtés, puisqu'ils ont des connaissances humaines assez étendues, sont absolument aveugles dans les choses divines! Ils ne se doutent même pas que par-delà les lueurs restreintes de leur maigre savoir profane, il y a le grand soleil des enseignements religieux. Ils s'éclairent à la flamme vacillante d'une bougie faite de main d'homme, et ils oublient l'astre du jour que la main de Dieu a suspendu à la voûte

du ciel. Ils savent quelques vérités secondaires ; ils ignorent la vérité primaire et essentielle.

— Peuvent-ils en conscience s'en tenir là? Non. C'est un devoir pour tout homme de ne pas condamner la religion sans la connaître et de ne pas rester dans la nuit de l'ignorance religieuse. Vous dites : « Je n'ai pas la foi. » Et moi je réponds : « Vous « n'avez pas la foi, parce que vous ne savez pas le « premier mot de la foi. Vite, mettez-vous à « l'œuvre. Instruisez-vous. Une incrédulité qui « ignore est une incrédulité inexcusable. »

III. Je n'ai pas la foi. Pourquoi? ***C'est peut-être l'orgueil qui vous empêche d'avoir la foi.***

Il vous en coûte de croire ce que vous ne comprenez pas. Il faut s'humilier pour croire. Et telle est la superbe de la raison humaine qu'elle se redresse contre toute affirmation qui dépasse son contrôle. J'entends là-dessus un converti, François Coppée. Il écrit : « Grâce à Dieu, grâce au Dieu qui pardonne « les pires abandons et les plus coupables absences, « grâce au Père Céleste qui se réjouit du retour de « l'enfant ingrat, j'ai retrouvé les délicieuses im- « pressions de ma prime jeunesse... Par ces jours « saints, je pense avec une compassion fraternelle « au chrétien tombé dans l'indifférence, qui, tel « que j'étais naguère, est troublé d'un regret, d'une

« nostalgie, en écoutant le bourdonnement des « cloches, en traversant l'ombre d'une église. Mon « pauvre frère, tombe aux pieds de ce crucifix. « *Sois humble* et demain, si tu veux, les joyeuses « envolées des cloches de Pâques, en célébrant la « résurrection du Sauveur, sonneront aussi pour le « réveil de ton âme, que tu croyais morte, et qui « s'élancera dans une vie nouvelle d'innocence et « de charité. » Oui, beaucoup d'hommes sont incrédules, parce qu'ils ne sont pas humbles, parce qu'ils veulent tout comprendre, parce qu'ils refusent de se courber, chétives créatures, devant Dieu, qui seul est grand.

— Peuvent-ils en conscience s'en tenir là? Non. C'est un devoir pour tout homme de reconnaître sa petitesse et son insuffisance. Vous dites : « Je n'ai « pas la foi » parce que vous avez trop d'orgueil. Vite, mettez-vous à l'œuvre, Dieu donne la lumière aux humbles et la refuse aux superbes.

IV. Je n'ai pas la foi. Pourquoi? ***Votre incrédulité a peut-être ses racines dans vos passions sensuelles.***

En dernière analyse, pourquoi ne croyez-vous pas ou ne croyez-vous plus? Ce n'est pas que vous avez découvert quelque objection irréfutable contre la religion. Non, les vrais motifs de votre incrédulité,

ce sont vos passions, votre orgueil sans doute, mais beaucoup plus probablement les vices de votre cœur. Généralement on ne veut pas croire, parce qu'on ne veut pas se gêner. Combien il est aisé de douter d'une vérité qui vous condamne ! Si les mathématiques jouissent d'une évidence incontestable, c'est qu'aucune faiblesse humaine n'est intéressée à les contester. Si jamais le carré de l'hypothénuse ou le binôme de Newton entraînaient des conséquences morales, la géométrie elle-même deviendrait un thème de sophistique. La parole de Lamennais est connue : « Quiconque ayant cru a cessé de croire « cède à un intérêt d'orgueil ou de volupté ; sur ce « point, j'en appelle sans crainte à la conscience de « tous les incrédules. » Je ne pense pas que l'on puisse contester sérieusement cette affirmation. Qu'il me soit permis de la corroborer par une autre parole encore plus significative et plus vécue. Un pieux dominicain, qui prêchait, il y a quelques années, une grande retraite à de jeunes ouvriers de Paris, fut prié de s'efforcer de ramener à la foi un pauvre jeune homme de quinze à seize ans. — « Il « était bien bon, jadis, lui dit-on ; mais, depuis, il « est tout changé. Il dit qu'il n'a plus la foi. — Il « n'a plus la foi ? dit le Père. Amenez-le-moi. Je « connais cela. » — On le lui amena en effet. Le jeune ouvrier voulut d'abord entamer une espèce de discussion ; mais à mesure que le Père lui parlait il baissait le ton, et bientôt il fut réduit au silence.

Comme le bon religieux continuait à l'exhorter, et l'engageait même à se préparer aux Pâques, il l'interrompit brusquement et d'une voix sourde il murmura ces horribles paroles : « Je voudrais être « un chien. — Un chien ! s'écria le pauvre Père stupéfait de ce résultat inattendu de ses exhortations ; y pensez-vous, mon pauvre ami? Vous vou- « driez être un chien ?... — Oui, répondit l'autre « à demi-voix ; au moins je pourrais faire le mal « sans remords... » C'est en cela que se résume quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent la prétendue incrédulité des jeunes gens mal vivants : Pouvoir faire le mal sans remords.

— Peut-on en conscience s'en tenir là ? Non. C'est un devoir pour tout homme de dominer ses passions, et, quand c'est nécessaire, de conclure contre elles. Vous dites : « Je n'ai pas la foi. » Et moi je vous réponds : « Vous n'avez pas la foi, parce que « vos passions vous empêchent de l'avoir. Vite, « mettez-vous à l'œuvre. Essayez d'être pur, et vous « deviendrez croyant. »

V. Je n'ai pas la foi. Pourquoi ? ***Ne serait-ce pas que vous avez peur de l'avoir?***

Comment? on aurait peur de la religion ? Elle est si belle, elle est si bonne, elle est si consolante, elle est si captivante ! Oui, mais en même temps

elle est terrible et compromettante, terrible pour la pauvre nature humaine et compromettante devant la galerie. Et alors on a peur de l'accepter. On a peur de la professer.

Voyez cet homme qui *objecte* à la religion de vieux préjugés cent fois réfutés. Ce n'est pas son esprit qui a besoin d'être éclairé ; c'est sa volonté qui ne veut pas se réformer et qui influant sourdement, secrètement et en dessous sur sa raison, la rend ombrageuse, difficultueuse, évasive, ergoteuse. La volonté ne saurait rester neutre dans une question où il s'agit de sa réforme et de son sacrifice. Cet homme cherche donc des raisons de ne pas croire, tant il redoute d'être obligé de croire. Il a peur de trouver la vérité religieuse.

Voyez cet homme *qui hésite*, qui attend, qui va d'une rive à l'autre, irrésolu, faible, réservé, temporisateur, aimant ses chaînes, et sous de vains prétextes ne cherchant qu'à les allonger, ballotté sur la haute mer et n'osant pas manœuvrer vers le port. Il a peur de trouver la vérité religieuse.

Voyez cet homme *qui recule* devant une discussion lumineuse, devant un argument décisif, devant un exemple entraînant, devant un livre sérieux et convaincant, devant une prédication qu'on dit très intéressante mais qui pourrait bien le conduire plus loin qu'il ne voudrait. Ne me dites pas que cet homme n'a pas la foi. Dites-moi plutôt qu'il a peur de l'avoir. Il a peur de trouver la vérité religieuse.

Voyez cet homme *qui se tait* en présence d'une grossière objection qu'il devrait et pourrait facilement réfuter, qui sourit à l'audition d'un blasphème qu'au fond du cœur il juge très sévèrement, qui approuve d'un mot une réflexion irréligieuse que réprouve sa conscience. Il a la foi, mais il a peur de la professer.

Voyez cet homme qui *a deux attitudes*, l'une à la maison et l'autre en public. Seul, devant ses enfants, il est chrétien de conduite et de conviction ; au milieu du monde, devant la galerie, il garde ses convictions, mais il a bien soin de ne pas les laisser transparaître. Il a la foi, mais il a peur de la professer. L'incrédulité n'est souvent qu'apparente, et alors elle ne se peut justifier. Quelquefois l'incrédulité est réelle, résidant vraiment au fond de l'âme, et alors elle ne se justifie pas davantage. Elle tient à des causes que désavoue la conscience et qu'il faut supprimer. La mauvaise éducation qu'on a reçue, l'ignorance en matière religieuse, l'orgueil d'une raison révoltée, les passions du cœur, la crainte de devenir meilleur, *noluit intelligere ut benè ageret*... Ce sont là autant de racines empoisonnées qu'il est de notre devoir d'extirper et d'anéantir. Nous verrons cela dans nos deux conférences suivantes.

Amen !

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas la foi

3° *QUE FAIRE?*

Messieurs,

A cette objection : Je n'ai pas la foi, j'ai répondu par deux questions successives : 1° Est-ce vrai? 2° Pourquoi? Et maintenant je pose une troisième interrogation : Que faire? Quand on a le malheur de n'avoir pas la foi, trois choses s'imposent : 1° la désirer; 2° la demander; 3° la chercher.

I. Quand on a le malheur de ne pas avoir la foi, *il faut la désirer.*

— Mais d'abord, est-ce que l'on peut désirer une chose que l'on ne connaît pas? *Ignoti nulla cupido.* Quand on ne connaît pas la vérité religieuse, est-il possible de la désirer? Oui, c'est possible. Je prétends que personne n'ignore complètement la vérité reli-

gieuse. Tous l'ont connue autrefois, et la connaissent encore un peu aujourd'hui, et, dit Bossuet, « quand « on aime ce qu'on a commencé à connaître un « peu, l'amour fait qu'on le connaît plus parfaite- « ment ». — « Dieu a voulu, dit Pascal, que les « vérités divines entrent du cœur dans l'esprit et « non pas de l'esprit dans le cœur. » Et comme me disait un jour un laïque converti : « Monsieur, « c'est par le cœur que nous nous éloignons de la « religion, et c'est par le cœur que nous y reve- « nons. » Parole profonde. Aimez la vérité et vous la connaîtrez bientôt. Quand on l'aime, on la désire. Vous n'avez pas la foi? Désirez-la.

— Mais la foi est-elle désirable? Oui, certes. De la foi dépendent votre éternité bienheureuse, votre dignité personnelle, votre sécurité sociale. 1° *Votre éternité bienheureuse.* Dieu existe. Vous avez une âme. Et demain vous allez mourir. Or, demain, quand la mort vous saisira, est-ce que vous tomberez tout entier dans un trou? Osez dire que vous êtes sûr du néant! Je vous mets au défi d'avoir et d'appuyer cette certitude. Osez dire que vous n'avez pas des destinées immortelles. Je vous mets au défi de supprimer votre immortalité. Mais, si Dieu a été oublié, si votre âme a été négligée, si la religion n'a compté pour rien dans votre vie, si elle a été traitée par vous comme une quantité négligeable, si vous ne lui avez donné ni une pensée de votre esprit, ni un battement de votre cœur, ni une

minute de votre existence... quel réveil! quelle surprise! quel affreux désenchantement! De la foi dépend votre éternité bienheureuse. 2° *Votre dignité personnelle.* « La nature humaine connaît Dieu, dit « Bossuet, et voilà déjà par ce seul mot les ani- « maux au-dessous d'elle jusqu'à l'infini. » Sans la foi, nous ne sommes pas des chrétiens, nous ne sommes pas même des hommes. Passer comme un troupeau les yeux fixés en terre — et renier le reste, est-ce donc être heureux? Non, c'est cesser d'être homme. Si nous n'avons pas la foi, nous ne pouvons pas sauver notre âme. Ignorant le chemin, nous manquons le terme. Si nous n'avons pas la foi, nous abaissons notre dignité personnelle. Et enfin nous compromettons : 3° *Notre sécurité sociale.* Quelques-uns disent : « A quoi bon nous préoccuper de la vérité religieuse? Il y a bien d'autres choses qui pressent. » Pardon. Rien ne presse tant que la vérité religieuse. Car tout repose sur elle : et la moralité des consciences, et l'honneur des familles, et le respect des propriétés et des magistrats, et le bon ordre des sociétés, et la paix du monde. Si vous ne veillez à la vérité religieuse, la décadence se prépare, la mort vous talonne, vous n'avez plus qu'à vous en aller et à périr. Malheur donc à ceux qui disent : « Cela ne me regarde pas. Je m'abstiens. Je ne suis ni pour ni contre la religion. » S'abstenir, c'est forfaire. Être neutre, c'est trahir. De la foi, dépendent votre éternité bienheu-

reuse, votre dignité personnelle, votre sécurité sociale. La foi est souverainement désirable. Quand on ne la possède pas, il faut la désirer.

II. Quand on a le malheur de ne pas avoir la foi, *il faut la demander.*

Le saint homme de Tours, M. Dupont a dit : « La « prière n'est pas un des moyens de croire ; c'est « le moyen des moyens. » Et un converti, François Coppée a écrit : « Mon pauvre frère, il faut deman- « der à Dieu la grâce et la foi, il faut prier pour « croire. Tu ne pourrais plus, me dis-tu, joindre les « mains et t'agenouiller. Oh! sottise du respect « humain ! Ce Jésus, tu penses toujours à Lui mal- « gré toi, tu l'as aimé, tu l'aimes encore. Entre « avec moi dans l'église et regarde ce crucifix. Vois « ces paumes sanglantes et traversées par les clous : « est-ce que déjà tes mains ne se joignent pas dans « un geste instinctif de piété?... » Oui, il faut prier. C'est la première condition de tous les dons de Dieu, par conséquent de la foi, qui est le don le plus précieux et le plus fondamental. Vous n'avez pas la foi ? Avez-vous demandé à Dieu cette grâce de la foi? Peut-être l'avez-vous demandée sans trop y faire attention, une fois en passant et sans persévérance? Aviez-vous en priant un profond, un sincère, un vif désir de croire et d'être chrétien ? Il

y en a qui demandent de l'ouvrage avec le secret désir de n'en pas trouver, et il y en a qui demandent des vertus avec la terreur secrète de les obtenir.

— La foi vous manque. Quoi de plus naturel que de la demander? La prière est tellement le propre de notre condition que, par une anomalie choquante, cette même prière que nous refusons à l'Être infini est incessamment sur nos lèvres dans nos rapports avec nos semblables. Dieu n'a pas voulu que nous puissions nous suffire à nous-mêmes, et il a voulu en même temps nous donner de quoi suffire aux besoins les uns des autres, de manière que nous eussions toujours sujet de prier et d'être priés. Toute la société des hommes repose ainsi sur la prière. La prière en forme comme la trame. Prier l'homme et ne pas prier Dieu, quel contre bon sens?

— A cela on dit que la prière suppose déjà la foi. Oui et non. Non, la prière ne suppose pas la foi complète. Oui, elle suppose une foi commencée; mais cette foi commencée, qui ne la possède? Qui est-ce qui a si peu de foi qu'il n'en ait assez pour la demander? De tous les moyens d'avoir la foi, la demande de la foi est évidemment celui qui la suppose le moins. Ce qu'il faut de foi pour prier est si peu, qu'il n'y a pas d'âme humaine qui ne l'ait en soi. Car il n'est pas nécessaire pour cela de connaître Dieu, ni même de croire qu'il y a un Dieu. Il suffit de croire qu'il peut y en avoir un. Il suffit du simple doute, de l'ignorance même, pourvu

qu'on en souffre. Écoutons là-dessus le P. Lacordaire : « Le doute est le commencement de la foi « comme la crainte est le commencement de la « sagesse ; et cette foi commencée nous ne l'arra- « chons pas facilement de notre cœur. Dieu l'y a « rivée avec le diamant ; c'est la foi à l'état vague « qui passera à l'état de conviction, si nous le « voulons ; qui n'y passera pas, si nous ne le vou- « lons pas. Tous nous pouvons donc prier, parce « que tous nous croyons ou nous doutons. Insectes « d'un jour perdus sous un brin d'herbe, nous nous « épuisons en vains raisonnements ; nous nous « demandons d'où nous venons et où nous allons ; « mais ne pouvons-nous pas dire ces paroles : ô toi « qui nous a faits, daigne me tirer de mon doute et « de ma misère ! Qui est-ce qui ne peut pas prier « ainsi ? Qui est-ce qui est excusable, s'il n'essaie « pas de fonder sa foi sur la prière ? »

Messieurs, il y a des hommes qui se plaignent de n'avoir pas la foi, et qui n'ont jamais dit à Dieu : « Seigneur, faites que je voie ! Seigneur, augmen- « tez ma foi ! »

La vérité, rosée divine, tombe du ciel, mais elle ne touche pas les têtes orgueilleuses qui n'ont ni le désir de la recevoir, ni l'humilité de la demander. Et enfin

III. Quand on a le malheur de ne pas avoir la foi, *il faut la chercher.*

Il faut la chercher, et quand on la cherche, on la trouve.

1° *Il faut la chercher.* Vous avez lu dans l'Évangile les deux paraboles de la brebis et de la drachme perdues. C'est adorablement beau. « Qui d'entre vous, « dit le Christ, possédant cent brebis et en ayant « perdu une, ne laisse dans le désert les quatre-« vingt-dix-neuf brebis fidèles, pour courir après « celle qui s'est égarée ? Et l'ayant trouvée, il la met « sur ses épaules, et revient à la maison, il con-« voque ses amis et ses voisins et leur dit : « Ré-« jouissez-vous avec moi ! » — Et encore : « Quelle « est la femme qui, possédant dix drachmes, et en « ayant perdu une, n'allume aussitôt sa lampe pour « chercher la drachme perdue ? Et quand elle l'a « trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, et « leur dit : « Réjouissez-vous avec moi ! » Voilà l'histoire de beaucoup d'hommes. Ils ont la richesse, ils ont les plaisirs, ils ont les honneurs, ils ont la santé, ils ont la science, ils ont les quatre-ving-dix-neuf brebis soigneusement rangées dans la bergerie, et les neuf drachmes précieusement enfermées dans le coffre-fort. Mais la centième brebis et la dixième drachme, où sont-elles ? Qu'est devenue la vérité religieuse ? Ils l'ont perdue depuis longtemps. Il faut la chercher.

— Vous ne savez pas à quoi vous en tenir sur le christianisme. Est-il simplement humain, ou quelque chose de plus qu'humain. Jésus-Christ était-il un imposteur, ou un grand philosophe, ou vraiment un Dieu ? Est-ce par hasard que les nations se sont converties à la religion de Jésus-Christ, à une religion si austère, et qui contrariait si fort les passions et les idées reçues ? Est-ce par hasard que l'Église fondée par Jésus-Christ, subsiste depuis deux mille ans bientôt, immuable sur cette terre où tout change, immobile sur cette terre où tout passe, immortelle sur cette terre où tout meurt ? Qu'en est-il de tout cela ? Vous doutez, vous ne savez pas. Or, maintenant, je vous le demande, qu'avez-vous fait depuis dix ans, depuis vingt ans, depuis trente ans, toute votre vie, qu'avez-vous fait pour éclaircir vos doutes ? pour dissiper votre ignorance ? La question est grave. Car, si cette religion dont vous doutez est vraie, comme l'ont cru dans tous les siècles, et comme le croient encore fermement, non seulement tant de millions d'hommes, mais après les plus sérieuses études, tant d'éminents et savants esprits, c'est de votre sort éternel qu'il y va, rien de moins ! Eh bien, je vous le demande encore, combien de jours avez-vous employés à la recherche de la vérité religieuse, vous qui en avez tant consumé dans les affaires, et tant prodigué dans les plaisirs ? Quels sont les livres d'exposition chrétienne, de démonstration chrétienne, que vous avez lus, vous

qui avez dévoré peut-être tant de volumes irréligieux et frivoles? Quels sont les maîtres dans la science de la religion que vous avez consultés, vous qui avez écouté avec une si avide curiosité tant d'autres maîtres, qui ne vous ont appris que les sciences profanes, et dont quelques-uns peut-être n'ont fait que pervertir votre esprit, en y semant l'erreur et l'irréligion? Quelle déplorable inconséquence! Il faut la faire cesser. Quand on a le malheur de ne pas avoir la foi, il faut la chercher.

2° *Quand on la cherche, on la trouve.* On la trouve — *En soi-même*, Raisonnez un peu, descendez en vous-même, consultez vos lumières naturelles, et il vous sera facile de conclure en faveur de la foi catholique. D'abord votre foi a-t-elle *des ancêtres?* Oui, et les meilleurs, les plus intelligents, les plus purs, les plus respectables qui se puissent imaginer. Je plains ces fils mal nés qui ne savent pas reconnaître la grandeur des aïeux, et qui croient avec une outrecuidance naïve que le monde commence dans leur tête. Eh bien, nos ancêtres ont vécu et sont morts dans la foi, et parmi ces ancêtres, il y avait des saints, des docteurs, des philosophes, des savants, de très grands hommes. Est-ce que notre foi ne s'enracine pas dans la foi d'un long passé, de dix-neuf siècles? Est-ce qu'elle n'est pas aussi vieille que l'humanité où elle est plantée? Vous pourriez déjà vous contenter de ce seul argument et

vous prévaloir en faveur de votre foi de l'axiome du droit qui dit : possession vaut titre. Mais vous avez mieux, vous avez des *preuves*, et non seulement les plus plausibles, mais les plus certaines et les plus nombreuses qui se puissent imaginer. Une antiquité qui remonte par des monuments certains jusqu'à l'origine du monde, — une suite ininterrompue d'actes surnaturels laissant de distance en distance leur empreinte ineffaçable dans l'histoire des peuples, — un dogme sérieux et profond, — une morale qui se traduit par la transformation des cœurs et des mœurs du genre humain, — un sacerdoce digne de parler de Dieu, au vice et à la vertu, — une providence qui gouverne cet ensemble extraordinaire et le maintient par un prodige constant, — un tissu enfin où tout s'enchaîne, où tout se soutient dans une durée de soixante siècles, malgré la grandeur des obstacles, et la faiblesse des moyens... voilà les fondements de la foi. Frappez sur ces fondements. Rien ne tremble, tout est ferme, et votre simple raison, sincèrement interrogée, vous répond que la religion chrétienne a pour elle les plus grandes autorités et les plus fortes preuves. Quand on a le malheur de n'avoir pas la foi, il faut la chercher, et quand on la cherche on la trouve en soi-même.

— *Dans les livres.* Lisez-vous quelquefois un livre sérieux? Lisez-vous le catéchisme, l'Évangile, l'Histoire sainte? Lisez-vous quelques pages capables d'éclaircir vos doutes et d'affermir vos croyances?

Quel examen de conscience il y aurait ici à faire! On lit tout, même des livres infects, tout, excepté les livres embaumés d'où s'exhale la vapeur lumineuse de la vérité. Quand on cherche la vérité, on la trouve.

— *A l'église*, dans l'audition de la parole de Dieu. Il y a des hommes qui sont les apôtres et les organes autorisés de la vérité : ce sont les prêtres. Qu'ils viennent donc nous entendre ceux qui se plaignent de n'avoir pas la foi, et nous nous chargeons de la leur donner. Qu'ils ne disent pas qu'ils meurent de soif, quand ils ont sous la main le réservoir public, où toute âme de bonne volonté peut venir s'abreuver. Venez à la rivière. A l'église, la vérité religieuse coule de source; seulement, si, de parti pris ou par indifférence, vous évitez de l'approcher, comment voulez-vous qu'elle vous baigne de son flot salutaire? Vous n'avez pas la foi, venez la chercher là où elle est. Venez consulter ceux qui ont mission de vous la donner. Quand vous êtes malade, vous allez au médecin. Quand vous avez une affaire à débrouiller, vous allez à l'avocat. Quand vous avez de l'argent à placer, vous allez au banquier. Pour connaître la religion, allez au prêtre.

Quand on a le malheur de ne pas avoir la foi, il faut la désirer, la demander, la chercher... Et quand on la désire, qu'on la demande et qu'on la cherche, on la trouve. La chose est certaine. Essayez.

Amen!

VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas la foi

3° *QUE FAIRE?* (Suite)

Messieurs,

Beaucoup d'hommes, pour expliquer et justifier leur indifférence religieuse, disent : « Je n'ai pas la foi ». L'objection étant acceptée comme sincère, nous nous sommes demandé ce qu'il y avait à faire pour en sortir... Quand on a le malheur de ne pas avoir la foi, avons-nous dit, il faut : 1° la désirer ; 2° la demander ; 3° la chercher. Il me reste à formuler sur cet important sujet quelques conseils pratiques.

I. Vous n'avez pas la foi ? ***Tâchez de la mériter.***

La fortune ne nous vient pas en dormant ; nous la gagnons à la sueur de notre front. La foi est de même une richesse spirituelle qui s'acquiert comme la richesse matérielle, par le travail, par l'effort. « Travaillez donc, vous dirai-je avec *Pascal*, tra-

« vaillez, non pas à vous convaincre par l'aug-
« mentation des preuves, mais par la diminution
« de vos passions. » Et avec *Bossuet* : « Écoutez,
« esprits téméraires et follement curieux qui dites :
« nous voudrions voir, nous voudrions entendre
« toutes les vérités de notre foi. Laissez traiter vos
« yeux malades, souffrez qu'on les nettoie, qu'on
« les fortifie. Que si toutes les lumières du Chris-
« tianisme sont des ténèbres pour vous, faites-
« vous justice à vous-mêmes. Par où ces lumières
« pures et chastes s'insinueraient-elles en vous ?
« La sagesse que vous ne cherchez pas descendra-
« t-elle de son trône pour vous enseigner ? Allez,
« hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos
« cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront
« aux clartés de l'Évangile. » Messieurs, la vérité religieuse n'est pas spéculative, mais curative. Il faut l'expérimenter pour la comprendre. Jésus-Christ a dit : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt*, « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Ils le verront, non seulement à découvert dans sa gloire, mais à proportion et de plus en plus dans sa religion, par le rapport nécessaire de la pureté de l'âme et de la limpidité de l'esprit, du goût et de la vue de la vérité, selon cette autre divine parole : *Gustate et videte* (Ps. XXXIII). « Goûtez et voyez ». Ceci, Messieurs, est très philosophique et très profond. Ceci demande à être amplement expliqué.

II. Vous n'avez pas la foi? ***Pratiquez d'abord le peu de foi que vous avez.***

Vous avez nécessairement un peu de foi, plus peut-être que vous ne pensez. Or, je dis que ce qui vous reste encore de croyances, si vous en vouliez tirer les conséquences sincèrement, suffirait pour vous donner la foi qui vous manque, la foi tout entière. Tenez.

— Vous croyez *en Dieu*. Faites-vous tout ce que cette croyance exige? Ce Dieu auquel vous croyez, l'adorez-vous comme votre Créateur et votre Seigneur? Le remerciez-vous comme votre souverain Bienfaiteur? Surtout le priez-vous? Quel devoir plus naturel à la créature que de prier celui de qui vient tout bien? Donc priez-vous Dieu? Lui demandez-vous la pleine lumière de la vérité dont vous entrevoyez au moins le demi-jour... et la grâce, ce secours intime et fortifiant de Dieu, dont vous devez sentir le besoin d'autant plus vivement que vos passions sont plus violentes et votre volonté plus faible? Ces actes si simples de religion que la seule croyance en Dieu commande sont-ils dans les habitudes de votre vie? Il faut les y mettre. Pratiquez le peu de foi que vous avez, et vous obtiendrez bientôt la foi qui vous manque.

— Vous croyez *à la morale*, à l'essentielle distinction des actes libres, au bien et au mal.

Vous croyez que Dieu infiniment juste et saint ordonne l'un et défend l'autre. Faites-vous le bien dans toute la mesure où vous le devriez? Vous abstenez-vous de tout ce que votre conscience vous dit être mal? Et vos péchés, présents et passés, qui ont si grièvement et tant de fois offensé un Dieu très saint, auquel vous croyez, lui en demandez-vous souvent pardon? Vous humiliez-vous en sa présence, au souvenir de tant d'actes coupables, de tant de pensées, de paroles, d'actions mauvaises? Vous mettez-vous quelquefois à genoux devant cette souveraine Majesté, contrit et confus? et frappant avec douleur votre poitrine, lui dites-vous dans l'amertume de votre âme : « Seigneur, ayez pitié de moi parce que je suis un pécheur? » La seule croyance en Dieu suffit, si vous voulez être conséquent, pour vous obliger à tout cela. Vos simples lumières naturelles, si vous les suivez, de proche en proche, vous conduisent à la foi. Pratiquez le peu de foi que vous avez, et vous obtiendrez bientôt la foi qui vous manque.

— Vous croyez *au devoir*, en particulier vous croyez à la chasteté ; vous savez qu'elle est une vertu, une belle vertu, et une vertu obligatoire. Vous savez, vous croyez que le respect de soi-même, des lois de la nature et de la dignité humaine est un devoir, que la fidélité à des liens sacrés et mutuellement jurés est un devoir. Êtes-vous chaste? Cette délicate question, ce n'est pas moi qui vous

l'adresse. C'est Dieu, le scrutateur et le juge des consciences. Répondez non pas à moi, mais à Dieu, dans l'intime secret de votre cœur. Êtes-vous chaste? Vous ne l'avez pas toujours été, vous ne l'êtes peut-être pas encore à présent. Et pourtant, de votre aveu, la chasteté est un devoir. Je vous le dis devant Dieu et de sa part : Pratiquez le peu de foi que vous avez, et vous obtiendrez bientôt la foi qui vous manque.

— *Les œuvres mènent à la foi.* Il en est de la foi comme d'un édifice où le fondement est affermi par les constructions mêmes qu'il supporte. « Insen-« sés, dit Bossuet, ne voyez-vous pas que ce fon-« dement attend l'édifice pour être lui-même con-« solidé ; que ce commencement de la foi demande « sa perfection par la bonne vie, et que ces mu-« railles à demi élevées, qui se ruinent parce qu'on « néglige de les achever, rendent hautement témoi-« gnage contre votre folle et téméraire conduite? » Vous prétendez attendre d'avoir toute la somme de foi voulue pour vous mettre à la pratiquer. Ce n'est pas raisonnable. La foi est une culture. Or ce n'est pas la culture qui doit attendre le développement ; c'est le développement qui attend la culture. Le germe de la foi étant donné, il faut le cultiver et le pousser à maturité.

Pratiquez le peu de foi que vous avez, et vous obtiendrez bientôt la foi qui vous manque.

III. Vous n'avez pas la foi ? ***Faites comme si vous l'aviez tout entière.***

Écoutez cette parole de *Pascal :* « Vous voulez « aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin. « Apprenez-le de ceux qui le savent et qui y ont passé « avant vous. Suivez la manière par où ils ont « commencé ; c'est en faisant tout comme s'ils « croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant « dire des messes, etc... Naturellement cela vous « fera croire, et vous abêtira. » Cela vous abêtira ? On s'est beaucoup récrié contre cette parole. Elle a pourtant un sens profond. L'homme n'a pas seulement une âme ; il a un corps. Et c'est avec notre corps, avec nos sens, que nous devons aller à Dieu, non moins qu'avec notre âme et nos facultés spirituelles. Voilà pourquoi il faut prendre de l'eau bénite, faire dire des messes, etc., c'est-à-dire nous plier à toute la pratique sensible du Christianisme, si nous voulons arriver à la foi. Pascal ajoute : « Pour vous montrer que cela y mène, « c'est que cela diminuera vos passions qui sont « vos grands obstacles. » — Comment cela ? — « Parce que cela fera croire vos deux pièces : l'es- « prit y étant déjà porté par les raisons, l'automate « le sera par la coutume, ne lui permettant pas « d'incliner au contraire. » C'est une loi de notre nature, que les signes réagissent sur les sentiments

qu'ils expriment et les développent, en les témoignant. Les sens forment comme une enveloppe qui se plie aux mouvements de l'âme, et qui, portée par l'âme, la porte elle-même aux splendeurs de la lumière. Je puis appliquer ici la parole de Bossuet : « Qu'on ne nous reproche point ici de cercle « vicieux. Tout est plein dans la nature de pareils « exemples. Je porte le bâton sur lequel je m'ap- « puie. Les chairs lient et couvrent les os qui les « soutiennent. Et tout s'aide mutuellement dans « l'univers. Il en est ainsi de l'Église et de l'Écri- « ture sainte... » concluait Bossuet. Il en est ainsi, puis-je conclure, de la croyance et de la pratique. Vous n'avez pas la foi ?

Faites comme si vous l'aviez tout entière. Adoptez-en les rites extérieurs, rites d'autant plus efficaces qu'ils sont plus expressifs. « Pour être pieux, dit Joubert, il faut qu'on se fasse petit. Les attitudes qui, en nous faisant ployer nos membres en amoindrissent le volume ou en abaissent la hauteur, sont favorables à la piété. » Je placerai ici un dernier conseil qui semblera encore plus étrange, et qui cependant vous révélera la recette suprême pour arriver à la foi.

IV. Vous n'avez pas la foi ? *Confessez-vous.*

Ce conseil vous paraît peut-être prématuré. Il ne l'est pas. Confessez-vous et vous retrouverez la foi.

Chose certaine et confirmée par de nombreuses expériences : il n'y a guère de meilleur moyen pour ramener un homme à la foi, que la confession. Pourquoi ? parce que la confession c'est l'humilité, qui touche le cœur de Dieu, attire la paix et ôte un des principaux obstacles à la lumière divine, l'orgueil. Sans doute, on ne vous absoudra pas tout d'abord, on attendra que vous ayez fait votre acte de foi ; mais c'est à quoi la confession vous disposera, par l'humilité d'abord, puis, en vous aidant à concevoir la contrition de vos péchés, à prendre de généreuses résolutions, à amender votre vie, et à devenir vertueux et chaste. Vous aurez de plus, en vous confessant, le grand secours des conseils d'un prêtre, qui vous guidera, pour la foi et pour la conduite, dans le chemin du retour à Dieu.

J'ai parlé tout à l'heure de l'expérience cent fois faite de l'efficacité de la confession pour ramener les âmes à la foi. En effet tous les jours des incroyants sont instantanément rendus croyants, et fermement, et pour toujours. Ils sont allés porter leurs inquiétudes, leurs exigences et leurs doutes à quelque ministre de la religion. Ils sont venus avec des objections bien préparées. Mais le prêtre, sans fermer l'oreille à leur argumentation, leur a proposé un préalable : la confession. Il a écouté, avant les difficultés de leur esprit, les fautes de leur cœur. Il leur a donné l'absolution. Et ensuite il leur a demandé leurs objections. Des objections ? Il n'en

est plus. Elles sont noyées dans les larmes : les larmes de la vérité sentie, de l'âme réconciliée, de la liberté reconquise, de la rencontre de la Justice et de la Paix dans un saint baiser... Me sera-t-il permis de mentionner ici *un souvenir personnel?* Je visitais un vieillard dont la longue vie consacrée tout entière à de grandes affaires commerciales était restée bien étrangère aux choses religieuses. Il avait fait seulement une bonne première communion, et il m'en parlait avec émotion. C'était d'ailleurs une âme droite, intelligente, avide de lumière et de vérité. La religion n'avait point en lui un ennemi... Mais entre lui et elle se balançaient de gros nuages qui interceptaient les rayons de la foi, des objections qui lui semblaient insolubles. Il ne pouvait pas croire à la présence réelle, à l'infaillibilité du pape, à l'éternité des peines, etc. Je lui fis un jour une proposition : « Confessez-vous. Renouvelez les joies de votre première communion. Et après nous verrons. » Il accepta, il vécut ainsi plusieurs années chrétien pratiquant et pieux, et jamais plus il ne me parla de ses objections. Elles avaient fondu comme neige sous le feu du Sacrement. *Frédéric Bastiat*, économiste très distingué, se trouvant malade à Rome, disait lui-même à un de ses amis : « Mon ami, j'ai pris les choses par « le bon bout, par l'humilité. Je remarque après « tout que la meilleure portion des hommes se « trouve parmi les croyants ; j'ai fait comme eux. »

Vous n'avez pas la foi ? Prenez la chose par le bon bout, par l'humilité. Confessez-vous. Ce n'est pas précisément la lumière qui vous manque, c'est votre œil qui est malade. Livrez-vous donc au traitement divin qui vous fera recouvrer totalement la vue. Chose étrange ! on veut jouir de cette vue sans ce traitement, ou même, pour s'y soumettre, on n'est pas moins inconséquent qu'un aveugle qui dirait : « Avant de me soumettre à l'opération, je veux voir comment elle se fait. » Non. Il faut s'abandonner, non sans raison, certes, mais sans la plénitude des raisons. En résumé, la confession est le meilleur moyen de croire, celui auquel il faut finalement venir, et auquel on ne saurait trop tôt avoir recours. Aucun autre ne peut en dispenser, et il fraie la voie à tous les autres. Comme dit Bossuet : « Nettoie à Dieu son « temple ! » Pour recevoir les dons célestes dans notre âme, il faut la vider d'abord de ses souillures. Rien n'est plus raisonnable, rien n'est plus philosophique. C'est de l'hygiène morale élémentaire. Et enfin, j'y reviens et c'est par là que je termine, ce phénomène de retour à la foi par la confession est un fait d'expérience fréquente et quotidienne. Dites que c'est un miracle, si vous le voulez ; mais j'affirme que c'est un miracle constant, patent et irrécusable, que chacun peut voir autour de soi, et, s'il le veut, en soi.

Amen !

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE[1]

Il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion

1° *IL Y A DES SAVANTS ET DES GENS D'ESPRIT QUI ONT DE LA RELIGION*

MESSIEURS,

Quelques-uns, pour échapper au Christianisme, disent : « Il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion. » Cette objection n'est pas difficile à résoudre. Je lui oppose d'abord la proposition suivante : Il y a des savants et des gens d'esprit qui ont de la religion. C'est tout ce que je veux vous dire aujourd'hui. Je vais vous présenter quelques-uns des grands hommes contemporains qui ont été des croyants, des adorateurs convaincus de l'Eucharistie, et je vous inviterai à entrer dans ce cortège glorieux, dans cette immense procession.

1° Agenouillés devant Jésus-Christ et son divin sacrement, je vois d'abord ***les papes, les évêques, les prêtres,*** les ministres de la religion. Ils ne sont

1. Cette conférencee a été donnée aux hommes, le jour de la fête de l'Adoration perpétuelle.

pas tous des génies et des saints. Cependant, leur témoignage mérite bien quelque considération : 1° Ils sont des spécialistes, et puisque, en architecture, on s'en rapporte aux architectes, dans les questions de stratégie, aux généraux, dans les affaires d'art, aux artistes, pourquoi, en matière de foi, refuserait-on de s'en rapporter aux ministres de la religion ? — 2° Presque tous se tiennent à un niveau très respectable d'intelligence et de vertu. — 3° Parmi eux, beaucoup sont des héros, soit que dans la mère-patrie ils se sacrifient entièrement au bien de leurs semblables, soit qu'ils aillent porter à des étrangers souvent barbares la civilisation chrétienne. — Parmi eux, beaucoup aussi sont des esprits très distingués et de fortes têtes. Léon XIII, Dupanloup, Lacordaire, Ravignan, Wiseman, Newman, Ketteler, Balmès et tant d'autres ne sont pas des hommes vulgaires. Ils honorent l'Église et leur siècle, et ils continuent dignement la dynastie des grands papes, des grands évêques et des prêtres illustres que l'on rencontre à chaque pas dans l'histoire du catholicisme.

Qu'en dites-vous, Messieurs ? Voilà une société ecclésiastique qui est bonne à fréquenter. Avec de tels hommes on se sent tranquille. On se sent affermi. On se sent fier de sa foi.

2° Agenouillés devant Jésus-Christ et son divin sacrement, je vois *des artistes et des littérateurs* de

première marque. Je pourrais vous citer tout le siècle de Léon X et tout le siècle de Louis XIV. Je vous cite seulement :

— *Des peintres*, tels que Lesueur, nommé le Raphaël français, — Ingres dont l'atelier était appelé une chapelle, — Horace Vernet qui vint à la Trappe retrouver le Dieu de sa première communion, — Corot, lequel s'écria un jour : « Moi, libre penseur ? Suis-je un peintre en décors ? » — Frandrin dont la foi fut si ardente et si expressive.

— *Des musiciens*, tels que Mozart, Haydn, Gluck, Méhul, Rossini qui disait de lui-même en recevant les derniers sacrements : « L'homme qui a écrit le *Stabat* ne peut être qu'un croyant. » — Et Gounod. « Je salue le maître », dit un jour le nonce du pape en entrant chez Gounod. « Il n'y a ici qu'un maître, « répondit l'artiste en montrant un crucifix, et « voici son image. »

— *Des poètes et des écrivains*, tels que Chateaubriand, Lamartine, de Laprade, de Maistre, Ozanam, et de nos jours, plus de la moitié de nos académiciens, avec un bon nombre des rédacteurs de la *Revue des Deux Mondes* et tous les rédacteurs du *Correspondant* et de *la Quinzaine*. La liste serait longue à ne citer que les noms des gloires catholiques de la France artistique et littéraire. Si on sortait ces grands hommes du catalogue de nos illustrations françaises, quel vide immense ! —

Qu'en dites-vous, Messieurs? Voilà une société intellectuelle qui est bonne à fréquenter. Avec de tels hommes, on se sent tranquille, on se sent affermi, on se sent fier de sa foi.

3° Agenouillés devant Jésus-Christ et son divin sacrement, je vois ***des orateurs, historiens, jurisconsultes, moralistes, publicistes*** qui rivalisent d'éloquence, d'érudition, de profondeur et de distinction.

— A la suite de Pascal avec ses *Pensées*, de Racine qui commençait ses lettres par ces mots : « Loué et adoré, soit à jamais le Saint-Sacrement de l'autel », — de Buffon, Descartes, d'Aguesseau et cent autres,

— Je vois leurs dignes successeurs dans notre siècle : Donoso Cortès, O'Connel, Sylvio Pellico, — de Fontanes, Joubert, Le Play, Wallon, — L. Veuillot, Falloux, Cochin, de Champagny, de Broglie, Berryer, Troplong, Dufaure, — Montalembert, qui, d'ordinaire, communiait le matin du jour où il devait monter à la tribune, qui, après son admirable discours du 18 octobre 1849 *Sur la royauté pontificale*, écrivait sur son journal intime : « En entrant, je récite le *Miserere* et le *Te Deum.* » Et les vivants! le comte de Mun, Piou, Étienne Lamy, Coppée, Brunetière, Goyau.

Qu'en dites-vous, Messieurs? Voilà une société éloquente qui est bonne à fréquenter. Avec de tels

hommes on se sent tranquille, on se sent affermi, on se sent fier de sa foi.

4° Agenouillés devant Jésus-Christ et son divin sacrement, je vois *des médecins et des chirurgiens* qui sont les grands bienfaiteurs de l'humanité contemporaine.

C'est Laënnec qui disait son chapelet en voyageant, qui suivait chaque dimanche la procession, tête nue, le visage grave et recueilli, avec les paysans bretons.

C'est Nélaton qui répétait souvent cette parole d'or : « J'ai prié, j'ai cherché, j'ai trouvé. » C'est Dupuytren, Cruveilher, Récamier, aussi habile à ramener les âmes à Dieu qu'à guérir les corps. — C'est le Dr Péan, le célèbre chirurgien, notre compatriote. Dès qu'il s'aperçoit que la mort va venir, il dit à ceux qui l'entourent : « Vite, qu'on aille me « chercher un confesseur. Je veux mourir dans la « foi de mes pères. Qu'on se hâte et qu'on fasse « venir près de moi ma famille. » Et il reçoit les sacrements en pleine connaissance, laissant à tous une profonde impression de sa fin si chrétienne.

Qu'en dites-vous, Messieurs? Voilà une société médicale qui est bonne à fréquenter. Avec de tels hommes on se sent tranquille, on se sent affermi, on se sent fier de sa foi.

5° Agenouillés devant Jésus-Christ et son divin

sacrement, je vois *les grands capitaines*. Presque toutes nos gloires militaires sont des gloires religieuses.

— Laissons le passé, et Charlemagne, et saint Louis, ce prince si héroïque, si aimable et si parfait, et les héros des croisades, et Turenne qui avait communié le jour de sa mort, et Condé, et Villars qui voulut en public recevoir l'Eucharistie, disant : « Si l'armée n'a pu voir Villars mourir en « brave, qu'elle le voie mourir en chrétien. »

— Citons seulement quelques contemporains. Parmi les généraux du premier empire : Marceau, Moncey, Drouot, le sage de la grande armée, Napoléon lui-même qui voulut mourir en chrétien avec l'absolution, l'extrême-onction et le saint viatique. Parmi les généraux d'Algérie : Lamoricière, Changarnier, Bedeau qui avant la bataille se confessait en présence des troupes; Bugeaud, qui portait pieusement la médaille de la sainte Vierge. Parmi les généraux de Crimée et d'Italie : Saint-Arnaud, Pelissier qui fixa au 8 septembre l'assaut et la prise de Malakoff. J'en oublie. Il faudrait les nommer tous, et le général de Gramont qui ne servait pas la messe parce qu'il lui aurait fallu deux bras, et qu'il en avait perdu un au service de la France, — et le duc de Magenta, Mac-Mahon, — et l'amiral Courbet, et Sonis, et le colonel Marchand, qui, au retour de Fachoda, s'arrêtait au Caire pour saluer les séminaristes des missions

africaines et leur disait : « Le missionnaire et le soldat sont faits pour s'entendre. »

Qu'en dites-vous, Messieurs ? Voilà une société héroïque qui est bonne à fréquenter. Avec de tels hommes, on se sent tranquille, on se sent affermi, on se sent fier de sa foi.

6° Agenouillés devant Jésus-Christ et son divin sacrement, je vois *les savants, les plus forts savants* d'avant-hier, d'hier et d'aujourd'hui.

— Je salue l'union de la science et de la religion dans la personne des grands astronomes Képler, Herschell, Leverrier, lequel était ostensiblement chrétien et demandait à Dieu d'aller plus haut que les astres, jusqu'au ciel.

— Je salue l'union de la science et de la religion dans la personne des grands géologues qui s'appellent Cuvier, Élie de Beaumont, de Lapparent.

— Je salue l'union de la science et de la religion dans la personne des grands mathématiciens, dont le plus célèbre au XIXe siècle fut sans contredit Cauchy, un saint, un ange de pureté et de charité qui partageait sa vie entre la prière, l'étude et les bonnes œuvres.

— Je salue l'union de la science et de la religion dans la personne des grands physiciens : Volta, l'inventeur de la pile électrique, — Faraday, — de la Rive, — Ampère, l'inventeur du télégraphe, catholique fervent et un des plus grands savants

des temps modernes, et enfin Branly, professeur à l'Institut catholique de Paris et quasi-inventeur de la télégraphie sans fil.

— Je salue l'union de la science et de la religion dans la personne des grands chimistes tels que Claude-Bernard, et J.-B. Dumas qui a dit : « La science ne tue pas la foi, et la foi ne tue pas la science », — et Chevreul, le centenaire, catholique intègre, et *Pasteur*. Pasteur... le monde entier connaît et admire sa vaste science, ses expériences célèbres dont aucune n'a jamais été prise en défaut, ses inventions qui forment comme un bloc inattaquable, auquel viendront se souder toutes les découvertes postérieures. Et en même temps il a été un chrétien. Il disait un jour à un ami : « Quand on a bien étudié, on revient à la foi du paysan breton. Et si j'avais étudié plus encore, j'aurais la foi de la paysanne bretonne ». Il est mort le 25 septembre 1895 après avoir reçu les sacrements en pleine connaissance et en baisant pieusement le Crucifix. Et en présence d'un tel exemple, tout homme de bonne foi peut et doit se tenir le raisonnement suivant : « Pasteur, de l'avis de tous, est le pre-
« mier des savants du monde. Jamais je ne serai
« aussi fort que lui. Or, Pasteur croyait en Dieu et
« vivait en bon chrétien. Donc, il faut croire en
« Dieu et vivre en bon chrétien. »

Qu'en dites-vous, Messieurs ? Ne voilà-t-il pas encore une société scientifique qui est bonne à fré-

quenter? Avec de tels hommes, on se sent tranquille, on se sent affermi, on se sent fier de sa foi.

Je conclus par trois paroles significatives : une parole d'homme d'État, une parole d'écrivain et une parole de paysan.

— En présence de la brillante pléiade de savants et de gens d'esprit que je viens de vous montrer agenouillés devant Jésus-Christ et son divin Sacrement, je me rappelle une parole que prononçait M. *Thiers* au corps législatif. Répondant à ceux qui accusent la religion d'obscurantisme il s'écriait : « Messieurs, l'Église catholique n'a jamais empê-« ché de penser que ceux qui ne sont pas faits pour « penser. » Le mot n'est pas tendre pour les libres penseurs. Tant pis pour eux!

— Entendez maintenant *Ozanam*. Il arrivait à Paris âgé de dix-huit ans, et un jour, entrant dans une église, il aperçut, agenouillé près du sanctuaire récitant son chapelet, un homme, un vieillard vénérable. C'était Ampère, c'est-à-dire la science et le génie vivants. Cette vision l'émut jusqu'au fond de l'âme. Il se mit à prier lui-même et à pleurer abondamment... et il se plaisait à redire ensuite : « Le cha-« pelet d'Ampère a plus fait sur moi que tous les « livres et même tous les sermons. » Ainsi, Messieurs,

devons-nous être encouragés et affermis dans notre foi par l'exemple des grands hommes qui adorent et qui prient, avec eux soyons fiers d'adorer et de prier. Soyons fiers de nous agenouiller.

— *Un paysan* est un jour invité par un voisin à faire honneur à un verre de vin. — « Accepté, ré-« pondit-il ; mais je te préviens que je n'ai pas « beaucoup de temps. Il faut que j'aille à vêpres, « et ensuite me confesser. — Te confesser? mais « tu es trop grand pour te confesser. — C'est vrai; « aussi pour le faire je me mets toujours à genoux. » Sachons, Messieurs, nous mettre à genoux devant Dieu. Nous sommes en bonne compagnie. Venez ce soir très nombreux. Venez grossir le cortège et vous joindre à la procession des grands chrétiens que je vous ai nommés tout à l'heure. Et que nos fêtes d'Adoration s'achèvent dans une imposante manifestation de foi chrétienne. L'heure n'est plus de cacher nos convictions et de taire notre *Credo*. Vous avez l'honneur d'être des croyants. Montrez-le, et soyez des apôtres!

Amèn!

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE

Il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion

1° *IL Y A DES SAVANTS ET DES GENS D'ESPRIT QUI ONT DE LA RELIGION* (*Suite*)

MESSIEURS,

On dit qu'il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion. J'ai répondu qu'il y a des savants et des gens d'esprit qui ont de la religion, et j'ajoute que *cela prouve beaucoup en faveur de la religion*. Si cela ne prouve pas qu'elle est divine, cela prouve au moins qu'elle n'est pas déraisonnable, et qu'on peut être catholique sans cesser d'être homme. Étudions en effet les grands catholiques et les grands convertis, et leur témoignage va nous apparaître très significatif en faveur de la religion et très encourageant pour les croyants.

I. *Il y a des savants et des gens d'esprit qui croient à la religion. Ce sont les grands catholiques.*

1° *Ils sont nombreux*. Je vous en ai cité quelques-

uns. J'aurais pu en citer beaucoup d'autres. On nous dit qu'un homme d'esprit ne peut pas croire à la religion. Cependant, le physicien, le géomètre *Pascal* n'était pas le premier venu. Il était pour son temps un savant de premier ordre, et il a laissé sur la religion des *Pensées* dont la profondeur étonne. Un homme d'esprit ne peut pas croire à la religion? Cependant, *Bossuet* n'était pas le premier venu. Au siècle le plus grand, devant le plus grand des rois, à la plus brillante des cours, au milieu de toutes les gloires rassemblées, le rayon de feu sur le front, la verge de la loi à la main, et sur les lèvres la plus belle langue que les hommes aient parlée, il abaissait jusqu'au néant les grandeurs de la terre. C'était un génie et en même temps c'était un croyant. Il allait expirer quand un sceptique se pencha sur sa couche pour lui demander s'il avait toujours cru ce qu'il avait si bien enseigné. A cette question le sublime agonisant répondit avec un accent plus grand encore que celui de ses oraisons funèbres : « Je crois! » Un homme d'esprit ne peut pas croire à la religion? Cependant, nous avons eu, *au* XIXe *siècle*, des centaines et des centaines de serviteurs de Dieu et de Jésus-Christ qui ont brillé dans les Académies, dans les laboratoires, dans la presse, à la tribune, dans les camps, dans toutes les sphères de la pensée et de l'action. Quelque soin que prenne l'incrédulité de calomnier nos gloires et de prouver que l'Église est une institution cons-

tamment occupée à abrutir l'esprit humain, elle ne peut pas supprimer nos hommes illustres. Nous avons eu dans le passé et nous avons dans le présent des hommes très intelligents qui sont en même temps très religieux. Et je dis que

2° *Cela prouve beaucoup en faveur de la religion.*

— Messieurs, il y a une immense différence entre les disciples de l'Évangile et ceux de l'Alcoran. Les disciples de l'Alcoran suivent Mahomet avec une stupide crédulité. Les disciples de l'Évangile s'attachent à Jésus-Christ en pleine lumière. Tous ces hommes de science et de génie qui ont illustré l'Église, tous ces hommes graves, studieux et éclairés n'ont pas cru sans savoir pourquoi. Ils n'ont donné qu'à bon escient l'hommage de leur foi. Leur esprit n'a pu travailler pendant dix-neuf siècles sur l'absurde. On ne peut pas admettre dans des intelligences si lumineuses, si cultivées, si élevées, si exigeantes, la coexistence ininterrompue de la science et de la sottise.

— Et puis tous ces illustres ne brillent pas seulement par l'éclat du savoir, mais encore par la splendeur de la vie ; ils apportent à la religion avec l'autorité de leur intelligence l'autorité de leur vertu. Ceci est considérable, Messieurs. La religion n'est pas une petite affaire, une simple théorie, une question de sentiment. Elle est une chose vivante, pratique, compromettante. Elle retentit avec vio-

lence dans le monde des idées par ses doctrines, et surtout dans le monde des passions par ses préceptes. Elle descend au cœur de l'homme, elle s'en empare, elle en réprime les écarts, elle en règle les mouvements. Elle impose des contraintes désagréables, des devoirs assujettissants. Or, comme nous autres simples mortels, les grands hommes du catholicisme ont dû subir et accepter ces sévères exigences de la religion. L'ont-ils fait les yeux fermés, sans examen, sans motifs sérieusement étudiés? Non certes. L'évidence seule de la vérité du Christianisme a pu forcer leur adhésion. Ils ont considéré le Christianisme et ils ont conclu contre leurs passions. Ils ont mis dans leurs conclusions le poids de leur vertu et celui de leur intelligence. Ils méritent doublement notre confiance.

3° *Quel puissant encouragement pour nous, Messieurs!*

— Lorsque nous pratiquons la religion, lorsque nous chantons notre *Credo*, nous sommes en *belle* compagnie. Nous avons avec nous et pour nous la raison, le bon sens, le suffrage des hommes d'esprit. Que si des écervelés s'en prennent à notre foi et nous gratifient de l'aimable épithète d'imbéciles, nous sommes en droit de leur répondre : « Oui, « imbéciles nous sommes comme Pascal, pas plus « imbéciles que lui, — imbéciles comme Bossuet, « pas plus imbéciles que lui, — imbéciles comme

« Ampère, Lacordaire et Pasteur, pas plus imbé-
« ciles que ces hommes supérieurement intelli-
« gents. » Et puis tous ces hommes ont, avec une grande valeur intellectuelle, une très grande valeur morale.

— Lorsque nous pratiquons la religion, lorsque nous chantons notre *Credo*, nous sommes en belle et *bonne* compagnie. On peut se défier du génie qui n'est pas accompagné de la vertu, et de la vertu séparée du génie. Mais rien n'est fait pour dominer, pour entraîner, pour gagner la confiance, comme l'alliance de la vertu et du génie... et cette alliance éclate dans la personne de nos grands catholiques. Ils sont illustres par leurs talents et illustres par leurs vertus. Il n'est pas possible d'imaginer une foi mieux certifiée et mieux portée que la nôtre. La portion la plus intelligente et la meilleure de l'humanité est avec nous. Je suis chrétien, et j'en suis fier, et je me moque des ricanements de la bêtise et de la méchanceté humaines.

Et voici cependant quelque chose qui me rassure davantage encore.

II. ***Il y a des savants et des gens d'esprit qui reviennent à la religion. Ce sont les grands convertis.***

1° *Ils sont nombreux.* Il y en a eu dans tous les siècles. Les premiers apôtres ont été des convertis.

Les premiers chrétiens ont été des convertis. Augustin était une grande intelligence, mais une intelligence dévoyée, un grand cœur, mais un cœur dévoré par les passions. Il avait trente ans d'âge et seize années d'iniquités. Il vient à Milan et sous la triple pression de la grâce d'en haut, de la parole d'Ambroise et des larmes de Monique sa mère, il succombe, il est vaincu, il devient un docteur et un saint. Dans la suite des temps, on a vu se succéder les conversions. Notre siècle n'a pas été déshérité de ce spectacle. Si je vous interrogeais, Messieurs, vous qui êtes les fils d'un siècle incrédule, beaucoup d'entre vous se lèveraient et me diraient : « Nous aussi nous sommes des convertis. » Mais je n'ai pas le droit d'entrer dans le domaine réservé de la vie privée. Je constate seulement ce que tout le monde voit et entend, et j'affirme que de nos jours un bon nombre d'hommes marquants, très marquants, sont revenus au catholicisme. Qu'était-ce que Lacordaire, sinon un converti ? Jeune homme de vingt ans, à Paris, il avait perdu jusqu'au souvenir de sa première communion. Un jour la lumière le visita, le terrassa, et il fut chrétien, prêtre, moine, orateur, apôtre incomparable. Gratry, Bautain, les deux Perraud, Bastiat, Augustin Thierry, Le Play, Schouwaloff, Veuillot, et cent autres furent des convertis. Tous les jours des savants et des gens d'esprit reviennent à la religion. Et je dis que

2° *Cela prouve en faveur de la religion.* Je dis que tous ces hommes qui nous reviennent apportent à la religion l'autorité de leur expérience et l'autorité de leurs sacrifices. — L'autorité *de leur expérience* d'abord. La Harpe converti disait aux incrédules de son temps : « Examinez comme moi, et comme moi vous croirez. » Voilà un argument qui ne manque pas de valeur, Messieurs. Certains hommes, très en vue, après avoir longtemps combattu ou négligé le catholicisme, sont venus à lui, à la suite de longues et patientes études, tels saint Augustin, La Harpe, Newman, et ont exposé dans des ouvrages restés célèbres leurs erreurs d'autrefois, les causes de leur conversion, et les preuves auxquelles ils avaient reconnu la divinité du catholicisme. Ils n'ont certes pas fait ce choix sans certitude absolue, car : 1° ils étaient très intelligents, très exigeants, peu disposés à se contenter d'à peu près, et 2° nul intérêt humain ne les poussait vers le catholicisme. Leur conversion était un acte de désintéressement et de souverain courage... De sorte que, en revenant à la religion, ils lui apportent avec l'autorité de leur expérience

— L'autorité *de leurs sacrifices.* Quoi de plus probant? quoi de plus décisif? Pascal parlant des apôtres et des martyrs a dit : « J'en crois des témoins qui se font égorger. » J'applique cette parole aux convertis. Leur témoignage a un poids énorme. Pensez donc! Pour se convertir, ils ont dû

se vaincre eux-mêmes... renverser, briser, dompter leur âme... passer de l'incroyance à la foi, de l'orgueil à l'humble soumission, du faux au vrai, souvent du vice à la vertu, ou du moins de la vie facile à la vie contenue, réglée et disciplinée. Quelques-uns ont été obligés de faire le sacrifice le plus absolu *de la fortune*, du bien-être. On a vu des ministres anglicans convertis abandonnant des bénéfices de 100.000 francs, et venant à Paris donner des leçons pour entretenir leurs femmes et leurs enfants. La conversion de quelques autres leur a coûté plus encore, car elle leur a coûté l'immolation publique et vraiment héroïque de *leur amour-propre*. Ils se sont rétractés à la face de leurs contemporains. On a vu Paul Féval revenir au Dieu de sa première communion et corriger ses romans d'aventures. On voit aujourd'hui Paul Bourget corriger ses romans psychologiques. Il faut du caractère, de la vigueur d'âme, une profonde conviction à des écrivains illustres, arrivés aux sommets de la réputation, consacrés par le public et par l'Académie, pour affirmer très haut, sans respect humain, devant le scepticisme et l'indifférence environnants, qu'ils ont commis des fautes et des erreurs contre la religion catholique et qu'ils veulent les réparer... Une telle résolution implique une rare énergie, révèle une forte conviction et constitue un éloquent témoignage en faveur de la religion. Et alors

3° *Quel puissant encouragement pour nous, Messieurs!*

A l'heure présente les retours à Dieu se multiplient dans l'élite intellectuelle. Un mouvement s'opère et se propage au sein des esprits élevés qui les pousse à Dieu. Coppée, Brunetière, Bourget sont des convertis. C'est ainsi qu'il plaît à Dieu de répondre aux prédictions et aux fureurs de la libre pensée. On croyait à jamais brisé l'immortel ressort qui élève à Dieu les aspirations de l'âme humaine. Tout à coup le ressort, qui n'était que comprimé, se détend et jette vers les hauteurs les esprits droits et les cœurs généreux. Espérons! Dieu reprend l'élite; il reprendra la foule. Les mouvements destructeurs et réparateurs viennent d'en haut. Le peuple a suivi le mauvais exemple. Il suivra le bon. La contagion de l'exemple s'exerce pour le bien comme pour le mal; à son insu même un converti sème des conversions. Sa profession de foi est comme une graine que le vent emporte et qui va fleurir au loin. Et plus l'homme qui se convertit est illustre et élevé au-dessus de la foule, plus il livre au vent de semences fécondes. Les grands convertis sont des avant-coureurs qui entraînent après eux les esprits de bon sens et de bonne foi, qui annoncent et préparent les victoires de la vérité. Suivons-les avec joie, et rendons grâce à Dieu qui les conduit!

Il y a des savants et des gens d'esprit qui croient

à la religion. Il y a des savants et des gens d'esprit qui reviennent à la religion. Avec de tels hommes, grands catholiques et grands convertis, chantons allégrement notre *Credo !*

Amen !

TRENTIÈME CONFÉRENCE

Il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion

2° *CELA NE PROUVE ABSOLUMENT RIEN CONTRE LA RELIGION*

MESSIEURS,

On nous dit qu'il y a des gens d'esprit qui n'ont pas de religion. Qu'est-ce que cela prouve ? Cela ne prouve absolument rien contre la religion. En effet beaucoup de savants et de gens d'esprit sont incrédules ou indifférents par ignorance et par préjugé. Ils sont incompétents, donc sans autorité en matière religieuse. C'est ce que j'ai à vous dire aujourd'hui. Le sujet mérite un examen très attentif.

I. *La compétence en matière religieuse est chose rare.*

1° Et d'abord *la compétence universelle est chose impossible*. Des hommes, qui savent tout à fond,

cela ne se voit pas. Chacun sait un petit nombre de choses, mais il ignore le reste, et la somme de ce qu'il ignore est mille fois plus grande que la somme de ce qu'il sait.

— Même dans l'ordre des connaissances pratiques, il en est ainsi. Le mécanicien ne connaît pas l'agriculture, et l'agriculteur ne serait pas capable de diriger une locomotive. L'ouvrier qui forge le fer, celui qui travaille le bois et celui qui tourne le cuivre sont condamnés à se spécialiser, et sortis de leur sphère habituelle ils ne savent plus rien. Que dis-je ? Dans le même atelier, dans la même industrie, le travail se divise, se subdivise, et la science se divise et se subdivise avec lui. L'ouvrier commence une œuvre, il ne la continue pas ; et celui qui la continue ne l'achève pas. Chaque travailleur est enfermé dans le cercle étroit de son métier.

— Mais c'est surtout dans l'ordre des connaissances les plus élevées que se révèle notre indigence intellectuelle. Le médecin est incapable de conduire un navire ; il est donc ignorant par rapport à un capitaine de vaisseau... et ce dernier à son tour ignore la médecine. Et de même l'astronome n'a pas le temps d'apprendre la physiologie, la botanique, la géologie, l'architecture, ou, s'il en a le temps, il n'en a ni le goût ni les aptitudes. Nous sommes tous des spécialistes. Le mot est à la mode et il n'est que l'expression d'une vérité patente.

Nous possédons un peu de science sur un sujet particulier, et, sur une infinité de sujets, même ceux qui passent pour savants et qui le sont en effet doivent confesser leur ignorance. La compétence universelle est chose impossible.

2° *La compétence en matière religieuse est chose rare.* — D'abord *il n'est pas facile de connaître à fond la religion* dans ses preuves, dans ses dogmes, dans sa morale, dans sa liturgie, dans son histoire. Elle touche à tout : à la terre et au ciel, à Dieu et à l'âme, au passé, au présent, à l'avenir de l'humanité. Les problèmes qu'elle soulève sont de ceux qu'on ne peut pas résoudre en courant, comme seraient des questions industrielles, commerciales, judiciaires, scientifiques, qui elles-mêmes préoccupent et souvent divisent des hommes très éclairés et très expérimentés. Les génies les plus fameux et les plus sûrs en d'autres matières ont hésité et souvent se sont trompés en matière religieuse. Qu'il me suffise de rappeler que Napoléon a plus aisément triomphé des armées autrichiennes sur le champ de bataille d'Austerlitz et de Wagram, que des résistances théologiques du pacifique Pie VII à propos de l'indissolubilité du mariage et de l'investiture des évêques. Il n'est pas facile de connaître à fond la religion. Aussi la science sacrée ne court pas les rues, pas même les salons, pas même les Académies.

La grande masse des hommes connaît fort peu la religion. C'est trop évident. Je prends au hasard, à la ville ou à la campagne, cent individus différents d'âge, de culture intellectuelle et de situation sociale. Il y en a quatre-vingt-dix, sinon quatre-vingt-quinze, qui, en fait de religion, ne savent rien ou à peu près rien ; à peine leur reste-t-il quelque faible réminiscence des instructions catéchistiques reçues dans leur enfance. Depuis longtemps ils ne font qu'oublier sans rien apprendre. Leurs idées sur la religion se résument dans les faux préjugés qu'on leur a inspirés contre elle. Les journaux qu'ils lisent servent à les troubler, bien plus qu'à les éclairer... car la mauvaise presse est de beaucoup la plus répandue et la plus puissante, et elle met tous les jours en circulation des idées fausses et inexactes qui obscurcissent et déforment la vérité religieuse. Vous, Messieurs, qui êtes une élite, vous le savez, vous le constatez et vous en gémissez. Les conversations courantes de la rue, du café, de l'atelier dénotent une ignorance religieuse qui fait pitié. La compétence en matière religieuse est chose rare. La grande masse des hommes connaît fort peu la religion. Je vais plus loin.

II. ***Beaucoup de savants et de gens d'esprit manquent de compétence en matière religieuse.***

— Voici *un homme du monde* qui a acheté par

fantaisie des livres qu'il n'a jamais ouverts qu'au hasard pour tuer le temps, pour charmer ses loisirs, pour chasser son ennui. Il est abonné à une revue qu'il parcourt à peine. Chaque matin son journal lui apporte des nouvelles plus que des idées. C'est un causeur agréable. Sans rien savoir à fond, il peut discourir sur tout. Il parle histoire, philosophie, politique, religion, comme on en parle dans le monde, c'est-à-dire facilement et superficiellement. — Direz-vous qu'il est compétent en matière religieuse ? Non certes. Il a peut-être reçu autrefois un enseignement religieux assez soigné. Mais depuis, il se laisse aller au courant des affaires et des distractions. Il évite également les lectures sérieuses et l'audition de la parole de Dieu. Sa science théologique se ramène à fort peu de chose, et je crois bien qu'on l'embarrasserait cruellement si on lui demandait une réponse précise aux questions les plus simples du catéchisme, si on l'interrogeait sur les notions les plus élémentaires du Christianisme. Il n'est pas compétent en matière religieuse.

— Voici maintenant *un homme très cultivé*, un puits d'érudition, qui a tout appris : l'histoire, la géographie, les langues, le dessin, la musique, la chimie ; qui a fait un peu de médecine, un peu de droit, un peu de littérature, un peu d'archéologie. Il a même fait un peu de théologie. Il pose en homme universel, et il parle en docteur sur tout ce

que l'on peut savoir et sur quelques autres choses encore. — Direz-vous qu'il est compétent en matière religieuse ? Non certes : 1° Il sait un peu de tout, mais il ne sait le tout de rien. Son savoir est trop étendu pour être profond, et trop disséminé pour être coordonné ; 2° son instruction profane s'est développée au détriment de son instruction religieuse. L'accessoire a débordé et étouffé le principal ; 3° il a peut-être approfondi les cultes de la Grèce, de l'ancienne Rome, de la Perse et de l'Inde sans avoir lu un seul traité de la religion véritable. Cela se voit aujourd'hui, on rencontre des amateurs et des curieux qui connaissent la religion de Confucius et de Boudha, mais qui ne connaissent pas la religion dans laquelle ils sont nés, la religion chrétienne. Ils ont la science des religions, mais ils n'ont pas la science de la religion. Ils ne sont pas compétents en matière religieuse.

— Voici enfin *un savant*, un bon chimiste, un illustre médecin, un astronome remarquable, un mathématicien de premier ordre. C'est bien. Ni je ne pense, ni je ne dis de mal de la chimie, de la médecine, de l'astronomie, des mathématiques. Ce sont là de très belles sciences qui rendent d'immenses services à l'humanité. Mais je vous fais remarquer qu'on peut être très fort en toutes ces sciences et très nul en religion — qu'un membre de l'Institut peut être moins renseigné en matière

religieuse qu'un simple curé de village, — et que de fait beaucoup de grands savants sont moins avancés dans la science sacrée qu'un enfant de dix ans qui est assidu au catéchisme. Le célèbre astronome *François Arago* disait à l'abbé Moigno qui l'exhortait à penser à Dieu pour se préparer à la mort : « Élevé au sein de la tourmente révolution-« naire, je ne sais rien, absolument rien des dogmes « de la révélation. » Et combien d'autres pourraient faire le même aveu !... Chimistes, ils connaissent dans le dernier détail les propriétés de la matière, et ils ignorent l'origine, la nature et la destinée de l'homme — géologues, ils décrivent la structure universelle du globe, et ils ignorent les mystérieux desseins sur l'humanité du Dieu Créateur et du Dieu Rédempteur ; astronomes, ils savent comment va le ciel, et ils ne savent pas comment on va au ciel... Ce qui les éloigne de la foi, ce n'est pas la science qu'ils ont de la nature, mais celle qu'ils n'ont pas de la religion.

Beaucoup de savants et de gens d'esprit manquent de compétence en matière religieuse. Donc, ils manquent d'autorité... et leur témoignage ne prouve rien contre la religion. Telle est

La conclusion importante que je vous signale en terminant. *En religion, comme en tout le reste, il faut s'en rapporter aux hommes compétents*, aux

experts, aux habiles, aux entendus, aux spécialistes.

— Un paysan disait à son curé : « Je ne vais pas à la messe, parce que M. le préfet, M. le député et MM. les ministres, qui sont des gens d'esprit, n'y vont pas. » Et le curé lui répondait : « Demandez « au préfet de vous faire une paire de sabots, au « député de vous faire une bonne paire de souliers, « au ministre de venir relever votre grange qui « croule. Ces Messieurs ne le pourront pas. Ce n'est « pas leur affaire. Ils ne sont ni sabotiers, ni cor- « donniers, ni maçons. Eh bien ! de même ils ne « sont pas théologiens. Ils ne sont pas compétents « en religion. Ce n'est pas à eux qu'il faut aller « demander des leçons de catéchisme. »

— Messieurs, quand vous tombez malades, vous vous adressez non à un avocat, mais à un médecin habile, parce que, comme vous le dites fort bien, à chacun sa profession... Et partant de ce même principe, quand vous êtes engagés dans un procès, vous vous adressez pour le débrouiller non à un poète ou à un astronome, mais à un jurisconsulte instruit, à un homme de loi. — Quand vous voulez bâtir une maison, vous vous adressez pour avoir un plan, non à un agronome ou à un chimiste, mais à un architecte qui a une longue expérience de son art. Eh bien, de même, quand il s'agit de la religion, il faut s'en rapporter non à des savants et à des gens d'esprit qui ont oublié les premiers

éléments du catéchisme, mais aux prêtres qui ont fait leur théologie.

— Si, moi, prêtre, j'osais composer un volume d'hérésies contre les conclusions les plus accréditées de la médecine, on se moquerait de moi, et on aurait raison. Et de leur côté, médecins, artistes, philosophes, archéologues, physiciens, chimistes, tous à l'envi, auraient droit d'écrire ou de prononcer des sentences contre la religion sans l'avoir apprise, et obtiendraient plus de créance que le pape, les évêques, et les Pères de l'Église ? Non, ce n'est pas possible.

En religion, comme en tout le reste, il faut s'en rapporter aux experts, aux habiles, aux entendus, aux hommes spéciaux, et *les hommes spéciaux en matière religieuse, ce sont les prêtres*..... Moi, prêtre, qui vous parle et que vous avez la patience d'entendre, j'ignore une multitude de sciences : j'ignore la géométrie, l'algèbre, l'astronomie, la médecine, le droit... J'ignore, hélas! jusqu'au nom de la plupart des sciences qu'il me faudrait énumérer pour vous dire que je ne les connais pas ; mais, Dieu merci, je possède la science religieuse, c'est-à-dire le secret de l'ensemble des choses, l'explication de l'origine et de la fin de tout. Aux savants, les sciences partielles, à nous, prêtres, la clef de la science universelle. Les sciences profanes... nous en abandonnons le sceptre à ceux qui ont la modestie de se l'adjuger. La science religieuse, elle est notre spécialité, nous

en sommes les ministres et les dispensateurs. Notre fonction est très belle et très laborieuse. Plaise à Dieu que nous la remplissions selon les besoins et les exigences du peuple qui nous est confié et du siècle que nous avons à évangéliser !

Amen !

TRENTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

Il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion

2° *CELA NE PROUVE ABSOLUMENT RIEN CONTRE LA RELIGION* (Suite)

Messieurs,

On nous dit qu'il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion. A cela j'ai répondu que beaucoup de savants et de gens d'esprit manquent de compétence, donc d'autorité en matière religieuse. Quand on ne connaît pas bien la religion, si intelligent qu'on soit, on n'a pas même le droit apparent de la juger et de la condamner.

Je poursuis et j'ajoute que beaucoup de savants et de gens d'esprit manquent d'impartialité en matière religieuse. Ils sont irréligieux par orgueil, par volupté, par intérêt. Les motifs qui expliquent leur incrédulité lui enlèvent tout crédit et toute autorité. Il y a là-dessus des choses très délicates à dire. Je vais essayer de les dire.

I. Beaucoup de savants et de gens d'esprit sont *irréligieux par orgueil.*

— 1° La religion est terrible et intransigeante. Elle veut qu'on soumette *la raison à la foi.* Dieu a parlé, il faut croire à sa parole. Il faut croire aux prophéties et aux miracles qui certifient la parole de Dieu. Il est vrai que les esprits les plus rudes et les plus incultes peuvent saisir sans efforts et sans délai les preuves les plus saillantes de l'authenticité du Christianisme; mais il est vrai aussi qu'une profonde humilité d'esprit et de cœur est nécessaire pour arriver à la certitude de la vérité et de la foi. Et, de plus, il faut croire aux mystères qui sont contenus dans la parole de Dieu. Il est vrai qu'au sein de ces mystères éclate une abondante lumière qui ravit la raison et l'élève au-dessus d'elle-même; mais il est vrai aussi que cette lumière n'est que pour les humbles : *Exortum est in tenebris lumen rectis.* Malgré la hauteur qui les dérobe et l'obscurité qui les enveloppe, il faut croire à toutes les propositions révélées et à chacune d'elles en particulier. Il faut croire à l'invisible, à l'incompréhensible, au surnaturel. Et quiconque ne croit pas est condamné.

— 2° Or, pour être homme de science et homme d'esprit, on n'en est pas moins homme, et beaucoup de savants et de gens d'esprit *ne veulent pas en*

eux soumettre la raison à la foi. Ils sont irréligieux par orgueil. — 1° Ils ne croient *qu'à ce qu'ils voient*, c'est-à-dire aux seules réalités palpables qui se laissent manipuler et expérimenter, et ils suppriment arbitrairement l'invisible, c'est-à-dire Dieu qui ne tombe pas sous les sens, le ciel qui n'existe que dans certaines imaginations exaltées, et l'âme qu'ils n'ont jamais trouvée au bout de leur scalpel ni sous l'œil de leur télescope. — 2° Ils ont *la prétention de tout comprendre*, de juger Dieu, de traiter avec lui d'égal à égal, et de mesurer sa parole aux dimensions de leur faible raison. — 3° Ils se disent *capables de suffire à tous les besoins* de l'humanité, de lui donner non seulement toute lumière, mais tout bonheur, non seulement tout bonheur, mais toute vertu. Dans la préface de son dernier ouvrage, *Science et Éducation*, M. Berthelot écrit intrépidement : « La science est aujourd'hui le seul fonde-« ment inébranlable de la moralité des peuples, « comme des individus. » Vous le voyez : certains savants sont en proie à un orgueil olympien et insensé. Ils ne doutent de rien. Ils croient que d'avoir épelé le livre du monde, d'avoir découvert quelques secrets de la nature, d'avoir la clef qui en ouvrira d'autres est pour eux un titre à tout savoir et à tout pouvoir. — 4° Et derrière les savants, pontifes de la science, se presse *la foule des adorateurs de la science*, qui ne sont pas savants, mais qui croient l'être — qui ont le même orgueil, moins transcen-

dant, mais plus naïf. Ils s'enthousiasment devant une découverte nouvelle comme des enfants devant un tour inédit de physique amusante. Un laboratoire de chimie leur inspire un respect craintif et superstitieux comme une mosquée. Un microscope est à à leurs yeux un objet presque sacré. Ils emploient volontiers les mots des vocabulaires techniques; c'est une sorte de langue liturgique qui épate la galerie. Ils ont ce qu'on a pu appeler la religion de la science. Tous les Homais de chefs-lieux de canton, braves gens d'ailleurs, pratiquent de la sorte le fétichisme scientifique. — 5° *Savants et demi-savants*, c'est à qui dira le plus de bien de la science qui est tout, et le plus de mal de la religion qui n'est rien. Partout la raison s'insurge contre la foi, on ne veut pas croire, on veut être indépendant. Si on analysait l'atmosphère intellectuelle de notre siècle, on y trouverait les quatre cinquièmes d'orgueil.

L'orgueil est aujourd'hui un puissant facteur d'irréligion. Il aveugle la foule; il aveugle surtout les savants et les gens d'esprit qui se croient plus clairvoyants, et qui, par là même, sont moins propres à la vérité que les simples. Or, quand on est orgueilleux, on ne peut pas être impartial. On voit mal, donc, on juge mal. Beaucoup de savants et de gens d'esprit sont irréligieux par orgueil. Je récuse leur témoignage.

II. Beaucoup de savants et de gens d'esprit sont *irréligieux par volupté.*

— 1° La religion est terrible et intransigeante. Elle veut qu'on soumette non seulement la raison à la foi, mais *le corps à l'âme*. Elle n'impose pas que des mystères; elle impose des préceptes. Elle est gênante pour l'esprit, beaucoup plus gênante pour la chair. Elle proscrit la recherche exclusive du bien-être, les délicatesses exagérées, les appétits dépravés et sensuels. Elle proscrit le divorce, l'amour libre, l'adultère, la fornication, — plus que cela : les mauvaises lectures, les mauvaises conversations, les mauvais regards, — plus que cela encore : les mauvais désirs et les mauvaises pensées. Et elle ne promet qu'aux cœurs purs la vision et la possession de Dieu.

— 2° Or, pour être homme de science, et homme d'esprit, on n'en est pas moins homme, on n'en a pas moins du sang, des sens, du cœur, de l'imagination, autant de puissances très difficiles à gouverner; et beaucoup de savants et de gens d'esprit *ne veulent pas en eux soumettre le corps à l'âme*. Ils sont irréligieux par volupté.

— Ils ont des passions ardentes qu'ils savent incompatibles avec la religion et qu'ils ne peuvent pas se décider à abandonner. Voilà l'explication secrète, profonde, vraie de leur incrédulité. Ils ne

l'avouent pas en public, ils se l'avouent à peine à eux-mêmes. Ils essaient de se persuader et de persuader aux autres que le Christianisme répugne à leur droite raison. Allons donc! ce n'est pas leur raison qui se cabre devant la religion et qui la repousse; c'est leur cœur, et leurs sens qui n'en veulent pas. Ils vivent sans foi parce qu'ils veulent vivre sans frein. Je raconte là l'histoire d'un bon nombre d'incrédules anciens et modernes.

— Théodore de Bèze était un ministre protestant de Genève presque aussi fameux que Calvin. Saint François de Sales avait eu avec lui plusieurs entretiens, dans lesquels Bèze paraissait convaincu de la vérité catholique. Cependant, il restait protestant. Deshaies, gouverneur de Montargis, se trouvant à Genève, alla rendre visite au pasteur et devint son ami. Un jour il lui demanda comment un homme tel que lui pouvait rester attaché à la honteuse religion de Calvin. Bèze se levant fit entrer une jeune fille et la montrant à Deshaies, il lui dit : « Voilà ce qui m'empêche de me convertir au catholicisme. »

— Naguère un homme d'esprit avait à sa table un grand nombre d'écrivains distingués. Dans le cours de la conversation il osa prononcer cette phrase qui ne fut pas contredite : « Avouons, Mes-« sieurs, que nous aurions le courage d'être chré-« tiens, si nous avions celui d'être chastes. » Et *Bouguer*, un savant incrédule du XVIIIe siècle, que d'Alembert appelait la meilleure tête de l'Académie,

Bouguer disait au religieux qui préparait sa conversion : « Mon père, si j'ai été incrédule, c'est parce « que j'étais corrompu. Allons au plus pressé. « Mon cœur a plus grand besoin d'être guéri que « mon esprit. Confessez-moi. »

— Écoutez là-dessus un converti, *Fr. Coppée*. Il écrit : « Je fus élevé chrétiennement... Ce furent, « je le dis franchement, la crise de l'adolescence « et la honte de certains aveux qui me firent renon- « cer à mes habitudes de piété. Bien des hommes « qui sont dans ce cas conviendraient, s'ils étaient « sincères, que ce qui les éloigna d'abord de la reli- « gion ce fut la règle sévère qu'elle impose à tous « au point de vue des sens,... et qu'ils n'ont demandé « que plus tard, à la raison et à la science, des argu- « ments métaphysiques qui leur permettent de ne « plus se gêner. Pour moi du moins les choses se « passèrent ainsi. » Hélas! C'est l'histoire de beaucoup qui ne le disent pas, qui disent même le contraire.

La volupté est aujourd'hui un puissant facteur d'irréligion. — Elle sévit parmi la foule, et non moins fortement dans le monde des savants et des gens d'esprit qui ont plus que la foule les moyens et les occasions de se procurer du plaisir. Or, quand on est passionné, on ne peut pas être impartial. Le cœur fait mal à la tête, et lui dicte des arrêts sans valeur. Beaucoup de savants et de gens d'esprit

sont irréligieux par volupté. Je récuse leur témoignage.

III. Beaucoup de savants et de gens d'esprit sont *irréligieux par intérêt.*

— 1° La religion est terrible et intransigeante. Elle veut qu'on soumette non seulement la raison à la foi et le corps à l'âme, mais encore l'*intérêt à la conscience*. Elle place au-dessus de tout les lois divines de vérité, de justice, de charité qui nous dominent et les sanctions divines qui nous attendent et nous menacent. Elle condamne le duel, les mauvais procès, les fausses balances, le mensonge, le sacrifice de ce qui est honnête à ce qui est utile. Elle n'autorise devant le devoir aucune abdication ni compromission de conscience.

— 2° Or, pour être homme de science et homme d'esprit, on n'en est pas moins homme, on n'en a pas moins des ambitions d'honneur, des ambitions de pouvoir, des ambitions d'argent; et beaucoup de savants et de gens d'esprit *ne veulent pas en eux soumettre l'intérêt à la conscience*. Ils sont irréligieux par intérêt.

— Est-ce que j'invente? De nos jours, hélas! on ne sait plus guère obéir à la conscience, et pour un trop grand nombre la question suprême est celle-ci : « Qu'est-ce que cette action me rapportera en argent,

« en honneurs ou en plaisirs ? » Pour un trop grand nombre, ce qui prime tout, c'est le succès, c'est l'assiette au beurre ; c'est une place, une décoration, une timbale à décrocher, une occasion de s'enrichir et de parvenir coûte que coûte. La conscience ? qu'elle se taise. La religion ? si elle parle, on la réduira au silence, on dira qu'elle est fausse, ennemie de l'humanité, contraire au progrès et à la science.

— Quand on vit dans un temps où l'irréligion est devenue une cause de popularité, la tentation est grande de se poser en anticlérical et d'exploiter les préjugés courants au profit de son ambition. On crie sur les toits : l'Église n'aime pas la science... l'Église n'aime pas le progrès des lumières... l'Église n'aime pas la liberté... et le lendemain on se réveille député ou ministre, on se réveille nanti d'un titre honorifique ou d'une bonne place. Que voulez-vous? Il faut arriver. Pour arriver, il faut hurler avec les loups, sacrifier ses convictions et sa conscience ; on hurle avec les loups, on sacrifie ses convictions et sa conscience. C'est ainsi que plus ou moins s'est toujours comportée la pauvre humanité, visant au succès, immolant la conscience à l'intérêt. C'est ainsi qu'elle se comporte aujourd'hui.

L'intérêt est aujourd'hui un puissant facteur d'irréligion. L'intérêt inspire l'immense multitude. L'intérêt actionne d'autant plus les savants et les

gens d'esprit que leurs visées sont plus hautes et leur ambition plus demesurée. Or, quand l'intérêt s'en mêle, il est difficile d'être impartial, on est exposé à conclure selon ses désirs et contre la vérité. Beaucoup de savants et de gens d'esprit sont irréligieux par intérêt. Je récuse leur témoignage.

— On nous dit qu'il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion. C'est vrai. Mais, si ces savants et ces gens d'esprit manquent de compétence ou d'impartialité en matière religieuse, leur incrédulité ne prouve absolument rien contre la religion. Laissons-les dire, laissons-les faire ; et unis à toutes les grandes et nobles âmes qui adorent Jésus-Christ et qui professent le Christianisme, continuons d'adorer Jésus-Christ, de professer le Christianisme et de chanter notre immortel *Credo!*

Amen!

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

Il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion

CONCLUSION

Messieurs,

On nous dit qu'il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion. C'est vrai. Mais ces savants et ces gens d'esprit manquent de compétence ou d'impartialité en matière religieuse ; donc leur exemple ne fait pas loi, leur témoignage est sans autorité.

Et puis, à côté d'eux, il y a des savants et des gens d'esprit qui ont de la religion. Grands catholiques, ils croient à la religion ; grands convertis, ils y reviennent ; les uns et les autres apportent à la religion la double autorité de leur intelligence et de leur vertu. Et maintenant, pour terminer cet important sujet, je vais vous soumettre : 1° une comparaison ; 2° une observation ; 3° une conclusion.

I. *Une comparaison.*

Comparons les grands hommes du Christianisme

avec les grands hommes de la libre pensée. Les premiers l'emportent de beaucoup sur les seconds par la quantité et la qualité.

1° *Par la quantité.*

— « On peut affirmer, dit Mgr de Ségur, que, « depuis dix-neuf cents ans, parmi les hommes émi- « nents de chaque siècle, il n'y a pas eu un incré- « dule sur vingt. » En effet, effacez par la pensée ce qu'ont produit les siècles sous l'inspiration de la religion, et vous verrez ce qui vous restera. Commencez par les beaux-arts. Entrez dans les musées et les églises pour en faire disparaître les tableaux, les sculptures, les pièces d'orfévrerie qui expriment une idée religieuse. Passez à l'architecture, et renversez toutes les cathédrales. Puis à la musique, et rayez du nombre des compositeurs Haendel, Palestrina, Mozart, Pergolèse, Rossini. Entrez alors dans la sphère de la pensée : éloquence, poésie, philosophie : supprimez Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Massillon, Fléchier, Corneille, Racine, Boileau, Descartes, Pascal, Chateaubriand, Lamartine, et cent autres. Continuez, et mettez au rebut les princes, les hommes d'État, les hommes de guerre, les magistrats qui se sont fait gloire de pratiquer la religion. Faites ce triage, et vous verrez ce qui vous restera. Vous serez saisis d'horreur au spectacle de ce vide immense... Parmi les célébrités en tout genre, les trois quarts au moins ont eu de la reli-

gion. Faut-il traiter de fous la presque totalité des grands hommes dont s'honore la France? Non, n'est-ce pas.

— On nous objecte les savants. Mais des savants, des naturalistes, des physiciens, des anatomistes, des médecins, spiritualistes, chrétiens et catholiques, il y en a toujours eu, et il y en aura toujours. Et, si l'on comptait bien, si on ne donnait pas souvent une valeur exagérée aux noms hostiles à la vérité religieuse, on verrait que, parmi les savants vraiment supérieurs, le grand nombre, le très grand nombre est, je ne dirai peut-être pas chrétien, mais au moins théiste et spiritualiste. La science était chrétienne au XVIIe siècle, au siècle des grandes découvertes scientifiques, au siècle des Pascal, des Leibnitz et des Newton. La science, il est vrai, est devenue incrédule au XVIIIe siècle. Mais au XIXe, ne compte-t-elle pas en première ligne Biot, Ampère, Cauchy, Récamier, Laënnec, Cuvier, Flourens, Quatrefages, Chevreul, Pasteur? Quand on dit que la science est athée et qu'on prêche l'athéisme au nom de la science, ce n'est pas tant la religion que l'on outrage, c'est la science que l'on calomnie. On peut affirmer que les penseurs matérialistes sont en minorité dans l'Académie actuelle des sciences.

En prenant l'ensemble de nos grands hommes dans le passé et dans le présent, on peut affirmer qu'ils l'emportent de beaucoup sur les grands hommes de la libre pensée par la quantité, et surtout

2° *Par la qualité.*

Il y a quatre-vingts ans, Mgr de Frayssinous évoquait devant ses auditeurs nos gloires catholiques des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Il disait : « Je vois « rangés autour de la religion une foule d'esprits « sublimes qui ont brillé en Europe depuis trois « siècles. » Et il énumérait les philosophes, les érudits, les moralistes, les magistrats, les apologistes, les savants. « Je vois tous ces grands hommes, « continuait-il, rayonnant de l'éclat de leur génie « et de leur vertu. Si j'étais tenté de me prévaloir de « mes faibles lumières contre le Christianisme, « Bacon m'avertit qu'un peu de philosophie rend « incrédule, mais que beaucoup de philosophie « ramène à la religion. Si je voulais m'endormir « dans une commode indifférence, Pascal me dirait « qu'on peut bien ne pas s'inquiéter du système de « Copernic, mais qu'il importe de savoir si l'âme « est mortelle ou immortelle ; que, suivant ce qui « en est, toutes nos actions et tous nos sentiments « doivent prendre des routes différentes. Si j'avais « pu me laisser ébranler par l'autorité de quelques « beaux esprits incrédules, Massillon me fait « observer que les passions sont le berceau de « l'incrédulité, qu'on ne secoue le joug de la foi que « pour secouer le joug du devoir, et que la religion « n'aurait jamais eu d'ennemis, si elle n'avait été « l'ennemie du dérèglement et du vice. Mais voici « que dans l'auguste assemblée le premier de tous

« par le génie se fait entendre ; il élève la voix « contre ces téméraires qui prennent pour force « de la raison ce qui n'en est que le délire, et qui « se croient libres parce que leur esprit n'a plus de « frein. Bossuet leur dit qu'ils n'ont pas même de « quoi établir le néant auquel ils aspirent après « cette vie, et que ce misérable partage ne leur est « pas assuré... » Et Frayssinous conclut : « Com- « ment ne serais-je pas frappé de la croyance de tant « de grands hommes? En vérité, s'il faut se décider « pour la religion ou contre la religion, d'après « l'autorité de ceux qui l'ont professée ou de « ceux qui l'ont combattue, je ne balance pas. Loin « de moi l'incrédulité! gloire à Jésus-Christ! Je suis « chrétien. »

— Que si maintenant nous jetons un regard sur le XIXe siècle, et si nous comparons la valeur respective des grands hommes du Catholicisme et des grands hommes de la libre pensée, est-ce que nous n'arrivons pas à la même conclusion? Quels sont ceux qui ont fait et qui font la guerre à Jésus-Christ? En général des personnages sans compétence et sans impartialité en matière religieuse. Et quels sont ceux qui sont avec Jésus-Christ? Un clergé qui représente vraiment le désintéressement et la moralité des convictions, et des laïques éminents qui mettent dans leurs conclusions le poids de leur intelligence et le poids de leur vertu. Oui, il faut venir à nous, il faut venir au Christianisme, quand

on s'oriente sur la valeur intellectuelle de ceux que l'on veut suivre, et surtout si l'on consulte leur valeur morale. Les quelques hommes qui méconnurent le Christianisme ne méritent pas notre confiance. L'orgueil, la passion de science profane qui les absorbait tout entiers, d'autres passions encore plus violentes et plus honteuses sont des raisons plus que suffisantes pour expliquer leur incroyance ; tandis que la vérité de la religion a pu seule incliner le front de nos grands chrétiens sous le joug du Catholicisme. Là, avec nos grands chrétiens, je me sens en meilleure compagnie qu'au milieu du maigre escadron des incrédules qui n'ont d'intelligence et de force que pour nier et pour nier sans cesse.

Ici me revient à la mémoire la parole de La Bruyère : « Quel plaisir d'aimer la religion et de « la voir crue et soutenue par de si beaux génies « et de si solides esprits ! »

Et qu'on ne dise pas qu'à l'heure présente les grands cœurs et les grandes intelligences s'éloignent du Christianisme. Je répondrais à ce dire téméraire par

II. *Une observation.*

— La plupart des bons esprits s'ébranlent vers le catholicisme. Plusieurs des maîtres de la pensée

contemporaine sont ouvertement catholiques. Les classes supérieures de la nation se christianisent. Un bon nombre même de sceptiques se tournent respectueusement du côté du Christ. Au retour d'un récent voyage à Jérusalem, M. Gustave Larroumet écrivait : « Je suis chrétien et Français... La cloche « qui a sonné ma naissance sonnera ma mort et « sur ma tombe sera gravée la croix... C'est la « parole chrétienne qui a déposé dans l'âme moderne « ce qu'elle a de meilleur... » Et on retrouverait facilement la même note dans Jules Lemaître, dans Pierre Loti et beaucoup d'autres de la même école.

— « La science, crie-t-on bien haut, la science a prononcé, la science a condamné le Christianisme. » Voilà ce que disent quelques savants, et ce que beaucoup d'ignorants répètent. Mais c'est là une vaine parole. Si les grandes données scientifiques, universellement adoptées dans le monde savant, emportaient avec elles une négation formelle et évidente de quelque dogme religieux, tout savant tant soit peu sérieux, par cela seul qu'il est savant, abjurerait le Christianisme. Or, il n'en va pas de la sorte. Le Christianisme a pour enfants fidèles les plus étonnants génies. Un seul savant catholique est une preuve de la divinité de l'Église. Or, il y en a des milliers... Et ceux qui jusqu'ici se tenaient à distance de la vérité religieuse par indifférence ou par hostilité, obéissent dans l'ensemble à un mouvement de retour. Les grands esprits nous reviennent.

— C'est si vrai que les adversaires de l'idée chrétienne ne peuvent plus contenir leur colère... que la franc-maçonnerie poursuit avec acharnement l'enseignement religieux, qui lui prépare des rivaux aussi intrépides que distingués par leur science et leurs talents. Faibles et humiliés hier, on pouvait nous tolérer ; forts aujourd'hui et sur le point de reconquérir l'opinion éclairée, on se précipite contre nous, on nous persécute parce qu'on nous craint. On voudrait nous supprimer, parce qu'on désespère de nous égaler. L'attitude de nos adversaires ne peut que nous encourager.

En terminant, je vous offre

III. *Une conclusion* qui est une parole d'espoir.

— Les périls de l'heure présente intimident ou troublent quelques catholiques. Qu'ils se rassurent. Jamais l'Église n'a paru aussi vivante, aussi active et aussi jeune qu'elle l'est aujourd'hui. Il y aurait lieu de trembler pour elle, si sa destinée était liée à celle d'un homme ou d'un peuple, cet homme fût-il le plus intelligent et ce peuple le plus puissant de la terre. Mais le catholicisme de nos jours se compose d'un grand nombre de minorités ou persécutées ou libres, minorités qui sont toutes vigoureuses et résolues à la lutte, minorités qui sont brillantes par le talent et par l'élévation morale, minorités qui seront demain majorités. Il faut espérer.

— En 1877, le doyen de la Faculté de Droit de l'Institut catholique de Lille, M. de Vareilles-Sommières prononçait ces belles paroles : « Quels « que soient les desseins de la Providence, notre « devoir à tous est de marcher comme si le ciel « était serein, comme si la justice allait être reine « de France, comme si l'avenir nous était garanti. « Forts de leur conscience sans reproche, forts du « bien qu'ils ont fait et qu'eux seuls sont capables « de faire sur la terre, forts de leur dévouement à « la France qu'ils ont à toute époque chérie, et « dont ils sont encore les meilleurs fils et les plus « vrais amis, les catholiques peuvent s'attendre à « tout, mais ils n'ont peur de rien. » Oh ! la belle parole ! Les catholiques peuvent s'attendre à tout, mais ils n'ont peur de rien.

— Donc, restons calmes, joyeux, ardents à la lutte, sûrs du lendemain. Mgr Mermillod a dit : « J'ai peu « de goût pour les saules pleureurs. Ils ne portent « pas de fruits, et ils n'abritent que des tombeaux. » Ne soyons pas des attristés et des découragés. Au-dessus de nos têtes resplendit comme une nuée lumineuse et immense la grande armée des témoins du Christ; soyons patients et forts comme ils l'ont été et comme eux, allons allègrement aux luttes qui nous attendent :

Tantam habentes impositam nubem testium, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen!

Amen!

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Il faut faire comme les autres

MESSIEURS,

Beaucoup de gens, pour s'excuser de n'avoir pas de religion, disent tout haut ou murmurent tout bas : « Il faut faire comme les autres. » Nous allons juger cette parole. Elle est : 1° très répandue ; 2° peu raisonnable ; 3° souvent dangereuse.

I. Il faut faire comme les autres. ***Parole très répandue.***

— Si vous demandez *aux Chinois* pourquoi ils arrangent leur longue chevelure d'une façon si bizarre et si peu gracieuse, aux Indous de Bénarès pourquoi ils se promènent dans leur pagode dorée les pieds nus et la tête couverte, aux Birmans et aux Maoris pourquoi ils s'infligent le supplice d'un tatouage savant et compliqué fait au couteau, avec des entailles dans la chair vive, tous ces hommes, désignant du regard et du geste leurs compatriotes, vous diront : « Il faut faire comme les autres. »

— Sans aller si loin, demandez *au paysan* français pourquoi il ne porte plus le bonnet de coton, mais bien le chapeau ou la casquette, pourquoi il a échangé le couvre-chef moelleux et confortable de ses pères contre les articles de la chapellerie moderne, il vous répondra : « Il faut faire comme les autres. » Il n'y a pas d'ailleurs que les paysans à suivre la mode.

— Tous les ans à Paris les grands magasins de confection inventent *de nouvelles toilettes*, et les exhibent au bois de Boulogne ou aux courses. Les badauds regardent, admirent et disent : « Voilà la mode. » Puis les journaux de toilette en reproduisent les dessins, toute la France copie la capitale, et, si vous demandez aux françaises pourquoi elles adoptent telle coiffure et tel vêtement excentrique, elles répondent : « C'est la mode. Il faut faire comme les autres. » Et il n'y a pas que les femmes à se précipiter, tête baissée, dans le torrent de l'opinion.

— *Les hommes les plus graves*, les moins crédules sont journellement la proie des plus grossières illusions accréditées par le public. On les voit démolir soigneusement toutes les traditions du passé, tous les dogmes appuyés sur la révélation et certifiés par les plus grands penseurs de tous les siècles, tous les miracles consignés dans la Bible et dans la vie des saints. Ce n'est pas à eux qu'on en fait accroire. Ça ne prend pas. Ils savent douter, se

méfier. Et cependant voilà qu'ils entendent dire que dans tel coffre-fort il y a 100 millions. Personne ne l'a vu, mais tout le monde le dit; aux apologistes de la foi chrétienne on demande des preuves; aux héritiers des Crawford ou ne demande pas même des apparences de preuves, on s'en remet aveuglément à l'opinion d'autrui, et, sans vouloir contrôler ni remonter aux sources, on dit : « Monsieur un tel croit aux millions, et M. X... aussi, et encore M. Y... Donc, je dois y croire. Il faut faire comme les autres. » Le prestige de cette parole apparaît de même

— *Dans le monde politique.* Ces dernières années, un journal anglais essayait d'énumérer les différents vivats qui ont retenti sur la scène politique depuis cent ans. Cette simple énumération remplissait plusieurs colonnes et finissait sous cette rubrique : « Ça continue. » En effet, chez nous particulièrement, en France, l'opinion est plus mobile que les flots de l'Océan, et du soir au matin nous renversons l'idole d'hier, nous improvisons l'idole d'aujourd'hui, qui sera elle-même remplacée par l'idole de demain. Au milieu de cette mobilité perpétuelle, chaque français est constamment occupé à regarder les régimes et les hommes nouveaux... Et. pour s'excuser de saluer avec la foule les soleils levants, il dit sans hésitation comme sans remords : « Il faut faire comme les autres. »

— *La religion* n'échappe pas à la puissance de

cette maxime. Il semblerait qu'en religion, comme en tout le reste, c'est la coutume, et la coutume seule qui fait loi. Transportez un honnête Beauceron en Bretagne ou en Belgique, il verra que tout le monde va à la messe, et il sera heureux de faire comme tout le monde. Par contre, il n'est pas rare qu'un Breton ou un Belge transporté dans les plaines de Beauce cède à l'exemple général et devienne indifférent. — Sur cent hommes plus ou moins étrangers à la vie chrétienne, combien y en a-t-il qui aient examiné sincèrement, sérieusement, librement, à loisir, la grande question religieuse? Combien y a-t-il de gens qui, une fois en leur vie, pendant une demi-heure, se sont posé à eux-mêmes cette interrogation : « Dois-je être chrétien ou ne l'être pas? Ai-je oui ou non un Dieu à servir, une âme à sauver, des vérités à croire, des sacrements à recevoir? » Sur cent hommes, quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze n'y pensent pas. Ils regardent simplement leur entourage, leur milieu et ils se disent : « Tel et tel n'ont pas de religion. Tant d'autres n'en ont pas. Il faut faire comme les autres. » Parole très répandue.

II. Il faut faire comme les autres. ***Parole peu raisonnable.***

— Il faut faire comme les autres. C'est un raison-

nement *d'enfant*. L'enfant est crédule. Il ne se sert pas, pour juger, de sa raison qui est rudimentaire et insuffisante. Il juge sur la foi d'autrui. Ainsi beaucoup d'hommes qui n'ont pas de religion ne veulent pas croire à la parole de Dieu consignée dans les Livres saints et annoncée par l'Église... Mais ils croient naïvement à la parole sans autorité des premiers venus, doctes ou ignorants, intelligents ou non intelligents... à la parole sans valeur de gens qui ne sont que ce que nous sommes, qui ne savent que ce que nous savons, et qui souvent sont peu de chose et ne savent rien du tout.

— Il faut faire comme les autres. C'est un raisonnement *d'aveugle*. L'aveugle est docile. Il se laisse conduire par quiconque lui prend la main, et il va au précipice sans même s'en douter. Ainsi beaucoup d'hommes qui n'ont pas de religion suivent docilement la foule qui n'en a pas, acceptent comme un jugement suprême l'arrêt d'un tribunal anonyme qui n'a jamais délibéré, et qui, eût-il délibéré, n'a aucun droit d'imposer son jugement. En vérité, renoncer de la sorte à tout droit d'examen, soumettre aveuglément sa raison à la raison ou au caprice d'autrui, n'est-ce pas faire acte de déraison ? Prendre l'opinion pour règle de ses croyances, n'est-ce pas en accepter d'avance tous les égarements ?

— Il faut faire comme les autres. C'est un raisonnement *d'esclave*. L'esclave est passif. Il n'a

pas d'idée à lui. Il n'a pas de volonté personnelle. Ce n'est pas un homme qui obéit à son libre arbitre ; c'est une toupie roulante qui va où on la pousse. Ainsi beaucoup d'hommes qui n'ont pas de religion subissent la plus humiliante des oppressions, l'oppression de leur intelligence et de leur spontanéité sous la poussée aveugle et brutale du grand nombre. Ils proclament sans cesse qu'ils ne suivent que leurs idées, que leur raison est leur seul guide, qu'ils n'ont d'autre règle qu'eux-mêmes. Hélas ! quelle illusion est la leur ! Ils se disent affranchis de toute croyance, et ils sont esclaves de la coutume, de la mode, de l'opinion régnante. — Ils ne suivent censément que leurs idées, et ils s'imbibent inconsciemment de toutes les idées qui les environnent. — A les entendre, on les croirait indépendants, et, quand on les regarde, on s'aperçoit qu'ils se laissent entraîner au torrent et noyer dans la foule. Au milieu de tout le monde ils n'ont pas la force d'être quelqu'un. Que dirai-je encore ?

— Il faut faire comme les autres. C'est un raisonnement *de chèvre*. Les chèvres se suivent les unes les autres. Si la première se jette dans un trou, la seconde la suit, la troisième suit la seconde, la quatrième suit la troisième, et ainsi de suite. Elles s'y jettent parce que leurs compagnes s'y sont jetées. Elles font comme les autres. Hélas ! combien d'hommes sont chèvres, quand il s'agit même de leurs devoirs les plus essentiels ! Combien

perdent leur âme uniquement pour faire comme les autres ! Une telle conduite est absolument injustifiable au tribunal de la simple raison. Faisons comme les autres quand les autres font bien. C'est raisonnable. Mais ne faisons pas comme les autres quand les autres font mal. Ce serait tout à fait insensé. Et puis ce serait coupable.

III. — Il faut faire comme les autres. ***Parole souvent dangereuse.***

Dans les questions qui n'engagent pas la conscience, il est permis et quelquefois même expédient de faire comme les autres. Mais que de fois il y a péril à faire comme les autres, quand on se trouve en présence d'un devoir à remplir, quand il s'agit de la probité, de la morale, de la religion !

— Autrefois il y avait une habitude excellente qui consistait à respecter le bien d'autrui ; aujourd'hui il semble que cette habitude tend à disparaître, et l'opinion s'accrédite que le monde appartient aux plus habiles et aux plus audacieux, que la science suprême est de s'enrichir par tous les moyens. On entend des gens qui murmurent tout bas : « La probité est certainement une chose louable, mais puisqu'elle est passée de mode, je ne veux pas me singulariser. » Et, surpris la main dans le sac du voisin, ils disent au magistrat :

« Attendez, Monsieur le juge. Je ne demandais pas mieux que de rester honnête. Mais que voulez-vous ? aujourd'hui ce n'est plus l'habitude. J'ai fait comme les autres. » Voilà un danger qui n'est pas chimérique.

En voici un autre qui n'a rien non plus d'imaginaire. Un vieux berger avait plusieurs fils et filles. Un jour qu'ils voulaient aller à la foire de la ville voisine pour y danser, le père leur dit : « Non. Jusqu'ici j'ai cherché à vous préserver de la corruption des mœurs. Là-bas, vous vous gâterez fatalement. — Mais, répliquèrent les enfants, d'autres y vont aussi. — Sans doute, répondit le père. Mais combien n'en est-il pas qui y ont perdu santé et vie, honneur et innocence ? Voulez-vous pour cela les suivre ? N'imitez donc pas les brebis. Quand l'une d'elles saute dans l'abîme, toutes les autres sautent après elle. Aussi les appelez-vous des bêtes stupides. » Il faut faire comme les autres. Cette parole, Messieurs, fait germer le vice dans beaucoup d'âmes naïves. C'est par milliers que se comptent les victimes qu'elle pousse au mal.

— Et au point de vue religieux, ses effets sont peut-être encore plus pernicieux. La vérité religieuse, par cela même qu'elle est sainte, heurte tous nos instincts, dévoile toutes nos misères, humilie et froisse notre orgueil. Par conséquent, elle est assurée de voir se liguer contre elle jusqu'à la fin du monde toutes les passions humaines.

Aussi, quand je parcours l'histoire de tous ceux qui ont été ici-bas les témoins de la justice éternelle, je les vois tous, à certains jours, solitaires, incompris, méconnus, et Moïse sur la terre d'Égypte, et Élie au temps d'Achab et de Jézabel, et Jean-Baptiste dans son cachot, et saint Paul lorsque dans sa prison de Rome il traçait sur la dernière page qui nous reste de lui ces déchirantes paroles : « Tous m'ont abandonné!... » Pour garder sa foi, à certaines heures surtout, il est nécessaire de savoir être seul. Malheur à ceux dont la maxime est qu'il faut faire comme les autres ! On les voit se défiler prudemment et déserter les autels du vrai Dieu. On les entend hurler avec les loups et déclamer contre la religion. Il faut faire comme les autres... Parole dangereuse. Tenez si vous voulez une devise pour gouverner votre vie, voici celle que je vous suggère :

Bien faire et laisser dire

Laisser dire. Laissons les autres libres de ne pas faire comme nous. Nous ne pouvons pas obtenir que tout le monde pense ou agisse de la même façon. Acceptons la société avec ses variétés et ses complexités innombrables. Sachons nous tolérer mutuellement. La tolérance mutuelle est comme l'accord parfait dans lequel viennent se fondre toutes les disso-

nances et toutes les nuances de goût, de caractère, de pensée et de conduite. Laissons les autres libres de ne pas faire comme nous. Mais tenons à la première parole de notre devise.

Bien faire. Restons libres de ne pas faire comme les autres. Quand c'est nécessaire, ayons le courage de nous singulariser. Quand la multitude s'égare, ayons le courage de persévérer dans la bonne voie. Quand la foule rampe, ayons le courage de nous tenir debout. Un seigneur hongrois, un jour de fête populaire, donnait un bal où il vint danser lui-même. Il avait attaché à ses vêtements une grande quantité de pièces d'or, tenues par un fil. Il en tombait à chaque minute, et les paysans en se battant se les disputaient. Seul, un vieillard, quoique pauvre restait à sa place. Le seigneur lui demanda pourquoi il n'avait pas cherché à profiter de l'aubaine. « Il fallait se baisser », répondit le vieillard. Noble parole, Messieurs. Quand les autres font mal, restons libres de ne pas faire comme les autres. Bien faire et laisser dire... C'est la devise de l'honnête homme et du vrai chrétien.

Amen !

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

On se moquerait de moi

1° *LE PHÉNOMÈNE DE LA PEUR*

MESSIEURS,

Beaucoup de braves gens ne sont pas des gens braves. Ils ne demanderaient pas mieux que d'être religieux, et cependant ils ne le sont pas. Pourquoi? Ils ont peur. Je les entends murmurer en eux-mêmes : « On se moquerait de moi. » Le respect humain, la peur de l'opinion est un phénomène étrange dont nous allons constater aujourd'hui la puissance et l'étendue.

I. Le respect humain, la peur de l'opinion. ***C'est le mal de tous les âges.***

Cet enfant de dix ans a peur de paraître plus obéissant, plus laborieux et plus chrétien que ceux de son âge. Il a peur de la plaisanterie, du sourire, du regard d'un camarade ou d'un frère, et il dérobe soigneusement sa sagesse honteuse d'elle-même, sa prière furtive et silencieuse. — *Cet adolescent* n'est

pas impie, mais il a peur de ne le paraître pas, et il cache sa foi devant des amis qui le surveillent; il n'est pas corrompu, mais il a peur de ne le paraître pas, et il se montre mauvais par fanfaronnade. C'est un poltron qui fait le brave. — *Cette jeune femme* a peur de passer pour scrupuleuse, et par égard pour l'opinion elle sacrifie à la fureur des modes, à la licence des lectures, à la pratique des plaisirs les plus dangereux. — *Cet homme* en pleine maturité est loin d'être un mécréant; il fait même sa prière le soir en commun avec ses enfants, mais en public il prend l'attitude d'une parfaite indifférence. Il a peur des yeux qui sont ouverts sur lui. — *Ce vieillard* n'a plus qu'un souffle; il va trépasser. Pourquoi ne demande-t-il pas les sacrements? Il craint qu'on dise qu'il a vu un prêtre et qu'il s'est confessé. Il attend qu'on lui en parle, qu'on lui fasse en quelque sorte violence. Il regarde dans vos yeux si vous n'allez pas prononcer le grand mot libérateur de Dieu. Et, pendant qu'il n'ose pas solliciter les secours de la religion, ceux qui l'entourent n'osent pas les lui offrir. Le respect humain, la peur de l'opinion nous suit du berceau à la tombe. C'est le mal de tous les âges.

II. Le respect humain, la peur de l'opinion. ***C'est le mal de toutes les conditions.***

— Il sévit *dans les classes populaires* avec une

intensité terrible. Voici un honnête ouvrier. Il a été on ne peut mieux élevé par une bonne et sainte mère. Il s'est bien marié. Pour rien au monde il n'aurait voulu d'une femme sans religion, car il sait qu'une femme sans religion ce n'est pas grand'-chose, qu'une femme infidèle à Dieu est capable de toutes les infidélités. Il a donc épousé une femme chrétienne et pieuse. Il a des enfants dont il est fier, et qu'il fait élever dans les bons principes; avec son angélique compagne et ses aimables enfants il est heureux dans son ménage. Il se rend parfaitement compte que c'est de la religion qu'il a tout reçu, que c'est elle qui a placé tant de vertus dans le cœur de sa mère, tant de dévouement dans le cœur de son épouse, tant de modestie sur le front de ses enfants. Il reconnaît volontiers qu'une religion qui donne au monde des Vincent de Paul et des sœurs de charité, est infiniment supérieure à l'impiété, l'impiété qui ne donne guère au monde que des Voltaire et des Zola. Il n'a pas d'ailleurs oublié que c'est l'intervention d'un bon prêtre qui le sortit de la misère, qui lui trouva une place et du travail, qui le sauva à l'heure de la détresse et des larmes. Voilà certes un brave homme, un bon père de famille, un chrétien même de cœur et de conviction. — Et cependant défend-il la religion quand elle est attaquée devant lui? Non. Il a peur de passer pour un Jésuite. — Et puis, pourquoi laisse-t-il entrer chez lui un mauvais journal? Il a

peur. Il a peur d'un ami, d'un fichu ami, qui reçoit ce même journal. — Et enfin comment se fait-il qu'il manque la messe le dimanche quand il y envoie ses enfants? Comment se fait-il qu'il respecte le vendredi à son foyer et qu'il le viole au dehors de chez lui? Il a peur. Il a peur de passer pour un clérical. Au fond il a la foi; extérieurement il se comporte comme ne l'ayant pas. Le respect humain, la peur de l'opinion sévit terriblement

— Dans les classes populaires, et aussi, quoique à un degré moindre, *dans les classes supérieures*. On ne rencontre pas beaucoup d'hommes comme l'amiral Dupetit-Thouars. Il commandait l'escadre de la Méditerranée et conduisait en Corse le président Carnot. Après une série de manœuvres, tout à coup un roulement de tambour se fait entendre. C'était l'heure de la prière du soir. L'amiral qui causait avec animation s'arrête et se découvre. Et le président, les états-majors, les ministres, saisis par l'expression de respect et de foi religieuse qui se lit sur son visage, suivent son exemple et écoutent silencieux et recueillis la voix grave de l'aumônier qui s'élève du gaillard d'avant[1]. Une telle crânerie ne se voit pas souvent. L'indépendance du caractère est chose rare, même dans les hauteurs. Tenez. Un homme vient de mourir, et sur sa tombe un orateur qualifié prononce son éloge.

1. L'amiral, racontant le trait à un ami, disait en souriant : « Enfin, je leur ai fait faire la prière à tous. »

Prêtez l'oreille. Le défunt est né dans tel pays, a exercé telle profession, a écrit tel ouvrage, et invariablement aussi a pratiqué toutes les vertus, on le regrette, on le loue, on le pleure, on lui dit adieu, et on s'en va. Pas un mot de son âme immortelle, de sa fin qui a été chrétienne, de l'éternité où il est entré, de Dieu devant qui il a paru. Pourquoi donc cette omission voulue? Pourquoi ce langage banal, incolore, effacé, on pourrait presque dire honteux de lui-même, en face du cadavre à peine refroidi d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un homme marquant? C'est la peur qui enchaîne la pensée, la parole, le cœur même. On a peur de poser en public une profession de foi spiritualiste et religieuse. On a peur de dire tout haut : « Je crois en Dieu... et à la vie éternelle. »

III. Le respect humain, la peur de l'opinion. ***C'est le mal de notre pays.***

— C'est le mal français par excellence. Que les Turcs soient levés ou couchés, seuls ou en compagnie, à pied ou à cheval, dès qu'ils entendent les voix perçantes qui du haut des minarets annoncent la prière, ils étendent leur tapis et restent prosternés. Abd-el-Kader, sur la place de la Concorde, à Paris, en présence de vingt mille personnes, n'hésitait pas à rester le front contre terre quand

il entendait sonner midi. En Espagne, en Italie, en Allemagne, il y a dans les églises autant d'hommes que de femmes; ailleurs que chez nous, quand on a de la religion, on ne craint pas de la professer.

— En France on a peur d'affirmer ses convictions religieuses. Alexandre le Grand, rencontrant sur les bords du Danube une tribu de Gaulois qui osait lui résister, disait à leurs envoyés : « Ne craignez-vous « donc pas ma vengeance? » — « Nous ne crai- « gnons qu'une chose, répondaient nos ancêtres, « c'est que le ciel ne tombe sur nos têtes. » — « Les Celtes sont fiers », reprit Alexandre, et il leur offrit son amitié. Oui les Français sont fiers... mais pas devant l'opinion. La raillerie est puissante dans notre pays, et elle fait fléchir bien des fronts. A un moment donné Napoléon Ier fut sur le point d'interrompre ses négociations avec Pie VII et de renoncer à la conclusion du concordat. Il avait entendu quelques-uns des ses généraux, tels que Lannes et Augereau, murmurer dans les corridors des Tuileries : « Qui nous eût dit que Bonaparte fût sitôt devenu un capucin? » Il sentait très vivement les grossières railleries qui lui arrivaient, çà et là, comme des éclats de boulet. Le premier consul qui n'avait pas peur de la mitraille avait peur des sourires de son entourage. En France on a peur de l'opinion.

IV. Le respect humain, la peur de l'opinion. *C'est le mal de notre temps.*

Il est raconté au livre des Actes (V, 13) que, les apôtres étant poursuivis par les Juifs persécuteurs, personne n'osait se joindre à eux : *nemo audebat se conjungere illis.* Le même phénomène se reproduit sous nos yeux.

— Pourquoi tant d'hommes à l'heure présente refusent-ils de se joindre à nos assemblées religieuses, de venir s'asseoir au pied de la chaire et s'agenouiller devant les autels avec leurs femmes et leurs enfants? Ont-ils perdu la foi? ont-ils découvert contre la religion des objections nouvelles et irréfutables? ont-ils cessé d'apprécier les bienfaits du Christianisme et les preuves de sa divinité? Oui, quelques-uns, mais pas le grand nombre. La plupart de ceux qui se tiennent à distance de la religion ne sont pas des incrédules, mais des timides. Ils sont faibles. Les temps sont mauvais. L'influence et le succès ne sont pas à ceux qui croient et qui pratiquent. Le monde, bête et méchant, se moque des chrétiens. Ils ont peur des moqueries du monde. Ils s'abstiennent, ils se cachent. Je ne crains pas de l'affirmer, et vous, Messieurs, qui connaissez vos contemporains, vous l'affirmez avec moi : la plupart de ceux qui parlent, qui agissent, qui meurent même en impies, ne sont pas des

héros de la liberté de pensée, mais bien des esclaves de l'opinion et des victimes de la peur.

— C'est le respect humain, la peur de l'opinion qui fait le vide dans nos églises, qui retient chez eux le dimanche une multitude d'hommes, désireux au fond de venir à la messe. C'est le respect humain, la peur de l'opinion qui ankilose le genou sur le point de fléchir devant Dieu, qui fige dans la poche d'un habit la main prête à en sortir pour faire le signe de la croix, qui fait qu'on ne reconnaît pas dans la rue un ancien condisciple, quand cet ancien condisciple porte la soutane du prêtre

Le respect humain, la peur de l'opinion est le mal de tous les âges, le mal de toutes les conditions, le mal particulièrement de notre pays et de notre temps.

1° *Espérons* cependant. *Le respect humain est en décroissance, au moins dans les classes supérieures.*— Il y a cinquante ans, dans les classes supérieures de la société française, on rougissait presque d'être catholique, on craignait, en se déclarant tel, de s'exposer aux railleries des beaux esprits de sa petite ville, et de se faire décerner par le pharmacien Homais ou par le pseudo-philosophe Renan un brevet d'insuffisance et de pauvreté d'esprit. On croyait en secret, ou, si l'on professait sa foi, on s'en défendait comme d'une concession que l'on était obligé de faire à la coutume, à sa famille, aux nécessités sociales.

— Aujourd'hui le respect humain est beaucoup

moins dominateur qu'il y a cinquante ans. Un curieux mouvement de retour à la foi se dessine dans l'élite des intelligences. La religion revient dans les sphères supérieures, et elle redescendra dans les vallées après avoir éclairé les sommets. Aujourd'hui, parmi les gens qui réfléchissent et qui ont l'élévation soit du nom, soit de la fortune, soit du talent, on a le courage de se dire et de se montrer catholique, on peut pratiquer sa religion sans se disqualifier. Il y a moins de respect humain dans les classes supérieures que dans les classes populaires, moins dans les villes que dans les campagnes, moins dans l'élite que dans la foule. Vous en êtes la preuve vivante, Messieurs. Est-ce que, il y a cinquante ans, on aurait vu se presser chaque dimanche à l'église une assemblée telle que celle que vous composez ici depuis quinze ans? Certainement non. Le respect humain recule. Il faut accentuer sa défaite.

2° *Réagissons* contre *le respect humain qui est encore très puissant sur le peuple de France...*

— Le peuple, Messieurs, ne vous suit pas encore en masse à l'église. Mais il y revient déjà partiellement, et il y reviendra tout entier, en bloc, quand vous lui en aurez montré longtemps le chemin. Vous ne verrez peut-être pas ce miracle. Qu'importe? Vos neveux en jouiront. C'est fatal. Tôt ou tard on vous imitera. Les timides deviendront forts. Les silencieux ouvriront leurs lèvres pour chanter votre *credo*. Les hésitants marcheront sur

vos traces. Et le respect humain sera définitivement vaincu.

— Jusque-là, quoi qu'on dise et quoi qu'il advienne des autres, laissez-les faire et dire, et soyez, vous, ouvertement pour la cause du vrai et du bien, de la religion et de Dieu. La liberté ne se mendie pas, elle se prend. Usez de la liberté de croire et de pratiquer. Une de ces dernières années, *à un dîner de conseil de révision*, un vendredi, le maire de Couzon, grande commune près de Lyon, se lève et dit carrément : « J'observe les lois de ma religion « aussi bien que celles de la République, et j'ai assez « crié : « Vive la liberté ! » pour avoir le droit de « pratiquer mes croyances. Garçon, servez-moi en « maigre. » A la fin du repas le général lui tend la main et lui dit : « Vous êtes un homme, vous, et vous auriez fait un fameux soldat. » — Messieurs, soyez ce que vous êtes, c'est-à-dire croyants et pratiquants, et vous serez respectés des hommes et bénis de Dieu ici-bas. On dira de vous : A la bonne heure, voilà un caractère ! Et Dieu là-haut dira de vous comme de Job : « Avez-vous vu mon serviteur fidèle, comme il est droit ? » Parmi les figures grimaçantes de ce monde votre physionomie se détachera pleine de noblesse et de vigueur. Vous aurez le respect de la terre et l'approbation du ciel !

Amen !

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

On se moquerait de moi

2° *LA SOTTISE DE LA PEUR*

Messieurs,

Beaucoup de gens sont arrêtés sur le chemin des pratiques religieuses par ce simple mot qu'ils se disent à eux-mêmes : *On se moquerait de moi.* Ils ont peur. Nous avons constaté ce phénomène. Nous allons le faire comparaître aujourd'hui au tribunal de la raison. Personne ne veut passer pour sot et inintelligent. Or, je dis et je vais prouver que quiconque obéit au respect humain, à la peur de l'opinion, pose un acte d'inintelligence et de souveraine sottise.

I. ***Avoir peur de l'opinion, c'est vouloir contenter tout le monde, c'est insensé.***

Tenez. Laissez-moi vous raconter une fable qui est très connue, et qui contient une vérité souvent

oubliée. Cette fable est intitulée : *le Meunier, son Fils et l'Ane.* Un meunier et son fils conduisaient un âne à la ville pour l'y vendre au marché. En chemin, ils rencontrèrent un *homme à cheval* qui leur dit : « Vous êtes fous de laisser courir l'âne « sans que l'un de vous le monte. » Aussitôt le père fit monter son fils. Un instant après il croisèrent une voiture de roulage, et *le charretier* de crier au fils : « N'as-tu pas honte, jeune gars, de che- « vaucher, et de laisser ton pauvre père marcher à « à pied à côté de toi » ? Le fils eut à peine entendu ces paroles qu'il sauta en bas de l'âne, et y fit monter son père. — Ils avaient fait à peine quelque chemin sur la route sablonneuse, quand ils rencontrèrent une *paysanne* qui portait sur sa tête un panier plein de fruits. Elle ne manqua pas de dire au père : « Oh ! le père inhumain qui s'en donne à l'aise « sur son âne et oblige son pauvre fils à le suivre pé- « niblement dans le sable profond ! » Alors le père prit son fils en croupe. — Quand *un berger*, qui gardait des brebis le long du chemin, les voyant passer tous deux, cria tout aussitôt : « La pauvre bête ! Elle « succombera sous ce double fardeau. Vous êtes de « cruelles gens. » Ils descendirent immédiatement. — Et le fils regardant son père lui dit : « Que feron- « nous donc de l'âne pour contenter les gens ? Nous « finirons par lui lier les pieds, et par le porter sur « nos épaules au marché. — Tu vois par là, mon « fils, dit le père, qu'on ne peut satisfaire tout le

« monde. Il faut s'en tenir au sage avis suivant. « Faire son devoir et ne pas se préoccuper des in- « sultes et des rires du public. » Obéissons à Dieu. L'opinion des hommes importe peu.

— Vouloir contenter tout le monde, c'est tout à fait impossible. — Rappelez-vous cette belle-mère qui disait à son gendre : « Pourquoi vous êtes-vous « fait couper les cheveux si courts ? — Mais, ré- « pond l'autre, je ne me les suis pas fait couper « du tout. — Alors, conclut la belle-mère, qu'est- « ce que vous attendez pour vous les faire couper ? « Vous en avez vraiment besoin ». Ou bien rappelez-vous ce maire de village qui, faisant un mariage, lisait le Code aux deux époux : « L'épouse suivra « son époux partout où il ira. — Mais c'est impos- « sible, s'écrie l'épouse, mon mari est facteur. » — Je plains celui qui rêve de suivre toujours et quand même l'opinion des hommes. Il est plus à plaindre que le gendre qui voudrait suivre tous les caprices de sa belle-mère ; il est plus à plaindre que l'épouse du facteur qui serait condamnée à suivre son mari partout où il va. — L'opinion d'hier n'est pas l'opinion d'aujourd'hui, qui ne sera pas l'opinion de demain. L'opinion de Pierre est la contradiction de l'opinion de Jacques, laquelle est opposée à l'opinion de Jean. Sur le même objet l'un dit oui, l'autre dit non, et un troisième ne dit ni oui ni non. Autant d'individus, autant d'opinions différentes. *Y a-t-il un Dieu ou n'y en a-t-il pas? L'homme a-t-il une âme*

ou n'en a-t-il pas? Le culte religieux est-il nécessaire ou inutile? Le Christianisme est-il vrai ou ne l'est-il pas? Faut-il aller à la messe ou n'y pas aller? De grâce, Messieurs, ne consultez là-dessus ni l'opinion des philosophes, ni l'opinion de la foule; car cette opinion est insaisissable, incompréhensible, flottante à cette heure surtout, comme les vagues d'un océan sans limite. Croyez sur la parole de votre conscience, sur la parole de la Bible et sur la parole de l'Église. Socrate s'était accoutumé aux criailleries de sa femme comme on s'accoutume au bruit d'une poulie. Traitez de la sorte les criailleries de l'opinion. Avoir peur de l'opinion, c'est vouloir contenter tout le monde, c'est rêver l'impossible. C'est insensé.

II. ***Avoir peur de l'opinion, c'est craindre une chimère, c'est insensé.***

J'observe l'homme qui a peur de l'opinion. Ce qu'il craint n'est rien du tout, et souvent moins que rien.

1° Ce qu'il craint *n'est rien du tout*. C'est une apparence, un fantôme, une imagination, un néant.

Un chasseur s'était mis en route, et, distraction impardonnable, point de cartouches dans son fusil. Tout à coup un lièvre part, un lièvre superbe. Le

chasseur épaule vivement. « Mais, malheureux, lui dit son compagnon, mais ton fusil n'est pas chargé ! — Tais-toi donc, répond le chasseur, le lièvre n'en sait rien. » Et le chasseur tira. Et le lièvre tomba. Il était mort... de peur. Hélas ! Le mal de la peur ne sévit pas seulement dans le monde des quadrupèdes !

Cet homme mûr est en pleine possession de son intelligence, de sa fortune et de l'estime de ses semblables. Il a peur de qui ? de quoi ? Il a peur de son subalterne, de son domestique, de son fils. Il a peur de vous qui le connaissez à peine. Vous avez peur de lui, quoiqu'il vous connaisse encore moins. Et vous voilà tremblant l'un devant l'autre sans savoir pourquoi, vous dépouillant l'un l'autre de la liberté du bien, tuant l'un dans l'autre la dignité de l'indépendance d'une âme honnête.

Ce soldat malade à l'hôpital va mourir sans sacrements. Il a peur de ses camarades de salle qui vont se moquer de lui. Mais ceux-ci s'approchant du mourant lui disent : « Pour qui nous prends-tu donc ? « On plaisante bien entre soi, mais on n'est pas « des païens. Depuis deux jours, nous nous deman- « dons tous si tu as envie de finir en chien ou en « chrétien. » Et une heure après le pauvre moribond guéri de la peur se confessait et mourait saintement.

L'idole du sauvage, Messieurs, n'est que du bois ou du métal ; mais le sauvage la traite comme un dieu, la craint, la supplie. La puissance de l'idole ne vient pas de sa propre nature, mais de ses adorateurs. De la

matière, l'idôlâtre fait un Dieu. Ainsi l'opinion. Elle n'est qu'une idée que nous nous forgeons et devant laquelle nous tremblons. Brisons cette vaine idée.

« Une *bataille* perdue est une bataille que l'on « croit perdue », disait le prince de Ligne. Et le général Bonnal, résumant le combat de Spicheren, par où ont commencé nos malheurs de 1870, a écrit : « Le général de Quastrow, à moitié battu, mais « ne voulant pas l'être, ne l'a pas été. Le général « Frossard, non battu, a cru l'être, et il l'a été. « Voilà le secret de la victoire prussienne ». Ainsi sont vaincus beaucoup d'honnêtes gens et de chrétiens dans les batailles du vrai et du bien. Ils croient apercevoir un clignement d'yeux, un haussement d'épaules, un léger plissement des lèvres, un sourire équivoque... et les voilà dans un état lamentable. Plus de jambes, plus de voix, plus de cœur, plus de convictions, plus d'homme ! Ils hésitent, ils reculent. Ils se croient battus, et ils le sont parce qu'ils croient l'être.

J'observe l'homme qui a peur de l'opinion : ce qu'il craint n'est rien du tout.

2° Ce qu'il craint *est souvent moins que rien.*

— Quel est celui qui vous fait peur ? *Un goguenard*, un mauvais plaisant qu'il serait facile et expédient de réduire au silence. Un brave artilleur faisait sa prière du soir à genoux au pied de son lit en pleine chambrée, et un camarade voulant faire de l'esprit

à ses dépens lui dit : « Ta mère devait être une fa-
« meuse bigote pour avoir fait de toi un si bon
« curé. » Et celui-ci, sans se troubler, s'approche du moqueur, l'examine longuement des pieds à la tête et lui dit: « Il faut que ta mère soit une fa-
« meuse guenon pour avoir mis au monde un tel
« singe. » Toute la chambrée partit d'un éclat de rire. Il paraît que le persifleur se tint désormais tranquille.

— Quel est celui qui vous fait peur ? *Un débauché* qui ne vous vaut pas et qui ne mérite que votre dédain. Voici un jeune ouvrier très instruit et très rangé qui connaît bien sa religion et son devoir. Il sait que tous les grands vauriens, tous les fauteurs de désordres, toutes les intelligences dévoyées, tous les cœurs corrompus ont crié contre la religion, et qu'à peu près tous les grands penseurs, tous les grands écrivains, et en particulier tous les grands bienfaiteurs de l'humanité ont été des hommes profondément religieux, ou au moins profondément respectueux de la religion. Il sait aussi que son devoir est d'aller à la messe et de faire ses Pâques. Oui, mais ce jeune ouvrier de dix-huit ans travaille non loin d'un morceau de commis de quinze ans. Or, le commis, un petit crevé, qui porte sur toute sa personne les traces de ses vices, a lancé un mot l'autre jour... contre la religion, ses croyances et ses pratiques. Qu'est-ce qu'un mot tombé d'une telle bouche? moins que rien. Il n'y aurait qu'à le mépriser.

— De quoi avez-vous peur encore? *D'un lâche* qui a été élevé chrétiennement, mais qui a mal tourné depuis, qui connaît son devoir, mais qui n'a pas le courage de l'accomplir, qui voit dans votre fidélité une amère leçon et un reproche vivant pour son apostasie, et qui voudrait bien, en vous persiflant, vous faire apostasier et se délivrer d'un remords. Vous avez peur *d'un poltron* qui se moque de vous en public, et qui se cache pour vous imiter. A un jeune soldat qui n'avait pas ses effets suffisamment astiqués, le caporal, un malin, disait d'un ton sec et rude : « Que faites-vous donc le « matin en vous levant? » Et le jeune soldat répondait : « Mon caporal, je fais le signe de la croix. » Tous autour de lui de se moquer et de rire. Le naïf conscrit était déconcerté. Le lieutenant qui avait tout entendu s'approche, lui tend la main et lui dit devant tous à haute voix : « Mon ami, en les « voyant tous rire, vous croyez peut-être avoir dit « une bêtise. Détrompez-vous. Ce que vous faites, « je le fais aussi. Ceux qui ont ri le font comme « vous, mais ils n'osent le dire. » En faisant son devoir, on est exposé à rencontrer les railleries des goguenards et des débauchés, les récriminations des lâches et des poltrons. Je dis que c'est moins que rien.

Avoir peur de l'opinion, c'est craindre une chimère, c'est insensé... Un dernier mot.

III. *Avoir peur de l'opinion, c'est sacrifier l'essentiel à l'accessoire, c'est insensé.*

— Est-il bien raisonnable *cet homme* qui transgresse la loi divine pour plaire à quelques étourdis dont il méprise le libertinage au fond de son cœur? qui perd son âme pour obéir à des moqueurs souvent sans conscience et toujours sans mandat? Il sacrifie l'essentiel à l'accessoire, son éternité à un intérêt minime et passager, l'approbation de Dieu à l'opinion des hommes. C'est absolument insensé.

— Est-il bien raisonnable *ce malade* qui va trépasser et qui n'ose demander un prêtre? Il a peur. Il se rappelle que tel jour, dans tel convoi funèbre, on a raillé à ses côtés la faiblesse d'esprit d'un de ses amis qui avait reçu les sacrements, et il tremble d'être demain, dans ses propres obsèques, l'objet des mêmes sceptiques plaisanteries. Il sacrifie l'essentiel à l'accessoire, son devoir à son amour-propre mal entendu, le jugement de Dieu à l'opinion des hommes. C'est absolument insensé. C'est le renversement du bon sens le plus élémentaire.

Conclusion. Non, il n'est pas raisonnable d'avoir peur de l'opinion, c'est-à-dire de vouloir contenter tout le monde, de craindre une chimère, de sacrifier l'essentiel à l'accessoire.

— Imitons plutôt le grand *O'Connel*. Un jour, au Parlement britannique, on lui jette comme une injure le mot de papiste. Il se redresse : « Oui, s'écrie-t-il, je « suis papiste, et je m'en glorifie, parce que papiste « veut dire que ma foi, par le moyen de la succes- « sion ininterrompue des papes, remonte jusqu'à « Jésus-Christ, tandis que la tienne ne va pas au- « delà de Luther, de Calvin, d'Henri VIII et d'Elisa- « beth. Oui, je suis papiste. Si tu avais cependant « une étincelle de bon sens, ne comprendrais-tu « pas qu'il vaut mieux dépendre, en matière de re- « ligion, du pape que du roi, de la tiare que de la « couronne, de la crosse que de l'épée, de la sou- « tane que des jupons, des Conciles que des Parle- « ments? Rougis de n'avoir ni foi ni intelligence, « et tais-toi. » L'autre se tut. C'est ce qu'il avait de mieux à faire. Imitons O'Connel.

— N'allons pas si loin. Imitons le général *de Miribel*. On lui conseillait de ne pas pratiquer ostensiblement ses devoirs de chrétien, pour ne pas se barrer le chemin des honneurs. A quoi il répondait : « J'ai deux devoirs à remplir : le devoir de chré- « tien et celui de soldat. Loin de s'exclure, ces « deux devoirs s'entr'aident et se fortifient. Je suis « toujours prêt, quand il le faudra, à donner mon « sang et à sacrifier ma vie ; mais ma conscience, « mais mon âme, jamais ! » Imitons ce grand catholique.

— Et si vous voulez un exemple moins élevé,

plus rapproché de vous, le voici en terminant. Imitons *un chrétien* de cette ville, de cette paroisse, de cet auditoire qui, un de ces jours, au café, était apostrophé par une meute de libres buveurs. « Dites « donc, un tel, vous connaissez le curé de Saint- « Paterne, vous ? — Oui, répond-il, c'est mon con- « fesseur. » Et les peuples béants ne purent que se taire, comme dit Victor Hugo. Ceux qui allaient railler furent saisis de stupeur, ahuris, muets comme des carpes. Ce simple mot leur avait enlevé le peu d'esprit qu'ils avaient ou qu'ils croyaient avoir. Oh ! la puissance d'un homme, d'un homme qui a la foi et qui a le courage de sa foi ! Messieurs, soyons tous de ces hommes-là !

Amen !

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

On se moquerait de moi

3° *LE PÉCHÉ DE LA PEUR*

MESSIEURS,

Le respect humain, la peur de l'opinion est un phénomène étrange dont nous avons constaté la puissance et l'étendue. Le respect humain, la peur de l'opinion est une sottise qui ne se peut pas justifier au tribunal de la raison. Un dernier mot sur ce sujet. Le respect humain, la peur de l'opinion est un péché dont nous allons étudier la gravité et les conséquences.

I. Le respect humain, la peur de l'opinion ***est un péché de reniement.***

1° *Je m'explique.* Qu'est-ce que Dieu? Dieu est notre maître et notre père.

— Dieu est notre maître, et il a parlé, et il a dit dans l'évangile selon saint Matthieu (XXIV, 13) :

« Celui qui rougira de moi et de ma religion de-
« vant les hommes, je rougirai de lui devant mon
« Père et devant tout l'univers au jugement dernier.
« Et celui qui aura persévéré jusqu'à la fin malgré
« les railleries, celui-là seulement sera sauvé. »
L'avertissement est clair, Celui qui nous le donne, c'est le Maître suprême, le Juge éternel, Celui qui ne parle pas en vain et qui proclame de sa propre bouche que le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles ne passeront pas. Et puis en même temps qu'il est notre maître, Dieu est notre père.

— Or, écoutez ceci. Un jour, J.-B. Rousseau dirigeait la première représentation d'une de ses pièces de théâtre, qui obtenait un très vif succès. Son père, sans avoir été invité, à l'insu du poète, était dans l'assistance, s'associant aux applaudissements du public, ne pouvant contenir sa joie, et disant à tous ceux qui l'environnaient qu'il était le père de l'auteur. La pièce finie, le brave homme tout ému, cherchait avec empressement à embrasser son fils. Il l'aborde au sortir du théâtre et lui fait un discours touchant qui finissait par ces mots : « Enfin, je suis votre père!... » « Vous, mon père! s'écrie Rousseau... » et dans le même moment il s'enfuit, et laisse là ce pauvre père pénétré de douleur et fondant en larmes. Messieurs, une telle conduite vous indigne. L'enfant qui renie son père mérite la réprobation. Que direz-vous de l'homme qui renie son Dieu? Tous les cœurs honnêtes ne peuvent que le

condamner. Le respect humain, la peur de l'opinion est un péché de reniement à l'égard de Dieu. Mettons-nous en garde contre ce péché.

2° *Sachons nous déclarer pour Dieu*, quand c'est nécessaire, quand l'occasion nous en est offerte.

— A un dîner de fête, *une femme chrétienne* se trouvait à côté d'un monsieur, chevalier de la Légion d'honneur. Selon sa coutume, elle fit le signe de la croix avant de commencer. « Que faites-vous « là ? lui dit le monsieur en riant. — Monsieur, dit à « son tour la noble chrétienne, vous ne rougissez « pas de votre croix d'honneur. Pourquoi voulez-vous « que je rougisse de la croix de Jésus-Christ, qui a « présidé à mon baptême et qui surmontera ma « tombe ? » Et le monsieur eut la politesse et le bon sens de s'excuser. Voilà ce que c'est que de se déclarer pour Dieu.

Entendez encore là-dessus la parole d'un brave *ouvrier*. Malade, il s'était confessé dans son lit, et il fallait le lendemain lui apporter le bon Dieu. « A « quelle heure ? dit timidement le vicaire. Dans « votre quartier, il y a des gens un peu « entre-« deux ». Peut-être aimeriez-vous bien qu'on vienne « avant le jour ? — Non, non, dit le malade, vous « viendrez en plein jour. Le bon Dieu a dit qu'il « rougirait de ceux qui auraient rougi de Lui. Je « ne veux pas qu'il rougisse de moi. » Oh ! la belle parole ! Elle vaut l'épitaphe qu'un grand écrivain — *Louis Veuillot*, a composée pour lui-même : « J'es-

« père en Jésus sur la terre, — Je n'ai pas rougi de « sa foi, — Au dernier jour devant son Père — Il ne « rougira pas de moi. » Aujourd'hui, Messieurs, il serait difficile de compter les renégats qui trahissent la cause de Dieu. Soyons, nous, ses serviteurs et ses amis sans peur et sans reproche. Quand tant d'autres se font esclaves, restons libres.

II. Le respect humain, la peur de l'opinion est un *péché de servitude.*

1° *Je m'explique.* Nous n'avons pas le droit de nous avilir, de nous soumettre à un esclavage déshonorant. — Nous sommes grands par l'intelligence. Dieu a mis la liberté de penser au plus intime de notre âme, et, si nous le voulons, personne ne peut nous la ravir. Or, celui qui se fait esclave de l'opinion, abdique son intelligence, se dépouille de sa liberté de juger par lui-même, subit la plus humiliante des oppressions. Nous n'avons pas le droit de nous avilir ainsi.

— Nous sommes grands par la conscience. Devant les exigences de l'opinion, devant les sommations du pouvoir et les brutalités du succès, la conscience doit rester ferme, inentamée, inviolable. Il faut se ressaisir, se redresser, relever la tête et dire : « Je suis un honnête homme et un chrétien. Je « connais mon devoir. Périsse ma fortune plutôt

« que ma conscience ! » Non, on s'incline, on se courbe, on se laisse mettre le pied sur le front... Et quel pied ? le pied d'un vulgaire ambitieux, le pied d'un railleur sans dignité et sans mérite, le pied de quelque conspirateur de carrefour, le pied du premier ou du dernier venu. Nous n'avons pas le droit de nous avilir ainsi.

— Les esclaves de l'antiquité étaient moins abaissés. Ils ne choisissaient point eux-mêmes leur servitude, ni ne bâtissaient de leurs propres mains les murs de leur cachot. Volontairement l'esclave du respect humain abandonne ses convictions et trahit son devoir, souille son âme et sa vie. Le respect humain, la peur de l'opinion est un péché de servitude à l'égard de nous-mêmes. Mettons-nous en garde contre ce péché.

2° *Revendiquons notre liberté*, la liberté de croire et de pratiquer, la liberté d'éviter le mal et de faire le bien.

— Un de ces jours, se trouvaient dans le même train *une jeune fille* bien élevée et un voyageur mal embouché ; à peine installé, ce dernier n'eut rien de plus pressé que de fredonner des refrains obscènes. La jeune fille ne fit pas attention à ce que débitait son voisin. Puis tout à coup, elle laisse échapper un bâillement qu'elle oublie de comprimer. — « Oh ! Mademoiselle, je croyais que vous alliez « m'avaler ! — Pardon, Monsieur, je suis israélite

« et ma religion m'interdit de manger du porc. » Tête du voyageur ! Il venait de rencontrer une jeune fille qui revendiquait virilement son droit au respect.

— Louis-Philippe réunissait à un grand dîner toutes les notabilités civiles et militaires. C'était un vendredi, et on n'avait servi que du gras. A la droite de la reine était placé le général *Brun de Villeret*, brillant officier de l'Empire qui, dans l'île de Lobau, à la tête d'une poignée de braves, sans vivres, ni secours, avait tenu en échec l'armée autrichienne, pendant trois jours. Le général laisse passer le potage et les plats gras qui suivent. « Mais, « général, lui dit la reine, vous n'acceptez donc rien ? « Madame, répondit-il en souriant, c'est aujour- « d'hui vendredi, et j'attends qu'on apporte du « maigre. » Embarras de la reine. Le maréchal Soult qui était en face et qui avait tout entendu, essaie de plaisanter son vieux compagnon d'armes sur ses scrupules étonnants. « Comment, cela t'étonne ! « reprend à haute voix le général provoqué. Tu me « connais cependant bien, et tu sais que de ma vie « je n'ai fait gras le vendredi, si ce n'est à l'île de « Lobau, où je n'eus à manger que la tête de mon « cheval ! » C'est ainsi, Messieurs, que les vaillants s'affranchissent de la servitude de l'entourage et revendiquent la liberté de faire leur devoir.

— De l'armée passons à la marine. L'amiral *Dupetit-Thouars* communiait toujours en uniforme.

C'était le costume, disait-il, qu'il prenait devant ses supérieurs, donc devant Dieu. En 1885, à Cherbourg, il suit de même en uniforme, un cierge à la main, la procession de la Fête-Dieu. La fureur des sectaires est à son comble. Les ministres ne savent où donner de la tête. Le sous-préfet intervient, et supplie l'amiral de ne pas recommencer. L'amiral recommençait l'année suivante. Huit jours avant sa mort, au repas de noces de sa seconde fille, dans la vaste et imposante salle du *Formidable*, à une table de quarante couverts, au milieu d'épaulettes et de broderies d'or, il faisait réciter tout haut le *Benedicite*, et traçait sur sa poitrine un grand signe de croix. Dans nos temps de veulerie universelle, de tels actes de belle indépendance sont bons à rappeler et à méditer.

III. Le respect humain, la peur de l'opinion est un péché de scandale.

1° *Je m'explique*. En fléchissant par peur dans le sentier du devoir, nous apeurons les autres et les faisons fléchir.

— Il croyait, ce jeune chrétien, que la foi était un trésor commun, cher à tout le monde, et que tous les hommes se donnant la main marchaient hardiment sous la bannière déployée du vrai et du bien. A peine enrôlé, le voilà seul. Les uns mettent leur drapeau dans leur poche, oubliant que

le linge ainsi placé n'est plus qu'un mouchoir. Les autres, sans cacher tout à fait leur drapeau, le tiennent à peine. Son isolement l'effraie. Il lâche pied. Il se dérobe. Il déserte.

— Il croyait, ce jeune chrétien, que la prière était pour tous les jours, la messe pour tous les dimanches, la pénitence et la communion pour tous les sexes... que les promesses de son baptême, renouvelées dans sa première communion, n'étaient pas de vaines paroles, mais des serments obligatoires et sacrés. Hélas! un coup d'œil jeté sur les habitudes du siècle lui apprend qu'à la première difficulté on se débarrasse de la loi divine comme d'un joug superflu et négligeable. Il cherche à l'église ses parents, ses chefs, ses amis. Il ne les trouve pas. La peur les a dispersés. Il les imite, et comme eux il s'habitue à vivre sans religion. Le respect humain, la peur de l'opinion est un péché de scandale à l'égard du prochain. Mettons-nous en garde contre ce péché.

2° *Relevons l'esprit public* par nos paroles, par nos exemples, par notre cohésion. Dans la grande lutte engagée ici bas entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, nous ne pouvons pas être de simples spectateurs qui essuient les verres de leur lorgnette pour ne rien perdre de la tragédie. Nous sommes nécessairement des acteurs. Relevons l'esprit public...

— *Par nos paroles.* Il ne faut pas que la foi, la justice et la liberté se taisent en ce monde et s'y laissent opprimer en silence. Sachons parler, nous plaindre, nous lamenter, protester contre l'iniquité, venger les droits de Dieu et de la conscience. C'est quelque chose, c'est utile, c'est nécessaire. Cependant, ce n'est pas tout, ce n'est pas suffisant : à la parole joignons l'action. Relevons l'esprit public...

— *Par nos exemples.* Montrons ce que nous sommes, comme le général Bedeau, en Afrique, qui se confessait un jour à l'aumônier du régiment au pied d'un arbre, sous les yeux de ses soldats, et leur disait : « Que ceux qui ont besoin fassent comme moi ! » — Montrons ce que nous sommes. Que vaudrions-nous si le respect humain nous faisait honte de notre immortel honneur ? — Montrons ce que nous sommes, et par nos croyances hautement professées nous refoulerons les audaces de la négation, nous confirmerons dans leurs convictions les catholiques moins instruits ou plus timides qui subiront l'influence de notre vaillance. Relevons l'esprit public par nos paroles, par nos exemples,

— *Par notre cohésion.* L'impiété en veut à vos croyances, à vos familles, à vos libertés les plus sacrées. Elle vient blesser au cœur vos fils et vos filles, vous ravir toutes vos consolations, flétrir vos espérances, ruiner vos foyers. Rendez-lui assaut pour assaut. A la ligue satanique de toutes les

ignorances conjurées avec toutes les passions, opposez la croisade de tous les droits et de tous les intérêts qui se sentent menacés et qui ne veulent pas abdiquer.

Je vous adjure de vous grouper au pied des autels, et de relever l'esprit public par votre cohésion imposante, par la sainte unanimité de vos esprits, de vos cœurs et de vos voix.

J'adjure les hommes indépendants, haut placés, de se mettre à la tête du peuple chrétien, et d'encourager dans sa foi la foule qui hésite et qui tremble.

J'adjure les pères de famille de porter haut et de tenir ferme le drapeau de la foi et d'entraîner avec eux, sous ce drapeau ouvert et flottant, leurs femmes et leurs enfants.

J'adjure les jeunes gens, si on attaque leur religion, de la défendre — si on la raille, de la glorifier — si on la délaisse, de la pratiquer avec plus de ténacité que jamais.

J'adjure tout ce qu'il y a d'honnête dans la nation de fuir les doctrines et les apôtres de l'athéisme, de ne pas donner un gage, le moindre gage à de telles doctrines et à de tels hommes.

Chrétiens que vous êtes, je vous adjure tous de relever l'esprit public par vos paroles, par vos exemples, par votre invincible cohésion !

Amen!

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE[1]

Je serai seul

Mes Frères,

Il n'est pas rare à notre époque, dans notre pays, que des hommes se tiennent à distance de la religion non par hostilité, mais par timidité. Ils ont peur de l'isolement. Ils disent tout bas : « Je serai seul. » Les fêtes pascales me sont une occasion opportune de les désillusionner et de les réconforter, en même temps qu'elles me sont une occasion agréable de vous remercier et de vous féliciter. Chez vous en effet, mes Frères, la religion n'est point délaissée et solitaire. Vous lui faites une popularité qui croît d'année en année, vous l'environnez d'un cortège toujours grossissant, et je vois l'heure venir où ce temple, pourtant si vaste, ne pourra plus suffire à votre immense affluence. *Je serai seul!* à cela je réponds : 1° vous n'avez pas besoin du nombre; 2° vous avez le nombre; 3° vous produirez le nombre

I. Pour aimer et pour pratiquer la religion, ***vous n'avez pas besoin du nombre.***

1. Cette conférence a été donnée le jour de Pâques, à la grand'-messe de dix heures, devant toute la paroisse.

La religion vaut par elle-même, par ses preuves, par ses bienfaits, par son immortalité.

— *Par ses preuves* qui sont non seulement les plus plausibles, mais les plus certaines et les plus nombreuses qui se puissent imaginer. Une antiquité qui remonte par des monuments authentiques jusqu'à l'origine du monde, — une suite ininterrompue d'actes surnaturels, prophéties et miracles, laissant de distance en distance leur empreinte ineffaçable dans l'histoire des peuples, — un dogme sérieux et profond, une morale qui se traduit par la transformation des cœurs et des mœurs du genre humain, — un sacerdoce digne de parler de Dieu au vice et à la vertu, — une Providence qui gouverne cet ensemble extraordinaire et le maintient par un prodige constant, — un tissu enfin où tout s'enchaîne, où tout se soutient dans une durée de 60 siècles, malgré la grandeur des obstacles et la faiblesse des moyens : voilà les fondements de votre foi. Frappez sur ces fondements. Rien ne tremble, tout est ferme. Votre simple raison, sincèrement interrogée, vous dit que, pour aimer et pour pratiquer la religion, vous n'avez pas besoin du nombre. La religion vaut par elle-même. Elle vaut par ses preuves.

— *Par ses bienfaits*, par les immenses services qu'elle rend à l'humanité. Elle vaut par le vide même que creuse son absence. Voyez ce peuple qui n'a plus de religion. Il est désorganisé, désorienté, démoralisé. Il s'attache au premier bateleur venu

qui lui promet du pain et des jeux. Il méconnaît ses amis les plus sincères et les plus désintéressés. Il élève des enfants dont la perversité précoce prépare à la patrie des jours effrayants. Sans religion, nous allons tout droit à la barbarie. Quand la libre-pensée aura fait la dix-millionième partie des œuvres de pureté, de justice et de dévouement accomplies par le Christianisme, elle pourra le discuter et essayer de le remplacer. Mais jusqu'ici qu'a-t-elle fait et que fait-elle journellement, sinon des ruines? Elle supprime tout idéal, elle débride tous les instincts, elle exaspère toutes les souffrances, elle dessèche toutes les générosités. Elle ne sait que détruire. Elle n'est bonne qu'à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. Non, pour aimer et pour pratiquer la religion, vous n'avez pas besoin du nombre. La religion vaut par elle-même, par ses preuves, par ses bienfaits.

— *Par son immortalité.* Qu'importe le nombre des criminels ou des lâches qui l'abandonnent, qui la vilipendent, qui se ruent sur elle en foulant aux pieds toutes les décences, toutes les libertés, tous les droits les plus élémentaires et les plus sacrés? Qu'importe l'incrédulité hautaine et dédaigneuse qui descend comme un vent glacial des hauteurs de la fausse science, et qui se coalise avec les passions d'en bas? Qu'importe l'orage qui s'avance, qui fond sur le vaisseau de l'Église, qui déchire ses voiles et abat sa mâture? Celui qui a triomphé du vieux monde saura bien triompher du monde nouveau. Celui qui

du haut d'une croix a confondu la sagesse de la Grèce et le matérialisme de Rome, saura bien confondre les sophistes, les railleurs et les démolisseurs d'aujourd'hui. Jésus-Christ est le roi immortel des siècles. Sa divine religion ne périra pas. Elle est inextinguible et irremplaçable. Elle vaut par elle-même, par ses preuves, par ses bienfaits, par son immortalité. Pour l'aimer et pour la pratiquer, vous n'avez pas besoin du nombre... Et d'ailleurs le nombre est avec vous.

II. En aimant et en pratiquant la religion, ***vous avez le nombre.***

— *Dans le passé* vous avez le nombre. Je plains les fils mal nés qui ne savent pas reconnaître la grandeur des aïeux, et qui croient follement que le monde commence dans leur tête. Regardez vos ancêtres, qui ont vécu et sont morts dans la foi. Ce sont des millions et des millions d'hommes qui, depuis vingt siècles, se succèdent au pied de la croix de Jésus-Christ, et dans cette immense armée rangée sur l'échelle des âges je vois émerger des saints, des martyrs, des docteurs, des savants, des conducteurs de peuples, tout ce qu'il y a de meilleur, de plus intelligent, de plus pur, de plus respectable et de plus imposant. Déjà vous pourriez vous contenter du témoignage de vos ancêtres, et vous prévaloir en

faveur de votre foi de l'axiome du droit qui dit : Possession vaut titre. Mais vous avez davantage et mieux :

— *Dans le présent* vous avez le nombre. On a calculé que, du commencement à la fin du XIXe siècle, le nombre des catholiques dans l'univers s'était accru de quarante millions. En Allemagne, le centre catholique triomphe sur toute la ligne, et chose curieuse ! à l'heure qu'il est, l'empereur Guillaume, le chef des Hohenzollern et d'une Allemagne réformée, essaie de réaliser par le catholicisme le pangermanisme mondial. En Angleterre, sous l'influence des Wiseman, des Newman et des Manning, nous constatons une renaissance merveilleuse du catholicisme. Aux États-Unis nous comptons 12 millions de catholiques ; il y en avait 20.000 il y a cent ans. — Et puis savez-vous ce qui résultera de la tempête vraiment insensée qui sévit en ce moment sur l'Église de France ? Il en résultera une diffusion plus grande du catholicisme. Les coups de vent portent au loin les germes qui fécondent d'autres sols, qui font fleurir les déserts, et qui plantent sur les espaces vides des moissons, parfois des forêts magnifiques. Ainsi, à cette heure, nous voyons s'en aller sur les chemins obscurs et glorieux de la proscription, de la confiscation et de l'exil, des milliers d'hommes et de femmes, citoyens exemplaires, innocents de tout crime, de tout délit, coupables seulement du nom qu'ils portent, de l'habit qui les couvre et des services qu'ils rendent. Poussées par la tempête sur la terre

étrangère, ces saintes âmes n'y seront point inactives et inféconds. Elles y seront des principes de vie religieuse, des semences de chrétientés nouvelles, des rejetons d'où jaillira un catholicisme agrandi et conquérant. Les iniquités du présent préparent les revanches de la religion et les victoires de l'avenir. Et enfin, si féroce que soit sous vos yeux le triomphe de l'impiété, j'affirme, catholiques de France, que

— *Dans votre pays* même vous avez le nombre. Prenons cette vie d'Orléans. Combien y a-t-il à Orléans de gens qui se contentent du mariage à la mairie, qui ne font pas baptiser leurs enfants, qui se font enterrer civilement? Il y en a si peu que vraiment cela ne compte pas — Et les chrétiens déterminés et convaincus sont beaucoup plus nombreux qu'il y a cinquante ans. Jamais nos églises n'ont été aussi remplies. Si nous étions morts, ou si nous n'étions qu'une quantité négligeable, on nous laisserait bien tranquilles, et on ne mobiliserait pas toutes les passions et toutes les fureurs pour nous anéantir. On nous attaque, donc nous sommes. La violence de l'attaque est le témoignage éclatant de notre vitalité, de notre excès de vitalité. — Et remarquez bien ceci. C'est dans les portions les plus intelligentes et les plus honnêtes de la nation que le catholicisme trouve aujourd'hui des recrues. Tout ce qui est pourri le combat. Les meilleurs lui reviennent Le célèbre économiste

Frédéric Bastiat, mourant à Rome, converti, disait : « J'ai remarqué que la meilleure portion des hommes « se trouve parmi les croyants, j'ai fait comme eux. » A l'heure présente un mouvement de retour s'opère dans l'élite de la nation. Patience ! Les idées vont vite, ce sont les idées qui mènent le monde, et l'idée chrétienne, maîtresse du passé, grandissante dans le présent, est sûre de l'avenir. Dès maintenant vous avez le nombre, et vous pouvez l'avoir davantage encore.

III. Si vous aimez et si vous pratiquez la religion, ***vous produirez le nombre.***

Je ne vous demande pas de ramener à la religion *les impies déclarés*. C'est à peu près impossible. Vous n'avez à leur égard que deux devoirs à remplir et deux attitudes à tenir : 1° prier pour eux ; 2° les empêcher de nuire, les empêcher de faire du mal, circonscrire et neutraliser leur influence délétère, les démasquer, en disant en face au mensonge : tu es le mensonge — à l'iniquité : tu es l'iniquité — à l'hypocrisie : tu es l'hypocrisie — à la violence, d'où qu'elle vienne : tu es la violence ! Mais, à côté des impies déclarés qui ne sont qu'une minorité insignifiante, il y a les chrétiens timides et les chrétiens indifférents qui sont aujourd'hui légion, et c'est là, sur cette masse flottante, indécise et

apeurée, que peut et que doit s'exercer votre apostolat.

— Autour de vous, mes Frères, que *de chrétiens timides* qui disent tout bas : « La tempête souffle, cachons-nous. » Et quelques-uns même, poussant la faiblesse jusqu'à l'apostasie, ajoutent : « L'impiété « hurle; hurlons avec les loups. » « L'homme, dit « Lacordaire, n'est pas un être méchant, mais un « être faible. » Ah! que c'est vrai! Des milliers de gens, à l'heure présente, tremblent de se déclarer pour la vérité, pour la justice, pour la religion. Ils se taisent, ils s'abstiennent, ils attendent. De derrière les vitres ils regardent le monde passer. Quand ils verront se déployer le drapeau qu'ils aiment, ils sortiront et marcheront à la suite... Vous qui êtes foncièrement chrétiens, mes Frères, entraînez ces timides. Soyez ouvertement pour la cause de Dieu, et votre exemple en déterminera d'autres. Un homme déterminé jouit d'un grand empire sur les âmes hésitantes. Voyez sur la place publique une assemblée d'enfants. La ferme volonté d'un seul dirige tous les autres. Si vous êtes braves, vous ne serez pas isolés. Si vous affirmez votre foi sans témérité mais sans faiblesse, beaucoup l'affirmeront avec vous.

— Et puis autour de vous, mes Frères, que *de chrétiens indifférents* qui ont abandonné la religion, entraînés non par une conviction raisonnée, mais par les plaisirs, par les affaires, par quelques lec-

tures imprudentes, par toutes sortes de frivolités et d'occupations même sérieuses. Ce ne sont pas des incrédules; ce sont des endormis. Ce ne sont pas des impies; ce sont des chrétiens inconscients. Ce ne sont pas même des timides; ce sont des inertes. Ayez pitié de tant d'hommes qui sont vos voisins, vos amis, vos parents peut-être, et qui vivent dans la nuit de l'ignorance, du préjugé et de l'indifférence. Soufflez sur cette brume, et faites luire à leurs yeux l'astre nouveau, je veux dire la religion inconnue ou oubliée. Écoutez ici une parole d'Ozanam : « Non, dit-il, les conversions ne se font « point par les lois, mais par les mœurs, mais par les « consciences qu'il faut assiéger une à une. » Entendez-vous? Assiégez une à une les âmes de vos frères. Travaillez chacun dans votre sphère et dans votre voisinage. Ne souffrez pas qu'il y ait à côté de vous tout un peuple sans foi et sans religion. N'acceptez pas cette situation anormale et contre nature, en vertu de laquelle, dans la même famille et dans la même rue, vivent juxtaposés des chrétiens qui aiment Dieu et des baptisés qui ne le connaissent plus. Gagnez à Jésus-Christ et à la religion les âmes qui sont placées dans le rayon de votre influence. Par vos paroles, par vos exemples et par votre apostolat produisez le nombre.

Vous savez ce qu'ont fait *les premiers apôtres*. Ils étaient seuls d'abord, mais ils ont parlé, ils ont agi, ils ont marché, ils ont secoué sur le monde

endormi et pourri les étincelles de la vérité et les splendeurs de l'Évangile. Ils ont suscité des disciples qui, à leur tour, sont devenus des apôtres. Mes Frères, si nous ne pouvons pas égaler ces chrétiens des premiers âges, au moins devons-nous leur ressembler. Notre monde vieilli retombe dans le paganisme : à nous de le guérir, de le ressusciter en le christianisant. Convertissons les âmes qui s'égarent, sauvons les foyers qui sont menacés, soutenons de notre foi et de nos vertus la patrie qui chancelle, défendons les saintes libertés qui ne périssent aujourd'hui que pour renaître demain, et préparons dans nos larmes, dans nos prières et dans nos sueurs, un avenir meilleur et béni de Dieu !

Amen!

TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

La religion... c'est l'obscurantisme

Messieurs,

Il est une parole bête et méchante qu'on nous jette à la figure et avec laquelle on prétend nous écraser. On nous dit tantôt avec pitié et tantôt avec colère. *La religion, c'est l'obscurantisme.* Nous allons juger cette parole. Elle est absolument sans valeur. Elle ressemble à l'aboiement du roquet qui vous agace dans la rue; administrons-lui en passant une flagellation publique.

I. La religion, c'est l'obscurantisme. ***Qui dit cela?*** Des farceurs, des ignorants ou des dupes.

— *Des farceurs* qui n'en croient pas un mot, mais qui essaient de discréditer la religion en la ridiculisant. Ils savent très bien que Jésus-Christ est la lumière du monde et que sa divine religion est le flambeau de l'humanité. Ils connaissent la

parole du célèbre philosophe Victor Cousin qui n'était certes pas un clérical, et qui dit : « Je « monterais sur l'échafaud plutôt que de nier la « divinité de Jésus-Christ. » Ils connaissent la parole de l'illustre philosophe et homme d'État, Jules Simon, qui n'était certes pas un clérical, et qui a dit : « Ni les injures de mes ennemis, ni les « colères de mes amis ne m'obligeront à combattre « une religion qui proclame l'unité de Dieu et dont « la morale se résume dans ces paroles : « Aimez-« vous les uns les autres. » Ils savent très bien que le Christianisme est une religion sérieuse et illuminatrice. Mais le Christianisme les gêne. Il faut le démonétiser par la plaisanterie. Ainsi faisait Voltaire. Ainsi font aujourd'hui beaucoup de sinistres farceurs qui ont autant de méchanceté et cent fois moins d'esprit que Voltaire. La religion, c'est l'obscurantisme ! Qui dit cela ? des farceurs.

— *Des ignorants* qui parlent de tout sans rien savoir, qui suppléent au vide de leur intelligence par la sonorité de leur voix, et au néant de leurs connaissances par la puissance de leurs affirmations. Ils ont appris les sciences en lisant la revue scientifique d'un journal à deux sous. On les embarrasserait fort en les interrogeant sur l'histoire de France ; ils n'ont retenu de tout notre passé patriotique que quelques événements douloureux, tels que le massacre de la Saint-Barthélemy et la révocation de l'Édit de Nantes, qu'ils exploitent sottement contre

le catholicisme. En fait de religion, ils sont à peu près nuls et ils ne pourraient pas affronter l'examen que l'on fait subir aux enfants de la première communion. Ainsi munis, armés de leur vaste ignorance, ils s'en vont répétant partout : « La religion, c'est l'obscurantisme ! » A force de le dire, ils finissent par le croire... et chose plus triste encore, ils finissent par le faire croire à d'autres. La religion c'est l'obscurantisme. Qui dit cela? Des farceurs et des ignorants qui ne méritent aucune créance et enfin — *Des dupes* qui sont dignes de toute pitié. Oh ! les pauvres malheureux ! Ils ne croient point à Dieu, et ils croient à un songe. Ils ne croient plus à Jésus-Christ, mais ils croient au premier imposteur venu. Ils ne croient plus à l'Évangile, mais ils croient à un morceau de papier imprimé qui coûte cinq centimes et qui se moque de la vérité autant que de ses lecteurs. Ils ne croient plus à rien, disent-ils. Cependant, ils croient encore à des fables, à des contes aussi absurdes et aussi puérils que ceux au moyen desquels les grand'mères endorment les petits enfants. La religion... c'est l'obscurantisme ! Voilà une fable, un conte à dormir debout. Ils y croient. Essayons de les dissuader.

II. La religion, c'est l'obscurantisme. ***Cela n'a pas le sens commun.***

— Contemplez la religion *dans ses livres*. Tout y

est lumière. La Bible est depuis six mille ans le foyer qui éclaire le genre humain. Rome la tient ouverte au sein de ses conciles et l'Amérique au milieu de ses congrès. L'Angleterre en charge ses vaisseaux, la Suisse en remplit ses hôtelleries. Elle est dans le sac du soldat prussien et dans le sac du soldat russe. Le missionnaire français l'emporte avec lui sur les plages étrangères, et c'est en lisant les premières pages de la Genèse, les premiers mots de l'Évangile, que le nègre, le Chinois, l'Indien commencent à entrevoir le Dieu qui a créé le monde et son divin Fils qui l'a racheté. La religion, c'est l'obscurantisme. Cela n'a pas le sens commun.

— Contemplez la religion *dans ses temples*. Tout y est lumière... ce qu'on y fait et ce qu'on y dit. *Ce qu'on y fait*... Nous autres catholiques, nous ne descendons pas dans des loges souterraines pour y dérober notre présence, nos mystères, nos cérémonies. *Qui male agit, odit lucem :* « Celui qui fait le mal, dit l'Évangile, fuit la lumière du plein jour. » Tel n'est pas notre cas. On sait qui nous sommes ; on peut venir à nos assemblées, tout voir, tout entendre, tout éplucher ; plus on vient, et plus nous sommes contents ; les portes de nos églises s'ouvrent à deux battants ; nous avons la candeur de laisser entrer tout le monde et de ne rien cacher. Tout est lumière dans nos temples, *ce qu'on y dit* comme ce qu'on y fait. On y enseigne à tous, et dans toute leur

plénitude, l'ensemble des vérités philosophiques et l'ensemble des vérités révélées. Entendez-vous ? *A tous !* sans distinction d'âge, de sexe ou de condition. La même doctrine, lumineuse et consolante, est distribuée dans nos églises au plus humble habitant de nos campagnes et au citadin le plus cultivé et le plus délicat, au fils de l'ouvrier et à l'héritier des plus grands noms et des plus riches familles, à la pauvre ouvrière qui gagne son pain à la pointe de sa glorieuse aiguille et à la noble dame qui s'habille de soie et de pourpre. Et qu'on ne dise pas que nous demandons à nos auditeurs *une foi aveugle.* Messieurs, je vous prends comme témoins. Quand est-ce que je vous ai demandé une foi aveugle ? Depuis quinze ans que je vous parle, n'ai-je pas toujours tenu compte des droits sacrés de vos intelligences? Ai-je jamais cherché à vous en imposer, à supprimer votre libre examen, à vous extorquer une adhésion non raisonnée ? Fontenelle a dit : « La religion catholique est la seule qui ait des preuves. » Ces preuves, j'essaie loyalement de vous les exposer, et, si je n'y réussis pas toujours, accusez ma faiblesse, mon impuissance, mon manque de temps et de préparation, les cruelles nécessités de ma vie absorbée et tourmentée, mais, de grâce, n'accusez pas les insuffisances d'une religion qui a pour elle tant et de si puissants motifs de crédibilité, qu'un docteur a pu s'écrier : « Seigneur, si « nous nous trompons, c'est vous-même qui nous

« trompez, car vos enseignements sont confirmés « par des preuves d'une nature telle que seul vous « pouvez en être l'auteur. » La religion, c'est l'obscurantisme. Cela n'a pas le sens commun.

— Contemplez la religion *dans son passé*. Tout y est lumière.

Elle suscite *des docteurs* qui brillent comme des astres au firmament de l'histoire. Elle anime l'éloquence de saint Paul, la dialectique d'Origène, l'érudition de saint Jérôme, l'onction de saint Ambroise, la subtilité de saint Augustin. Elle fait une lyre des lèvres harmonieuses de saint Basile, et une bouche d'or de la bouche de saint Chrysostome. Elle fait écrire par saint Thomas d'Aquin l'encyclopédie de toutes les connaissances humaines. Elle inspire Canisius, Charles Borromée et François de Sales. Elle met à la tête du grand siècle, Bellarmin, Bossuet et Fénelon, qui se continuent dans notre siècle par les de Maistre, les Wiseman, les Ravignan, les Lacordaire et les Dupanloup. Tout est lumière dans le passé de la religion.

Elle cultive *les lettres*, *les sciences et les arts*. Elle copie les livres de l'antiquité, elle les transcrit, elle les annote, elle les sauve des outrages des barbares et des flammes des musulmans. Saluons les hommes de lumière qu'ont été les Pères des premiers siècles, les docteurs du moyen âge, les moines de tous les lieux, les papes de tous les temps ! Nos modernes libres penseurs, pygmées à côté de

tels hercules, profitent des travaux de tous ces hommes, tout en les accusant d'obscurantisme. Si l'Église était l'ennemie de la lumière, elle aurait éteint la lumière; elle l'a conservée, n'est-ce pas une preuve qu'elle est l'amie de la lumière? Tout est lumière dans le passé de la religion.

Elle inaugure *la Renaissance*. Le mouvement intellectuel du XVIe siècle part de la cour pontificale, et le siècle de Léon X prépare le siècle de Louis XIV. La papauté salue la découverte de l'imprimerie comme un immense progrès, et nulle part cette découverte ne fut mieux accueillie et plus encouragée qu'à Rome. Tout est lumière dans le passé de la religion.

Elle fonde des *universités*, *des collèges*, *des écoles*. Elle en fonde par centaines et par milliers. Elle en fonde à toutes les époques, même les plus reculées. Elle en fonde partout. Tout prêtre, tout évêque, tout monastère tient une école, et c'est des écoles monastiques que sortent les grandes universités du XIIe et du XIIIe siècle, universités nombreuses, florissantes, qui ont les papes pour protecteurs, les saints pour maîtres, la chrétienté pour auditoire. Autour des universités la religion élève une multitude de collèges, qui ne coûtent rien à l'État, rien aux contribuables, et auprès desquels nos lycées modernes ne sont que des édifices vulgaires, chétifs et mesquins, d'ailleurs ruineux pour le budget. Et enfin, à côté de l'enseignement supérieur et de l'enseigne-

ment secondaire, la religion fait fleurir l'enseignement primaire. L'Institut des Frères des écoles chrétiennes est une création merveilleuse du catholicisme français. Tout est lumière dans le passé de la religion. La religion c'est l'obscurantisme ! cela n'a pas le sens commun. C'est contraire à tous les témoignages de l'histoire. C'est une parole méchante, et peut-être encore plus bête que méchante. Et maintenant

— Contemplez la religion *dans son présent*. Tout y est lumière.

On trouve dans ses rangs *des savants* de premier ordre. Est-ce que Pasteur n'a pas vécu et n'est pas mort chrétiennement? N'avez-vous pas lu que c'est un professeur de l'Institut catholique de Paris, M. Branly, qui a eu la première idée de la télégraphie sans fil et qui en est le vrai inventeur?

En matière d'*enseignement* la religion est éminente, incomparable. Le clergé séculier et régulier distribue l'enseignement secondaire avec un succès qui désespère et indigne les ennemis de la religion. Les disciples de J.-B. de la Salle sont des maîtres consommés pour l'instruction des enfants du peuple. Nos saintes religieuses s'acquittent si parfaitement de l'éducation des filles que l'impiété les supprime au lieu de lutter avec elles de capacité et de dévouement. La religion ouvre des écoles; l'impiété n'est bonne qu'à les fermer.

Berryer raconte un fait touchant dont il fut témoin, étant jeune élève à Juilly. Le général Bonaparte, couvert de gloire et de lauriers, revenait d'Italie et entrait triomphalement à Paris, suivi de ses troupes et de son état-major. Le directeur de l'Oratoire du Collège de Juilly s'approche de lui avec ses élèves et lui dit : « Général, les maîtres qui ont formé Desaix ont l'honneur de vous présenter leurs élèves », — à quoi le vainqueur d'Italie répondit : « Ils sont en bonnes mains. » Ainsi, après dix-neuf siècles passés à garder, à copier, à répandre et à composer des livres, à former des maîtres, à fonder, à soutenir ou à relever des écoles, la religion ajoute à ce qu'elle a fait dans le passé ce qu'elle continue de faire dans le présent, et il lui est bien permis de dire au monde : « Ai-je démérité ? » — à quoi tous les honnêtes gens répondent : « Non, vous n'avez pas démérité. Vous avez toujours été et vous êtes plus que jamais la grande bienfaitrice de l'humanité. »

— Contemplez, Messieurs, la religion dans ses livres, dans ses temples, dans son présent. Tout y est lumière. La religion, c'est l'obscurantisme ! Cela n'a pas le sens commun. Si donc vous entendez répétailler cette sotte et venimeuse parole, faites lui la réponse qui convient. Éclairez les pauvres ignorants qui ne savent pas ce qu'ils disent, et démasquez les imposteurs qui le savent trop bien. Non, nous ne sommes pas l'obscurantisme. Nous sommes

la lumière. C'est aujourd'hui facile à constater... car sans nous, loin de nous, où va la société, où va la famille, où vont les âmes et les peuples sinon à la nuit, à la décadence et à la mort? Messieurs, nous, religion catholique, nous sommes la lumière, la résurrection et la vie! Le monde ne peut pas se passer de nous. Tenons-nous prêts pour le sauver de la perdition et de la ruine!

Amen!

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La solidarité

Messieurs,

Souvent on cherche son bonheur comme on cherche ses lunettes : quand on les a sur le nez. C'est ce qui arrive à beaucoup d'hommes aujourd'hui dans notre société désorientée. Ils ont une religion notoirement divine et qui a fait ses preuves : le Christianisme. Ils cherchent autre chose et mieux... et ils ont trouvé quoi ? La solidarité. Nous allons étudier ce mot d'invention récente. Il est suspect. Il est vague. Il est stérile.

I. La solidarité... *Mot suspect.*

— *Depuis quand* est-il employé ? Pas depuis longtemps, depuis une dizaine d'années seulement, c'est-à-dire depuis que la guerre à la religion bat son plein et se précipite à son paroxysme. Les mots ont leur fortune. Leur période de vogue souvent

précède de bien près leur complet délaissement. Pendant presque un siècle le mot de philanthropie a été à la mode ; c'est lui qui a présidé aux délires des encyclopédistes et aux massacres de la Terreur ; et la première moitié du XIXe siècle a continué par habitude de le prononcer. Puis, il y a une quarantaine d'années, pour faire à la charité chrétienne une pitoyable concurrence, on a forgé un autre mot : l'altruisme. Mais ce mot est si barbare, si peu euphonique, si mal défini, qu'il n'a pas pu durer longtemps. On a dû chercher mieux, et on a trouvé l'expression de solidarité, jadis presque inemployée et aujourd'hui tout à fait bien portée. La solidarité... ça a l'air de quelque chose. Le mot est retentissant comme un coup de grosse caisse, éclatant comme une pièce de feu d'artifice. Je m'en défie cependant. Il est suspect parce qu'il est nouveau. Prêtons l'oreille. D'où vient ce mot? De quel côté de l'horizon?

— *Par qui* ordinairement est-il employé? Les chrétiens s'en servent rarement. La libre pensée l'exploite avec ostentation et à tout propos. Que les ennemis de la religion écrivent ou parlent sur une œuvre quelconque de bienfaisance, ils en usent, ils y reviennent, ils y insistent. Que les penseurs, les publicistes, les orateurs du jour, adversaires de l'Évangile et de Jésus-Christ, inaugurent une exposition ou une ligne de chemin de fer, qu'ils président une distribution de prix ou un comice agri-

cole, ils mettent la solidarité au commencement, au milieu et à la fin de leurs discours. Avec la solidarité, ils font des thèses et ils font des livres qui étonnent la galerie et enthousiasment les badauds. La solidarité est devenue la religion de ceux qui n'en ont pas, et le pontife, le grand-prêtre de cette religion nouvelle, de cette Église naissante n'est autre que le président actuel de la Chambre, M. Léon Bourgeois. Autour de ce personnage important gravitent nombre de personnages secondaires qui chantent avec lui le *Credo* solidariste. Le mot de solidarité retentit presque toujours sur des lèvres antireligieuses. C'est mauvais signe. En effet

— *Pourquoi* ce vocable est-il employé par les hommes que je viens de dire? Nous avions la belle expression de charité qui est vieille de dix-neuf siècles et que tout le monde comprend. A quoi bon la remplacer par un terme inédit et prétentieux? Eh bien! oui, précisément, nos modernes libres penseurs veulent expulser du langage et des mœurs la charité chrétienne et lui substituer la solidarité purement humaine. A tout prix, il faut discréditer le Christianisme, et le chasser non seulement de la société, mais du dictionnaire. A tout prix, il faut détrôner la charité, et à sa place installer la solidarité maîtresse de l'avenir... Voyons donc un peu quelle est cette nouvelle idole que l'on dresse avec tant d'emphase sur le seuil de xxe siècle.

II. La solidarité... ***Mot vague.***

— *La charité est tout ce qu'il y a de plus précis.* Ce n'est pas un sentiment flottant et indéterminé; c'est une idée nette, un principe stable, un principe formel. Il faut d'abord aimer Dieu, le souverain Ayant-Droit; il faut ensuite aimer les hommes, fils de Dieu et tous sans exception. Il faut les aimer c'est-à-dire les aider et les secourir : 1° parce qu'ils sont nos frères; 2° parce que Dieu le commande; 3° parce que, si nous ne les aimons pas, nous sommes responsables devant la justice éternelle. Ce devoir s'impose en toute rigueur. Il a toute la fermeté et toute la fixité d'une loi. Voilà la charité telle que le monde chrétien la comprend et la pratique depuis dix-neuf siècles. Rien de plus précis.

— *La solidarité est tout ce qu'il y a de plus vague.* J'ai essayé, Messieurs, de me rendre un compte très exact de ce mot nuageux et inconsistant, et voici ce que j'y ai trouvé :

1° On nous dit qu'*une solidarité de fait* existe entre tous les hommes. Mais on se garde bien de nous dire sur quoi repose cette solidarité de fait. Nous autres chrétiens, nous croyons que tous les hommes, fils de Dieu, sont frères en Jésus-Christ. La solidarité humaine a pour nous une raison d'être, une cause : elle réside dans la paternité divine. La

thèse solidariste n'a pas de base philosophique. Elle est posée dans le vide.

2° On nous dit que la solidarité consiste dans l'*interdépendance* qui unit tous les membres de la grande famille humaine. De même que, par les lois universellement obéies, de l'atome à l'astre, tout se tient et s'enchaîne dans la nature... de même aussi dans la société et dans l'humanité, de la plus humble individualité à la plus haute, il existe un courant nécessaire de justice qui lie les hommes les uns aux autres. On nous parle de justice. Mais sur quoi repose cette idée de justice? D'où vient-elle? Est-elle obligatoire et pourquoi? Qu'elle soit une élucubration de mon cerveau, ou une pure convention sociale, ou le résultat d'une séculaire évolution, est-ce que je n'ai pas le droit de la modifier et de m'y soustraire? On néglige, on juge tout à fait inutile de nous le dire. La thèse solidariste est fantaisiste, arbitraire. Elle est abandonnée à l'interprétation du caprice individuel.

3° On nous dit qu'en vertu de la solidarité, les hommes sont liés les uns aux autres par un *quasi-contrat* d'où naissent leurs droits et leurs obligations réciproques, quasi-contrat qui règle leur dette sociale. Très bien. Mais ce quasi-contrat, dont vous me parlez, je ne l'ai jamais ratifié : au nom de quel droit m'imposez-vous un engagement qui s'est formé sans mon consentement? — Mais cette dette sociale que j'ai censément contractée en naissant,

je ne l'ai jamais souscrite. Au nom de quel droit m'ordonnez-vous de la payer? Et puis, si j'ai une dette sociale, je désirerais fort en connaître le montant exact; je voudrais également savoir envers qui et comment je devrai m'acquitter. Curiosité bien légitime. Ce sont là cependant choses que l'on s'applique à laisser dans le vague des formules oratoires, et ce vague suffit à faire la critique de la théorie.

En somme, la thèse solidariste n'est qu'une ingénieuse et élégante construction qui ne tient pas debout. Les solidaristes s'imaginent avoir découvert ce que le Christianisme nous avait appris, il y a dix-neuf siècles, à savoir que les hommes sont unis entre eux par des liens nécessaires. Seulement, en laïcisant notre vieil enseignement chrétien, en supprimant la notion de la paternité et de l'autorité divine, ils enlèvent à leur système toute base, toute solidité, toute précision... C'est en vain que, pour masquer l'inconsistance fondamentale de la thèse solidariste, on accumule des termes juridiques et des périodes oratoires. La solidarité reste tout ce qu'il y a de plus flottant et de plus vague.

Elle n'est précise qu'en ceci, qu'*elle entend se passer de l'Évangile*, qu'elle prétend réaliser sans Jésus-Christ la somme de dévouement qui transformera le monde. C'est là une tentative chimérique. Il me reste à vous le prouver.

III. La solidarité... ***Mot stérile.***

La charité évangélique a fait ses preuves. A tous les motifs naturels d'aimer les hommes, et, parmi les hommes, de préférence les pauvres, les malades, les affligés, les déshérités d'ici-bas, elle ajoute des motifs surnaturels d'une efficacité décisive. Elle nous dit que les malheureux sont deux fois nos frères, parce que Jésus retrouve mieux en eux son image de crucifié, et parce qu'il a déclaré que ce que nous ferions au plus petit d'entre eux c'est à lui-même que nous le ferions. Le pauvre, c'est Lui; l'infirme, c'est Lui; l'agonisant, c'est Lui; le petit enfant, c'est Lui. Il s'est en quelque sorte identifié avec l'homme, surtout avec l'homme qui porte sur les routes de la vie un fardeau plus pesant de douleur. Nous dévouer pour nos frères, surtout pour nos frères souffrants, c'est nous dévouer pour Jésus-Christ, et lui prouver que nous l'aimons. Et sous l'influence de cette adorable doctrine que n'a-t-on pas vu depuis dix neuf-siècles? On a vu se lever dans l'humanité des légions d'êtres passionnés pour le dévouement, dévoués jusqu'à l'immolation totale. On a vu et on voit tous les jours des actes et des institutions de charité qui ravissent le ciel et qui embaument la terre. Et chose curieuse! les libres penseurs ne sont pas les derniers à en profiter. Pauvres, ils sollicitent pour leurs vieux

parents une place chez les petites sœurs. Riches, ils font soigner leur femme ou leur fille malade par des religieuses dans un couvent confortablement installé. Ils sont heureux de trouver chez nous des dévouements qu'ils chercheraient vainement ailleurs. La charité évangélique a fait ses preuves.

Qu'a fait jusqu'ici la solidarité maçonnique? Elle est impuissante. Elle est inféconde. Et avec cela elle est sauvage.

Elle est impuissante. Elle proclame comme immuable et inflexible la loi de la justice et de la fraternité universelle, et cette loi n'a point de législateur qui l'impose avec autorité, point de juge qui en contrôle l'observation ou le mépris. Elle proclame la nécessité et l'obligation du dévouement de chacun pour tous et de tous pour chacun, et ce dévouement nécessaire et obligatoire n'a point de levier pour soulever les cœurs et les pousser à la générosité effective. Elle fait de belles promesses et elle est incapable de les tenir. Elle trace un programme magnifique, et elle est incapable de le réaliser. Elle est impuissante.

Elle est inféconde. Elle n'est bonne qu'à faire des ruines. Où sont les hôpitaux, les orphelinats, les écoles qu'elle bâtit de son argent et qu'elle entre-

tient à la sueur de son front? Où sont les misères qu'elle soulage, les larmes qu'elle essuie, les cœurs qu'elle console, les abandonnés qu'elle recueille? Elle n'édifie rien; elle ne fait que démolir. Elle n'a pas d'entrailles pour enfanter; elle n'a que des pieds de bronze pour pressurer et pour broyer. Elle est impuissante. Elle est inféconde.

Elle est sauvage. Le lion est solidaire de sa proie, puisqu'il ne peut pas vivre sans elle. Seulement sa solidarité consiste à la tuer et à la dévorer. Telle est la solidarité purement humaine, la solidarité maçonnique qui aspire à gouverner le monde. Si elle était sincère, elle devrait respecter le Christianisme qui a fait la civilisation, elle devrait payer une dette immense à l'Église catholique qui a forgé la France. Oui, en vertu de la loi de solidarité, loi universellement rigoureuse, au dire des anticléricaux, la société présente est obligée de bénir le Catholicisme, à qui elle doit tout. C'est le contraire qui s'exécute sous nos yeux. Les partisans les plus déclarés de la solidarité sont précisément les ennemis les plus féroces de la religion. Au nom de la solidarité, ils assassinent une religion qui leur a tout donné. Quelle ingratitude! Au nom de la solidarité, ils poussent vers l'exil des religieux et des religieuses qui sont la richesse et la parure, la fleur exquise de la patrie. Quelle injustice! Au nom de la solidarité ils font pleurer

les enfants et les femmes. Quelle méchanceté ! Au nom de la solidarité, ils traitent les chrétiens comme des parias et les pères de famille comme des esclaves. Quelle tyrannie ! Au nom de la solidarité ils renient le passé, ils déchirent le présent et ils préparent pour l'avenir des réactions inévitables. Quelle imprudence ! La solidarité est plus que stérile ; elle est sauvage. Elle ne fait aucun bien, et elle fait beaucoup de mal. Attachons-nous plus que jamais, Messieurs, à la divine religion de Jésus-Christ. Elle a fait ses preuves. Elle est sérieuse et secourable. Elle est le salut, la résurrection et la vie. Pour tout homme intelligent et honnête, cette vérité est aujourd'hui évidente !

Amen !

QUARANTIÈME CONFÉRENCE

C'est la loi

Messieurs,

En présence des tristes événements qui s'exécutent à l'heure actuelle sur la terre de France, nombre de gens se réjouissent ou se résignent en disant : « C'est la loi ». Quand ils ont dit cela, ils ont tout dit. Jugeons ce mot. L'entreprise est épineuse et délicate. J'ai besoin de la grâce de Dieu et de votre bienveillante attention. Je vais établir des principes et donner des solutions.

I. *J'établis des principes.*

Je dis qu'il y a une loi divine et que cette loi divine est antérieure et supérieure à la loi civile.

1° *Il y a une loi divine.* On peut l'ignorer, l'oublier ou la nier; on ne peut pas la supprimer. *Elle subsiste* en Dieu. Elle lui est éternellement présente.

Elle fait partie de son essence incréée. Elle est sa propre raison appliquée à lui-même, et hors de lui gouvernant toutes choses, l'Univers et l'homme. Elle subsiste en Dieu. *Elle se reflète* dans la conscience, et elle s'appelle la loi naturelle. Tous les hommes la portent gravée en eux-mêmes. Ils ont en elle un moniteur domestique, un sens intérieur, un principe inné de justice et de vertu, qui, malgré leurs penchants et leurs vices, leur fait sentir, comprendre et juger ce qui est bien. Hommes, je n'invente pas, je constate. Il y a une loi divine. Elle subsiste en Dieu. Elle se reflète dans la conscience. *Elle s'exprime* par la révélation qui a eu lieu trois fois : dans l'Eden à l'origine de la famille, sur le Sinaï à l'origine des sociétés anciennes, dans l'Évangile à l'origine de la civilisation chrétienne. Dans ces trois circonstances solennelles, Dieu entrant directement en communication avec l'homme, lui parlant bouche à bouche, a positivement rappelé, purifié et perfectionné sa loi. Il y a une loi divine. En descendant de Dieu sur nous, elle change de nom. Gravée dans la conscience de l'homme, c'est la loi naturelle. Écrite sur les tables du Sinaï et sur les pages de l'Évangile, c'est la loi révélée. Mais son essence demeure la même. Elle réside en Dieu, et elle émane de Lui. Allons plus avant, et posons un second principe.

2° *La loi divine est antérieure et supérieure à la*

loi civile. Vous n'aurez pas de peine à me comprendre. La loi civile *a une date*. Elle a été faite aujourd'hui ou hier, et elle sera défaite et refaite demain ou plus tard. La loi divine est éternelle. Les hommes ont pu l'écrire. Dieu a pu la graver sur la pierre. Mais elle n'a pas commencé à être loi du jour seulement qu'elle a été écrite, mais bien du jour où elle est née. Comme dit admirablement Cicéron, elle est contemporaine de l'intelligence divine : *orta est simul cum mente divinâ :* « Elle est née avec et dans la pensée de Dieu. » Elle est du même âge que Dieu. Elle est éternelle. La loi civile est *variable*, elle change selon les temps et les lieux, selon les hommes et les choses. La loi divine est immuable. L'homme et les sociétés ne peuvent pas la changer parce qu'ils ne l'ont pas faite, et qu'elle est absolue et indépendante, inflexible et invariable comme Dieu lui-même de qui elle vient, en qui elle est. La loi civile *peut se tromper*. Faite par des hommes, elle en a tous les aveuglements et toutes les infirmités, parce que l'homme dans tout ce qu'il fait ne peut mettre que ce qu'il a. La loi divine est infaillible et impeccable. Elle est le centre immobile du monde moral et social. C'est d'elle que toutes les lois humaines empruntent leur vitalité et leur force obligatoire ; du moment qu'elles s'éloignent de ce centre nécessaire, elles commencent à affoler. Et j'arrive à un troisième principe.

3° *La loi civile ne vaut qu'autant qu'elle se conforme à la loi divine.* On croyait autrefois que le bon plaisir du prince donnait à la loi son fondement et sa force. C'était faux. On paraît croire aujourd'hui que le nombre crée le droit et que tout ce qui est voté par une assemblée, est nécessairement juste, admirable, parfait. C'est également faux. « Il y a, comme il est dit dans l'*Antigone* de *Sophocle*, au-dessus des lois écrites, des lois non écrites », et les premières ne valent qu'autant qu'elles se conforment aux secondes. L'orateur et philosophe romain *Cicéron*, parlant de la loi divine, dit qu'« on « ne peut l'infirmer par une autre loi, ni en rien « retrancher. Ni le peuple ni le Sénat ne peuvent « dispenser d'y obéir. » *Bossuet* nous déclare que tout ce qui se fait contre la loi divine est nul de soi. *Montesquieu* avec une précision mathématique, dit : « Une chose n'est pas juste parce qu'elle est « dans la loi ; elle ne doit être dans la loi que si « elle est juste. » *Victor Hugo* distingue ce qui est écrit par l'homme, et ce qui est prescrit par Dieu, ce qui est la loi et ce qui est le droit. Et enfin *Léon XIII*, dans son encyclique *De conditione opificum*, s'exprime ainsi : « Une loi ne mérite « obéissance qu'autant qu'elle est conforme à la « droite raison et à la loi de Dieu. »

En résumé. Il y a une loi divine antérieure et supérieure à la loi civile, et, pour savoir ce que valent les lois humaines, il faut les mesurer sur la

loi divine. Voilà les principes. J'ai résumé en cinq minutes la matière de plusieurs volumes. Ne vous en plaignez pas. J'économise le peu de temps dont nous disposons, vous et moi, et à la lumière des principes, j'arrive tout de suite aux applications pratiques. J'ai établi des principes

II. *Je donne des solutions.*

De trois choses l'une : la loi civile est ou conforme, ou étrangère, ou opposée à la loi divine. Dans ces trois hypothèses, quelle sera à son égard notre devoir et notre attitude?

Première hypothèse. — *La loi civile est conforme à la loi divine.*

Heureusement c'est le cas le plus ordinaire. La plupart du temps la loi civile est juste et irréprochable dans ses défenses et dans ses exigences. Elle nous impose des sacrifices qui sont obligatoires pour la conscience, des prohibitions et des ordres que Dieu approuve et ratifie.

Que faire? La réponse est très simple et très évidente. Il faut obéir.

— Dieu a déclaré que toute autorité légitime est compétente pour porter des lois, et les lois qui sont faites sur le modèle de la loi divine participent à la force, à la majesté, à la puissance de la loi divine.

Désobéir à une loi civile qui est bonne, c'est désobéir à Dieu même.

— En vain, se retrancherait-on derrière le prétexte d'améliorer l'État et d'y introduire un régime plus libre et plus parfait. Ce prétexte ne peut pas être un motif de désobéir. Le premier venu n'a pas le droit de venir troubler l'État pour lui imposer ses utopies. Et ces utopies mêmes eussent-elles autant de sagesse qu'elles en ont peu, le trouble qui les accompagne est toujours plus grand que le bien qui les suit.

— En vain alléguerait-on que la loi est dure. La difficulté de la loi ne dispense pas le citoyen de l'obligation de l'accomplir. C'est le cas de dire en toute vérité : *Dura lex, sed lex.* C'est la loi. Mes impôts sont lourds, et d'année en année deviennent plus pesants. Je les paie. C'est la loi. Je dois fournir trois ans, sept ans de service militaire, et, si besoin en est, porter ma vie à la frontière. Je me soumets. C'est la loi. Si je vole, si je diffame, si je tue mon prochain, je serai gravement puni, et je ne devrai pas m'en plaindre. C'est la loi. Quand la loi civile est conforme à la loi divine, il n'y a qu'à obéir. La chose est claire, et cette première hypothèse n'admet pas la discussion.

Deuxième hypothèse. — *La loi civile est étrangère à la loi divine.*

Le cas n'est pas rare. Souvent la loi civile, par

impuissance ou par parti pris, se tient à côté et en dehors de la loi divine. Elle se comporte comme si la loi divine n'existait pas. *Elle ignore* les crimes cachés dont le nombre est incalculable et que Dieu voit et condamne. *Elle tolère* des crimes publics, tels que le blasphème, l'avarice, le travail du dimanche, qui sont en horreur devant Dieu. *Elle autorise* beaucoup de choses que Dieu défend, à ses yeux tout ce qui n'est pas défendu est permis.

Que faire ? Peut-on en conscience bénéficier des ignorances, des tolérances et des autorisations de la loi civile et dire purement et simplement : « C'est la loi ? » certainement non. Quelques explications ne sont point ici superflues.

— La loi civile ignore les impuretés privées, les vols habiles et insaisissables, les ingratitudes filiales, les désordres du lit nuptial, les haines secrètes et envenimées. Est-ce que tout cela est permis en conscience? Certainement non. La loi ne sait rien, mais Dieu voit tout.

— La loi civile tolère les propos déshonnêtes et blasphématoires, le mépris du repos dominical, la libre circulation des mauvais livres, des mauvais journaux, des mauvaises gravures. Est-ce que tout cela est permis en conscience ? Certainement non. La loi ne dit rien, mais Dieu parle et il dit : « Tu ne jureras pas, tu te reposeras le dimanche, impudique point ne seras! »

— La loi civile autorise le divorce qui est une

tache pour nos codes, pour la famille un danger, pour la société une ruine, pour l'Église un scandale. Est-ce que le divorce est permis en conscience? Est-ce qu'il est permis de dire : « Je demande le divorce; c'est la loi. Je l'obtiens et je me remarie; c'est la loi? » Certainement non. Dieu a fait le mariage indissoluble, et l'homme n'a pas le droit de séparer ce que Dieu a uni.

Souvent la loi civile reste étrangère à la loi divine et n'en tient nul compte... C'est à nous alors d'en tenir compte et de nous rappeler que la loi civile ne renferme pas, ne peut pas renfermer toute l'honnêteté, tout le devoir. Il y a mille et mille choses qui lui échappent ou dont elle ne veut pas s'occuper. On peut se mettre en règle avec le code et n'être qu'un affreux coquin. Accomplissons la loi civile ; c'est bien. Mais faisons plus et mieux. Accomplissons la loi divine; c'est absolument nécessaire. La conscience l'exige.

Troisième hypothèse. — *La loi civile est opposée à la loi divine.*

Cela peut arriver. Le cas est rare, mais il n'est pas inouï. La loi civile, sur un point ou sur plusieurs points donnés, peut être contraire à la justice, à la morale et à la religion. Peu importe qu'elle soit faite par une assemblée ou par un autocrate. Les assemblées ne sont pas plus infaillibles que les autocrates, et le nombre se trompe aussi facile-

ment qu'un seul homme. Mettez ensemble deux cents criminels et cent lâches et d'un seul coup, par un seul acte légal, ils peuvent décréter les choses les plus énormes, les plus infâmes, les plus répugnantes à la droite raison ou à la loi de Dieu.

Que faire? La question est délicate. Une distinction est ici nécessaire. La loi civile peut me demander quelque chose qui est contraire à mon droit ou quelque chose qui est contraire à mon devoir.

— La loi civile me demande *quelque chose qui est contraire à mon droit*, par exemple, elle m'impose une contribution injuste qu'elle n'impose pas aux autres citoyens, je puis regimber et en appeler à une loi mieux faite et plus équitable, mais je puis aussi m'incliner, me soumettre, et me résigner. Pour éviter un plus grand mal, je subis l'altération et la blessure de mon droit. Je puis faire cela en conscience.

— Il en serait autrement si la loi civile me demandait *quelque chose de contraire à mon devoir*. En conscience je ne pourrais pas obéir. Par exemple la loi civile me demande d'abjurer ma foi, de marcher sur le crucifix, de dire une parole ou de faire un acte que la morale et la religion condamnent; non seulement je puis mais je dois désobéir. Quand même devant moi le sénat, la magistrature, l'armée diraient : « C'est la loi... » il n'y aurait pas de réponse à faire que celle des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des héros : « Il vaut mieux

obéir à Dieu qu'aux hommes. » Restons sur cette parole, Messieurs. Elle a été prononcée pour la première fois il y a deux mille ans par les apôtres, nos pères dans la foi. Elle est aujourd'hui bonne à méditer, parce que demain peut-être nous aurons l'occasion et le devoir de la proférer.

Amen!

QUARANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

Ne puis-je pas tout lire?

Messieurs,

C'est un fait notoire que la mauvaise presse est chez nous à l'heure présente un instrument terrible de corruption et d'irréligion. Cependant il n'est pas rare d'entendre des hommes, des femmes, des jeunes gens qui revendiquent tout haut le droit de porter leurs lèvres à cette coupe empoisonnée, et qui disent sans hésiter : *Ne puis-je pas tout lire?* Je vais répondre à cette objection, et réfuter les vains prétextes derrière lesquels on essaie d'ordinaire de l'abriter.

I. ***Non, vous ne pouvez pas tout lire.*** De par le simple droit naturel est interdit tout livre et tout journal, dont la lecture peut causer un dommage à l'âme.

— En conscience vous ne pouvez pas lire *ce roman*

grossier et obscène qui n'est que l'histoire et le tableau de toutes les infamies, qui emprunte l'argot des mauvais lieux pour se tenir à la hauteur des mauvaises mœurs, qui ne réussit auprès du public que parce qu'il flatte et encourage les inclinations dépravées du cœur. Vous ne pouvez pas le lire, car : 1° vous vous procurez en le lisant le plaisir le plus honteux que je connaisse et le plus capable de faire rougir un chrétien; et 2° la passion des sens sommeille en vous comme un incendie à demi-éteint, que le moindre souffle peut rallumer. Vous éveillez cette passion. Vous lui donnez un aliment. Vous endommagez votre âme à l'endroit le plus faible, le plus sensible, le plus facile à blesser. Ne puis-je pas tout lire? non.

— En conscience vous ne pouvez pas lire *ce livre en apparence honnête* qui gradue avec un art savant les émotions du mal, qui cache les intrigues de la convoitise sous les charmes de la littérature, qui sème quelques fleurs pudiques sur la fange la plus impure. Qu'importe que la coupe soit bien ciselée, si elle contient du poison... que le poignard soit émaillé de pierreries, s'il vous donne la mort? Les livres délicatement immoraux sont souvent plus dangereux que les livres grossièrement obscènes. Cette jeune fille embellissait par son innocence la maison de son père. Elle perd en un jour sa candeur, sa modestie, sa gaieté, la grâce de son sourire, le charme de son âge. Qui donc lui a ravi tous ces

biens? Un mauvais livre que vous avez cru inoffensif, et qui a ravagé son âme virginale. Ce jeune homme était l'espoir de sa famille; il en est devenu l'opprobre. Et depuis quand? Depuis qu'une coupable curiosité lui a fait ouvrir un livre douteux que votre coupable insouciance avait laissé entre ses mains. — Cette jeune femme a méconnu ses devoirs les plus sacrés. Qui l'a perdue? un livre bien écrit mais malsain, un roman perfide bien qu'il soit à la mode, un volume tombé de la plume élégante et légère d'un écrivain non moins homicide que distingué. Ne puis-je pas tout lire? non.

— En conscience vous ne pouvez pas lire ce livre, cette revue, ce journal qui distillent *l'irréligion pire que l'immoralité*. Les écrits impies sont plus dangereux que les écrits immoraux. Les écrits immoraux corrompent les mœurs; mais les écrits impies corrompent les idées. Le mal qu'ils font est plus intense, plus profond, plus irrémédiable. Ils enseignent que Dieu n'est qu'un mot, l'enfer une fable, la mort un saut dans l'ombre, l'éternité une chimère. Ils ébranlent la religion, la famille, la propriété, la société. Ils préconisent le divorce, et ils tournent en ridicule la fidélité de l'épouse. La pureté des vierges leur est odieuse ; tantôt ils la raillent, tantôt ils la soupçonnent, tantôt ils la représentent sous les plus noires couleurs. Ils vilipendent nos sacrements et nos cérémonies, le sacerdoce et la vie monastique. Ils disent sur tous les tons que le

grand et unique péril des temps modernes, c'est le catholicisme, avec ses miracles inventés à plaisir, sa morale intransigeante, ses dogmes surannés, ses institutions vieillies... et que partant il faut bannir le catholicisme de la société, ou, tout au moins, l'enchaîner, le murer dans ses sacristies où ne pénètrent ni la lumière, ni l'air de la liberté. Telles sont les idées bêtes et méchantes que la presse irréligieuse jette dans l'âme de la foule. Tout ce qui s'élabore de haine et de mensonge au sein des hautes régions de la littérature et de l'intellectualisme contemporain est destiné par le livre, par la revue, par le journal, à se répandre partout, en suivant les degrés moyens et les degrés inférieurs de l'esprit public. Aujourd'hui nous retrouvons dans la langue populaire tous les sophismes des beaux-esprits du XVIIIe siècle et du XIXe siècle. Aujourd'hui un commis voyageur, un agent électoral, un paysan argumente et blasphème avec assurance et avec la méthode d'un libre penseur instruit. Qui a fait cela? Qui détraque les cervelles, en y creusant des sillons violents, et en y semant des idées fausses et antichrétiennes? La presse, la presse irréligieuse.

Non, vous ne pouvez pas tout lire. De par le simple droit naturel est interdit tout livre et tout journal dont la lecture peut causer un dommage à l'âme, tout livre et tout journal dont la lecture peut détruire, ou même simplement altérer votre vertu ou votre foi. Qui aime le péril, y périra Vous n'avez

pas le droit d'exposer librement votre vertu et votre foi.

II. ***Les prétextes ne manquent pas.***

1° On dit : *après tout je suis libre de lire ce que je veux.* Il faut s'entendre.

— Vous avez *le pouvoir*, la faculté, la possibilité de lire ce que vous voulez, comme vous avez la faculté, la possibilité, le pouvoir de tuer, de voler, de vous suicider. Dieu vous a donné la redoutable puissance de choisir entre le bien et le mal, de faire toute espèce de bien ou toute espèce de mal. En ce sens vous êtes libre de tout lire.

— Mais vous n'en avez pas *le droit*. Quelle idée fausse nous avons souvent de la liberté! Nous nous imaginons qu'elle est absolue, souveraine, indépendante, qu'elle ne relève de rien ni de personne, qu'au-dessus d'elle il n'y a ni Dieu ni maître. C'est absurde. Au-dessus de notre liberté il y a notre devoir et il y a le droit de Dieu. Dieu a des droits sur nous et il nous impose des devoirs. Il a dressé des barrières aux évolutions de notre liberté, comme des berges le long d'un fleuve pour le contenir. Malheur à nous, si nous transgressons ces barrières ! Nous sommes responsables devant Dieu et justiciables de son autorité souveraine. Nous pouvons tout lire, c'est vrai ; mais nous ne devons pas tout lire, c'est certain.

2° On dit : *je suis assez sûr de moi pour n'avoir rien à craindre*. Telle lecture est peut-être périlleuse pour d'autres ; pour moi elle est certainement inoffensive. Elle ne me fait aucun mal.

— *Admettons que ce soit vrai*. Telle lecture mauvaise en soi ne vous fait aucun mal. Mais : 1° pourquoi vous la permettez-vous ? parce qu'elle vous amuse. Ah ! le mal vous amuse, l'impureté vous amuse, l'irréligion vous amuse. Vraiment cela ne prouve pas une grande délicatesse de conscience. Prenez garde. Vous jouez avec le feu. Vous pourriez bien vous brûler. Vous jouez avec un aspic ; vous attraperiez une morsure, que vous ne l'auriez pas volé. Et puis : 2° Quel exemple pernicieux vous donnez à ceux qui vous entourent ! Vous accréditez la mauvaise presse. Vous introduisez dans votre maison, dans votre voisinage, le poison qui va tuer les âmes faibles. Vous ne mourez pas, mais on meurt autour de vous à cause de vous. Et enfin êtes vous bien sûr que tel livre, tel journal ne vous fait aucun de mal ? Vous le dites, vous le croyez peut-être, mais

— *La plupart du temps ce n'est pas vrai*. Que *de jeunes hommes* fussent restés purs comme des anges et dont le cœur a été flétri par un mauvais roman... qui eussent admirablement affronté le martyre aux jours de Dèce et de Néron, et dont la foi est aujourd'hui sans force à cause des mauvaises lectures. Ils ont dit : Cela ne me fait aucun mal... et cela pourtant

a gâté leur cœur, faussé leur jugement, égaré leur imagination, et desséché leur piété. Que de *femmes* ont été et sont tous les jours victimes de la même illusion! Cela ne leur fait aucun mal, et c'est pourtant à cause de cela qu'elles descendent peu à peu des hauteurs sereines de la vertu chrétienne, et qu'elles en arrivent quelquefois à se mettre en révolte ouverte contre le Décalogue et contre les devoirs de leur sexe. Que *d'hommes mûrs* ont dit et redit : « Cela ne me fait aucun mal »... et qui sont tombés dans le désordre ou ont perdu la foi par suite de leurs lectures! Et il y avait parmi eux des personnalités éminentes par la piété, par le savoir, des défenseurs de la vraie religion. Je vais plus loin, Messieurs. Les *prêtres* eux-mêmes n'ont pas le droit de tout lire sous le fallacieux prétexte que cela ne leur fait aucun mal. Nous sommes comme vous obligés en conscience d'être très prudents et très réservés dans nos lectures. On a vu de pauvres jeunes prêtres aller à la perdition, sous l'influence de lectures faites sans discernement et sans contrôle. Pour pouvoir tout lire sans avoir rien à craindre, il faut être fameusement fort et porter sur soi la triple cuirasse de l'âge, de la science et de la vertu. *En êtes-vous là*, Messieurs? Si vous en êtes là, je vous félicite et je vous porte envie. Pour moi je vous avoue bien simplement que je ne me sens pas encore de taille à affronter toute lecture bonne ou mauvaise... En êtes-vous là, Messieurs? Quelques-uns peut-être, mais ce sont des excep-

tions, des prodiges. et je ne parle pas ici pour ceux qui dépassent la moyenne force de l'humanité : je parle pour le commun des mortels, et je déclare qu'en général, vous et moi, nous ne sommes pas en mesure de tout lire et de dire consciencieusement : Cela ne me fait aucun mal.

3° On dit encore : « Pourquoi défendre la lecture de certains livres et de certains journaux? *Il faut bien connaître la vérité, et entendre le pour et le contre.* »

— *Oui, les spécialistes* ont besoin d'entendre le pour et le contre. Les médecins étudient dans des livres spéciaux toutes les maladies qui peuvent affliger le pauvre corps humain. et de même les théologiens, pour connaître et guérir les maladies intellectuelles et morales de la pauvre humanité, ont le droit de lire certains écrits contraires à la foi. Mais telle lecture permise aux spécialistes

— Est inutile et peut être nuisible *aux autres* qui ne sont pas obligés par état de savoir le pour et le contre. Qu'avez-vous besoin d'explorer les livres et les journaux qui se répandent en récriminations et en objections contre la religion ? Ces récriminations et objections sont suffisamment exposées et réfutées dans le catéchisme, dans la chaire, dans les livres et journaux catholiques ; à quoi bon exposer votre foi en vous saturant des arguments de l'incrédulité, qui, à votre insu, et malgré vous, mettront

dans votre esprit le germe empoisonné du doute? Et, s'il s'agit d'écrits contraires à la morale, qu'avez-vous besoin de vous y arrêter? Vous voulez connaître le pour et le contre, le bien et le mal. A quoi bon? Il n'est pas nécessaire de marcher dans la boue pour savoir qu'elle est salissante. Prenons garde. Le mal a toujours une puissance particulière pour séduire notre nature corrompue; il se glisse en traître dans notre esprit et dans notre cœur qui deviennent bientôt ses complices.

Conclusion.— Je termine par quelques conclusions pratiques :

Ne lisez pas les mauvais livres et les mauvais journaux. Ce serait endommager votre âme et donner à votre entourage un exemple pernicieux.

Ne laissez pas entrer chez vous les mauvais livres et les mauvais journaux. Lorsqu'un mauvais journal pénètre dans une maison, c'est un signe que la foi et la pudeur ne tarderont pas à en sortir.

Lisez et faites lire les bons livres et les bons journaux; à la presse qui empoisonne et qui tue, opposez la presse qui éclaire et qui sauve. C'est une question de salut public.

Amen!

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

C'est dans mon journal

MESSIEURS,

Autrefois, pour affirmer la certitude d'une vérité et la bonté d'un précepte, on disait : « C'est dans l'Évangile. » Aujourd'hui un bon nombre d'hommes, pour appuyer et justifier leur manière de penser et d'agir, ont une autre formule. Ils disent : *c'est dans mon journal.* Ils trouvent dans leur journal des idées et des faits. Ils y croient, les yeux fermés. Je voudrais leur montrer qu'ils ont tort.

I. Qu'y a-t-il dans votre journal? ***Des idées,*** vous y croyez, les yeux fermés. Vous avez tort.

— Votre journal dit que la nature humaine est bonne, que tous ses instincts sont légitimes, et qu'on a le droit et le devoir d'obéir à ses irrésistibles lois. Votre journal dépense au service de cette facile philosophie beaucoup d'éloquence et

beaucoup d'esprit, et il y revient sans cesse. A force de lire cela dans votre journal, vous finissez par le croire. Vous avez tort.

— Votre journal met en question la propriété, avilit l'aumône, et pose tous les jours sans le résoudre ce problème si plein d'orages et de déceptions : pourquoi le riche? pourquoi le pauvre? Votre journal enseigne que l'homme n'a ici-bas qu'un but, la jouissance, et qu'un moyen pour y arriver, l'argent. A force de lire cela dans votre journal, vous finissez par le croire. Vous avez tort.

— Votre journal prêche l'indépendance universelle, l'indépendance des peuples à l'égard du pouvoir, — du soldat à l'égard de l'officier, — du serviteur à l'égard de son patron, — de l'élève à l'égard du maître, — de l'enfant à l'égard de ses parents, — de l'épouse à l'égard de son mari. Votre journal déclare que les supériorités sociales n'ont rien d'auguste ni de sacré. A force de lire cela dans votre journal, vous finissez par le croire. Vous avez tort.

Votre journal dit quotidiennement que le mariage est un mal, le divorce un droit, l'adultère une nécessité, l'union libre un progrès. Votre journal déclare que la vertu est impraticable, et que tout est permis, sous prétexte que la nature parle et qu'elle a ses exigences. A force de lire cela dans votre journal, vous finissez par le croire. Vous avez tort.

— Voici un honnête *bourgeois* qui emprunte à son journal tout un petit bagage d'idées philosophiques, historiques et religieuses. Au nom de son journal, il doute de l'existence de Dieu, il nie la divinité de Jésus-Christ, il conteste l'autorité de l'Église. — Il approuve l'expulsion des religieux et des religieuses. En vain, essayez-vous de lui montrer que leur seul crime est de faire le bien, que leur patriotisme est tellement évident que ceux qui les chassent sont obligés, hors des frontières, d'avoir recours à leurs services pour propager la langue française et faire aimer le nom français. Son journal à la main, il ne veut pas vous entendre. — Il prétend que l'Espagne a été tuée par le catholicisme et par les moines. Cela ne signifie rien, puisque la foi et les couvents ont fleuri dans la péninsule à l'époque même où elle était l'arbitre du monde. Mais c'est dans son journal. Ne lui en demandez pas davantage. — Il condamne en bloc tout le passé du catholicisme. Ainsi le veut son journal. Mais la religion pourtant a fait du bien? Son journal n'en parle pas. Et il ne sait, il ne croit que ce qui est dans son journal. Toutes ses idées ne sont que la répercussion dans son cerveau des maximes imprimées sur son journal.

— Voici maintenant un honnête *ouvrier*. A l'heure du déjeuner et le soir après le travail je le vois déployer d une main fiévreuse la feuille quotidienne qui désormais lui tient lieu d'évangile et

de catéchisme. C'est là qu'il puise les éléments de son *Credo*. En fait de vérités religieuses et sociales, il ne croit que ce que lui enseigne son journal, serait-il rédigé par l'être le plus nul et le plus vil de la terre, par un homme sans valeur et sans honneur, sans foi ni loi, par un apostat qui n'a renié son passé religieux que pour s'adonner plus librement au vice, par un Judas qui aujourd'hui trahit son Dieu et demain vendra sa patrie. Sa foi, c'est son journal. Que pense-t-il de la religion, ce brave ouvrier? Il pense que la religion est inutile, nuisible, ennemie du peuple. C'est dans son journal. Que pense-t-il du prêtre? Il pense que le prêtre est un fourbe, un hypocrite, qui asservit les consciences, qui cache sous sa robe tous les crimes et toutes les infamies. C'est dans son journal. Son âme crédule, simple, souvent naïve, rarement instruite, s'imbibe infailliblement de toutes les idées immorales et antichrétiennes qui sont dans son journal, et qui, de son journal, montent jusqu'à sa cervelle.

— Et à côté du citadin voici l'honnête *paysan* qui suit la même voie et subit le même sort. Qui donc a éloigné de Dieu et de l'Église nos populations rurales qui, il y a cinquante ans à peine, trouvaient encore dans le christianisme un lien d'union entre les familles, une garantie du repos dominical si précieux, un gage assuré de la moralité publique, un secret de bonheur domestique et de paix sociale? Il a suffi des jappements d'un vilain roquet pour

troubler leur quiétude et pour décomposer leurs croyances et leurs mœurs. Le mauvais journal a perdu nos campagnes. — Celui qui se nourrit habituellement des idées rouges de son journal devient inévitablement rouge comme sa feuille. Celui qui s'adonne à la lecture quotidienne d'un journal anticlérical finit par devenir anticlérical. Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. Dis-moi ce que tu lis, et je te dirai ce que tu penses. Et puis...

II. Qu'y a-t-il dans votre journal? ***Des faits***. Vous y croyez, les yeux fermés. Vous avez tort. Défiez-vous des faits que raconte votre journal. Ils sont quelquefois absolument inventés, — souvent démesurément exagérés, — presque toujours arbitrairement exploités.

1° Quelquefois votre journal *invente* à plaisir des faits et nouvelles qui n'existent pas, qui n'existent que dans l'imagination du journaliste trompé ou imposteur. Que de vols de lapins, que de chiens écrasés, que d'incendies et de meurtres sensationnels qui font le tour de la presse, qui émeuvent les lecteurs et les lectrices et qui ne sont que de pures inventions! — Que de réclames financières qui ne reposent sur rien de sérieux, de réel! Il serait difficile d'évaluer le nombre de victimes qu'elles ont

faites, et le chiffre des rapines qu'elles ont impunément consommées. Par le journal, l'agiotage est devenu chez nous une fièvre populaire, et des milliers de petites gens ont confié leur modeste avoir à des entreprises hypothétiques, à des canaux, à des mines et à des chemins de fer qui n'existaient que sur le papier. — Et quand il s'agit des choses religieuses, l'esprit inventif du journal ne connaît plus de bornes. Avec la religion, pas n'est besoin de se gêner. Rappelez-vous l'histoire du Frère *Flamidien*. Pendant des semaines et des mois, la presse quotidienne a fait là-dessus des récits ignobles et stupides, qu'elle a proposés aux misérables passions de la foule pervertie. Et, après que l'innocence du Frère eût été solennellement reconnue, que de journaux encore ont continué d'affirmer sa culpabilité et de vociférer avec colère et violence : « Fla-« midien! Flamidien! » Ces jours-ci, la 10e Chambre vient de condamner par défaut à trois mois de prison, à deux mille francs d'amende et à cinq mille francs de dommages-intérêts le gérant d'un journal de Paris, *le Tocsin de Grenelle*, journal qui avait odieusement diffamé le Frère Flamidien. Il y a trois semaines, à propos d'un Frère de Brest, le Frère *Duvian*, les journaux montaient le même scandale et échafaudaient la même machine de guerre qui avait eu tant de succès à Lille. Traîné devant la cour d'appel, le Frère Duvian était acquitté. En matière religieuse, Messieurs, défiez-vous des faits

que raconte votre journal. Quelquefois votre journal invente à plaisir des faits et nouvelles qui n'existent pas. En vous parlant ainsi, je vous tiens le langage de la raison et de la modération. Je ne dis pas que votre journal invente toujours, je dis qu'il invente quelquefois. Il se trompe, et il vous trompe. Voici maintenant autre chose qui est moins rare.

2° Souvent votre journal *exagère* démesurément des faits et nouvelles qui ont un fond de vérité. D'un grain de sable il compose une montagne. Où il y en a long comme le doigt, il en met long comme le bras. Il signale vingt morts dans un accident qui n'a blessé que deux personnes. Tenez. Depuis deux ou trois ans que n'ont pas dit les journaux sur *le milliard des congrégations*, et sur les biens de mainmorte qu'elles détiennent au grand péril de la nation? Avec ces deux mots, le milliard et la mainmorte, on effraie le public dont la crédulité est vraiment stupide. En effet les journaux ont l'air de dire que la mainmorte congréganiste est considérable. C'est faux. Elle représente seulement cinq pour cent de la mainmorte totale. La contenance des biens des congrégations est de vingt mille hectares, contre cinq millions d'hectares qui appartiennent aux sociétés commerciales, aux hospices ou aux communes. Quant au fameux milliard des congrégations dont les journaux ont fait tant de bruit, c'est une pure fumisterie. Si on veut être

sérieux, on constate : 1° que ce milliard se ramène à cinq cents millions; 2° que ces cinq cents millions, étant supposés productifs d'intérêts, donnent à chaque religieux et religieuse quatre-vingt-quatorze francs de rente annuelle, soit la somme de vingt-six centimes de rente par jour. On constate 3° que ce prétendu revenu, même si minime, est pure fiction, puisque la plupart des immeubles des congrégations sont improductifs et simplement onéreux. Je vous demande un peu ce que peuvent bien rapporter des collèges qui ne font pas leurs frais, des églises et chapelles, de construction et d'entretien dispendieux, des hospices, des écoles, des asiles de vieillards? Tout cela, Messieurs, n'empêche pas la presse de répéter à satiété : le milliard des congrégations... et sur cette énormité des milliers et des milliers de lecteurs font un acte de foi aussi imperturbable qu'il est aveugle. Défiez-vous, Messieurs, des amplifications de votre journal. Je ne dis pas que votre journal exagère toujours, mais je dis qu'il exagère souvent. Et enfin

3° Presque toujours votre journal *exploite* et commente à sa manière, c'est-à-dire capricieusement et arbitrairement les faits dont il vous donne le récit. Au point de vue de la *moralité*, tel journal respecte la vertu et lui donne le beau rôle, et tel autre trouve le moyen de la déprécier et de la ridiculiser sans cesse, ne vivant que de scandales, dé-

coupant la vie de la nation en anecdotes et en racontars qui dépriment l'esprit public, préparant des histrions à la patrie qui a besoin de citoyens. — Au point de vue de *la religion*, tel journal traite dignement les personnes et les choses de Dieu, et tel autre ne manque pas une occasion de les desservir et de les mal juger. Il dénature les actes les plus innocents qui ont des chrétiens pour auteurs. Il attribue à tout le clergé la faute d'un seul prêtre. A propos de tout et à propos de rien, il émet des réflexions désagréables à l'égard de la religion. Il a une façon impie de raconter l'histoire d'un chien écrasé et de faire le récit d'une cérémonie nuptiale ou funèbre. De sorte que, selon l'esprit connu du journal qu'on lit, il est indispensable de rectifier, parfois même de retourner complètement les conclusions des raisonnements. Défiez-vous, Messieurs, des inventions, des exagérations et des commentaires de votre journal. Défiez-vous des idées et des faits qui sont contenus dans votre journal. Vous y croyez les yeux fermés ; vous avez tort.

Conclusion.

Est-ce que je vous défends de lire le journal? Pas du tout. Si je vous le défendais, vous le liriez quand même, et vous n'auriez pas tort. Car le journal est entré dans nos mœurs, il est notre pain quotidien,

nous ne pouvons guère nous en passer. Je ne vous défends donc pas de lire le journal. Mais je vous demande deux choses : bien choisir votre journal et le bien lire.

Choisissez bien votre journal. Qu'il ne soit ni immoral ni irréligieux, c'est un devoir de conscience. Qu'il soit intéressant et bien renseigné, qu'il ait une bonne tenue et un peu de littérature ; c'est désirable. Que de ses pages monte jusqu'à votre âme un parfum d'honnêteté, de religion et de patriotisme. Choisissez bien votre journal.

Sachez lire votre journal. Il y a tel journal réputé bon qui pense servir les causes justes par d'injustes moyens, qui ne sait que dire du mal du Pape et des évêques, qui procède sans cesse par des injures ou des imputations sans preuves. N'en soyez pas les esclaves. Gardez la rectitude de votre jugement, la générosité de vos sentiments, l'intégrité de votre bonne foi. Plus haut que votre journal siègent votre conscience et Dieu. Mettez au-dessus de tout votre conscience et Dieu !

Amen !

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Il n'y a rien à faire

1° *PAROLE TRÈS FRÉQUENTE*

MESSIEURS,

En présence de notre situation sociale et religieuse qui n'est pas belle, j'entends dire de différents côtés : *Il n'y a rien à faire*. Il me semble utile et très opportun de juger cette parole. Elle est très fréquente, très dangereuse et très fausse. Et d'abord elle est très fréquente. C'est la parole de l'illusion, de la colère, du découragement et de l'inaction.

I. Il n'y a rien à faire. ***Chez quelques-uns c'est pure illusion.***

Ils se regardent eux-mêmes, et ils s'imaginent qu'ils ne peuvent rien faire, qu'ils sont trop petits, trop bas placés, trop peu autorisés pour exercer une influence quelconque. Ils sont un rouage ina-

perçu dans l'immense engrenage, moins que cela, ils sont un chiffre anonyme dans l'immense addition. Le grain de sable isolé n'est qu'un zéro en présence de la grève qui s'étend à perte de vue. La simple goutte d'eau ne compte pas au milieu de l'océan illimité. *Ils se trompent*. Tout homme ici-bas est capable de rayonnement. Les croisades ne s'inaugurent pas toujours par voie d'autorité de haut en bas ; elles s'imposent souvent par voie d'entraînement de bas en haut. Le petit ouvrier honnête et chrétien, le jeune vicaire de faubourg, le vaillant curé de campagne sont les humbles artisans du relèvement social et religieux ; aucune notabilité ne peut les remplacer dans cette tâche. Le monde moral, comme le monde physique, repose sur la multitude des infiniment petits. Quelques-uns, en se regardant eux-mêmes, se trouvent disproportionnés et impuissants, et déclarent qu'il n'y a rien à faire. C'est une illusion.

— Ou bien *ils regardent la situation présente*, et ils s'imaginent qu'elle est foncièrement mauvaise, que tout est perdu, qu'il n'y a rien à faire : à quoi bon en effet se mettre à une entreprise qui ne peut pas aboutir, et déployer des efforts qui seront sans résultat ? On ne sème pas son blé sur un chemin où tous les passants le fouleront aux pieds. Quand le malade est mort, on ne convoque pas les médecins en consultation. Tel est leur raisonnement. *Ils se trompent*. Ils se trompent doublement, car : 1° en

admettant même que la situation soit aussi mauvaise qu'ils le disent, elle n'est pas irrémédiable. Le vrai et le bien sont immortels. Ils peuvent s'éclipser momentanément, ils ne périssent jamais définitivement. Si la bataille est perdue aujourd'hui, nous avons le temps demain d'en gagner une autre. Et puis : 2° Ne nous exagérons pas les dangers de l'heure présente. Les catholiques ne sont pas une quantité négligeable dans la nation. Ils sont nombreux. Ils ont des convictions. Ils n'ont pas du tout l'intention d'abjurer leur foi. Et à côté d'eux les femmes chrétiennes constituent une force immense. Entendez une parole de Fr. Coppée : « Si sur le « déclin de ma vie, je suis devenu un chrétien, « oh ! certes, très médiocre, très imparfait, mais « ayant le courage de sa foi, c'est parce que ma « vénérée mère a mêlé le nom de Jésus et de Marie « à mes premiers balbutiements. » On peut avoir confiance, Messieurs, dans l'avenir d'un pays où restent des mères chrétiennes. Que si quelques-uns, en se regardant eux-mêmes ou en regardant la situation, déclarent qu'il n'y a rien à faire, ils se trompent. Il ne voient pas ou ils voient mal. Ils sont dans l'illusion.

II. Il n'y a rien à faire. ***Chez quelques autres c'est un mouvement de colère.***

— Ils ont essayé *de dire la vérité et de faire du*

bien. Ils n'ont rencontré que des résistances et des ingratitudes. Et à côté d'eux ils ont vu un voisin, un paltoquet, un homme sans valeur et sans honneur, un âne qui n'avait que son bagout pour voiler sa crasse ignorance, ils l'ont vu réussir et mener tout le monde par le bout du nez. Il parlait et tous ses mensonges étaient parole d'Évangile; sans jamais rien faire pour le peuple, il en était le maître et le souverain Seigneur; méprisé de tous, il était redouté ou adulé par tous. Et eux pendant ce temps là n'étaient pas écoutés; on payait leurs services en les dénigrant. Un tel spectacle échauffe le sang dans leurs veines. Et ils s'écrient sur le ton de la colère: Il n'y a rien à faire. *Ils ont tort*.

— La colère n'est bonne à rien, et elle en a perdu plusieurs. Le vinaigre irrite les plaies au lieu de les guérir. Quand un homme se noie, on ne le sauve pas en le maudissant et en lui jetant des pierres, mais bien en lui envoyant de bons conseils et en lui tendant la perche. Non, l'école de la colère n'est pas la bonne école, et quand les Apôtres voulurent appeler le feu du ciel sur les cités infidèles, vous savez comment Jésus-Christ les interpella : « Insensés, vous ignorez donc de quel esprit vous êtes? » Ah! sans doute, si on nous attaque dans la jouissance de nos droits les plus légitimes et les plus sacrés et si la loi ne nous défend pas, nous avons le droit et même le devoir de nous défendre. Mais nous n'avons pas le droit

d'attaquer, de prendre l'offensive, de mettre la vengeance au service de la vérité. Ne succombons pas à la tentation de la colère. Sachons accepter et savourer le noble plaisir de faire des ingrats. A ceux qui refusent de nous entendre et de nous dire merci, disons comme Auguste à Cinna:

> Tu trahis mes bienfaits : je les veux redoubler.
> Je t'en avais comblé: je t'en vais accabler.

Après le mécompte et la déception, montrons un visage plus riant et des manières plus insinuantes. Après le rebut et l'injure, assiégeons encore les cœurs rebelles par la persévérance de notre dévouement et par la ténacité de nos bienfaits... « Il n'y a rien à faire »... disent quelques-uns avec aigreur et emportement. Ils ont tort, on ne vient pas à bout de l'erreur et du mal par la colère, mais bien à force de courage, de zèle, de sacrifice, et pour tout dire d'un mot, à force de charité chrétienne.

III. Il n'y a rien à faire. ***Souvent c'est un cri de découragement.***

Beaucoup prétendent avoir tout essayé et n'avoir pas réussi et, laissant tomber leurs bras devenus inertes et impuissants, ils disent sans colère, mais avec tristesse : « Il n'y a rien à faire. » Le phénomène est aujourd'hui très fréquent.

— *Ils ont tout essayé*. Est-ce bien vrai ? Quel est

le prêtre, si apôtre soit-il, quel est le catholique, si dévoué que vous le supposiez, qui oserait dire en toute loyauté : « J'ai fait tout mon devoir... j'ai tout essayé? » Depuis quarante ans, Messieurs, le monde a marché, avons-nous marché aussi vite que le monde? Avons-nous su à des besoins nouveaux adapter des remèdes appropriés et suffisants? Nos pères ont agi comme il convenait à leur temps, de même que sur le champ de bataille ils ont combattu avec les armes perfectionnées de leur temps. Mais des idées et des aspirations nouvelles ont surgi. De profondes modifications se sont produites dans l'ordre économique, dans la vie sociale, dans les habitudes générales de la nation. Que diriez-vous de vos pères si, revenant sur la terre, ils allaient à la bataille avec le bouclier et la cuirasse des croisades? Ils ne le feraient pas. Ils s'armeraient d'armes modernes. Eh bien, nous catholiques, dans la grande lutte du bien contre le mal, avons-nous employé les armes modernes? Je ne poserai ici qu'une seule question : on empoisonne nos populations avec le petit verre quotidien de sophismes et de mensonges que leur verse le mauvais journal. Les avons-nous abreuvées de bons journaux? Hélas! les mécréants prodiguent et versent à la ronde le vin de l'irréligion populaire et de la corruption honteuse. Avons-nous eu l'intelligence et le courage de faire parvenir aux foules la feuille amie qui instruit, qui touche et qui console? Les décou-

ragés disent qu'ils ont tout essayé. Est-ce bien vrai? Ils ajoutent que

— *Rien n'a réussi.* Est-ce vrai? D'abord Dieu ne nous demande pas le succès. Il nous demande de travailler et non de réussir, de combattre et non de vaincre, de semer et non de moissonner. Et même, moins nous réussissons, et plus nous avons de mérite à ses yeux. En travaillant beaucoup sans beaucoup réussir, sûrement nous délivrons notre conscience et nous sauvons notre âme, et c'est le meilleur et le plus enviable des succès. — Et puis, quand on travaille pour la cause du vrai et du bien, pour la cause de Dieu, on réussit toujours, au moins dans une certaine mesure. Sur cent gouttes d'eau qui tombent du ciel, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui se perdent dans la poussière du chemin, et la centième goutte, recueillie par la main d'un prêtre, peut servir à donner le baptême. — Ainsi, des gouttes de sueur qui tombent de notre front, quelques-unes font sûrement germer un peu de vérité et de vertu autour de nous. Si nous ne faisons rien, nous ne produirons rien. Si nous travaillons peu, nous produirons peu. Si nous travaillons beaucoup, je ne dis pas que nous obtiendrons tous les résultats désirés et attendus, mais je dis que nous obtiendrons toujours quelque chose, souvent plus que nous ne pensions. Il n'y a rien à faire. C'est le cri plaintif des découragés, cri aussi fréquent qu'il est peu fondé.

IV. Il n'y a rien à faire. ***C'est souvent aussi un murmure d'inertie.***

— Parce que *secrètement on ne veut rien faire*, verbalement on déclare qu'il n'y a rien à faire. Les inactifs sont généralement très empressés à proférer cette parole solennelle et majestueuse comme un oracle : Il n'y a rien à faire. Volontiers, à ceux qui agissent, ils adressent cette sombre prophétie : Vous ne réussirez pas. Il n'y a rien à faire. Et plus d'une fois, à ceux qui ont beaucoup travaillé et n'ont réussi que médiocrement, ils apportent, comme consolation, cette constatation triomphante : Je vous l'avais bien dit. Il n'y a rien à faire. Beaucoup de saintes âmes et de pieux laïques, beaucoup de prêtres même, pour justifier la mollesse de leur apostolat, répètent ce doux refrain : Il n'y a rien à faire. Et, à l'abri de cette formule commode, ils attendent des temps meilleurs. Ils attendent un coup de force, un accident du hasard, l'apparition d'un Neptune surgissant des flots et les apaisant. Ils attendent un miracle, comme si nos vertus et nos sacrifices nous avaient donné quelques droits au miracle.

— Le miracle, Messieurs, c'est nous qui devons le produire, en secouant notre inertie et en provoquant, par nos efforts, l'intervention et la collaboration de la Providence. Nous sommes sur la terre

pour mériter le ciel et pour le gagner. Le patron ne paie pas son ouvrier avant que cet ouvrier ait travaillé. Le patron peut faire des avances, sans doute, donner un atelier, des matières premières, des fournitures, des outils. Mais c'est à l'ouvrier de faire son ouvrage, et, si son travail est fait convenablement, il reçoit ce qui lui est dû. Eh bien! Dieu, lui aussi, nous fait une avance; il nous donne la vie, l'intelligence, la liberté, un monde où se mêlent les ressources et les périls, une patrie où sont à notre disposition de multiples moyens d'action. A nous de faire notre tâche et de la bien faire.

— Il n'y a rien à faire! C'est la parole de l'illusion, de la colère, du découragement et de l'inertie, et cette parole nous arrive de tous les côtés à la fois. Je lui oppose une parole bien autrement chrétienne et française et je vous la donne comme programme, c'est la parole de Jeanne d'Arc : « Vive labeur! Les « hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la « victoire »! Jeanne d'Arc a sauvé la patrie par son héroïsme, mais elle n'a dispensé personne de s'armer, de chevaucher, de se battre. Elle n'a pas suppléé au courage public, elle l'a ranimé et enflammé par son exemple. Elle n'a pas jeté les Anglais hors du royaume, elle en a préparé la défaite, et il a fallu, après son martyre, vingt ans de bonne politique et de bons combats pour consommer leur

raine et assurer notre délivrance. Elle a travaillé et tout un peuple a travaillé avec elle. Faisons de même. La France chrétienne ne peut pas mourir. Elle veut revivre... et c'est par nous, par chacun de nous, qu'elle revivra!

Amen!

QUARANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE[1]

Il n'y a rien à faire

2° *PAROLE TRÈS DANGEREUSE*

Mes Frères,

La fête de la Pentecôte nous rappelle les merveilles de grâce accomplies par le Saint-Esprit. Entrés faibles au Cénacle, les Apôtres en sortent forts, agneaux changés en lions, enfants transformés en soldats invincibles. Ils jettent un regard sur le monde, et ils entreprennent de le conquérir à Jésus-Christ. On ne les entend pas dire : « Il n'y a rien à faire. » C'est une parole aujourd'hui très fréquente. C'est une parole très dangereuse, dangereuse pour ceux qui l'entendent, dangereuse pour ceux qui la prononcent. Je voudrais la bannir de votre cœur et de vos lèvres.

I. Il n'y a rien à faire. ***Parole dangereuse pour ceux qui la prononcent.***

Elle fait de tristes ravages et elle paralyse bien des énergies dans la famille et dans la société.

1. Cette conférence a été donnée à la grand'messe de dix heures, devant toute la paroisse.

— 1° Voici *un père et une mère* qui ont de bonnes intentions et qui ne demanderaient pas mieux que d'élever une honnête postérité. Constatez cependant ce qui arrive souvent.

— *Ils voient* un fils s'affranchir de tout frein, secouer le joug des croyances et des pratiques religieuses, s'en aller dans la vie comme un cheval échappé, s'épuiser et se corrompre dans les jouissances sensuelles qui tarissent au fond de l'âme toute sensibilité, et jusqu'aux souvenirs et aux amours de la famille.

— *Ils devraient* réagir, avertir, réprimer et corriger, pleurer et prier. Telle mère n'a pas voulu être une Blanche de Castille. Elle n'a pas su dire à son enfant : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que de vous voir coupable d'un péché mortel. » Elle devrait être au moins une Monique. Si on n'a pas pu élever des saints Louis, au moins faudrait-il essayer d'avoir des Augustins. Non.

— *On prend son parti*, et on déclare qu'il n'y a rien à faire. On dit : « Mon fils a quinze ans, on ne peut plus rien lui ordonner. » Mais quoi? vous avez eu quinze ans aussi, et à quinze ans on vous reprenait, on vous corrigeait, et c'est à cause de cela que vous êtes devenu un homme honorable et un bon chrétien. — On ajoute : « Oui, mais les mœurs sont bien changées. » Qui les a changées, sinon vous... et puisque vous avez contribué à les perdre, pourquoi ne travailleriez-vous pas à les

restaurer? — Et on conclut : « Non! il n'y a rien à faire! » Oh! la triste parole! Elle ratifie l'abdication des pères et des mères, elle sanctionne tous les écarts de la jeunesse, et elle consomme la décomposition de la famille.

— 2° Voici maintenant dans la société *de braves gens et d'honnêtes chrétiens*, qui observent ou qui du moins croient observer assez sérieusement les commandements de Dieu et de l'Église. Ils se croient en règle avec leur conscience. Or, souvent, comment se comportent-ils?

— *Ils voient* autour d'eux, dans leur maison, dans leur voisinage, à leur porte, des milliers et des milliers d'âmes qui se perdent, des opprimés qui gémissent, des affamés qui se plaignent, des révoltés qui blasphèment, des enfants qui sont élevés sans Dieu, des malades qui meurent sans confession, des paysans et des ouvriers qui vivent sans religion, des Lazares couverts d'ulcères ou privés de la vérité qui sauve.

— *Ils devraient* réagir, se pencher sur toutes ces misères physiques et morales, essayer de les prévenir et de les soulager. Voyons, vous, *chef d'atelier* contremaître, est-ce que vous ne pourriez pas d'un mot désapprouver et arrêter les propos impies et orduriers? Vous, *officier* ou sergent, est-ce que vous ne pourriez pas assainir la caserne? Vous, *femme désœuvrée*, au lieu de ne rien faire ou de faire des riens, est-ce que vous ne pourriez pas répandre un peu de bonheur autour de vous, visiter des pauvres

et des malades, catéchiser des ignorants? Vous, *homme instruit*, bien portant, ayant des loisirs, un esprit cultivé, de la fortune, de la considération, une vie irréprochable, un patrimoine d'honneur transmis intact par les ancêtres, et jalousement gardé, est-ce que vous ne pourriez pas soigner un peu les blessures faites à l'Église et à la patrie, entreprendre quelque œuvre pour le salut des âmes et celui du pays, apporter votre petite pierre à la reconstruction de la vie morale de la nation?

— Non. *On prend son parti*, et on déclare qu'il n'y a rien à faire, on attend... quoi? que les temps changent, que le flot de l'erreur et du mal ait passé. Le paysan qui s'asseyait sur les bords de la rivière en attendant qu'elle eût cessé de couler, n'était pas plus aveugle. Ou bien, on se contente de gémir, comme si les gémissements n'étaient pas stériles, comme si les larmes versées sur des ruines étaient capables de les ranimer! On attend, on gémit, et, au milieu d'un monde qui souffre et périt loin de Dieu, on s'en va répétant mélancoliquement : Il n'y a rien à faire! Oh! la triste parole! Elle autorise la sécheresse de cœur, elle nous donne le spectacle de vies chrétiennes qui sont la contrefaçon de l'Évangile, elle rend impossible notre relèvement social et religieux!

II. Il n'y a rien à faire. ***Parole dangereuse pour ceux qui l'entendent.***

Cette désespérante formule, soulignée d'un geste accablé, que de fois l'ont entendue tous ceux qui ont pris la virile résolution d'agir et de faire agir autour d'eux, et que de fois elle a glacé le sang dans leurs veines et énervé leur activité!

— *Ce prêtre* va construire une église, fonder une école, organiser un patronage, une mutualité, une caisse rurale, une œuvre nouvelle qui répond à des besoins nouveaux. Il va ouvrir une salle de conférences et travailler à la diffusion de la bonne presse. Armé de sa jeunesse, de son zèle, de son amour de Dieu et des âmes, il va se lancer dans l'apostolat populaire, chercher à travers les épines les brebis perdues, se mettre en contact avec les indifférents et les pécheurs pour les ramener à la foi et à la vertu chrétienne. Il voit devant lui une immense moisson, et il va y mettre la faucille.

Vous lui dites qu'il n'y a rien à faire. Quelle mauvaise parole! Vous risquez de le décourager, de lui couper les bras, de stériliser toute sa vie sacerdotale. Je sais des jeunes prêtres dont les premiers élans ont été brisés et dont tout l'avenir a été compromis par cette désolante maxime qui a tinté comme un glas à leurs oreilles : Il n'y a rien à faire.

— *Ce jeune homme* entre à plein collier dans la carrière des œuvres. Il ne veut pas être un inutile. Et de plus il sent que, s'il veut rester bon et sauver son âme, il doit travailler à sauver les autres et à leur faire du bien. Il faut à l'homme, surtout dans l'adolescence, une passion ; il sera énergique dans le bien ou dans le mal. Voici donc ces jeunes apôtres qui se font les chevaliers de la vérité et de la vertu. Ils s'enrôlent dans le *Sillon*, dans l'*Association de la jeunesse catholique*. Ils parcourent nos villes et nos campagnes, et suscitent partout des groupements, des cercles d'études, des manifestations religieuses, des sociétés de persévérance.

Vous leur dites qu'il n'y a rien à faire. Quelle mauvaise parole ! Vous tuez leurs illusions. C'est comme si vous enleviez à un arbre toutes ses feuilles... les feuilles qui sont pour l'arbre les organes de la respiration, qui tempèrent la lumière et la chaleur, qui protègent les fleurs et les fruits, qui préparent l'éclosion des fleurs et favorisent la maturité des fruits. Ah ! de grâce, ne secouez pas trop violemment les pures illusions d'une jeunesse qui croit et qui espère. Il n'y a rien à faire ! Quand cette parole tombe sur nous, c'est comme un vent d'hiver qui souffle dans nos branches. Tous nos espoirs sont saccagés, et la chute de nos illusions est le prélude de la chute de nos bras.

— *Cet homme de bien* est en pleine activité. Au lieu de maudire son temps, il travaille à l'améliorer. Quand tant d'autres ne font que pousser des soupirs, il répand ses sueurs ; on le voit courir à toutes les misères, et donner son temps, son argent, sa personne. Il soutient les œuvres catholiques de charité et d'enseignement. Il s'occupe des habitations ouvrières et des syndicats, souvent méconnu de ceux à qui il fait du bien, il continue quand même.

Vous lui dites qu'il n'y a rien à faire. Quelle mauvaise parole ! Vous risquez de le faire douter de lui-même, de ses armes, de la cause pour laquelle il agonise. Vous rendez son succès impossible, en le présentant comme improbable. Oh ! que j'aime mieux la parole que voici. C'était la veille de la bataille de Cérisoles. François Ier avait assemblé un conseil. Montluc était là. Tout le monde avait donné son avis et conclu en faveur de la retraite. Montluc se contenait à peine. Il s'écrie : « J'entends que tout autour de moi on dit : « Si nous perdons, si « nous perdons », et qu'on examine le grand mal qui en sortira. — Mais je n'entends pas dire : « Si nous gagnons », ni examiner le grand bien qui en adviendra. » Voilà le langage d'un soldat. Ce doit être le langage d'un chrétien. Mais non. Dans la grande lutte du bien contre le mal, beaucoup ne veulent voir que les risques à courir, et point du tout les chances de victoire, et ils préparent

la défaite, à force de la prédire comme inévitable.

— *Ce catholique aime sa religion et son pays* d'un violent amour. Il entend l'appel du Christ et de la France qui réclament le concours de toutes les bonnes volontés, même des plus humbles qui sont en quelque façon les plus nécessaires. Il se donne donc tout entier à la cause... avec cette inlassable conviction au cœur que l'aube finira bien par se lever derrière la montagne, et que lui, ouvrier d'un jour, il aura été pour quelque chose dans l'éclosion de cette aurore.

Vous lui dites qu'il n'y a rien à faire. Quelle mauvaise parole! Comment? Il n'y a rien à faire... pour l'Église dont les destinées sont immortelles? Mais vous prononcez une énormité. Votre assertion est une pure hérésie. — Il n'y a rien à faire... pour la France? Mais elle est toute trempée des eaux de la grâce, tous ses enfants sont baptisés dans le sang de Jésus-Christ, le signe du salut éclate au front de tous ses monuments, tout son passé est imprégné de catholicisme; on ne peut pas lui ravir sa foi sans lui déchirer les entrailles, il reste dans son sein des milliers et des milliers de justes qui méritent la bénédiction et le salut. Il n'y a rien à faire! Que dites-vous là? Une parole mauvaise, une parole impie, une parole dangereuse... dangereuse pour ceux qui la prononcent, et dangereuse pour ceux qui l'entendent.

Conclusion.

Mes Frères, si le soir de la Pentecôte, jetant un regard sur le monde, les Apôtres avaient dit : « Il n'y a rien à faire... » que serait-il advenu? Le voici.

— Ils seraient restés tranquillement chez eux, avec une sonnette à leur porte, et avec une inscription à peu près ainsi conçue : « Nous sommes les « dépositaires et les gardiens de la parole de Dieu. « Nous détenons chez nous les secrets du salut des « âmes et de la civilisation des peuples. Tout le « monde peut venir. Nous attendons. »

— Et le monde ne serait pas venu, et les idoles triomphantes, les temples voués à l'impiété et à la débauche n'auraient pas été renversés, et la civilisation chrétienne ne fût pas née, et nous serions encore aujourd'hui des païens, des adorateurs abrutis de Jupiter et de Vénus. Non, les Apôtres n'ont pas proféré une telle parole. Ils ont dit : « Levons-nous, et marchons. » Ils ont semé l'Évangile. Ils ont christianisé l'Empire romain.

— Il n'y a rien à faire ! Quand on a dit cela, on s'assied, et le monde va à la perdition. Quand au contraire on dit : Levons-nous et marchons ! on se lève, on marche, et on fait toujours quelque chose. Ceux qui agissent peuvent se tromper ; mais ceux qui ne font rien se suicident. Le néant ne mène

qu'au néant. L'action décuple la valeur d'une âme, enfante souvent des merveilles et crée toujours le mérite. Emportons la résolution de beaucoup travailler pour la gloire de notre Dieu, pour le bien de nos frères, pour le salut de notre pays !

Amen !

QUARANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

Il n'y a rien à faire

3° *PAROLE TRÈS FAUSSE*

MESSIEURS,

J'achève aujourd'hui la réfutation de la terrible parole : « Il n'y a rien à faire. » C'est une parole très fréquente et très dangereuse. J'ajoute que c'est une parole très fausse. Il n'y a rien à faire? Disons plutôt que tout est à faire, que presque rien n'est commencé et qu'il importe de se mettre à l'œuvre sans tarder et sans fléchir. Je vous apporte un programme. Je ne vous demande pas de l'exécuter tout entier. Je voudrais seulement vous inspirer la pensée d'en réaliser quelque chose.

I. Il n'y a rien à faire ? Pardon. ***Nous pouvons agir par la prière et par le sacrifice.***

Je vous étonne peut-être. Vous ne voyez pas tout

de suite comment la prière et le sacrifice sont des moyens d'action. Il en est ainsi cependant.

— Le grand ministre Espagnol, le cardinal Ximénès, avait un jour donné rendez-vous dans son palais aux grands du royaume. Ils étaient là causant, s'agitant, s'impatientant de ce qu'ils étaient obligés d'attendre. Soudain le cardinal ouvrit la porte de la pièce où il se trouvait. C'était une cellule monastique qu'il s'était gardée dans les splendeurs de sa résidence. Il s'approcha de ceux qui étaient là, et leur dit avec majesté : « Vous êtes impa-« tients? J'étais aux pieds de mon Crucifix. Rappe-« lez-vous que prier, c'est encore gouverner ? » Belle parole, Messieurs, et parole profonde. Qu'est-ce que nous pouvons faire sans Dieu? Pas grand'-chose. Pour ramener dans notre siècle assombri et chaotique la lumière et la paix, l'œuvre de l'homme est très courte et bien insuffisante. Prions. La prière met en jeu l'action souveraine de l'Infini. Elle force Dieu à intervenir.

— Et puis à la prière ajoutons le sacrifice. La sueur de nos fatigues est la rosée qui fait fructifier nos invocations. Il n'y a rien à faire? Voyons un peu. La carrière du sacrifice est illimitée, et tous peuvent y marcher au moins à petits pas. L'acceptation volontaire des peines de la vie est un sacrifice. La tempérance qui dompte le corps est un sacrifice. Jeter dans le sein du pauvre des aumônes proportionnées à notre fortune est un

sacrifice. — Celui-là fait un sacrifice qui supprime certaines fêtes et certaines jouissances pour en verser le prix dans la caisse des bonnes œuvres... qui se prive de certains loisirs et de certains voyages pour en employer le temps à des travaux d'action sociale et d'organisation... qui subordonne son goût pour l'indépendance et son attachement pour certaines opinions particulières à l'autorité du chef de l'Église... qui brise certaines habitudes et réprime certaines répugnances pour se livrer aux nécessités religieuses de l'heure présente. Voilà toute une série de sacrifices qui, accomplis en esprit de foi et consacrés à Dieu pour le salut du pays, ont un effet pratique et immédiat et une portée surnaturelle que Dieu seul connaît.

Il n'y a rien à faire. Parole très fausse. Nous pouvons agir par la prière et par le sacrifice.

II. Il n'y a rien à faire ? Pardon. ***Nous pouvons agir par l'exemple et par la parole.***

— *En donnant l'exemple*, on obtient un double résultat : on devient fort et on fortifie les autres. *On devient fort.* C'est une loi naturelle qui se réalise quotidiennement. La répétition des mêmes actes décuple notre facilité à les accomplir. Le forgeron devient habile et fort en maniant souvent son marteau. Des prédicateurs illustres, qui prê-

chaient d'abord en tremblant et en balbutiant, en sont arrivés à affronter sans crainte les auditoires les plus imposants. Cambronne qui était un lion au feu, pâlissait au premier coup de canon. Jetez-vous à l'eau, vous nagerez. Faites souvent des actes de catholiques, et vous deviendrez catholiques robustes. Quand on a le courage de ses convictions, quand on donne l'exemple de la religion ouvertement professée, on devient fort, et *on fortifie les autres*. Les hommes, en général, ne sont pas des êtres méchants mais des êtres faibles. Ils attendent d'être aidés, stimulés, entourés, entraînés. Marchez devant eux et ils marcheront avec vous. Donnez leur l'exemple, et ils vous imiteront. Votre énergie chrétienne rendra courage à bien des gens timides qui vous diront au ciel : « Si je suis ici, je te le dois. En te « voyant accomplir le front haut tes devoirs de « chrétien, je me suis senti raffermi, j'ai eu assez « de cœur pour t'imiter. » J'entends dire à beaucoup de braves gens : « Il n'y a rien à faire. » Et je leur réponds : « Comment ? il n'y a rien à faire ? mais « d'abord, au lieu de gémir au coin de votre feu et « de vous cacher pour servir Dieu, est-ce que vous « ne pourriez pas vous entendre avec deux ou trois « voisins que vous savez aussi indécis que vous, et « venir ensemble à la messe des hommes ? Votre « exemple sera un entraînement pour votre quar- « tier. Rien n'attire et n'est contagieux comme la « vertu courageuse. Donnez l'exemple. »

— Et au besoin, si l'occasion se présente, si vous le pouvez, et on le peut presque toujours, *parlez*. Les catholiques ne parlent pas assez. Voyez les libres penseurs, ils ont le verbe puissant. Ils débitent des tirades irréligieuses en chemin de fer, à table d'hôte, au café, dans une promenade, partout et toujours. Chrétiens, faites donc pour le vrai et pour le bien ce que d'autres font pour le faux et pour le mal. N'ayez pas l'air de demander pardon aux hommes d'appartenir à Dieu. Qu'on sache de suite qui vous êtes. Est-ce à nous de baisser la tête? « Pourquoi vas-tu te confesser? demandait un ouvrier à son camarade d'atelier. Pour deux raisons, écoute bien : 1° parce que cela ne te regarde pas; et 2° parce que cela me fait plaisir. » Parlez. Affirmez vos croyances. Vengez-les des ignorances qui ne les connaissent pas, des préjugés qui les défigurent, des mensonges qui les travestissent, des passions basses qui voudraient les déconsidérer. A certaines heures, on voit se liguer contre la religion tous les vilains instincts de l'humanité. C'est alors qu'il y a de la besogne pour tout le monde, et que sur les lèvres les plus timides et d'ordinaire les plus silencieuses doit retentir partout répété le cri de la vérité qui proteste et de l'honnêteté qui s'affirme.

Il n'y a rien à faire. Parole très fausse. Nous pouvons agir par l'exemple et par la parole.

III. Il n'y a rien à faire. Pardon. ***Nous pouvons agir par les œuvres et par les procédés.***

— *Par les œuvres.* Elles sont multiples, et nous n'avons entre elles que l'embarras du choix. Voici d'abord *les œuvres religieuses* qui sollicitent notre activité. Elles sont les plus nécessaires. Que la France soit chrétienne, et tout le reste lui sera donné par surcroît. Qu'elle revienne à ses vieilles croyances nationales et elle reprendra bientôt le cours glorieux de sa destinée. En 1849, Cousin apeuré se jetait dans les bras de l'abbé Dupanloup en lui disant : « Sauvez-nous, sauvez-nous, Monsieur l'abbé. » Et Thiers voulait livrer au clergé le monopole de l'enseignement primaire... tant la dissolution de la société mettait en évidence la nécessité de religion. Le christianisme a plusieurs fois sauvé la société; seul il peut encore la sauver. Sans le christianisme on ne fera rien, ou on ne fera que des ruines. Constituons partout des œuvres religieuses de prière, de sanctification du dimanche, d'apostolat, de diffusion de l'Évangile. Ajoutons-y *des œuvres de charité et d'enseignement :* Conférences de Saint-Vincent de Paul, Dames de charité, orphelinats, asiles de vieillards, hospitalités de nuit, sanatorium, écoles, collèges, universités libres ; luttons contre la détresse physique et morale, contre la misère qui accable le corps, contre l'igno-

rance qui enténèbre les intelligences, contre le vice qui déprime les âmes. Ce n'est pas assez. Donnons notre attention et notre coopération *aux œuvres modernes* dites œuvres sociales. Elles s'appellent l'œuvre de la bonne presse, des conférences, des cours du soir, — instituts populaires, — syndicats ouvriers et agricoles, caisses rurales, associations coopératives, mutualités, habitations à bon marché, etc... Toutes ces œuvres sont triplement recommandables : 1° Elles nous mettent en rapport avec le monde des travailleurs, nous apprennent à le connaître et à l'aimer ; 2° elles améliorent le sort matériel et moral des classes laborieuses ; 3° elles nous sont indiquées et conseillées par notre chef, le grand pape Léon XIII. En présence de cet immense programme, qui oserait dire encore qu'il n'y a rien à faire ? Nous pouvons agir par les œuvres. J'ai ajouté :

— *Par les procédés*. Ceci est important. Permettez-moi d'expliquer ma pensée. Voulons-nous faire du bien, beaucoup de bien, exercer autour de nous une action morale et sociale intense, rappelons-nous que nous sommes des chrétiens, et des chrétiens du xxe siècle. Chrétiens, ayons *des procédés évangéliques*. Pour être plus forts que la haine, soyons les entêtés de l'amour, selon la belle expression du président du *Sillon*, Marc Sangnier : « Ne comp-« tons pas, en vainquant la violence par la vio-« lence, sauver l'Église. C'est par d'autres canaux

« que la vie divine entend se répandre dans les « âmes, et si la défense peut devenir un devoir « sacré, il faut aussi la conquête. Or, le Christ ne « nous a donné qu'une force de conquête : c'est « l'amour. » Voilà ce que j'appelle la méthode évangélique. Elle a été instituée et pratiquée par Jésus-Christ ; elle est de tous les temps et de tous les lieux. Nous n'avons pas le droit de la renier. Pour agir sur nos contemporains, nous devons les aimer. Chrétiens du xxe siècle, *ayons des procédés fraternels*. Acceptons notre temps, tel qu'il est ; à le décrier, on ne gagne rien. A vouloir s'imposer à lui, on est sûr de ne pas réussir. A le traiter de haut par la condescendance ou la pitié, on s'expose à le froisser et à l'irriter. Tous ceux qui nous environnent, maîtres et serviteurs, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, justes et pécheurs, tous... sont nos frères. Il ne suffit pas de le dire, il faut le penser ; il ne suffit pas de le penser et de le dire, il faut agir en conséquence. Abordons-les, non en tremblant, en rechignant, en forçant notre talent, mais spontanément, simplement, fraternellement. Traitons-les tous, je ne dis pas de façon égale, mais de façon également digne et respectueuse, avec des formes proportionnées à la situation, à l'état d'esprit de chacun. Chrétiens, ayons des procédés évangéliques ; chrétiens du xxe siècle, ayons des procédés fraternels.

Il n'y a rien à faire ? Parole très fausse. Nous

pouvons agir par la prière et par le sacrifice — par l'exemple et par la parole — par les œuvres et par les procédés.

Conclusion.

— *Parce que beaucoup de mal se fait aujourd'hui, ce n'est pas une raison de désespérer.* Entendez une récente parole de l'académicien Brunetière : « Née « dans les persécutions, grandie parmi les hérésies, « consolidée par les controverses, ce serait si « l'Église n'avait plus d'adversaires, qu'il nous « faudrait désespérer des promesses de son fonda- « teur. » La religion est savamment et violemment poursuivie. C'est bon signe. Elle est dans sa vocation. Le Christ le lui a promis. Et d'ailleurs, en ameutant contre elle toutes les mauvaises passions, la religion ne prouve-t-elle pas qu'elle est vraie, qu'elle est sainte, qu'elle est divine ?

— *Parce que beaucoup de mal se fait aujourd'hui, c'est une raison de travailler davantage.* Le domestique de Saint-Simon disait chaque matin à son maître : « Levez-vous, Monsieur, car vous avez au- « jourd'hui de grandes choses à faire. » On pourrait adresser le même appel aux chrétiens. Il ne s'agit plus de se taire et de s'effacer. L'action devient un devoir. Par le temps qui court, il y a de la besogne pour tout le monde. Plus le mal est profond et étendu,

plus les ouvriers du vrai et du bien doivent être ardents à la lutte. Je vous ai tracé un programme. Il est très vaste. Que chacun s'y mette, et que Dieu bénisse nos communs efforts!

Amen!

QUARANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

Qu'on nous prêche la morale

Messieurs,

Il y a aujourd'hui une vaste école qui prétend constituer la morale en dehors de toute religion. Chaque jour on vient nous dire : « Prêchez-nous la « morale. Les dogmes, c'est affaire de théologie « et de controverse. La raison moderne n'en veut « plus. Ce sont les dogmes qui nous divisent, c'est « la morale qui nous unit. » Il est nécessaire de répondre à cette objection. J'affirme que la morale, dont nous vivons tous, si vous la séparez de la doctrine chrétienne, est condamnée à mourir. J'affirme que la religion est le fondement, le flambeau, la source de la morale.

I. *La religion est le fondement de la morale.* Si vous arrachez le fondement, l'édifice est dans le vide et s'écroule; ainsi la morale séparée de la religion. Elle ne porte plus sur rien.

— Où voulez-vous qu'elle ait son appui? *En nous?* Ce n'est pas possible. La morale est une loi qui nous gouverne, un frein qui nous réprime, un joug perpétuellement gênant. Elle doit être indépendante de notre volonté et supérieure à nos passions. La morale nous oblige; donc elle doit nous dominer. Si elle avait son fondement, sa raison d'être, sa racine, son dernier principe en nous et en nous seuls, nous en serions les maîtres, nous pourrions la mutiler, la changer, la supprimer. Elle ne resterait pas cinq minutes debout et intacte. Elle ne serait plus la morale.

— Il est vrai que nous avons *notre conscience* qui nous dit : « Ceci est bien, ceci est mal, fais le bien, évite le mal » ; qui tantôt nous châtie par le remords et tantôt nous récompense par un assentiment intérieur. La conscience est le sanctuaire où retentit la morale. Mais elle ne saurait être le fondement sur lequel repose la morale. Il est si facile de la tromper, de l'endormir, de la braver ! On demandait à un petit garçon de huit ans : Aimes-tu bien ton père ? — Oui, parce qu'il ne me bat jamais. — Et ta mère, l'aimes-tu beaucoup ? — Oui beaucoup, parce qu'elle m'obéit toujours. Voilà l'histoire de bien des hommes qui s'affranchissent de la religion et qui se réfugient superbement dans la morale. La morale ne relève que de leur conscience et leur conscience n'est pas un maître impérieux qui les tourmente beaucoup; c'est un père indolent

qui ne les gronde jamais, une mère bénévole qui leur obéit toujours. Non, le principe qui porte la morale n'est pas en nous.

— Il n'est pas non plus autour de nous. Serait-ce *l'opinion ?* L'opinion ne peut pas être le fondement de la morale. Elle est l'expression des mœurs d'un pays, d'un siècle, d'un jour ; elle n'en est pas la règle inflexible ni le souverain arbitre. Elle diffère du tout au tout selon qu'elle est formulée par un homme ou par un autre. Tantôt elle est mauvaise, et on s'y asservit ; tantôt elle est bonne, et on la brave. Elle est toujours mobile... et asseoir la morale sur l'opinion, c'est bâtir une maison sur le sable mouvant. Ce n'est pas sérieux.

— Ferez-vous reposer la morale sur *la loi ?* Pas davantage. La loi quelquefois outrage et méconnaît la morale, au lieu de la maintenir et de la venger. Souvent la loi est impuissante à atteindre le crime et à récompenser la vertu. Et, d'ailleurs, la loi s'arrête toujours, épuisée et vaincue, devant la conscience et le for intérieur. La loi, c'est l'homme qui parle ou menace, et je m'en ris. Je suis homme aussi ; ma raison ne se courbera jamais tant que je resterai un homme. Ma tête, vous la prendrez, si cela vous fait plaisir ; ma volonté vous n'y toucherez pas. Le principe qui porte la morale n'est donc ni la conscience, ni l'opinion, ni la loi. Il n'est ni en nous, ni autour de nous.

— Il est *au-dessus de nous*. C'est Dieu. En dehors

de Dieu qui a tout créé et qui gouverne tout, la morale est suspendue en l'air et elle n'a pas d'auteur qui en explique l'existence. — En dehors de Dieu qui impose et qui commande, la morale n'a plus de force obligatoire. Elle est une loi sans législateur. — En dehors de Dieu qui voit, qui entend, qui juge, qui récompense et punit, la morale n'a pas de sanction. Elle n'est plus qu'une justice sans tribunal et sans magistrats. En dehors de Dieu, il est impossible de concevoir un principe où se pose la morale. Morale et religion sont deux choses qui s'appellent, se répondent et ne sauraient être séparées. La religion est le fondement de la morale.

II. ***La religion est le flambeau de la morale.*** Si vous éteignez le flambeau, vous faites la nuit. Ainsi la morale séparée de la religion. Elle s'obscurcit. Elle devient imprécise, vague et incertaine.

— C'est facile à constater. Ceux qui n'ont pas de *Credo* et qui repoussent tous les dogmes religieux n'ont pas non plus une formule, pas un livre, pas un document authentique, pas un texte officiel où se trouve leur morale. L'Indien a ses livres sacrés, le musulman son Coran, le Juif son Talmud, le chrétien son Évangile... et eux, les incrédules, les libres penseurs... ils n'ont rien, absolument

rien. Ils ne sont pas capables d'enchaîner ensemble trois idées philosophiques. Ils ne sont pas capables de nous présenter la notion, la règle, le code du devoir. Les uns revendiquent encore les Droits de Dieu, l'amour dû à son nom, l'honneur dû à ses autels, le respect dû à son jour; et les autres ne tiennent nul compte de la Divinité. L'un accepte l'indissolubilité du mariage, l'autre approuve le divorce, et un troisième se déclare partisan de l'union libre. J'entends tour à tour attaquer, excuser ou glorifier le suicide, le duel, l'adultère, l'usure, le parjure. Les préceptes les plus élémentaires de la morale naturelle sont contredits et contestés, dès qu'on a abandonné toute foi religieuse. Sur les principes moraux tombés en poudre on étend un certain vernis de correction extérieure, on est poli, on a de la tenue, de la dignité. Quant à la règle des mœurs, vous la chercheriez vainement au milieu des ruines amoncelées... Sortez de la religion, du Christianisme, de l'Église catholique, la loi morale devient méconnaissable.

— Chez nous, au contraire, Messieurs, la morale est précise, uniforme, invariable. C'est notre gloire et c'est notre force. Seuls nous avons un *Credo*, un symbole, une doctrine philosophique qui se tient debout invulnérable et inentamée. Seuls aussi nous avons un Décalogue, un code, une doctrine morale qui ne change pas plus que le dogme, qui a la même lucidité et la même stabilité. Nous avons l'Évangile

qui nous dicte nos devoirs avec autant de certitude que nos croyances. Nous avons le Catéchisme, cet abrégé, simple mais sublime, concis mais complet, de la morale. Là, sont exposés les préceptes essentiels du Décalogue, avec tout le détail des obligations qu'il impose, avec la définition des vertus qu'il commande, avec l'énumération des vices qu'il condamne et des passions qu'il réprouve. Là, sont résolus tous les grands problèmes qui tourmentent l'humanité. Là, sont expliqués tous les grands devoirs indispensables au bonheur de l'homme, de la famille et de la société. Là, est le flambeau qui éclaire tous les âges, toutes les conditions, toutes les âmes, tous les peuples, tous les temps... et ce flambeau n'est pas seulement lumineux, il est immuable. Depuis dix-neuf siècles, dans ses chaires, dans ses confessionnaux, dans ses livres, l'Église catholique, inflexible gardienne, veille sur la morale évangélique. On ne peut ni la corrompre, ni l'endormir, ni la détourner de son service ni la faire descendre de son poste inviolable. Jésus-Christ lui a confié le dépôt des commandements comme le dépôt des croyances. Elle n'y retranche rien. Elle n'y ajoute rien. Elle le conserve intact à l'humanité. La religion est le flambeau de la morale.

III. ***La Religion est la source de la morale.*** Si vous obstruez la source, le fleuve cesse de couler,

ainsi la morale séparée de la religion. Elle est tarie. Sa pratique devient presque impossible.

— *Même avec la religion*, sous l'impulsion des motifs qu'elle nous suggère et des forces qu'elle nous procure, il est très difficile de faire le bien et d'éviter le mal, de pratiquer la morale. Sans la religion, que pourrons-nous? pas grand'chose, si peu que rien. On veut se passer du dogme religieux, de la doctrine chrétienne. Quelle aberration! Là, est notre force, là est le frein qui nous retient sur la pente du mal, là est le levier qui élève notre vertu jusqu'au sacrifice, là est la source même d'où sort le fleuve de la vie morale et de la sainteté.

— *J'en appelle à l'histoire*. Est-ce que ce n'est pas la religion chrétienne qui a restauré, complété et perfectionné la morale? Est-ce que ce n'est pas la religion chrétienne qui a créé une chasteté dont fut embaumée la terre, une justice, une patience, une miséricorde, que l'antiquité n'avait pas connues? Est-ce que ce n'est pas la religion qui a ravi et transfiguré les âmes, en leur proposant les exemples et les leçons du Christ, son divin fondateur? Est-ce que ce n'est pas la religion chrétienne qui, avec ses observances, ses prières, ses sacrements, sa grâce, a permis à l'humaine faiblesse de réaliser la rigueur des préceptes et la perfection des conseils? Voici trois faits certains et constants que l'histoire et l'expérience attestent : 1° avant l'apparition de la religion chrétienne, la morale était oubliée et méconnue;

2° partout où règne la religion chrétienne, la morale est rétablie et honorée ; 3° quand la religion chrétienne s'en va, la morale se retire après elle. Dieu n'est plus qu'un mot vide de sens, et l'homme devient un animal dégradé. La religion est la source de la morale.

— *J'en appelle à l'actualité.* Montesquieu a écrit : « Celui qui n'a point du tout de religion est cet animal « terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire « et qu'il dévore. » Nous assistons à ce phénomène. L'absence de religion coïncide avec le déchaînement de la bête humaine. L'affranchissement de tout dogme est le signal de la rupture de toute morale. Nous voyons sous nos yeux la vertu s'évanouir en même temps que la croyance. Sur notre corps social en décomposition, l'impiété, bien loin de guérir les plaies, multiplie les ulcères. Le passage de la libre pensée à travers notre vieille civilisation se reconnaît à un plus large sillage d'iniquités et de vices. La religion est la source de la morale. C'est trop clair. Cependant, on objecte ici...

La vie de certains païens qui ont été vertueux sans religion, ou qui ont été purs, grands et justes en adorant des dieux immoraux, capricieux et cruels. 1° Les héros et les sages du paganisme, vus de près, ne sont pas brillants et ne valent guère mieux que la société dont ils étaient les maîtres et les guides ; 2° si quelques-uns ont été vraiment vertueux et purs, ce ne furent que des exceptions, et en définitive la

morale fangeuse du monde antique a été déterminée par la religion fausse de l'antiquité. Et puis : 3° dans cette religion fausse restaient quelques vérités éparses. Les grands païens dont on vante les vertus vivaient de ces vérités mêlées à l'erreur. Ils écoutaient la grande voix de la nature plus forte que celle des dieux. Ils n'étaient pas sans religion. Leur morale n'était pas une morale indépendante et athée. Avec Platon, ils invoquaient Dieu, souverain maître de l'âme, type éternel du beau, du juste et du vrai, et pour eux l'idée religieuse était la source de la vie morale.

— On insiste et on prétend qu'il *y a aujourd'hui beaucoup d'incrédules* qui sont vertueux sans religion. Y en a-t-il tant que cela? et sont-ils aussi parfaits qu'on le dit? Je me permets d'en douter. — Sont-ils vraiment incrédules? J'affirme que non. Ils le disent, et ils le pensent peut-être. J'affirme qu'ils se trompent à leur insu : ils respirent l'air que Jésus-Christ a répandu dans le monde, ils vivent des habitudes, des impressions et des souvenirs de leur éducation qui a été chrétienne; c'est le Christianisme, mêlé, sans qu'ils le sachent, à leur vie la plus intime qui les fait ce qu'ils sont. Ils sont bons époux et bons pères. Le seraient-ils s'ils étaient nés dans la religion de Boudha ou de Mahomet? Evidemment non. Ils sont charitables. L'auraient-ils été, s'ils avaient vécu en Grèce ou à Rome, où, à l'époque de la civilisation la plus raffinée,

on faisait mourir dix ou vingt mille prisonniers en un soir, dans le cirque, pour amuser le peuple? Évidemment non. Sans s'en douter, sans vouloir en convenir, ils sont chrétiens dans une très large mesure. Tant mieux pour eux! et tant mieux pour la société! car l'impiété totale serait logiquement et fatalement la ruine totale de l'individu, du foyer et de la patrie, la ruine totale de la moralité privée et publique. La religion est la source de la morale, comme elle en est le fondement irremplaçable et le flambeau inextinguible!

Amen!

QUARANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

La science suffit

1° *ELLE NE DONNE PAS LA LUMIÈRE*

Messieurs,

Il est un certain nombre de mots sonores et brillants qu'on exploite à tout propos et hors de propos contre la religion. Liberté, justice, progrès, raison, science, on emploie ces grands mots, on les remue, on les agence, on les emboîte comme le matériel qui sert pour les décorations publiques. Et c'est surtout du mot science qu'on use et qu'on abuse. Il y a deux ou trois ans, un chimiste éminent qui est en même temps un pauvre penseur, M. Berthelot, devant tous les corps d'États attentifs et respectueux, disait : « La « science est la bienfaitrice de l'humanité... voilà « comment l'utilité tangible des résultats scienti- « fiques a fait comprendre aux pouvoirs publics « que le travail des laboratoires devait être encou- « ragé et soutenu... Mais ce n'est là qu'une partie « de notre domaine, et la science élève plus loin ses « légitimes prétentions. Elle réclame aujourd'hui, « à la fois, la direction matérielle, la direction intel-

« lectuelle et la direction morale de l'humanité. » Voilà ce qui s'appelle une solennelle ineptie. Et chose déconcertante et presque douloureuse, l'opinion publique accepte, ratifie et encourage un tel charlatanisme. Dès qu'elle entend seulement le mot science, l'opinion devient incapable du moindre effort critique. Quelques vrais savants et beaucoup de faux savants disent : « La science... la science... la science suffit »; et incroyablement passif et crédule le public répète : La science... la science... la science suffit. » Réfutons cet oracle aussi creux qu'il est accrédité... et prouvons l'insuffisance radicale de la science à nous donner la lumière, la vertu, le bonheur. Et d'abord j'affirme et je vais démontrer que la science ne donne pas, ne peut pas donner la lumière dont l'humanité a besoin.

I. *L'homme a faim et soif de la lumière.*

— *L'homme a faim et soif de toutes les lumières.* Il voudrait tout voir et tout savoir. Il voudrait manier la lyre du poète, le ciseau de l'artiste, le pinceau du peintre, la plume de l'écrivain. Il voudrait parler la langue de l'orateur et monter dans le vaste azur de la philosophie. Il voudrait explorer les infiniment grands et les infiniment petits, scruter les entrailles du globe, et les profondeurs du firmament. Il voudrait ravir à la nature et à l'histoire

leurs derniers secrets. Et, de fait, à notre époque l'homme a fait des découvertes merveilleuses. Nos progrès scientifiques ont été immenses. Honneur à l'intelligence humaine! Honneur à tous ceux qui cherchent, qui savent, qui perfectionnent et vulgarisent les méthodes d'enseignement, et qui se font dans notre siècle les ardents propagateurs de la science! L'homme a faim et soif de toutes les lumières. Tant mieux! C'est le signe de sa grandeur. Mais cette grandeur, Messieurs, je veux que vous la poussiez jusqu'au bout. Je veux que vous reconnaissiez avec moi que

— *L'homme a faim et soif de la lumière essentielle*. Je vais m'expliquer. Qu'est-ce donc que la lumière essentielle? Le voici. Derrière les lueurs restreintes de notre maigre savoir humain il y a le grand soleil de la lumière éternelle, et, parce que nous avons trouvé le moyen de nous éclairer tant bien que mal à la flamme vacillante d'une bougie faite de main d'homme, nous ne devons point oublier l'astre du jour que la main de Dieu a suspendu à la voûte du ciel pour illuminer tous les humains. Parlons sans figure. Il y a des vérités secondaires qu'il est utile de connaître. Et puis, plus haut, il y a la vérité primaire et essentielle qu'il est nécessaire de connaître. Expliquons-nous mieux encore. Quelles sont les choses qu'il m'importe le plus de savoir? Sont-ce les animaux qui m'entourent, les plantes que je foule aux pieds, les astres qui roulent sur ma

tête? Évidemment non. Je voudrais posséder toute la vérité; mais, dans cette immense étendue, il y a des points dont j'ambitionne avant tout la possession. Il y a dans la vérité des vérités qui sont comme le pain choisi et absolument indispensable dont mon esprit a besoin de se nourrir. Que suis-je? D'où viens-je? Où vais-je? Quel est le sens de la vie et le sens de la mort? Qu'y a-t-il derrière le voile de ténèbres qui enveloppe la tombe? Pourquoi au dedans de moi-même cette lutte terrible qui met aux prises la conscience et la passion? Pourquoi la souffrance? Pourquoi, s'il y a un Dieu et si ce Dieu est juste et bon, pourquoi ces triomphes du mal, ces victoires de l'injustice, ces oppressions de la faiblesse et du droit par la toute-puissante insolence de la force? Que dois-je penser de moi-même, de Dieu et de nos rapports avec Dieu... et connaissant ma destinée, que dois-je faire pour y arriver?... Voilà, Messieurs, ce que j'appelle la lumière essentielle. Tous plus ou moins, sans même nous en douter, quand même nous déclarons nous en moquer, nous avons faim et soif de lumière sur tous ces points fondamentaux. *Homme de trente ans*, atteint dans ton cœur ou dans ta fortune, frappé dans tes plus chères affections, portant là dans la poitrine une blessure saignante, tu t'arrêtes soudain sur le chemin de tes plaisirs, de tes affaires, de tes honneurs, et tu dis en soupirant : « Qu'est-ce donc que la vie? » *Sceptique* arrivé à la vieillesse, tu rencontres le grand Inconnu qui com-

mence à la mort et qui promet de durer toujours, et du fond de ta nature immortelle un cri s'élève : « Où vais-je? » *Ouvrier*, mon frère, tu avais une fille que tu aimais, et dont le visage réjouissait tes yeux, comme son bon cœur parfumait ta chambre. Un jour la pâle mort poussant brusquement ta porte a foulé aux pieds cette fleur d'innocence et de douceur, et tu t'es dit: « Pourquoi la mort? » Ou bien on a mis sous tes yeux ta vieille mère au cercueil, et tu t'es écrié dans ta douleur filiale : « Ce cercueil « qui emporte ma mère m'aurait-il aussi pris son « âme, ou la reverrai-je dans un autre monde? » Messieurs, dans les heures de prospérité, au milieu de la fermentation de la santé et des passions, nous oublions facilement les grands problèmes de l'au-delà. Mais viennent *les heures sombres* de l'existence, et d'instinct nous levons les regards en haut. Les étoiles brillent toujours au ciel ; cependant, nous ne les apercevons que lorsqu'il fait nuit. Ainsi lorsque le malheur nous enveloppe de ses ténèbres, nous cherchons les étoiles de l'éternité. Nous avons faim et soif de *la lumière essentielle sur les choses de Dieu, de l'âme, du devoir, de la destinée*. Cette faim, cette soif, on peut la braver momentanément; on ne peut pas s'y soustraire définitivement. Et dans tous les cas je plains ceux qui, sur de telles questions, restent dans l'ignorance ou dans le doute. Et je plains davantage encore ceux qui restent tranquilles dans leur incertitude, qui en font pro-

ression, qui en font vanité. « Je n'ai point de termes, « dit Pascal, pour qualifier de si extravagantes « créatures. » C'est prouvé, l'homme a faim et soif de la lumière, et surtout de la lumière essentielle.

II. *La science ne nous donne pas la lumière.*

1° *Même dans l'ordre des choses temporelles et humaines*, la science ne nous donne pas toute lumière.

— *Elle sait et elle nous apprend beaucoup.* Ce n'est pas contestable. Grâce à la science, nous commandons au tonnerre comme à un monstre apprivoisé qui suit la tige de fer que nous lui indiquons, — nous commandons au soleil de prendre son invisible crayon et de faire notre portrait, — nous commandons à l'air de s'allumer et d'éclairer dans les ténèbres nos travaux et nos fêtes, — nous commandons à la foudre de porter nos messages à travers les espaces de l'air et les profondeurs de l'Océan, — nous commandons au feu de faire alliance avec l'eau son ancienne ennemie et de traîner nos voitures et nos charrues. Grâce à la science nous savons et nous pouvons beaucoup.

— Cependant, la science est loin, *très loin de tout savoir et de tout pouvoir.* Elle ignore la nature de la matière. Elle ignore le secret de l'attraction qui soutient les astres dans l'espace. Elle ignore le secret de l'affinité qui lie les molécules des corps.

Elle ignore le secret de la vie, dont elle constate les phénomènes apparents. Elle ignore l'origine et la fin de la terre, dont elle a à peine fouillé l'épiderme. Elle ignore mille autres choses qui sont de sa compétence et qui relèvent de ses investigations. Même en dehors des choses de la religion, elle est terriblement bornée... et impuissante... oui impuissante.

Que peut-elle contre les inondations qui ravagent tout, contre la gelée, contre la grêle, contre la sécheresse? Presque rien. Que peut-elle contre les tremblements de terre? rien. Elle ne parvient pas même à les expliquer péremptoirement. Que peut-elle contre un bon nombre de maladies? pas grand'chose, Elle est extrêmement bornée, indécise et impuissante. Elle devrait être modeste.

— Car elle ne sait pas tout, et *elle se trompe souvent*. Tenez. Un exemple récent entre mille. Qui n'a lu dans les journaux l'histoire de la fameuse tiare payée environ 200.000 francs par les conservateurs du musée du Louvre et qui a figuré dans les collections de ce musée sous le nom d'un certain Saïtapharnès? Or, elle est fausse, elle est l'œuvre d'un ciseleur russe, ou plutôt juif d'Odessa. La chose est aujourd'hui reconnue, constatée. Notez que cette tiare, avant d'être achetée, fut soumise à nos savants les plus compétents et que tous avaient cru y reconnaître de la façon la plus positive les caractères de l'authenticité. Aujourd'hui ils reconnaissent

non moins infailliblement qu'elle est fausse. Oh! que la science devrait donc être modeste! Même dans l'ordre des choses purement temporelles et humaines, elle ne donne pas toute lumière.

2° *Dans l'ordre des choses spirituelles et divines*, elle ne donne et ne peut donner aucune lumière.

— Je l'ai dit et je le répète : L'homme réclame la lumière essentielle. Ignorant le détail infini des vérités secondaires, j'ai besoin de saisir le lien qui les unit toutes entre elles. Les statistiques, les classifications, les nomenclatures peuvent m'échapper, et je m'en console facilement. Mais je ne puis vivre sans avoir l'explication de l'origine et de la fin de tout. Simple ouvrier, voulez-vous que je me contente de savoir ajuster deux pièces de fer l'une au bout de l'autre? Physicien ou chimiste, croyez-vous que mon intelligence sera pleinement satisfaite parce que j'aurai découvert de nouvelles propriétés de la matière, analysé les atomes qui la composent avec une précision plus grande, imaginé des combinaisons inconnues avant moi? Non. Je dois d'abord savoir ce qui a trait à ma vie personnelle et à l'avenir sans fin auquel je ne puis échapper. — Or, là dessus, la science est muette, elle n'a rien à me dire. J'interroge les *mathématiques*. Elles m'apprennent à calculer, et non à bien vivre. J'interroge la *physique* et la *chimie*. Elles m'apprennent de quels éléments sont composés nos

os et ce qu'il y a dans les globules de mon sang. Elles m'apprennent les phénomènes, les faits, les forces, les lois du monde matériel. Mais je vais mourir demain, et que peuvent pour moi ces sciences sublimes? J'interroge la *géologie*. Elle m'introduit dans les profondeurs de la terre, elle me fait lire dans ce livre muet les révolutions accomplies, il y a des millions d'années. Mais elle ne saurait me dire ce que je suis, elle reste impuissante et déconcertée devant ces trois problèmes : le mal, la souffrance, la mort. J'interroge l'*astronomie*. Elle fait comparaître devant moi les astres perdus sur les confins du monde éthéré, elle me livre le secret de leur marche, de leur composition et de leur nature. Elle me dit comment va le ciel. Mais elle ne me dit pas comment on va au ciel. J'interroge la plus haute des sciences, la *philosophie*. Elle me répond par des incertitudes, des incohérences, et souvent par des absurdités. Écoutez la philosophie contemporaine, celle qui se fait gloire d'échapper à la tutelle du dogme catholique. Quand elle ne profère pas des sottises, elle s'égare dans des peut-être. Elle agite plus de problèmes qu'elle ne donne de solutions. Où donc aller? à qui demander la clef des grands problèmes qui nous intéressent, et qui seront toujours, quoi qu'en fasse, le grand fardeau des âmes? où est le foyer de la lumière essentielle? où est le soleil toujours levé sur la tête de l'humanité? Ce n'est pas la science

— J'en apporte ici deux témoignages récents et irréfragables : le témoignage d'un grand littérateur, Brunetière, et le témoignage d'un grand savant, Pasteur. *Brunetière* écrivant dans la *Revue des Deux Mondes* dit : « Depuis six mille ans, voici que tant de « progrès matériels accomplis par la science ne nous « ont pas fait avancer d'un pas dans la connais- « sance de notre origine, de notre nature, de notre « fin. Aussi longtemps que la science n'aura pas « de réponse à ces questions, elle ne sera que ce que « Pascal appelle un divertissement ; il veut dire « une maniere de nous empêcher de penser aux « seules questions qui nous intéressent et de tomber « dans le désespoir où nous plongerait notre impuis- « sance à les résoudre. » Alors cette impuissance séculaire de la science, l'éminent académicien la caractérise d'un mot qui dit tout : *Banqueroute!* A cette parole l'athéisme scientifique frémit et jura de prendre une revanche éclatante. Ce fut un banquet, « le banquet de la science », qui eut lieu à Saint-Mandé le 4 avril 1895. On y prononça quatorze discours... Mais ces torrents d'éloquence ne purent effacer la vérité mise en évidence par Brunetière, à savoir qu'en matière de connaissances essentielles sur nos origines et notre destinée la science est incompétente et muette.

— Le plus illustre savant des temps modernes, *Pasteur*, n'hésite pas à le reconnaître et à le proclamer. Ce grand homme constate les limites de la

science. Nul n'a plus ardemment que lui aimé et cultivé la science, et célébré plus fièrement ses conquêtes et ses bienfaits ; nul n'aurait été plus fondé à ressentir l'orgueil de cette puissance. C'est pourtant ce même homme qui a proclamé qu'il existe tout un ordre de problèmes capitaux, se rapportant à la vie morale de l'homme, qui sont hors et au-dessus du domaine de la science, que la science est impuissante à résoudre, et qu'elle n'a pas le droit, à raison de cette impuissance, de déclarer insolubles, inexistants ou négligeables. Religieux par tradition et par sentiment, Pasteur estimait avoir, sur ces problèmes, des lumières qui lui venaient d'autres foyers que ses connaissances scientifiques. Pasteur était un croyant. Il répudiait hautement le positivisme, et lui reprochait de ne pas tenir compte de la plus importante des notions positives, celle de l'Infini, qu'il déclarait être la source éternelle de toute grandeur, de toute justice et de toute liberté. « L'idée de Dieu, disait-il, est une forme de l'idée de l'infini. » Et toutes ces déclarations il les faisait le jour de sa réception solennelle à l'Académie.

A quoi bon en dire davantage? On prétend que la science suffit à tout, ce n'est pas vrai. Elle ne donne pas la lumière essentielle dont l'humanité a besoin. Il s'agissait de constater aujourd'hui cette première insuffisance. C'est fait.

Amen!

QUARANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

La science suffit

2° *ELLE NE DONNE PAS LA VERTU*

MESSIEURS,

Beaucoup, pour échapper à la religion, se réfugient dans la science, et on les entend dire : « La science suffit. » Or, cette parole est aussi creuse qu'elle est accréditée. Non la science ne suffit pas. Elle ne nous donne pas la lumière essentielle sur les choses de Dieu, de l'âme, du devoir, de la destinée. Et, de plus, elle ne nous donne pas la force qui constitue la vertu. Peut-on être vertueux rien qu'avec la science? J'affirme que non, et je le prouve. Pour être vertueux, il faut beaucoup de force morale. Or, la science ne donne pas, ne peut pas donner la force morale.

I **Pour être vertueux, il faut beaucoup de force morale.**

— *Il y a du mal en nous et autour de nous.* Ce n'est

pas niable. O hommes, mettez la main sur votre cœur, descendez dans les abîmes de votre être, et répondez-moi : N'est-il pas vrai qu'il y a du mal en vous? qu'il y a là derrière le mur de votre vie extérieure, dans la citadelle de votre vie intime, des ennemis cachés, des instincts dangereux, une racine secrète de sensualité, d'orgueil, de cupidité? Le mal... nous le portons en nous. Il circule dans notre âme, il voyage dans nos membres, il allume dans notre sein de vastes incendies, il envahit toutes nos puissances, et les plus justes sont précisément ceux qui le sentent le mieux et en gémissent davantage. C'est notre histoire à tous. Il y a du mal en nous. Et il y en a autour de nous. Vous le savez. Je ne m'y arrête pas. J'avance. Et je constate que

— *Généralement nous sommes plus attirés vers le mal que vers le bien.* Messieurs, je respecte trop la nature humaine pour la calomnier, pour vouloir contester et supprimer ses réelles grandeurs. L'inclination vers le bien existe en nous. Ce n'est pas une chimère. Il y a de l'or dans notre argile. Mais soyons sincères. Nos inclinations heureuses sont balancées par beaucoup d'inclinations mauvaises, et d'ordinaire elles sont de moindre poids. Les attraits qui se disputent notre volonté ne sont pas d'égale force. En général, l'attraction du mal est plus puissante que celle du bien. Voyez *l'humanité*. Laissée à elle-même, à sa pente naturelle, où va-t-elle? Hélas! nulle discussion n'est ici possible. Elle

va au mal. Les grands courants de l'humanité vont par eux-mêmes à la fausseté, au désordre, à l'abîme, à peu près comme les fleuves en suivant leur pente s'en vont à la mer. L'histoire entière nous crie que l'homme a peur du vrai parce qu'il a peur du bien. Voyez *l'enfant*. Il est né d'un père et d'une mère qui sont l'incarnation vivante de la vertu. Il n'a respiré sur les lèvres maternelles que des souffles célestes; il a été entouré des précautions les plus minutieuses. Et cependant, presque dès le berceau, le voilà emporté par une pente mystérieuse vers le mal, vers la révolte, vers la colère, vers la domination injuste, vers le plaisir à outrance. Tous les éducateurs nous disent que, si généreuse que soit notre nature, elle recèle des connivences plus nombreuses avec le faux et avec le mal qu'elle n'en prépare au vrai et au bien. Voyez *le jeune homme*. Abandonnez-le à son inclination naturelle, et constatez : où va-t-il? Il va au mal. Il gaspille tous ses trésors. Il perd la virginité de l'âme, la beauté et même souvent la santé du corps. L'expérience que nous avons, Messieurs, du monde contemporain, nous dit qu'il y a des centaines et des millions de jeunes gens qui sont voluptueux par inclination, cruels par inclination, perdus de vices par inclination. Non. En nous les chances ne sont pas égales entre le bien et le mal. Entendez là-dessus le poète romain, Ovide : *video meliora, proboque, deteriora sequor*, « Je vois le bien et je l'acclame, et néanmoins je

fais le mal. » Entendez là-dessus l'aveu plaintif de l'apôtre *Paul*, de cet homme illustre par le génie, plus illustre encore par la grandeur du caractère et par l'énergie de la volonté. Il s'écrie : « Je « cherche à me comprendre moi-même, et je n'en « viens pas à bout. Car le bien que je veux je ne le « fais pas, et le mal que je hais je le fais. Malheu- « reux homme que je suis ! » Messieurs, voilà notre vraie situation : *nous sommes libres*, *et cependant mal équilibrés*. Nous sommes libres entre deux attractions. Mais l'attraction du mal est généralement plus puissante que l'attraction du bien. Pour faire le bien, il faut monter ; pour faire le mal, il n'y a qu'à descendre. Nous sommes dans la situation d'un naufragé qui emporté par un fleuve impétueux doit faire un violent effort pour remonter le courant. Nous gravitons vers le mal, et nous ne pouvons aller au bien qu'à la condition de déployer une grande, une très grande force morale. Pour être vertueux, il faut beaucoup de force morale.

II. *La Science ne donne pas, ne peut pas donner la force morale.*

1° J'en appelle *au raisonnement*. Celui-là possède la force morale qui : 1° a *des notions précises* sur le devoir à accomplir. La première condition pour faire son devoir, c'est de le *voir*. Or, la science ne

nous dit rien, ne peut rien nous dire sur le devoir, sur son origine, sa force obligatoire, sa sanction, ses aspects multiples. Celui-là possède la force morale qui : 2° a *de puissants motifs* d'accomplir son devoir. — La seconde condition pour faire son devoir c'est de le *vouloir*. Or, la science n'atteint pas, ne peut pas atteindre ma volonté. Ce domaine lui est absolument fermé et inaccessible. Celui-là possède la force morale qui : 3° a *des moyens efficaces* de faire le bien et d'éviter le mal. La troisième condition pour faire son devoir, c'est de *le pouvoir*. Or la science ne vient pas, ne peut pas venir au secours de ma faiblesse naturelle. Elle ne dispose d'aucun baume pour conserver mon innocence, d'aucun remède pour la restaurer. Pour m'empêcher de choir ou pour me relever quand je suis tombé, elle est incompétente et impuissante. La science fait des savants, c'est son affaire ; elle ne fait pas des justes, cela ne la regarde pas, cela dépasse son envergure. La science est grande, son rôle est glorieux, mais son domaine est circonscrit. Elle commande à la matière, elle ne peut rien sur l'âme humaine. Elle ne donne pas, elle ne peut pas donner la force morale.

2° Prouvons cela par *des faits*. Les faits sont bien autrement éloquents que le raisonnement. — La science n'a par elle-même aucun sens moral, aucune efficacité morale, et tout dépend de l'usage

qu'on en fait. Elle est la meilleure ou la pire des choses, comme le fer qui défend l'homme ou qui tue, selon la main qui le porte — comme l'or qui paie le crime ou qui récompense la vertu, selon que le riche qui le possède est scélérat ou vertueux. Que de fois en effet n'a-t-on pas vu des actes de désintéressement, de sacrifice et d'héroïsme accomplis par des âmes ignorantes! Et que de fois ne voit-on pas des individus qui sont en même temps et très instruits et très dépravés! on dirait des cadres dorés et ciselés, mais vides. Prodiges d'intelligence et de savoir, ils abritent sous leur érudition et leur littérature des amas d'ordure et des raffinements de méchanceté. La science n'est pas du tout une garantie de moralité et de vertu.

— Tenez. *Depuis trente ans*, que n'a-t-on pas fait pour développer et diffuser la science? Nos progrès scientifiques dans ces derniers temps ont été considérables. Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. Je ne dis pas que cela est un mal, mais je dis que cela n'a empêché aucun mal. La science nous a-t-elle rendus meilleurs? Hélas! il faudrait être bien optimiste, ou plutôt bien aveugle pour le prétendre. Voyez plutôt. Depuis plus de trente ans les naissances illégitimes ont augmenté dans des proportions effrayantes, et les statistiques les plus récentes nous disent que sur 100 naissances on en compte vingt-cinq d'illégitimes à Paris. En France, nous avons eu en seize ans cent mille divorces. Il y a

quinze ans, à Paris, l'Assistance publique recueillait vingt-neuf mille enfants abandonnés; actuellement elle en a cinquante-deux mille à sa charge. Non, Messieurs, le niveau de l'instruction n'a pas fait monter le niveau des mœurs. La science s'adresse à l'intelligence, à la raison de l'homme; elle ne s'empare pas de son âme, de sa volonté, de son caractère, de sa conscience. Le simple raisonnement et les faits qui corroborent le raisonnement nous disent que la science ne peut pas donner, ne donne pas la force morale.

3° *Les témoignages* sont là-dessus irréfragables. Le philosophe allemand *Kant* a écrit : « Nous « sommes cultivés au plus haut point, grâce à l'art « et à la science; nous sommes civilisés jusqu'à la « saturation. Mais il nous manque encore beau- « coup pour être moralisés. » Et cette parole a aujourd'hui une valeur cent fois plus grande que du temps du philosophe de Kœnigsberg... car, depuis cent ans qu'est mort Kant, la science s'est de plus en plus développée, et la force morale n'a pas augmenté... J'interroge maintenant un anglais, *Spencer*. Il dit : « Celui qui voudrait enseigner la « géométrie en donnant des leçons de latin, ou qui « croirait apprendre à jouer du piano en dessinant, « serait jugé bon à mettre aux petites maisons. Il « ne serait pas plus déraisonnable cependant que « ceux qui prétendent améliorer le sens moral par

« l'enseignement de la grammaire, de la chimie ou « de la physique. » Écoutons maintenant un Français, un académicien, *Émile Faguet*, qui dans ses derniers propos littéraires a écrit cette page : « Ce « n'est pas d'hier que la science existe.... La « science est de toujours. Elle a commencé avec « celui qui a inventé le feu. Elle a commencé avec « celui qui a inventé la charrue... Si donc la « science existe de toute éternité, de toute éternité « humaine, on peut, pour savoir ce qu'elle fera, lui « demander ce qu'elle a fait; a-t-elle jamais fait « régner la justice parmi les hommes? Jamais de « la vie. L'a-t-elle seulement augmentée? Jamais « de la vie. Elle a été une force humaine, et elle « a créé des forces, des forces utiles, des forces « nuisibles, la charrue et la flèche. Voilà ce qu'elle « a fait, voilà ce qu'elle continuera à faire. Elle « augmentera le bien-être et les moyens de le pro- « pager; elle appellera plus d'êtres humains à la « vie, et inventera plus de manières de les dé- « truire. Et ainsi de suite indéfiniment. Pourquoi « autre chose? La science au point de vue moral « est neutre; et c'est-à-dire qu'elle est nulle. Sem- « blable en cela à la nature, elle crée des forces « avec une parfaite indifférence à l'endroit du bien « et du mal. Dire qu'elle créera la justice, c'est une « parole de bon augure, si l'on veut, mais aussi « vaine que de dire qu'elle créera la charité, la « fraternité, l'amour ou la paix du cœur. Ces choses

« lui sont parfaitement étrangères... Or, ce dont « la science ne s'occupait pas, parce que cela ne la « regardait point, le christianisme s'en est occupé « et ne s'est occupé que de cela. Il a dit : « Soyez « savants, si vous voulez ; cela ne fait accomplir « aucun progrès moral, mais cela n'est pas immo- « ral non plus ; et cela fait qu'on marche, qu'on « change, qu'on modifie l'aspect de la planète, chose « que vous aimez beaucoup ; soit, soyez savants. « Mais, si vous voulez être heureux, tâchez de vous « aimer beaucoup. Et cela s'appelle la charité. » « Voilà ce qu'il a dit... et vouloir le remplacer par « quelque chose, qui, d'une part, peut parfaite- « ment vivre parallèlement avec lui, et qui, d'autre « part, ne peut nullement réaliser ce qu'il réalise « partiellement, ou tâche au moins de réaliser, « c'est tout simplement tenir à faire une perte sans « compensation. » Voilà Messieurs, tout ce que je voulais vous prouver aujourd'hui. Pour être vertueux, il faut beaucoup de force morale. Or, la science ne donne pas, ne peut pas donner la force morale. Où est donc le secret, la source de la vertu, de la force morale? Dans le Christianisme, *dans la religion*. La science ne suffit pas. Elle n'est, en réalité, que l'élément le plus infime et le plus négligeable de la formation humaine. La conduite, la vertu est les trois quarts de la vie. Or, la vertu vient de Dieu. J'ai lu que le vieux Dunois, le rude compagnon de Jeanne d'Arc, se rappelant sans doute la

vertu inaltérée de l'héroïne, et sentant jusque sous ses cheveux blancs des ardeurs mal éteintes, avait fait écrire sur les murailles de son hôtel cette belle parole : « Mon Seigneur Dieu, donnez-moi un cœur qui soit pur. » Faites, Messieurs, comme le vaillant Dunois. Pour être forts et vertueux, mettez Dieu avec vous !

Amen !

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La science suffit

3° *ELLE NE DONNE PAS LE BONHEUR*

MESSIEURS,

Beaucoup, pour échapper à la religion, se réfugient dans la science, et on les entend dire : « La science suffit. » Non, la science ne suffit pas. Elle ne nous donne pas la lumière essentielle. Elle ne nous donne pas la force morale. J'ajoute qu'elle ne nous donne pas le bonheur. Trois obstacles s'opposent à notre bonheur : le péché, la souffrance et la mort. La science ne peut rien, ou à peu près rien contre ces trois obstacles.

I. Le premier obstacle au bonheur, *c'est le péché.*

— *Le péché existe.* Je sais bien que certains hommes ne veulent pas en convenir et disent très

haut : « Je n'ai rien à me reprocher. Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. » Mais je sais aussi que cette parole est sans valeur. Ceux qui la prononcent cherchent à se tromper eux-mêmes ou à tromper les autres. Ils nient l'existence du péché, pour n'avoir pas à s'en repentir et à le réparer, et ils se drapent dans leur innocence prétendue pour en imposer à la galerie. Ils manquent de clairvoyance ou ils manquent de sincérité. Leur affirmation ne compte pas. Le péché existe, et j'ajoute que *le péché nous trouble et nous amoindrit*. Il n'est jamais un hôte insignifiant et inoffensif. Il nous trouble par le remords. Que s'il y a des consciences que le péché laisse calmes et satisfaites, tant pis pour elles ! Je les plains, et je vous souhaite de ne pas partager leur désolante sécurité. Il nous amoindrit, il entame notre dignité. Dès qu'une faute, petite ou grande, est commise, nous nous sentons diminués, rapetissés. Nous avons perdu quelque chose de notre noblesse. Nous sommes des vaincus. Je veux que cette faute sommeille longtemps dans notre âme. Qu'est-ce que cela fait ? La tache de l'âme ne disparaît pas avec le temps, et tous les fleuves du monde ne la sauraient laver...

La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Le péché existe. Le péché nous trouble et nous amoindrit.

— *Que voulez-vous qu'y fasse la science?* Rien,

absolument rien. La science est incapable de nous empêcher de tomber, incapables de nous relever quand nous sommes tombés. Elle ne peut ni prévenir ni guérir le péché.

Une mère était inquiète de la santé de son fils, et, le voyant pâlir et s'étioler comme une fleur piquée à sa racine, elle le conduisait à un médecin qui, après quelques minutes d'examen, se contentait de lui dire : « Madame, votre fils n'a pas besoin « d'un médecin, il a besoin d'un confesseur. » Parole profonde ! nous sommes les médecins des âmes, et, en guérissant les âmes, plus d'une fois nous sauvons les corps, parce que nous atteignons le mal que la science médicale ne peut pas atteindre.

Ce jeune homme a perdu son innocence. On dirait un temple foudroyé. D'autres disserteront sur ses ruines; avec les sacrements nous les faisons palpiter. D'autres lui expliqueront le mouvement ; avec la prière et la grâce nous nous chargeons de le lui donner. La science peut pleurer sur lui ; la religion seule peut le purifier et le réhabiliter.

Vous avez péché, et vous cherchez le pardon, la certitude du pardon. Comment saurez-vous que Dieu vous pardonne? Qui vous le dira? Qui effacera votre péché? La science? Jamais de la vie. Jamais savant n'a eu la pensée de dire à personne : « Va en paix, tes péchés te sont pardonnés. » Mais le prêtre dit cela depuis vingt siècles, et des millions d'âmes sont venues et viennent tous les jours rece-

voir de lui la certitude du pardon divin. La science ne peut rien contre le péché.

II. Le second obstacle au bonheur, ***c'est la souffrance.***

— *La souffrance est partout.* Elle est dans *le corps* qui est miné par la misère, par les langueurs, par le travail, par les maladies, par des maux incurables. Elle est dans *l'âme* qui est en proie aux souvenirs du passé, à l'incertitude de l'avenir, aux tourments du présent, aux maux imaginaires que nous nous créons quand nous manquons de maux réels. La souffrance est *dans tous les âges* et dans toutes les conditions. Les enfants pleurent dans le berceau. L'homme mûr mène une vie de galérien, et je le rencontre la sueur au front, et souvent des larmes plein le cœur sur le chemin de ses affaires,de ses ambitions et de ses responsabilités. Le vieillard gémit sur l'amoindrissement de sa santé, sur ses espérances trompées, sur ses rêves évanouis. Le travailleur gagne son pain à la sueur de ses membres. Il rabote, il cloue, il maçonne, il laboure le sol, il forge le fer. Il étouffe dans de vastes usines, il s'épuise sous la pluie et le soleil des vastes campagnes. Ouvrier, je l'entends murmurer tout bas et dire tout haut : Si j'étais riche ! Illusion. Il y a des douleurs sous la bure, il

y en a de même sous la pourpre ; il y en a dans les chaumières et il y en a de même dans les palais Le riche souffre comme le pauvre, et souvent plus cruellement, parce que sa délicatesse aggrave son supplice. Les justes au moins sont-ils exempts de la souffrance? Non, non. La croix nous atteint tous, et la vertu elle-même, bien loin de l'éloigner de nous, est une invitation à Dieu de nous toucher de ce sceptre mystérieux et sacré qu'a porté son Fils. L'homme est un être souffrant. Que de fois, hélas! j'ai entendu au fond de mon cœur des cris lamentables. Et si dans ce moment je m'arrêtais pour écouter la voix secrète de vos cœurs, chacun de vous me dirait : « C'est vrai. J'ai souffert, je souffre, j'attends la souffrance. » Le monde finira avec le dernier soupir du dernier des hommes, et il y aura des larmes versées aussi longtemps qu'il y aura sous le soleil un représentant de la race humaine.

— *Que voulez-vous qu'y fasse la science?* Rien ou à peu près rien. Messieurs, vous entendez parler à chaque instant de la question sociale. Qu'est-ce donc que la question sociale? c'est tout simplement le problème de la souffrance qui n'est pas résolu. Il y a dans le monde des masses de gens qui souffrent, qui se demandent pourquoi, qui ne le savent pas et qui rugissent de colère et de haine sous le fouet de la douleur. Est-ce que la science peut leur expliquer ce mystère? Elle ne le peut pas. Le Christianisme révèle le sens infiniment profond de la

douleur physique et morale. La science n'a rien à dire là-dessus. Dans *le Volume* du 14 février 1903 un instituteur demande au recteur Payot pourquoi les honnêtes gens sont éprouvés, pourquoi en particulier son jeune enfant est condamné à une cruelle maladie, et le haut pédagogue lui répond : « Nous « n'en savons rien. A chacun de se consoler comme « il l'entend et d'accepter les hypothèses dont il « voudra s'enchanter soi-même. » La science n'explique pas la souffrance. — Peut-elle au moins la diminuer ? Dans un livre écrit en 1895 et intitulé : *l'Éducation de la démocratie*, le même recteur Payot dit : « La science n'a nullement amélioré la « situation sociale ; la misère est plus terrible et « plus poignante que jamais. Il n'est pas démontré « que les progrès de l'industrie aient allégé le travail « d'un seul d'entre nous ». Admettons cependant qu'il y ait là une exagération. Admettons que la science a augmenté le bien-être et diminué la souffrance physique. A-t-elle amoindri la souffrance morale ? En aucune façon. Peut-elle diminuer nos peines de cœur, nos douleurs d'âme ? Elle ne le peut pas. — La science n'explique pas la souffrance, la science ne diminue pas la souffrance, au moins la souffrance morale, la science ne console pas la souffrance... Elle enfante des manufactures, des bateaux, des télégraphes, des écoles et des théâtres... des journaux, du gaz, de l'hygiène et des égouts... des richesses et des plaisirs, de la philanthropie et

des sociétés d'assurance, même des constitutions politiques et des systèmes philosophiques; elle n'enfante pas de l'amour ni de la joie, elle n'enfante pas de la résignation et de l'idéal, c'est-à-dire de la paix et de l'espérance.

La science, au moral, n'a abouti à rien. En nous rendant plus subtils, elle nous laisse plus exigeants et plus irrassasiés; à force de nous saturer du fini, elle nous fait penser et aspirer à l'infini. La science embellit ce monde, mais elle ne donne à personne la certitude d'en trouver un meilleur au sortir de celui-ci. L'homme a un corps sans doute; mais il pleure pour avoir une âme et pour qu'on lui rende son Dieu, et la science n'y peut rien. L'homme est un être souffrant qui a faim et soif de consolation. La science aiguise cette faim et cette soif; elle ne peut pas la satisfaire.

III. Le troisième obstacle au bonheur, ***c'est la mort.***

— Chose épouvantable, Messieurs, *la mort nous prend nos parents*, nos amis, nos voisins. Nous voilà sur le chemin de la vie, et un à un nos compagnons de voyage tombent le long de la route comme ces pierres que le touriste pousse du pied et qui descendent dans le gouffre avec un bruit lugubre. Nous voilà sur le chemin de la vie, et à

peine sommes-nous arrivés à mi-côte que nous nous trouvons seuls ou presque seuls. Ma mère, où êtes-vous? mon père, qu'êtes-vous devenu? frères bien-aimés, je vous cherche. Tendres sœurs, je ne vous vois plus. Amis d'enfance, vous m'avez donc quitté? Oui, la mort a moissonné tout cela. La mort nous prend nos parents, nos amis, les êtres les plus chers. Or, en face d'une tombe qui vient de s'ouvrir, la science a-t-elle quelque chose à nous dire? Elle se tait, et elle ne peut que se taire. La religion, elle, vient au-devant de nous, et sur la poussière des tombeaux, elle chante l'immortalité. Elle nous dit que nos trépassés sont vivants, que nous pouvons quelque chose pour leur bonheur et que nous les retrouverons demain dans une cité meilleure. C'est bien. La religion triomphe de la mort. Mais *la science?* Que voulez-vous qu'elle y fasse? Après avoir lutté sans succès contre la maladie, elle constate le décès, elle atteste que le dernier soupir est rendu, que le cœur ne bat plus, que le cadavre va se refroidir et se décomposer, et elle se retire pour vous laisser pleurer et prier à votre aise. Messieurs, je n'accuse pas la science. Elle fait ce qu'elle peut faire. Je ne lui reproche pas, je constate seulement ses insuffisances. Et puis, après que la mort nous a pris ceux que nous aimons,

— *Elle nous saisit à notre tour.* Ah! il y a des hommes superbes qui repoussent nos dogmes avec dédain et qui ne veulent croire à rien, sinon à la science. Ils

sont cependant obligés de croire à la mort. Ce dogme brutal subjugue les têtes les plus orgueilleuses, les esprits les plus altiers et les plus indépendants. O homme qui ne crois qu'à la science et point du tout à la religion, tu vas mourir demain... et demain, quand tu seras sur ton lit d'agonie, qu'est-ce que la science pourra faire pour toi? Elle pourra te dire tous les éléments qui composent ton corps, d'après quelles lois il va se désagréger, à quel règne, à quelle classification appartiennent les vers qui ne tarderont pas à le dévorer; elle ne te dira pas où va ton âme, dans quels horizons nouveaux elle entre, en face de qui elle doit comparaître. Veux-tu que je te dise, ô homme, à quoi servira la science qui a été ta seule idole? La science, par la plus merveilleuse de ses inventions, télégraphe et chemins de fer, ne servira qu'à appeler plus vite à ton enterrement, et elle ne vaudra pas, pour illuminer tes suprêmes angoisses, le cierge bénit qui brûlera à côté de toi et qui fera étinceler à tes yeux le divin crucifix. La religion explique la mort et la transfigure. La science se voile la face et n'y comprend rien.

La science ne peut rien contre la mort, contre la souffrance, contre le péché. Quand vous souffrez, quand vous êtes troublés par le remords, quand vous prenez le chemin du cimetière avec un cœur vide et désespéré, songez-vous à aller vous jeter aux pieds d'un savant? Est-ce que cela ne vous paraît

pas ironique? oh ! l'amère dérision. Ce siècle a fait de la science une idole, de qui il attend la lumière, la vertu et le bonheur... et de cette idole il faut dire : « Elle a des yeux, et ne voit point, des oreilles « et n'entend point, une bouche et ne parle point. » Impassible et muette comme le sphinx de pierre que l'antique Égypte mettait au seuil de ses temples, elle n'a jamais adressé à l'humanité un mot de certitude et de consolation. La science est bonne; mais elle ne suffit pas. Elle ne suffit ni à l'esprit, ni à la volonté, ni au cœur de l'homme. L'homme a besoin d'une lumière, d'une force morale, d'un apaisement que la science ne lui donne pas, que la religion seule peut lui donner !

Amen !

CINQUANTIÈME CONFÉRENCE

Pourquoi tant de gens qui n'ont pas de religion?

1° *CEUX QUI NE PEUVENT PAS*

Messieurs,

On dirige contre la religion des objections générales qui sont innombrables. Depuis deux ans j'ai réfuté celles que vous entendez le plus ordinairement. J'achève cette première série par la dernière objection que voici : « Pourquoi y a-t-il tant de gens qui n'ont pas de religion ? » Pourquoi ? C'est trop facile à comprendre. La religion est médiocrement pratiquée, parce qu'on ne peut pas, parce qu'on ne sait pas, parce qu'on ne veut pas, parce qu'on n'ose pas. Telle est l'explication des abstentions religieuses que nous avons sous les yeux, et qui, quelquefois, nous étonnent et nous scandalisent. Entrons dans cette étude qui va clore notre quinzième année de conférences.

Oui, d'abord il y a un bon nombre d'hommes qui ne peuvent pas pratiquer la religion. Ils manquent du temps et de la liberté nécessaires.

I. Il y a des hommes *qui n'ont pas le temps de pratiquer la religion.*

Je sais bien que la religion nous fait adorer Dieu en esprit et en vérité, et qu'elle est beaucoup plus une affaire d'âme et de vie intérieure qu'une affaire de forme et de pratiques extérieures. Mais tout de même, une religion qui ne paraît pas n'est pas, et, quand on aime Dieu, il faut qu'on ait le temps de le lui dire et de lui montrer. La vie chrétienne n'est possible qu'à ceux qui ont, au moins de temps en temps, le loisir de s'agenouiller, qu'à ceux qui jouissent habituellement de la libre disposition de leur dimanche. Or, vous ne l'ignorez pas, dans notre monde censément civilisé et émancipé, il y a des centaines et des milliers d'hommes qui travaillent six jours et qui travaillent encore le septième jour, qui sont les victimes de l'esclavage organisé et de la servitude obligatoire. On dirait des rouages qui ne s'arrêtent jamais. Les machines les plus perfectionnées ne fonctionnent pas sans interruption. La Compagnie des omnibus de Paris donne à ses chevaux un jour de repos sur cinq jours de travail, je crois. Notre siècle refuse à beaucoup d'hommes ce qu'on accorde à la machine et à l'animal... et ces hommes broyés par un travail sans arrêt... que voulez-vous qu'ils deviennent? Ils se matérialisent, ils se démoralisent, ils vivent sans aucune religion.

Ils se matérialisent. Sans dimanche, pas de vie spirituelle et morale. L'ouvrier est collé à la terre, il ne se relève jamais. Il est identifié à son outil, et il ne s'en sépare jamais. Il est englouti dans la fournaise du travail manuel, il n'en sort jamais. Il fait fonctionner son corps, il ne fait jamais fonctionner son âme. Il se matérialise. — Sans dimanche, pas d'instruction religieuse. En vain, multiplierez-vous les écoles et les collèges ; en vain, ferez-vous ruisseler l'instruction dans les rues. La barbarie ne fera qu'empirer en devenant savante, si la science religieuse ne vient pas corriger et compléter la science profane. Or, c'est le dimanche à l'église, au pied de la chaire, que le peuple s'instruit de ses droits, de ses devoirs et de ses destinées. C'est là que le dogme tout entier et la morale tout entière, passant devant ses yeux, s'incrusteront dans sa tête et dans son cœur. Si vous le privez de cette nécessaire éducation, il s'affaisse, il s'enténèbre, il se matérialise. — Sans dimanche, pas de prière, pas de contact avec Dieu. Voyez ces hommes qui n'ont pas de dimanche : travailleurs de la plume ou de l'outil, artisans, employés, industriels, commerçants, agriculteurs. Ils ne pensent qu'à la terre, ils ne touchent que les choses de la terre, ils sont ensevelis dans les poussières de la terre. Ils se matérialisent.

Ils se démoralisent. Je ne veux rien exagérer. Le travail est par lui-même vraiment moralisateur.

Quand l'ouvrier rentre de sa besogne, quand le paysan revient des champs, quand l'avocat rentre du palais, quand le médecin revient de sa tournée de malades, ils retrouvent avec joie la paix du foyer, le sourire de leur femme et les caresses de leurs enfants. Ils aspirent au repos. Il y a dans le travail un grand élément de moralité, et la sagesse des nations nous apprend que l'oisiveté est la mère de tous les vices. Mais la vertu finit où l'excès commence. Le travail tempéré par le repos moralise. Le travail ininterrompu démoralise. Il supprime la vie de famille. Le père, la mère et les enfants n'ont pas le temps de se voir et de s'aimer. J'entends partout retentir des murmures et des déclamations contre la démoralisation générale. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Nous avons construit un état social dans lequel une portion de la nation, privée de son dimanche, se trouve par là même privée de toute vie de famille, de toute vie spirituelle et morale, de toute vie religieuse. Nous avons construit un état social dans lequel le peuple n'a plus ni foyer ni autel.

— Il y a des hommes qui n'ont pas le temps de pratiquer la religion. C'est *un désordre*. C'est une injustice criante. C'est une barbarie qui déshonore notre civilisation. C'est un crime public qui met notre société en état permanent de péché mortel. Je proteste contre un tel état de choses, et je vous invite à protester avec moi. Par vos paroles, par

vos exemples, par votre influence, tâchez de restaurer l'observation du dimanche. Délivrez la classe ouvrière de la servitude du travail ininterrompu. Si nous ne faisons pas cela, tous nos gémissements n'aboutiront à rien, et tous nos bons désirs sont sur la route du néant. Si nous ne faisons pas cela, l'Évangile ne reprendra pas possession du monde, et la violation de la loi divine aura un retentissement terrible dans notre société déchristianisée. Il y a des hommes qui n'ont pas le temps de pratiquer la religion. C'est un premier malheur. Et en voici un second qui est peut-être encore plus lamentable.

II. Il y a des hommes ***qui n'ont pas la liberté de pratiquer la religion.***

J'ai ici des choses pénibles et délicates à dire. Je vais les dire quand même.

— Quel temps et quel pays étrange que le nôtre ! *Le mot de liberté* est partout. On en fait un usage abondant et intempérant. On l'écrit sur tous les murs. On le place dans tous les discours. Les journalistes n'ont que ce mot-là sous leur plume ; les conférenciers n'ont que ce mot-là sur les lèvres. On dit sans cesse que nous sommes dans un siècle de liberté, et, comme si la chose n'était pas bien certaine, on promet sans cesse la liberté à des gens

qui censément la possèdent déjà. Le mot de liberté sonne à tous les échos.

— *La pratique de la liberté* est loin encore d'être entrée dans nos mœurs. Pour beaucoup la liberté n'est pas autre chose que *la licence*, c'est-à-dire le droit illimité et absolu de tout écrire, de tout lire, de tout dire et de tout faire. Rien de plus faux, rien de plus dangereux. Une telle liberté ne peut pas durer; elle périt bientôt par ses excès. Pour beaucoup d'autres la liberté n'a qu'un sens, l'*écrasement* des faibles, et on les entend murmurer à voix basse, quelquefois s'écrier tout haut : « Tout pour moi, rien pour les autres. Ote-toi de là que je m'y mette. La raison du plus fort est toujours la meilleure. » Ils veulent être libres au milieu d'un troupeau d'esclaves. Et enfin chez nous la liberté rencontre un ennemi puissant et invétéré, c'est notre *centralisation* à outrance. Nous sommes un peuple domestiqué par trois siècles de pouvoir absolu, emmailloté dans des milliers de lois et de règlements qui arrêtent toute initiative, garrotté dans les liens d'une bureaucratie que l'Europe nous envie et dont elle se passe volontiers. Comme disait un étranger : « Quand en France j'entends crier : « Vive la liberté ! » « je regarde tout de suite s'il n'y a pas derrière moi « un gendarme ou un sergent de ville pour me « mettre la main au collet. » Nous sommes très peu habitués à la pratique de la liberté.

— Mais c'est surtout *la liberté religieuse qui nous*

est inconnue. La peur de la religion est chez nous une espèce de maladie mentale qui date de la Révolution, et qui a continué de sévir pendant le XIXe siècle avec des alternatives diverses. Cette singulière folie a eu un accès en 1870, alors que d'infâmes gredins, exploitant nos malheurs et la crédulité des foules, persuadaient au peuple que les curés avaient amené les Prussiens et conspiraient pour rétablir l'ancien régime, la dîme et les droits féodaux. Elle a été surexcitée quelques années après par le fameux cri de guerre de Gambetta : « Le cléricalisme voilà l'ennemi ! » Et à l'heure présente, elle est en pleine efflorescence. La peur de la religion aveugle la France, et la conduit à l'abrutissement, à la servitude, à la suppression progressive de la liberté religieuse.

— Voyez, *dans nos sphères officielles*, comme on est peu libre de pratiquer la religion. Nul, depuis le modeste fonctionnaire de douze cents francs par an jusqu'au grand chef de l'État à douze cent mille francs, ne peut accomplir simplement, franchement, un acte de pure conscience et de vie strictement privée, pour peu qu'il revête un caractère religieux, catholique, sans avoir aussitôt à craindre que pleuvent autour de lui dénonciations, injures et châtiments. En Allemagne, pays protestant, l'empereur Guillaume assiste en grande pompe à la consécration du nouveau portail de la cathédrale de Metz, entouré de l'archevêque de Cologne et du

cardinal Kopp, légat du pape. Chez nous, le Chef de l'État ne franchit jamais le seuil d'aucune cathédrale. Chez nous pas un préfet, pas un sous-préfet qui puisse faire ses pâques, ou simplement entendre la messe en public le dimanche... Que si le plus modeste employé de l'État s'avisait de faire élever ses enfants dans une école chrétienne et de porter un cierge derrière le dais, il n'aurait qu'à bien se tenir et risquerait de s'entendre dire : « Cesse de croire, ou meurs de faim. » C'est à croire que l'esclavage n'existe pas que dans les déserts de l'Afrique.

— Et, *dans l'ensemble de la nation*, le même phénomène de la suppression de la liberté religieuse se rencontre à chaque instant. Qu'un soldat ottoman se prosterne, on le respecte, il est libre. Qu'un soldat catholique fasse sa prière, on lui prodigue les railleries blessantes, les injures grossières, on le maltraite. — Le protestant va au temple, le juif à la synagogue, le franc-maçon à la loge, on les laisse faire, et on trouve cela tout naturel. Mais que tel catholique, appartenant à tel atelier, vienne à la messe le dimanche, on lui fait la vie dure, et il faudrait qu'il fût un héros pour accomplir son devoir religieux. — On est libre de s'associer pour gagner de l'argent, pour faire de la musique ou de l'automobilisme, pour se distraire ou pour s'enrichir ; mais on n'est pas libre de s'associer pour prier Dieu et pour servir les pauvres, pour donner l'instruction aux enfants du peuple. La prostitution

est libre. La vie religieuse ne l'est pas ; on lui prend ses écoles, ses couvents, ses asiles pour en faire, comme il y a cent ans, ici une caserne ou un magasin, là un théâtre, un haras ou une écurie. — Une mascarade se promène dans la rue librement, et une procession catholique sera interdite comme violant la liberté de conscience... Je pourrais continuer l'énumération... à quoi bon ? Je voulais vous prouver qu'il y a actuellement chez nous une grande multitude d'hommes qui n'ont pas la liberté de pratiquer la religion, ou, ce qui revient à peu près au même, qui ne peuvent conquérir cette liberté qu'au prix des plus grands sacrifices.

— *C'est un désordre.* Tâchons, Messieurs, de le faire cesser. Tâchons de faire entrer dans nos mœurs la pratique de la liberté, et surtout de la liberté religieuse, de la liberté de conscience. L'impiété imposée par contrainte est aussi déraisonnable et encore plus dangereuse que la religion imposée par violence. Sachons nous respecter et nous tolérer les uns les autres. Au milieu de notre société divisée, ce n'est pas la force qui peut ramener l'unité, mais bien la persuasion. La force courbe les têtes momentanément sous le même niveau ; la persuasion seule atteint les âmes et unit les hommes dans les mêmes convictions et les mêmes sentiments. La liberté religieuse est une condition essentielle de paix sociale et de concorde nationale.

Amen!

CINQUANTE-ET-UNIÈME CONFÉRENCE

Pourquoi tant de gens qui n'ont pas de religion?

2° *CEUX QUI NE SAVENT PAS*

MESSIEURS,

J'entends dire : « Pourquoi y a-t-il tant de gens qui n'ont pas de religion? » Pourquoi? C'est trop facile à comprendre. Beaucoup d'hommes n'ont ni le temps ni la liberté de pratiquer la religion. Ils ne peuvent pas. Beaucoup d'autres ne savent pas, et, ne sachant pas, ils s'abstiennent. *Ignoti nulla cupido*. Ils ignorent les vérités, les preuves, la nécessité même de la religion. J'ai déjà traité ce sujet bien des fois. Il n'est point inutile d'y revenir.

I. Beaucoup d'hommes ignorent ***les vérités de la religion.***

— *Est-ce vrai?* Hélas! La chose n'est que trop

facile à constater. Que sait-on des vérités religieuses dans *le monde populaire?* A peu près rien. On a su quelque chose à douze ans. A quinze ans, on a été pris par l'atelier, à vingt ans par le service militaire; puis on s'est marié et on a dû suffire aux nécessités du pain quotidien. En fait de religion, on a tout oublié, et sur cent ouvriers ou paysans il ne s'en trouve pas cinq qui sachent un brin seulement de catéchisme. Que sait-on des vérités religieuses *dans les classes moyennes?* Pas grand'chose. Je rencontre des industriels et des commerçants très intelligents, des médecins très habiles, des hommes d'affaires très expérimentés, des administrateurs très sûrs. En général, leur science religieuse est très rudimentaire. A l'un de ceux-là qui un jour discutait violemment avec moi, j'eus l'idée de dire : « Voyons, mon cher ami, quand on parle « d'une science, il faut la connaître. Connais- « sez-vous la religion ? En connaissez-vous les « premiers éléments ? Nommez-moi les trois « principaux mystères et les douze articles du « symbole. » Il balbutia, et voulut continuer la discussion. « Non, lui dis-je, nous verrons plus « tard. » — Que sait-on des vérités religieuses même *dans les classes cultivées?* Souvent ce qu'on sait est bien modeste. En matière religieuse, un membre de l'Institut est généralement beaucoup moins informé que le plus humble des curés de campagne. Parlant de ses collègues l'illustre savant

Chevreul disait : « Oui, ce sont d'excellentes gens, « des gens pleins d'esprit, des savants remarquables « en leur spécialité, que mes collègues de l'Insti- « tut, mais sur tout ce qui se rapporte à Dieu, « quelle ignorance ! Vous pourriez difficilement vous « l'imaginer. » Voilà un premier fait malheureusement incontestable. Beaucoup d'hommes ignorent les vérités de la religion. J'ajoute que

II. Beaucoup d'hommes ignorent ***les preuves de la religion.***

— La Harpe, revenu à la religion, après de longues années d'égarement, disait à ses camarades d'incrédulité : « J'ai cru parce que j'ai examiné ; exa- « minez comme moi et vous croirez. » Or, parmi ceux qui ne pratiquent pas la religion, combien y en a-t-il ou qui n'examinent pas, ou qui examinent mal ! Ils *n'examinent pas.* Ils sont incrédules sans savoir pourquoi. Ils ne seraient pas capables de rendre compte de leur incrédulité. Ou bien *ils examinent mal...*

Cette religion si magnifique dans ses promesses, si pure dans sa morale, si féconde en vertus, si puissante sur le cœur des peuples qu'elle a successivement attirés à elle... cette religion si étonnante par son étendue qui embrasse le monde, et par son immobile durée au milieu des révolutions humaines... cette religion si imposante par le

nombre et la qualité de ceux qui l'ont professée... ils la regardent à peine.

Ses partisans depuis vingt siècles représentent ce qu'il y a eu dans l'humanité de plus éminent en génie comme en vertu, de plus extraordinaire par le savoir et par le talent, de plus exigeant en fait de discussion et de croyance... ils n'y font point attention. Ils comptent pour rien le suffrage de tant de sublimes esprits. « Quelle ignorance est la leur, « s'écrie ici Bossuet... pensent-ils avoir mieux vu « les difficultés à cause qu'ils y succombent et que « les autres qui les ont vues les ont méprisées? Non, « ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien... » Que s'ils ont des difficultés, ils devraient interroger

Les ministres de la religion qui en sont les docteurs et les interprètes autorisés. Dans les questions épineuses de la législation, on s'adresse à un jurisconsulte ; dans les sciences naturelles, on se met à l'école d'un savant qui en a pénétré les secrets; en matière agricole, industrielle, militaire, on interroge les agronomes, les ingénieurs, les officiers. En toute controverse, le dernier mot appartient aux capacités et aux compétences, et rien que pour mettre une porte à ma maison, si je veux être un peu raisonnable et ne pas faire une bévue, je dois m'en rapporter au menuisier. Or, en matière religieuse, beaucoup d'hommes s'affranchissent de cette règle élémentaire. Ils dédaignent les lumières, le savoir et la direction des ministres de la religion.

Et *ils consultent*... qui? quoi? un livre frivole qui donne des plaisanteries pour des raisons — un camarade véreux qui cherche dans l'incroyance la justification de sa conduite — un beau parleur qui disserte de tout sans rien savoir. De bonne foi, sur cent hommes plus ou moins étrangers à la vie chrétienne, est-ce qu'il n'y en a pas quatre-vingt-dix-neuf, mettons quatre-vingt-quinze qui n'ont pas examiné du tout, ou qui n'ont examiné que très superficiellement, et qui simplement se sont dit : « La religion est trop exigeante. Elle impose trop « de devoirs et de sacrifices. Elle ne doit pas être « prouvée. Est-elle donc si nécessaire, et ne peut-« on vivre en dehors d'elle? Tel et tel le font. Tant « d'autres le font. Tout le monde le fait. Ne puis-je « faire comme tout le monde? » Et on fait comme tout le monde, sans jamais se demander si tout le monde a raison. — Messieurs, je ne calomnie pas la nature humaine. Je raconte. Je dis que beaucoup d'hommes ignorent : 1° les vérités de la religion; 2° les preuves de la religion. Je vais plus loin

III. Beaucoup d'hommes ignorent même ***la nécessité de la religion.***

— Que la religion soit nécessaire, la chose est assez claire. Elle est nécessaire à l'individu, à la famille, à la société. Elle est un rempart et elle est

une source. *Elle est un rempart.* Qui ne le voit? Une terrible invasion du mal nous menace. Le sensualisme flétrit jusqu'à la candeur des enfants. La jeunesse est traversée par un grand souffle d'indépendance et d'insubordination qui épouvante les parents. Les caractères s'affaissent. La criminalité augmente. La population décroît. L'antagonisme social est à l'état aigu. La fièvre de l'or, du plaisir et de l'ambition surexcite toutes les cervelles. Cherchez, Messieurs, et en dehors des principes religieux je vous défie de rien trouver qui puisse arrêter le débordement des passions. La religion est un rempart contre l'invasion du mal. *Elle est une source*, la source vive qui produit la vertu, la probité, l'union, la paix, le bonheur public. Si, ruisselant de toutes parts sur ce sol invisible qu'on appelle l'âme d'une nation, elle en forme comme le courant général, tout marche bien. Que si cette source sacrée baisse, si surtout elle s'épuise, tout marche mal, tout chancèlle, tout périt. Le ciel garde encore son azur, ses rayons et ses clartés, — le sol garde sa fécondité première, — les montagnes sont debout dans leur majesté, les mêmes flots battent les mêmes rivages, les mêmes brises passent sur les fleuves et sur les moissons, — les murailles des cités restent intactes, — la race transmet encore avec le sang les traits qui la distinguent, — la langue garde encore ses caractères et son harmonie... mais l'âme de ce peuple a cessé de palpi-

ter comme autrefois. La source est tarie, les traditions sacrées et les croyances augustes sont mortes, et vous n'avez plus sous les yeux que les apparences de la vie et le cadavre d'un peuple. La religion est un rempart et une source. C'est l'évidence même.

— Beaucoup d'hommes cependant ne voient pas cela. Ils ne comprennent pas l'importance, la nécessité de l'idée religieuse. Ils n'en voient pas l'importance, la nécessité, soit pour eux-mêmes, soit pour leur pays. Et alors ils s'abstiennent... on ne les voit pas dans nos temples, dans nos prières solennelles, dans nos grandes assemblées religieuses, donner l'exemple de la foi agissante, et opposer la ligue des saintes croyances aux conjurations de l'enfer. Non. Ils s'effacent. Ils assistent en spectateurs et en amateurs à la bataille du bien et du mal, comme un habitué de l'Opéra ou du Français qui suit avec sa lorgnette les péripéties du drame et le jeu des acteurs. Le plus qu'ils font est de jeter sur nos ruines sociales et religieuses quelques gémissements stériles et passagers. Encore ne faut-il pas leur apporter trop souvent des nouvelles peu rassurantes. Si vous les importunez de vos appels et de vos avertissements, ils vous diront comme le Thébain Archias, à qui on remettait une dépêche à lire sans délai et qui la plaçait sous son chevet en s'écriant : « A demain les affaires sérieuses ! » Beaucoup d'hommes ignorent non seulement les

vérités et les preuves de la religion, mais même la nécessité de la religion. Ils n'ont pas de religion, parce qu'ils ne savent pas.

1° *Nous aurions tort de nous scandaliser* de leur abstention religieuse.

Elle ne prouve rien, car elle ne repose sur rien. La nuit est la nuit, et elle ne dit pas que le jour n'est pas le jour. De même, si nombreux que soient les hommes qui ne connaissent pas la religion, ne la pratiquent pas, cela n'atténue en rien le témoignage de ceux qui la pratiquent parce qu'ils la connaissent. L'incrédulité de beaucoup s'appuie sur un fondement ruineux : l'ignorance ; elle ne compte pas. Souvent on oppose à la religion des arguments qui trahissent une cécité complète. « Pourquoi se « confesser, disait quelqu'un, il faut avoir commis « des péchés, ce qui ne m'arrive jamais. — Mon- « sieur, répondit le curé, il n'y a que deux sortes « de gens qui ne tombent pas, ceux qui n'ont pas « encore la raison, et ceux qui l'ont perdue. » Les incrédules sont souvent des aveugles. Les croyants sont des voyants. Ils savent ce qu'ils ont à croire et les motifs de leur croyance : *scio cui credidi*. Je vois Montalembert qui commence ses journées par l'assistance à la messe, qui communie le jour où il doit monter à la tribune, qui, en se rendant au Luxembourg, s'arrête dans l'église Saint-Sulpice pour s'agenouiller devant l'autel de la Vierge. Je

vois l'illustre Pasteur qui vit et qui meurt chrétiennement, qui accorde dans son grand cerveau la science et la foi, qui franchit les murs de son laboratoire pour monter jusqu'à Dieu. Devant de tels exemples, que signifie l'abstention religieuse irraisonnée de beaucoup de gens ? Elle ne signifie absolument rien. Elle est nulle et sans valeur. Nous aurions tort de nous en scandaliser. Seulement

2° *Tâchons de la faire cesser.* Puisque beaucoup n'ont pas de religion parce qu'ils ne savent pas, voyons un peu si par nos paroles, par nos démarches il ne nous serait pas possible de les faire savoir, de les avertir, de les éclairer, de les mettre en marche vers la lumière. Ils ne voient pas la nécessité de la religion. Faisons-leur comprendre que la religion et la société sont solidaires, et que les périls qui fondent sur l'ordre religieux menacent du même coup l'ordre social. — Ils ignorent les vérités et les preuves de la religion. Tâchons de les instruire par une parole dite à propos, par la lecture d'un bon livre. Conduisons-les au prêtre, à l'église, au pied de la chaire. Chrétiens nous-mêmes, travaillons à christianiser les autres. Rien n'est plus nécessaire. Rien n'est plus urgent !

Amen !

CINQUANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

Pourquoi tant de gens qui n'ont pas de religion ?

3° *CEUX QUI NE VEULENT PAS*

MESSIEURS,

Pourquoi y a-t-il tant de gens qui n'ont pas de religion ? Pourquoi ? c'est facile à comprendre. Les uns ne peuvent pas et les autres ne savent pas. Et puis, il y en a qui savent et qui pourraient, mais qui ne veulent pas. Leur abstention religieuse est formelle. C'est chez eux un parti pris, une résolution arrêtée. Qu'il se trouve des hommes irréconciliables, irréductibles en matière religieuse, est-ce vrai ? Et que faire ?

I. *Est-ce vrai ?*

— Ce n'est pas niable. Un certain nombre d'hommes sont irréligieux *par idée fixe*. Une mau-

vaise éducation reçue dans la famille ou à l'école, un mauvais milieu dans lequel ils ont constamment vécu, de mauvaises lectures dont ils ont fait leur aliment quotidien, une mauvaise secte qui les a embrigadés et asservis, tout cela et beaucoup d'autres choses encore ont faussé leur esprit et perverti leur jugement. Par exemple ils s'imaginent qu'on ne peut pas accorder la religion avec la science, ou bien qu'on ne peut pas être républicain et professer le catholicisme. Ce sont là des imaginations sottes et puériles. Mais il n'y a pas moyen de les leur ôter de la cervelle. Ils sont irréligieux par fanatisme scientifique ou par fanatisme politique. Ils sont irréligieux par idée fixe. Qui de nous n'a rencontré ce phénomène ?

— Beaucoup d'autres sont irréligieux *par passion*. Vous êtes-vous demandé quelquefois *pourquoi la religion catholique rencontre tant d'ennemis ?* Voyez. On laisse en paix la religion chinoise et la religion mahométane sûrement fausses. On n'inquiète ni le marabout arabe, ni le rabbin juif; on ne soulève aucune objection contre le protestantisme. C'est le prêtre catholique, c'est la croyance catholique seule qu'on incrimine. *Serait-ce que la religion catholique n'est pas rationnelle ?* Détrompez-vous. Elle est éminemment rationnelle. Elle se déduit de principes fermes, elle se prouve par de solides arguments comme la science. L'évidence morale sur laquelle s'appuie la religion a autant de

valeur que l'évidence mathématique sur laquelle s'appuie la science. Puisque la religion catholique est rationnelle, pourquoi donc a-t-elle tant d'ennemis? *Parce qu'elle entraîne des conséquences pour la vie pratique.* Je puis m'avancer très loin dans le domaine de la science par le seul labeur de mon esprit. La perception de la vérité morale et religieuse, en même temps que les lumières de ma raison, exigent les bonnes dispositions de ma volonté et de mon cœur. L'intelligence est une faculté isolée, une faculté partielle de l'âme, qui suffit à me faire acquérir et posséder la science. C'est avec l'âme tout entière qu'au sens le plus large du mot je dois être religieux. Pour croire il faut non seulement savoir, mais vouloir. La religion a tant d'ennemis, parce qu'elle entraîne des conséquences pratiques et

Que beaucoup ne veulent pas accepter ces conséquences pratiques. La géométrie n'a rien qui trouble les consciences coupables ; elle ne suscite pas d'objections. La religion impose à l'humanité des principes gênants; elle se heurte à des contradictions violentes. On contesterait les vérités géométriques comme on conteste les vérités religieuses, si les vérités géométriques essayaient de mettre un frein à nos passions. Quand je pense avec quelle sainte sévérité l'Évangile condamne tous les vices, toutes les passions désordonnées, l'orgueil, la volupté, la cupidité, savez-vous ce qui m'étonne,

Messieurs, ce n'est pas qu'il y ait des incrédules, c'est bien plutôt qu'il y ait des chrétiens. La religion a tout contre elle, excepté la vérité.

Et alors on n'en veut pas, noluit intelligere ut bene ageret. On ne veut pas croire, parce qu'on ne veut pas devenir meilleur. Sans le dire au public, et souvent même sans se l'avouer à soi-même, on repousse du même coup la vertu et la vérité, la vertu parce qu'elle gêne, et la vérité parce qu'elle impose la vertu. Je ne dis pas que l'incrédulité a toujours pour cause secrète quelque immoralité, quelque défaillance de la volonté. Cela n'est pas toujours vrai. Mais cela est vrai souvent. Une infinité de personnes sont irréligieuses par passion... Que de jeunes gens surtout à qui l'on pourrait dire : « Jeune homme, tu n'es pas religieux parce « que tu n'es pas chaste. Tu abandonnes et tu per- « sécutes la religion, parce que la religion te prêche « des devoirs qui répugnent à ton sens dépravé ! » Beaucoup d'hommes sont irréligieux par idée fixe, ou par passion. Ils ne veulent pas.

Leur parti est pris. Leur siège est fait. L'abbé Vertot achevait son *Histoire des Chevaliers de Malte* quand on vint lui proposer des renseignements précis sur le siège de Rhodes. Il les refusa et s'excusa de ne pas les utiliser en disant : « Mon siège est fait. » Le mot de Vertot, cet historien plus fleuri qu'exact, est resté, il a fait fortune, il est couramment employé et il désigne bien l'état

d'esprit de bon nombre de nos contemporains qui en matière religieuse sont irréconciliables et irréductibles. Leur parti est pris. Leur siège est fait. Essayez de les éclairer, de les émouvoir et de les convaincre, et, comme le personnage que fait parler Aristophane dans la comédie antique, ils vous répondent : « Tu ne nous persuaderas pas, quand même tu nous aurais persuadés. » Ils ne veulent pas.

II. *Que faire ?*

Beaucoup d'hommes de notre temps sont de parti pris étrangers ou hostiles à la religion.

1° *Il ne faut pas les mépriser*, les dédaigner, les maltraiter, les agoniser. Ils sont déjà trop à plaindre sans que nous ajoutions l'injure à leur malheur. Nous sommes chrétiens, et notre foi nous apprend deux choses : 1° le prix sacré des âmes ; 2° les révolutions sublimes de la grâce qui se plaît parfois à transformer les volontés les plus récalcitrantes. Est-ce qu'on ne voit pas cela à toutes les pages de l'histoire? Or, le bras de Dieu n'est pas raccourci. Il a pour atteindre les âmes rebelles des secrets qui échappent à notre analyse et à nos prévisions. L'ère des conversions n'est point fermée. Et si dans ce siècle et à cette heure, il y a des

chrétiens qui tombent, il y a aussi des pécheurs qui se relèvent, des indifférents qui se réveillent et des incrédules qui reviennent à la lumière.

Ne méprisons personne. Le mépris ne sert à rien. Il est une marque de faiblesse et non un signe de force. La presse avec ses habitudes de polémique à outrance n'a pas peu contribué à déformer çà et là l'esprit d'aménité et de respect. Réagissons contre ces tendances. Mettons la bonté au service de la vérité. Qu'un langage sans aigreur soit chez nous l'expression d'une âme sans amertume. Dieu est patient parce qu'il est éternel. Nous autres hommes nous sommes impatients, parce que nous ne vivons qu'un jour. Sachons nous contenir et nous modérer, temporiser et attendre. Les hommes, qui de parti pris sont étrangers ou hostiles à la religion, se trompent; ils sont peut-être coupables; mais ils sont certainement malheureux, et, dans tous les cas, ils sont nos frères. Il ne faut pas les mépriser.

2° *Il ne faut pas s'en effrayer*, ni croire que tout est perdu parce que nous rencontrons sur notre chemin beaucoup de contemporains qui refusent de partager nos croyances, et qui même sont disposés à les combattre.

— D'abord il en a toujours été ainsi, et il ne saurait en être autrement. Comment voulez-vous que la religion chrétienne, si sainte, si sévère, si exigeante, se concilie tous les suffrages? C'est abso-

lument impossible. Qu'importe le nombre des soldats qui désertent?

— Notre drapeau est assez beau, pour que nous en soyons fiers et lui donnions notre confiance. Il ne date pas d'hier. Il a été planté jadis sur le calvaire par Jésus-Christ qui l'a arrosé de son sang et empourpré de ses mérites. Pendant trois siècles les apôtres et les martyrs l'ont promené dans les catacombes, devant les tribunaux, dans les amphithéâtres; ils l'ont fait flotter à l'air librement... et un jour, un coup de vent l'a emporté jusqu'au sommet du Capitole. On l'a vu dans la main de Constantin, de Charlemagne, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, dans la main des grands capitaines et des grands libérateurs. On l'a vu dans la main des docteurs et des plus beaux génies de l'humanité. On l'a vu dans la main des vierges, des justes, des saints qui sont les plus hauts représentants de la race humaine. Quel drapeau que celui qui marche à notre tête! Déjà depuis vingt siècles deux cent soixante-deux papes l'ont tenu haut et ferme au-dessus des agitations du passé, et Pecci qui vient de mourir le transmet à Sarto, en qui revit Pierre, le chef de la dynastie pontificale. Quel drapeau que celui qui marche à notre tête! Un grand peuple le suit, et une grande cause le précède... c'est la cause du vrai et du bien, la cause de la justice et de la charité, la cause de Dieu et des âmes, la cause de l'Évangile et de la civilisation la cause du temps

et de l'éternité ! *Changarnier* était en Algérie promenant le drapeau français au milieu des tribus arabes. Il n'avait qu'une poignée d'hommes, et tout à coup il se voyait cerné par des ennemis vingt fois plus nombreux. Il rassemble sa petite troupe et il s'écrie : « Mes amis, ils sont 10.000 et nous « sommes 500. Vous voyez bien que la partie est « égale. » Et les Arabes furent dispersés. Le drapeau et la cause de la France triomphaient du nombre stupéfait et impuissant. C'est ainsi, Messieurs, qu'il faut faire valoir notre drapeau et notre cause. Ayons conscience de la vérité que nous professons et du droit qui nous couvre. Les hommes, qui de parti pris sont étrangers ou hostiles à la religion, peuvent être sincères ou de mauvaise foi, c'est à Dieu seul de les juger. Il ne faut pas les mépriser. Ils peuvent être nombreux. Il ne faut pas s'en effrayer.

3° *Il ne faut pas s'y résigner.*

— Essayons de les éclairer en leur parlant, de les attendrir en les aimant, de les convertir en priant pour eux.

— Ce n'est pas assez. Très souvent ceux qui n'ont pas de religion ne supportent pas que nous en ayons. La pensée de Dieu les met en fureur, la vue d'un croyant les exaspère. Ils réclament pour eux la liberté du blasphème, et volontiers ils refuseraient aux autres la liberté d'adorer et de prier. Ils ne viennent

pas à l'église, et volontiers, s'ils le pouvaient, ils empêcheraient les autres d'y venir. Rien ne leur coûte dès qu'il s'agit de terroriser les timides et d'opprimer les pratiquants. Est-ce que nous pouvons en conscience nous résigner et nous laisser faire? pas du tout. Nous avons le devoir de résister et d'agir. Il ne suffit pas de prier dans le sanctuaire quand la hache s'abat sur les portes du temple. Prier sans bouger est une abdication. Les impies déterminés ne sont pas le nombre, mais ils sont l'audace. Il faut défendre les faibles et nous défendre nous-mêmes contre les entreprises de l'impiété. Il faut faire nôtre cette devise du chevalier qui avait pris pour emblème les flots soulevés avec ces deux mots : *turbant sed extollunt*, ils bouleversent, mais ils rapprochent du ciel. La lutte double nos forces et décuple nos mérites... et, comme ce fruit qui est d'autant plus savoureux qu'on est allé le cueillir sur un rocher escarpé, les conquêtes de notre foi seront d'autant plus belles qu'elles auront été plus chèrement achetées... Il y a des hommes qui n'ont pas de religion parce qu'ils ne veulent pas en avoir. Et nous, nous en aurons parce que nous le voudrons, et quand même les autres ne le voudraient pas. C'est un droit que personne ne peut nous prendre, c'est un devoir dont personne ne peut nous dispenser.

Amen!

CINQUANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Pourquoi tant de gens qui n'ont pas de religion

4° *CEUX QUI N'OSENT PAS*

MESSIEURS,

Pourquoi y a-t-il tant de gens qui n ont pas de religion ? Pourquoi ? C'est facile à comprendre. On ne peut pas. On ne sait pas. On ne veut pas. Et enfin parmi ceux qui peuvent, qui savent et qui voudraient, beaucoup n'osent pas. Ils ont peur. Est-ce vrai ? Que faire ?

I. *Est-ce vrai ?*

Oui, il est vrai que beaucoup d'hommes ayant de la religion n'osent pas la professer au dehors.

— *Rien de plus beau que l'intrépidité.* Quand vous lisez dans l'histoire qu'à Malplaquet, en 1709, les soldats français n'ayant point mangé depuis trois

jours jettent le pain qu'on leur distribue, refusant d'y toucher avant d'avoir vaincu, je vous défie de ne pas tressaillir. Et quand vous contemplez dans les Annales d'hier le général de Sonis étendu sur la neige au soir de la sanglante bataille de Loigny, attendant la mort qui ne vient pas, baignant toute la nuit dans son sang, extasié dans la prière, vous éprouvez le frisson de l'enthousiasme. Rien de plus beau que l'intrépidité.

Rien de plus rare que l'intrépidité en matière religieuse. Le nombre des timides est infini. Nous parlons sans cesse de liberté de conscience, et il y a des milliers d'hommes dont la conscience n'ose pas se manifester. Ils ont peur de paraître religieux. Ils ont peur

1° *De l'impiété officielle.* Ils ont peur de perdre une situation qui, pour modeste qu'elle soit, assure tant bien que mal le pain quotidien ; peur de se mettre en contravention sinon avec la loi, du moins avec ceux qui l'appliquent violemment et arbitrairement ; peur de s'exposer aux reproches et aux vengeances des tyranneaux de ville ou de village qui se sont donné le mandat de poursuivre partout l'idée religieuse. Volontiers ils adoreraient le Christ si on pouvait le fréquenter pendant la nuit à l'abri des inquisitions malveillantes et des indiscrétions compromettantes. Mais en plein jour, c'est impossible ! Ils vont encourir la disgrâce des puissants !

Ils vont subir les exclusions injustes, les récriminations violentes, les mesures vexatoires qui les atteindront jusque dans leurs enfants. C'est trop pour eux. Ils baissent pavillon, ils se taisent, ils déguisent leurs convictions secrètes sous l'hypocrisie de l'indifférence, ils abdiquent les droits de leur conscience et de leur paternité, ils mettent leur drapeau dans leur poche. On les entend murmurer tout bas : « La tempête passe, cachons-nous. » Et même quelques-uns, poussant la faiblesse jusqu'à l'apostasie, ajoutent : « L'impiété hurle ; hur- « lons avec les loups. » Ils sont irréligieux par peur. — D'autres sont encore plus timides et reculent devant un moindre péril. Ils jouissent de leur pleine indépendance, mais ils ont peur

2° *Du sarcasme de la galerie*, d'un mot, d'un sourire, d'un regard, d'un rien. Oh ! la puissance d'un *mot* pour désigner et flétrir les chrétiens ! Au temps de Néron et de Domitien c'étaient les ennemis du genre humain — au temps de Julien, des Galiléens — au temps de Luther, des papistes, — au temps de Voltaire, des dévots, — au temps de Louis-Philippe, des Jésuites, — aujourd'hui des cléricaux. Avec une telle épithète sur le front on n'a plus le droit d'être entendu ni écouté, et les grands services sont aussi impopulaires que les grands talents et les grandes vertus. Beaucoup ne savent pas accepter cette glorieuse impopularité. Ils ont peur d'un mot incompris,

absurde, idiot. Ils ont peur de *l'opinion*. L'opinion, qui est souvent dissolue, ne peut pas aimer la religion, qui est toujours pure, et à chaque instant elle fait éclater sur la tête des croyants son rire indécent et narquois. Que d'hommes qui tremblent devant elle, et qui suppriment leurs pratiques religieuses pour n'avoir pas un sourire à braver! Ils viendraient à l'église, si les temps étaient meilleurs! Ils verront le prêtre à la mort; mais pendant la vie ils s'en passent. Les choses de la religion ont toutes leurs sympathies secrètes; mais ils n'osent pas manifester ces sympathies. *Napoléon*, se voyant près de mourir, se confessa, reçut le saint viatique et l'Extrême-onction et dit au général Montholon: « Je suis heureux d'avoir rempli mes devoirs... Je « n'ai point pratiqué sur le trône, parce que la « puissance étourdit les hommes. Mais j'ai toujours « eu la foi. Je voulais en faire un mystère, mais « c'est de la faiblesse. Je veux rendre gloire à « Dieu. » Ainsi Napoléon lui-même, qui avait certes l'intrépidité militaire, avoue qu'il n'a pas eu l'intrépidité religieuse. *Cette défaillance est particulière aux Français*, et on ne la trouve pas au même degré chez les autres peuples. Le 30 avril dernier, le président Roosevelt, entouré des plus hauts fonctionnaires, inaugurait l'exposition internationale de Saint-Louis, et demandait au cardinal Gibbons de commencer cette grande cérémonie par une prière solennelle. Les Américains n'ont pas peur

de manifester leur foi religieuse. A la fin de mai dernier avait lieu, à Londres, la septième réunion de l'Institut colonial international. A ce Congrès étaient représentés de nombreux États. Il s'est terminé par un banquet présidé par le lord maire de la cité, et au commencement de ce banquet le lord maire a demandé au P. Piolet, un jésuite, de dire le *Benedicite*. Les Anglais n'ont pas peur de manifester leur foi religieuse. Chez nous beaucoup d'hommes, ayant de la religion, n'osent pas la montrer au dehors.

II. *Que faire ?*

Il ne faut pas les maudire. Il faut les prendre en pitié, les défendre, les encourager, les aguerrir par nos paroles, par nos exemples, par notre vie ouvertement et courageusement chrétienne. Ayons :

1° *Une religion qui s'affirme.*

— Qu'est-ce donc qu'une religion qui s'affirme ? Je vais essayer de vous le dire : *Condé* et Luxembourg tapissaient, vêtus du scapulaire, Notre-Dame de Paris des drapeaux étrangers. Voilà une religion qui s'affirme. — *Drouot* portait son chapelet à la dernière bataille de la grande armée. Voilà une religion qui s'affirme. Le général *Brun de Villeret* un jour de vendredi, à la table de Louis-Philippe, refusait poliment tous les plats gras qui lui étaient

offerts. Voilà une religion qui s'affirme. *Lamoricière*, exilé à Bruxelles après le coup d'État, recevait de M. Thiers un billet lui fixant un rendez-vous pour le dimanche à huit heures. Thiers avait besoin de lui pour étudier sur place la bataille de Waterloo. Et Lamoricière lui répondait : « Non, pas à « huit heures ; le dimanche à huit heures je vais à « la messe. » Voilà une religion qui s'affirme. Un jour, dans la cathédrale de Quito, le prédicateur, à la fin de son sermon, annonce la plantation d'une croix aux portes de la ville, demande pour la porter des hommes de bonne volonté. *Garcia Moreno*, le Président de la République, descend le premier de la tribune, suivi de tous ses ministres, et réclame l'honneur de recevoir sur ses épaules ce précieux fardeau. Voilà un Président de la République comme on en voit peu. Voilà une religion qui s'affirme. Il y a quatre ans, devant la Haute Cour, paraissait comme témoin le chansonnier *Botrel*. Il fallait prêter serment. Point de crucifix. Botrel le cherche des yeux, et ne l'apercevant nulle part, il dit simplement : « Je suis chrétien ; je suis donc un crucifix vivant. » — Puis traçant sur lui-même un grand signe de croix il ajoute : « Au nom du Père, du Fils « et du Saint-Esprit, je jure de dire la vérité. » Tous les francs-maçons faillirent s'évanouir. Voilà une religion qui s'affirme.

Voulez-vous, Messieurs, rassurer et entraîner ceux qui n'osent pas ? *Avancez-vous, enseignes dé-*

ployées, au milieu d'un monde où les timides ont toujours tort.

Ne rougissez pas de votre foi. Ne la mettez pas sous le boisseau comme un flambeau qui vous gêne, parce qu'il vous désigne. Un drapeau que l'on met dans sa poche n'est plus un drapeau, ce n'est qu'un mouchoir. N'ayez donc pas l'air de demander pardon aux hommes d'appartenir à Dieu. Affirmez vos convictions sans jactance mais sans faiblesse.

— Si on attaque devant vous votre foi catholique, défendez-la avec vigueur. La plupart du temps, ceux qui combattent vos croyances, ne vous sont supérieurs ni par la position, ni par les lumières.

— Et, d'ailleurs, quand ils auraient sur vous la supériorité du talent ou de la richesse, n'avez-vous pas, comme eux, la liberté de vos convictions, la liberté primordiale, inviolable et sacrée de votre conscience ?

— Paraissez ce que vous êtes, suivez la ligne droite, et vous vous concilierez l'estime de tous. Ceux mêmes qui n'auront pas le courage de vous suivre, seront obligés de vous rendre témoignage et diront tout bas : « A la bonne heure! voilà un caractère! » Et les caractères sont si rares dans notre monde qui fléchit de toutes parts que, quand on les rencontre, on les respecte d'abord et on finit souvent par les imiter. Ayez une religion qui s'affirme.

2° *Une religion qui rayonne.*

— A la bataille de Minden, en 1759, le corps des grenadiers de France, que commandait M. de Saint-Pern, était exposé au feu d'une batterie qui emportait des files entières. M. de Saint-Pern tâchait de faire prendre patience à ses hommes, et, se promenant devant la ligne, au petit pas de son cheval, sa tabatière à la main, il disait à ses grenadiers, un peu émus : « Eh bien! mes enfants, qu'est-ce que c'est? Du canon? Eh bien! Ça tue, ça tue, voilà tout. » Il avait droit, par sa bravoure devant le danger, de leur commander de rester au poste d'honneur. Ceci veut dire, Messieurs, que, pour demander le courage à d'autres et la vertu, il faut l'avoir soi-même. Ceci veut dire que,

A l'heure présente, quand je vois autour de vous tant de baptisés qui hésitent, tant de têtes qui fléchissent et tant de timidités qui tremblent, je voudrais vous voir tous, animés d'un zèle intelligent et infatigable, arrêter la contagion de la peur et propager la contagion du courage. Je voudrais vous voir aguerris vous d'abord, travailler à aguerrir vos frères. Je voudrais vous voir entraîner ceux qui n'osent pas dans le rayonnement de votre religion, ostensiblement professée. Qu'il en soit ainsi, Messieurs, et que Dieu bénisse votre persévérant apostolat!

Amen!

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

A

Abd-el-Kader, 333.
Abraham, 69.
Aguesseau, (d'), 273.
Alembert (d'), 229.
Alexandre, 54, 334.
Ampère, 183, 276, 278, 284.
Arago (F.), 296.
Archias, 19, 505.
Arius, 129.
Assas (d'), 153.
Augereau, 334.
Auguste 423.
Augustin (saint), 11, 286.

B

Bacon, 313.
Balmès, 271.
Balzac, 24.
Bastiat (F.), 268, 285, 366.
Bautain, 285.
Beaumont (Elie de), 276.
Bedeau (Gal), 275, 358.
Bellarmin, 220.
Bernard (Claude), 183, 277.
Berryer, 273, 378.
Berthault (Gal), 104.
Berthelot, 302, 459.
Bèze (Théodore de), 305.
Biot, 183.
Bismarck, 110.
Blanche de Castille, 43.
Bonnal (Gal), 344.
Bonald (de), 221.
Bonaparte, 138, 378.
Bossuet, 51, 117, 251, 261, 264, 266, 281, 283, 314, 393, 502.
Botrel, 522.
Bougaud (Mgr), 183.
Bourgeois (Léon), 382.
Bourget (P.), 287.
Bouguer, 305.
Branly, 277, 377.
Broglie (de), 273.
Brun de Villeret, 355, 521.
Brunetière, 273, 468.
Buffon, 273.
Bugeaud, 275.

C

Calvin, 52, 305.
Carnot, 332,
Cauchy, 183, 276.
César, 48.
Champagny (de), 273.
Changarnier, 270, 515.
Charlemagne, 275.
Chateaubriant, 272.
Chevalier (Ulysse), 184.

Chevreul, 277, 501.
Cicéron, 393.
Cinna, 423.
Cochin, 273.
Combes, 198.
Commines, 24.
Condé, 275, 521.
Coppée (F.), 243, 252, 273, 306.
Corot, 272.
Courbet, 275.
Cousin (Victor), 371, 444.
Cromwell, 109.
Cruveilhier, 274.
Curé d'Ars, 5.
Cuvier, 183, 276.
Cyrus, 54.

D

Danton, 109.
Delattre (P.), 184.
Demagny, 88.
Desaix, 378.
Descartes, 273.
Deshaies, 305.
Diderot, 229, 232.
Dioclétien, 109.
Donoso Cortès, 273.
Doumer, 78.
Drouot, 275, 521.
Dufaure, 273.
Dumas, 183, 277.
Dunois, 478.
Dupanloup (Mgr), 5, 163, 225, 271, 444.
Dupetit-Thouars, 332, 356.
Dupuytren, 230, 274.
Duvian (Frère), 414.

E

Eschine, 216.

F

Faguet (Emile), 477.
Falloux (de), 139, 222, 225, 273.
Faraday, 276.
Félix, 161.
Fénelon, 51.
Féval (Paul), 287.
Flamidien (F.), 414.
Flandrin, 272.
Fontanes (de), 103, 144, 273.
Fontenelle, 374.
Fouillé, 101.
Foucquier (H.), 100.
François Ier, 435.
François de Sales (saint), 305.
Franck (Ad.), 104.
Frayssinous (Mgr de), 313.
Frédéric II, 153.
Freppel (Mgr), 163.
Frossard (Gal), 344.

G

Galliéni, 78.
Galilée, 8.
Gambetta, 496.
Garcia Moreno, 175, 522.
Gauthier (abbé), 229.
Gibbons, 520.
Gladstone, 175.
Gluck, 272.
Gobini, 184.
Gounod, 128, 272.
Goyau, 273.
Gramont (de), 275.
Grant, 17.
Gratry, 225, 285.
Grégoire XVI, 128.
Guillaume II, 496.
Guillot (A.), 101.
Guizot, 61, 104, 202.

H

Harmel, 7.
Haydn, 272.
Henri III, 29.
Henri VI d'Allemagne, 109.
Herschell, 276.
Hetsch (abbé), 5.

Houssaye (H.), 79.
Hulst (d'), 161.

I

Ingres, 272.
Ireland (Mgr), 210.
Irénée (saint), 11.

J

Jeanne d'Arc, 427.
Joubert, 273.
Julien l'Apostat, 107, 129.

K

Kant, 476.
Képler, 276.
Ketteler, 271.
Kopp, 497.

L

La Bruyère, 315.
Lacordaire, 41, 52, 161, 222, 225, 271, 284.
Laennec (Dr), 274.
Laffite (Pierre), 159.
La Harpe, 108, 286.
Lamartine, 272.
Lamennais, 8, 245.
Lamoricière, 11, 275, 522.
Lamy (Etienne), 273.
Lannes, 334.
Laplace, 230.
Lapparent (de), 276.
Laprade (de), 272.
Larroumet, 316.
Lavigerie (Msr), 163.
Le Hir, 184.
Lemaitre (J.), 316.
Léon XIII, 95, 133, 164, 186, 207, 210, 221, 271.
Le Play, 273, 285.
Lesueur, 272.
Leverrier, 183, 276.
Ligne (Prince de), 344.
Littré, 27.
Loti (Pierre), 316.
Louis (saint), 11, 275.
Louis XI, 27, 29.
Louis XIV, 29.
Louis XVI, 21.
Louis XVIII, 2.
Louis-Philippe, 355.
Luther, 52, 107, 129, 305.
Luxembourg, 521.
Luzerne (Cal de la), 2.

M

Mac-Mahon, 275.
Mahomet, 109.
Maistre (J. de), 221, 272.
Malesherbes, 21.
Manning (Cal), 175, 210.
Marchand (colonel), 275.
Marat, 109.
Marceau, 275.
Maret (H.), 98.
Massillon, 313.
Mazarin, 183.
Méhul, 272.
Mermillod (Msr), 318.
Miribel (Gal), 348.
Moigno (abbé), 296.
Moncey, 275.
Monsabré, 161, 231.
Montalembert, 35, 222, 273, 506.
Montespan (Mme de), 29.
Montesquieu, 393, 456.
Montholon, 520.
Montluc, 435.
Mozart, 272.
Mun (de), 273.
Musset (de), 232.

N

Napoléon, 36, 114, 212, 275, 292, 334, 520.
Nélaton (Dr), 274.
Néron, 129.
Newmann, 177, 271, 286.
Newton, 245.
Numa, 69.

O

O'Connell, 35, 225, 273, 348.
Ollivier (E.), 90.
Ozanam, 225, 272, 278.

P

Pascal, 183, 250, 265, 273, 281, 283, 286, 313, 464, 468.
Pasteur, 183, 277, 284, 468, 507.
Paul (saint), 136, 473.
Payot, 485.
Péan (Dr), 274.
Pélissier, 275.
Perraud, 285.
Perreyve, 225.
Pie VII, 114, 212, 292, 334.
Pie IX, 11.
Pierre le Grand, 69.
Piolet (Père), 521.
Piot, 273.
Portalis, 70, 103.
Proud'hon, 90.

Q

Quatrefages, 183.

R

Racine, 273.
Ravignan, 161, 271.
Récamier, 274.
Renan, 109, 183.
Richelieu, 183.
Rive (de la), 276.
Robespierre, 4.
Roosevelt, 111, 250, 520.
Rossini, 272, 311.
Rousseau (J.-B.), 351.
Rousseau (J.-J.), 22.
Royer-Collard, 221.

S

Saint-Arnaud, 276.
Saint-Pern (de), 524.
Salle (de la), 160.
Sangnier (Marc), 445.
Schouwaloff, 285.
Secchi, (P.), 184.
Ségur (Mgr de), 311.
Sonis, 35, 518.
Soult (Mal), 355.
Spalding (Mgr), 111, 210.
Suarez, 220.
Suau (Pierre), 230.
Sylvestre II, 182.
Sylvio Pellico, 225, 273.

T

Taine, 185, 188, 209.
Théodulphe, 188.
Thiraudeau, 138.
Thierry (Augustin), 285.
Thiers, 77, 278, 444, 522.
Thomas (saint), 158, 220.
Tocqueville (de), 72, 225.
Toricelli, 183.
Toussaint, 230.
Troplong, 275.
Turenne, 275.

V

Vareilles-Sommières (de), 318.
Vernet (H.), 272.
Vertot (abbé), 511.
Veuillot (Louis), 35, 273, 285, 352.
Victor Hugo, 197, 230, 349, 393.
Villars, 275,
Vincent de Paul (saint), 60.
Volta, 276.
Voltaire, 107, 129, 229, 371.
Volney, 230.

W

Waldeck-Rousseau, 88.
Wallon, 273.
Washington, 69.
Wellington, 36.
Wissemann, 271.

X

Ximenès, 440.

Z

Zola, 25, 62, 109.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Discours d'ouverture

I. Nous faisons une œuvre de la plus haute importance :
Par l'instruction nous prenons des idées.
Par le groupement nous prenons des forces 1
II. Nous la faisons ensemble :
C'est l'œuvre du conférencier ;
C'est l'œuvre des auditeurs 4

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas le temps

I. Je n'ai pas le temps de m'occuper de religion 10
II. Je n'ai pas le temps de penser à Dieu et à mon âme 13
III. Je n'ai pas le temps de sanctifier le dimanche 16

TROISIÈME CONFÉRENCE

Après nous verrons

I. Vous n'avez pas le droit de dire cela :
La religion est une chose sérieuse : Dieu ne veut pas attendre ; vous donnez un exemple pernicieux 19
II. Je vous trouve bien imprudent. Il n'est pas raisonnable de dire : Je pratiquerai la religion plus tard, à la mort, quand je serai malade 22

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Il ne faut pas être bigot

I. Cette formule exprime un défaut que je constate, mais qui est moins répandu qu'autrefois 27

Pages.

II. Cette formule cache un prétexte que je démasque, prétexte que mettent en avant les livres-viveurs, les hommes de proie, les sceptiques, les indifférents et même les chrétiens..... 31

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Il faut que jeunesse se passe

I. LES FAITS

1° Les jeunes gens de douze à vingt ans, c'est tout l'avenir. 36
2° Les jeunes gens de douze à vingt ans sont très menacés. 39

II. LES CONCLUSIONS

1° Pour le sauvetage de la jeunesse, les parents ne peuvent rien sans la religion..... 41
2° Pour le sauvetage de la jeunesse, la religion ne peut rien sans les parents..... 43

SIXIÈME CONFÉRENCE

Après tout... je suis libre

I. C'est une parole de démence. La religion règle et retient notre liberté ; elle en a le droit dans l'ordre social, domestique, individuel, religieux..... 37
II. C'est une parole d'ingratitude. La religion respecte, ménage, délivre, exalte notre liberté..... 50

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Il faut être de son temps

I. Il faut être de son temps. Oui, il faut approuver certaines idées, certains progrès, certaines innovations de notre temps..... 56
II. Il faut être de son temps. Non, il ne faut pas approuver les principes d'insubordination, les habitudes de démoralisation, les essais d'irréligion de notre temps..... 60
Aimons notre temps. Améliorons notre siècle..... 64

HUITIÈME CONFÉRENCE

Aujourd'hui, l'État peut se passer de religion

I. Jamais aucun État n'a pu se passer de religion.
Cette vérité éclate dans l'histoire ancienne, dans l'histoire romaine, dans l'histoire de France..... 66

Pages.
II. L'État moderne ne peut pas se passer de religion 69
L'État moderne prétend réaliser la vertu sans religion.
L'État moderne prétend réaliser le bien-être sans religion.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Aujourd'hui, l'État français peut se passer de religion

I. La séparation de l'Église et de l'État serait chez nous une souveraine imprudence. Elle risquerait de compromettre le présent et l'avenir..... 77
II. La séparation de l'Église et de l'État serait chez nous une criante injustice. Elle consisterait à exterminer l'Église catholique en la dépouillant et en l'asservissant..... 80

DIXIÈME CONFÉRENCE

Que ceux qui veulent des curés les paient

I. Est-ce qu'il y a en France beaucoup de gens qui ne veulent pas des curés?..... 86
II. Voilà une parole absolument opposée à la marche normale de la société..... 89
III. Comment feront les malheureux qui ont une religion et qui n'ont pas d'argent?..... 91
IV. Ce seraient les communes, les municipalités, qui se chargeraient des frais du culte. De là de grands inconvénients..... 93

ONZIÈME CONFÉRENCE

Aujourd'hui, l'école peut se passer de religion

L'ÉCOLE SANS DIEU, L'ÉCOLE NEUTRE EST UN DANGER

I. Pour la religion..... 96
II. Pour l'instituteur..... 98
III. Pour l'enfant..... 100
IV. Pour le pays..... 103

DOUZIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps

1° ELLE EST FINIE

I. La religion a fait son temps. Cette parole n'est pas nouvelle..... 106

Pages.

II. La religion a fait son temps. Cette parole n'est pas sérieuse..... 109

III. La religion a fait son temps. Cette parole n'est pas sincère..... 112

TREIZIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps (*suite*)

2° ELLE NE SUFFIT PLUS

I. Jésus-Christ est nécessaire au monde, aux âmes, aux intelligences, aux volontés, aux cœurs, aux familles, aux patries, à la civilisation..... 116

II. La religion de Jésus-Christ est irremplaçable.
On veut mettre à la place de Jésus-Christ des riens, des mots..... 121

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps (*suite*)

3° ELLE MANQUE D'ACTUALITÉ

I. La religion a l'actualité des choses qui demeurent..... 127
1° La religion est un fait qui s'affirme sous nos yeux;
2° La religion est une parole qui vibre à nos oreilles;
3° La religion est une institution qui fonctionne à notre profit.

II. La religion a l'actualité des choses qui passent..... 132
1° Elle est intimement liée et mêlée aux bruits du jour;
2° Elle est intimement liée et mêlée aux événements du jour;
3° Elle est intimement liée et mêlée aux questions du jour.

QUINZIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps (*suite*)

4° ELLE A CESSÉ DE PLAIRE

I. S'il était vrai que la religion a cessé de plaire, qu'est-ce que cela prouverait? Cela ne prouverait rien contre la religion..... 137
Cela prouverait beaucoup contre notre temps.

II. Est-il vrai que la religion a cessé de plaire? Oui et non.. 141

Pages

1° Oui, la religion a cessé de plaire aux orgueilleux, aux voleurs et aux corrompus, aux ignorants et aux trompés ;
2° Non, la religion n'a pas cessé de plaire aux âmes honnêtes, intelligentes et droites qui cherchent la vérité et le bien..... 145

SEIZIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps (*suite*)

5° ELLE EST ARRIÉRÉE ET RÉTROGRADE

I. La religion est arriérée et rétrograde. Cela doit être..... 147
II. La religion est arriérée et rétrograde. Gloire à elle..... 150
III. La religion est arriérée et rétrograde. Tant mieux pour nous..... 154

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps (*suite*)

5° ELLE EST ARRIÉRÉE ET RÉTROGRADE (*suite*)

I. La religion n'a jamais été arriérée et rétrograde..... 157
La religion du moyen âge a façonné les idées, les mœurs et les lois ; elle a déterminé l'étendue et les limites du pouvoir; elle a restauré et transfiguré les arts; elle a suscité l'esprit de recherche, d'invention.
II. Aujourd'hui la religion n'est pas arriérée et rétrograde.. 161
Ses orateurs, ses apôtres, ses disciples ne sont pas des rétrogrades.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps (*suite*)

6° ELLE EST ANTILIBÉRALE

I. La religion est opposée à certains libéraux fanatiques et exagérés, hypocrites et menteurs..... 167
II. La religion n'est pas opposée à la liberté..... 171
1° Elle a fondé la liberté ;
2° Elle a sauvé la liberté ;
3° Elle la revendique aujourd'hui pour les autres ;
4° Elle la pratique sincèrement.

Pages.

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps (*suite*)

7° ELLE EST ANTISCIENTIFIQUE

I. La religion aime la science..... 177
1° Pourquoi ne l'aimerait-elle pas?
2° Elle s'en sert à chaque instant;
3° La science mène à Dieu.
II. La religion cultive la science..... 182
J'en atteste les siècles passés. J'en atteste notre siècle.
III. La religion répand la science..... 184
Elle la répand trop bien.

VINGTIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps (*suite*)

8° ELLE EST ANTIDÉMOCRATIQUE

1° *La religion et l'ascension intellectuelle de la démocratie* 187

I. La religion donne au peuple une instruction abondante.. 188
II. La religion donne au peuple une instruction saine..... 191
Il y a une instruction qui est mauvaise en elle-même.
Il y a une instruction qui est bonne en elle-même, mais mauvaise dans l'usage qu'on en fait.

VINGT ET UNIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps (*suite*)

8° ELLE EST ANTIDÉMOCRATIQUE (*suite*)

2° *La religion et l'ascension morale de la démocratie*

I. La religion élève le niveau moral de la démocratie par son enseignement..... 196
II. La religion élève le niveau moral de la démocratie par son culte..... 199
III. La religion élève le niveau moral de la démocratie par son sacerdoce..... 202

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps (*suite*)

8° ELLE EST ANTIDÉMOCRATIQUE (*suite*)

3° *La religion et l'ascension matérielle de la démocratie*

I. La religion travaille puissamment au bien-être de la démocratie par ses doctrines et par ses œuvres..... 205

Pages.

II. Le prêtre travaille puissamment au bien-être de la démocratie..... 211
Il lui donne : 1° Des services désintéressés;
2° Des services positifs;
3° Des services supérieurs.

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE

La religion a fait son temps (*suite*)

8° ELLE EST ANTIDÉMOCRATIQUE (*suite*)

4° La religion et l'ascension politique de la démocratie

I. La démocratie est un régime politique que la religion accepte comme tout autre..... 216
II. La démocratie est un régime politique qui a besoin de la religion plus que tout autre..... 221

VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas la foi

1° EST-CE VRAI?

I. Y a-t-il beaucoup d'incrédules sincères et convaincus?... 227
Il y en a bien peu, et pour le prouver, j'en appelle au témoignage de la mort et au témoignage de leur conscience.
II. Êtes-vous incrédule sincère et convaincu?..... 233
1° Si c'était vrai, je vous plaindrais et je vous blâmerais;
2° Ce n'est pas probable.

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas la foi (*suite*)

2° POURQUOI?

I. Cela vient peut-être d'une mauvaise éducation..... 238
II. Votre manque de foi s'explique peut-être par votre manque d'instruction religieuse..... 241
III. C'est peut-être l'orgueil qui vous empêche d'avoir la foi. 243
IV. Votre incrédulité a peut-être ses racines dans vos passions sensuelles..... 244
V. Ne serait-ce pas que vous avez peur de l'avoir?..... 246

Pages.

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas la foi (*suite*)

3° QUE FAIRE?

I. Quand on a le malheur de ne pas avoir la foi, il faut la désirer..... 249
II. Quand on a le malheur de ne pas avoir la foi, il faut la demander..... 252
III. Quand on a le malheur de ne pas avoir la foi, il faut la chercher..... 255

VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas la foi (*suite*)

3° QUE FAIRE? (*suite*)

I. Vous n'avez pas la foi? Tâchez de la mériter..... 260
II. Vous n'avez pas la foi? Pratiquez d'abord le peu de foi que vous avez..... 262
III. Vous n'avez pas la foi? Faites comme si vous l'aviez tout entière..... 265
IV. Vous n'avez pas la foi? Confessez-vous..... 266

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE

Il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion

I. Il y a des savants et des gens d'esprit qui ont de la religion..... 270
Agenouillés devant Jésus-Christ et son divin sacrement.
Je vois les papes, les évêques, les prêtres:
Je vois des artistes et des littérateurs de première marque;
Je vois des orateurs, historiens, jurisconsultes, moralistes, publicistes:
Je vois des médecins et des chirurgiens;
Je vois les grands capitaines:
Je vois les savants, les plus forts savants.

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE

Il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion

1° IL Y A DES SAVANTS ET DES GENS D'ESPRIT QUI ONT DE LA RELIGION (*suite*)

I. Il y a des savants et des gens d'esprit qui croient à la religion. Ce sont les grands catholiques..... 280

Pages.

1° Ils sont nombreux ;
2° Cela prouve beaucoup en faveur de la religion ;
3° Quel puissant encouragement pour nous, Messieurs !

II. Il y a des savants et des gens d'esprit qui reviennent à la religion. Ce sont les grands convertis..... 284
1° Ils sont nombreux ;
2° Cela prouve en faveur de la religion ;
3° Quel puissant encouragement pour nous, Messieurs !

TRENTIÈME CONFÉRENCE

Il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion (*suite*)

2° CELA NE PROUVE ABSOLUMENT RIEN CONTRE LA RELIGION

I. La compétence en matière religieuse est chose rare..... 290
II. Beaucoup de savants et de gens d'esprit manquent de compétence en matière religieuse..... 293
En religion comme en tout le reste, il faut s'en rapporter aux hommes compétents..... 296

TRENTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

Il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion (*suite*)

2° CELA NE PROUVE ABSOLUMENT RIEN CONTRE LA RELIGION (*suite*)

I. Beaucoup de savants et de gens d'esprit sont irréligieux par orgueil..... 301
II. Beaucoup de savants et de gens d'esprit sont irréligieux par volupté..... 304
III. Beaucoup de savants et de gens d'esprit sont irréligieux par intérêt..... 307

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

Il y a des savants et des gens d'esprit qui n'ont pas de religion

CONCLUSION

I. Comparons les grands hommes du Christianisme avec les grands hommes de la libre pensée.
Les premiers l'emportent de beaucoup sur les seconds par la quantité et la qualité..... 311

Pages.

II. Observons combien la plupart des bons esprits s'ébranlent vers le Catholicisme 315
III. Tirons une conclusion qui est une parole d'espoir 317

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Il faut faire comme les autres

I. Il faut faire comme les autres. Parole très répandue 319
II. Parole peu raisonnable 322
III. Parole souvent dangereuse 325
IV. Bien faire et laisser dire 327

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

On se moquerait de moi

1° LE PHÉNOMÈNE DE LA PEUR

I. Le respect humain, la peur de l'opinion, c'est le mal de tous les âges 329
II. C'est le mal de toutes les conditions 330
III. C'est le mal de notre pays 333
IV. C'est le mal de notre temps 335

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

On se moquerait de moi

2° LA SOTTISE DE LA PEUR

I. Avoir peur de l'opinion, c'est vouloir contenter tout le monde, c'est insensé 339
II. Avoir peur de l'opinion, c'est craindre une chimère, c'est insensé 342
III. Avoir peur de l'opinion, c'est sacrifier l'essentiel à l'accessoire, c'est insensé 347

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

On se moquerait de moi (*suite*)

3° LE PÉCHÉ DE LA PEUR

I. Le respect humain, la peur de l'opinion est un péché de reniement 350
II. Le respect humain, la peur de l'opinion est un péché de servitude 353
III. Le respect humain, la peur de l'opinion est un péché de scandale 356

Pages.

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Je serai seul

I. Pour aimer et pour pratiquer la religion, vous n'avez pas besoin du nombre 360
II. En aimant et en pratiquant la religion, vous avez le nombre 363
III. Si vous aimez et si vous pratiquez la religion, vous produirez le nombre 366

TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

La religion... c'est l'obscurantisme

I. Qui dit cela ? Des farceurs, des ignorants ou des dupes.... 370
II. Cela n'a pas le sens commun. Contemplez la religion dans ses livres, dans ses temples, dans son passé, dans son présent, tout y est lumière 372

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La solidarité

I. La solidarité... Mot suspect. Depuis quand est-il employé ? Par qui ? Pourquoi ? 380
II. La solidarité... Mot vague 383
La charité est tout ce qu'il y a de plus précis.
La solidarité est tout ce qu'il y a de plus vague.
III. La solidarité... Mot stérile 386
La charité a fait ses preuves ; la solidarité, au contraire, est impuissante, inféconde, sauvage.

QUARANTIÈME CONFÉRENCE

C'est la loi

I. J'établis des principes 390
1° Il y a une loi divine ;
2° La loi divine est antérieure et supérieure à la loi civile ;
3° La loi civile ne vaut qu'autant qu'elle se conforme à la loi divine.
II. Je donne des solutions 394
Première hypothèse. — La loi civile est conforme à la loi divine. Que faire ? il faut obéir.
Deuxième hypothèse. — La loi civile est étrangère à la loi divine. Que faire ? Il faut observer la loi divine.

Pages.

Troisième hypothèse. — La loi civile est opposée à la loi divine. Que faire? — Si la loi civile me demande quelque chose qui est contraire à mon droit, je puis regimber, je puis aussi m'incliner.

Si la loi civile me demandait quelque chose de contraire à mon devoir, en conscience je ne pourrais pas obéir.

QUARANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

Ne puis-je pas tout lire?

I. Non, vous ne pouvez pas tout lire 400
II. Les prétextes ne manquent pas..... 404

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

C'est dans mon journal

I. Qu'y a-t-il dans votre journal? Des idées, vous y croyez les yeux fermés. Vous avez tort..... 409
II. Des faits, vous y croyez les yeux fermés. Vous avez tort. 413

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Il n'y a rien à faire

1° PAROLE TRÈS FRÉQUENTE

I. Chez quelques-uns, c'est pure illusion..... 419
II. Chez quelques autres, c'est un mouvement de colère 421
III. Souvent c'est un cri de découragement 423
IV. C'est souvent aussi un murmure d'inertie 426

QUARANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

Il n'y a rien à faire (*suite*)

2° PAROLE TRÈS DANGEREUSE

I. Parole dangereuse pour ceux qui la prononcent 429
II. Parole dangereuse pour ceux qui l'entendent..... 433

QUARANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

Il n'y a rien à faire (*suite*)

3° PAROLE TRÈS FAUSSE

I. Nous pouvons agir par la prière et par le sacrifice 439
II. Nous pouvons agir par l'exemple et par la parole 441
III. Nous pouvons agir par les œuvres et les procédés..... 444

Pages

QUARANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

Qu'on nous prêche la morale

I. La religion est le fondement de la morale..... 449
II. La religion est le flambeau de la morale..... 452
III. La religion est la source de la morale..... 454

QUARANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

La science suffit

1° ELLE NE DONNE PAS LA LUMIÈRE

I. L'homme a faim et soif de la lumière..... 460
II. La science ne nous donne pas la lumière..... 464

QUARANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

La science suffit (*suite*)

2° ELLE NE DONNE PAS LA VERTU

I. Pour être vertueux, il faut beaucoup de force morale..... 470
II. La science ne donne pas, ne peut pas donner la force morale..... 473

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La science suffit (*suite*)

3° ELLE NE DONNE PAS LE BONHEUR

I. Le premier obstacle au bonheur, c'est le péché 480
II. Le second obstacte au bonheur, c'est la souffrance..... 483
III. Le troisième obstacle au bonheur, c'est la mort 486

CINQUANTIÈME CONFÉRENCE

Pourquoi tant de gens qui n'ont pas de religion

1° CEUX QUI NE PEUVENT PAS

I. Il y a des hommes qui n'ont pas le temps de pratiquer la religion..... 491
II. Il y a des hommes qui n'ont pas la liberté de pratiquer la religion..... 494

Pages

CINQUANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

Pourquoi tant de gens qui n'ont pas de religion (*suite*)

2° CEUX QUI NE SAVENT PAS

I. Beaucoup d'hommes ignorent les vérités de la religion... 497
II. Beaucoup d'hommes ignorent les preuves de la religion. 501
III. Beaucoup d'hommes ignorent même la nécessité de la religion..... 503

CINQUANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

Pourquoi tant de gens qui n'ont pas de religion (*suite*)

3° CEUX QUI NE VEULENT PAS

I. Est-ce vrai? Oui. Un certain nombre d'hommes sont irréligieux par idée fixe..... 508
Beaucoup d'autres le sont par passion.
II. Que faire? 1° Il ne faut pas les mépriser..... 51
2° Il ne faut pas s'en effrayer;
3° Il ne faut pas s'y résigner.

CINQUANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Pourquoi tant de gens qui n'ont pas de religion (*suite*)

4° CEUX QUI N'OSENT PAS

I. Est-ce vrai? Oui, ils ont peur de l'impiété officielle, du sarcasme de la galerie..... 517
II. Que faire? Ayons une religion qui s'affirme, une religion qui rayonne..... 521

Imp. Téqui et Guillonneau, 70, av. du Maine, Paris

PARIS (VIe)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, rue Cassette, 10

L'abbé GIBIER
CURÉ DE SAINT-PATERNE, A ORLÉANS

CONFÉRENCES AUX HOMMES

LES
OBJECTIONS CONTEMPORAINES
CONTRE LA RELIGION

Ouvrage précédé d'une lettre de Mgr Touchet, évêque d'Orléans

PREMIÈRE SÉRIE
Conférences données, pendant l'année 1902, à la messe des hommes de Saint-Paterne, à Orléans

Beau volume in-8° écu. *Huitième édition*..... 4 fr.
Le même ouvrage, en reliure anglaise..... 5 fr.

Ce volume porte en sous-titre : « Conférences données en 1902, à la messe des hommes. » Nos lecteurs auront profit à savoir ce que veulent dire ces mots : la messe des hommes, à Saint-Paterne.

Qu'il n'y ait plus assez d'hommes chrétiens, c'est un fait trop avéré ; et alors, que de défaillances dans la vie privée, que de ruines dans la vie domestique, que de lacunes dans la vie paroissiale, que de périls dans la vie sociale ! — Mais pourquoi cette abstention religieuse des hommes ? Une des principales raisons, c'est leur ignorance de la religion, dans les classes moyennes, paysans et ouvriers, et même dans les classes cultivées, jusqu'aux chrétiens croyants et pratiquants, qui ne sont pas suffisamment nourris de la science religieuse ; or, une foi mal éclairée est incapable d'agir et de résister. — Que faire ? Instruire les hommes.

Mais comment leur enseigner la religion ? Les inviter à suivre les prônes de la paroisse, ce sera bien insuffisant, parce qu'il n'en viendra pas davantage. Il faut leur donner une messe spéciale, qui ne sera pas très longue, où ils seront groupés et par conséquent aguerris contre le respect humain, où ils auront une place honorable et autant que possible gratuite, avec une prédication intéressante et des chants populaires exécutés par les assistants eux-mêmes.

C'est ce qu'a fait M. le curé de Saint-Paterne.

Voici le plan d'apologétique suivi par M. Gibier :

Première année : Dieu et son œuvre.
Deuxième et troisième années : Jésus-Christ et son œuvre.
Quatrième année : La constitution de l'Eglise.
Cinquième année : Les combats de l'Eglise.
Sixième et septième années : Les bienfaits de l'Eglise.
Huitième année : L'Eglise au XIXe siècle : Les faits.
Neuvième année : L'Eglise au XIXe siècle : Les doctrines.
Dixième et onzième années : L'Eglise au XIXe siècle : Les œuvres.
Douzième et treizième années : L'Eglise au XIXe siècle : Nos plaies sociales.
Quatorzième année : Les objections.

Quel riche arsenal, si tout cela était publié !

LES

OBJECTIONS CONTEMPORAINES

CONTRE LA RELIGION

(Suite)

Ce premier volume, qui sera « peut-être », dit M. Gibier, suivi de beaucoup d'autres, contient environ une trentaine d'objections dont il ne reste que la poussière une fois qu'elles ont passé sous la plume de M. Gibier. Afin qu'on sache bien tout l'intérêt de ce livre, voici les objections qui y sont traitées :

Je ne veux pas entendre parler de religion. — Il n'y a pas de Dieu. — L'homme n'a pas d'âme. — Quand on est mort tout est mort. — Est-ce que Dieu s'occupe de nous? — Je ne crois que ce que je vois. — Moi, je ne crois que ce que je comprends. — Que sais-je? — Moi, je suis libre penseur. — Ce n'est pas mon idée. — Toutes les religions sont bonnes. — A quoi sert la religion? — Je n'ai pas de religion et je ne m'en porte pas plus mal. — La religion c'est l'affaire des prêtres. — La religion est bonne pour les enfants. — Elle est bonne pour les femmes. — Elle est bonne pour le peuple... pour les riches... — J'ai ma religion à moi. — Je prie le bon Dieu chez moi. — La religion est morte. — Je n'ai pas de religion, mais je suis un honnête homme. — Ma religion à moi, c'est de faire du bien aux autres. — Je pratique la religion naturelle. — La raison me suffit. — Les chrétiens ne valent pas mieux que les autres. — La religion s'occupe trop de la vie future. — Elle ne s'occupe pas assez de la vie présente. — Il y a trop d'abus. — Il nous faut du positif : or, la religion est une affaire d'imagination et de sentiment. — La religion, il n'en faut plus.

Nos lecteurs connaissent « le faire » de M. le curé de Saint-Paterne. Voici ce qu'en écrit Mgr Touchet dans sa lettre d'approbation : « Des lignes fortement accentuées, des divisions nettement mises en saillie, des pensées qui séduisent logiquement... En face de l'objection contemporaine, vous n'opposez généralement ni philosophies savantes, ni théologies grandioses. Vos hommes du dimanche sont pressés; vous ne l'êtes pas moins qu'eux. Donc, vous en appelez à leur bons sens, à leurs cœurs, à leurs instincts religieux et droits. Vous leur offrez des solutions très claires, très humaines, très rapides... Homme de main et d'action dans vos entreprises pastorales, on vous retrouve homme de main et d'action dans vos conférences pastorales. »

(*Ami du clergé.*)

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

SEP 2 1 2006